



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



#  
Bibliothèque S. J.

LOUVAIN

Travée Rayon Numéro

131/D18





#  
Bibliothèque S. J.

LOUVAIN

Travée Rayon Numéro

131/D18



















(premier)

# VOYAGE DE SIAM,

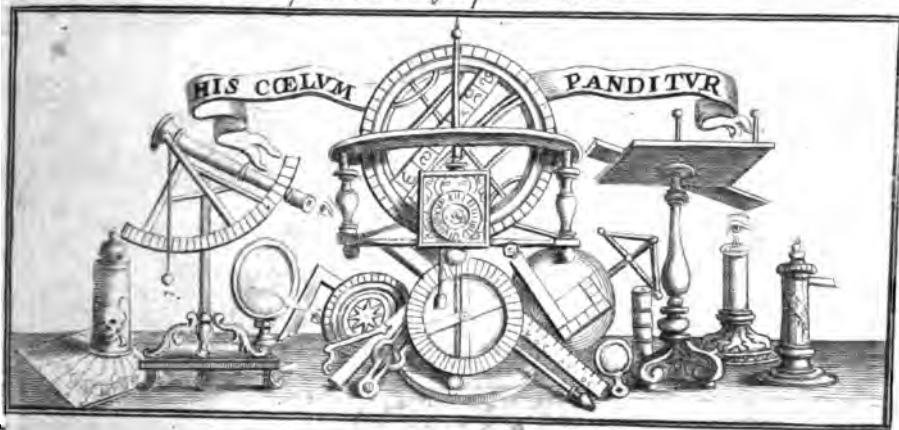
DES PERES JESUITES.

Envoyez par le ROY aux Indes  
& à la Chine.

AVEC LEURS OBSERVATIONS

*Astronomiques, Et leurs Remarques de Physique,  
de Géographie, d'Hydrographie, & d'Histoire.*

*par le S. Juy Béchard S. J.*



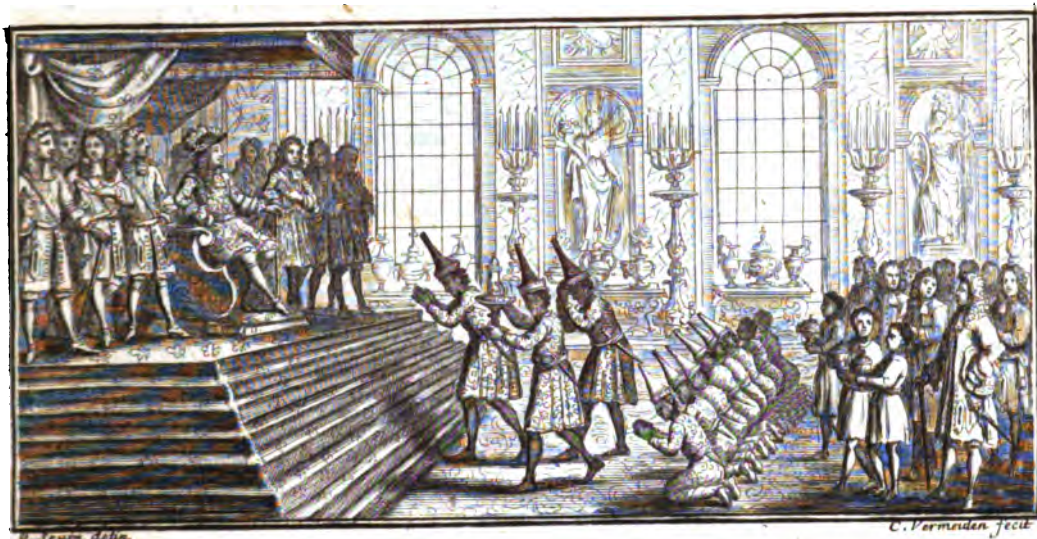
A PARIS,

Chez { ARNOULD SENEUZE, rue de la Harpe, à la Sphere.  
ET  
DANIEL HORTHEMELS, rue de la Harpe, au Mécenas.

M. DC. LXXXVI.

PAR ORDRE EXPREZ DE SA MAJESTE'.





A U R O Y.



I R E.

*Comme c'est par vostre commandement exprès que je rends compte au Public d'un Voyage , qui a*  
*à ij*

## E P I S T R E.

*este entrepris par vostre ordre pour  
l'utilité de toutes les Nations &  
pour la publication de l'Evangile,  
je n'auray pas de peine à justifier  
la liberté, que j'ose prendre, de le  
faire paroître sous le Nom auguste  
de Vostre Majesté, & de luy ren-  
dre ce premier tribut de la recon-  
noissance que luy doit nostre Com-  
pagnie, de luy avoir confié une en-  
treprise si avantageuse à la Reli-  
gion & aux Sciences. Le Ciel sem-  
ble veiller avec une attention par-  
ticulière à vostre grandeur & à vô-  
tre gloire, parce qu'il la veut fai-  
re servir à la sienne, & que c'est  
par vostre piété, par vostre puis-*

## E P I S T R E.

*sance, & par vostre sagesse, qu'il a destiné d'établir le seul vray culte de la Divinité dans toute la Terre. C'est pour cela, S I R E, qu'il a mis dans vostre Personne Sacrée tant de qualitez héroïques, si propres à vous acquérir l'amour & l'admiration de tout l'Univers ; Qu'il vous a inspiré le choix de Ministres si vigilans , si laborieux , si effectifs , si attachés au bien de vostre Etat , & d'autant plus éclairés que leurs lumières sont plus dépendantes des vôtres ; Qu'il vous a donné presque autant de Sujets capables de commander des armées qu'il y a d'Offi-*

## E P I S T R E.

*ciers dans vos Troupes ; Qu'il a  
élevé l'esprit & le cœur de vostre  
Noblesse à toutes sortes de grandes  
entreprises ; Qu'il a mis jusques  
dans vos moindres soldats l'intre-  
pidité, l'amour de la vertu & de  
la discipline ; & qu'il a répandu  
le respect, & la terreur de vôtre  
Auguste Nom dans toutes les Na-  
tions de la Terre. C'est aussi pour  
cela, SIRE, que la Sagesse suprê-  
me qui fit connoître autrefois aux  
Rois & aux peuples d'Orient  
JESUS-CHRIST naissant & mou-  
rant, par une nouvelle étoile, &  
par une Eclypse extraordinaire,  
a voulu qu'entre mille glorieux a-*

## E P I S T R E

*vantages, dont elle comble tous les jours vostre Regne, ce fust par vôtre moyen que les Cieux annonçassent en ce temps-cy la gloire de Dieu d'une façon particulière. Cette même Sageſſe nous decouvre encore aujourd'huy de nouveaux Astres & de nouvelles Constellations, & elle met entre les mains de vos Sujets des moyens inconnus aux siècles passez, de prédire les Eclipses, de rendre certaines les distances des Terres & des Mers, de perfectionner & d'assurer la Navigation, & d'acquérir à JESUS-CHRIST, par les plus nobles de tous les Arts, les Nations les plus*



## E P I S T R E.

*nombreuses, les plus polies, & les plus spirituelles du monde. Il est difficile, SIRE, de dire si l'injustice des Hérétiques a esté plus grande, lors qu'ils ont crû pouvoir affoiblir les veritez Catholiques, & decrier l'Eglise en luy reprochant la sainte simplicité de ses Prestres, ou lors que souffrant impatiemment l'erudition solide & universelle des hommes Apostoliques dans les lieux & dans les temps où elle estoit plus nécessaire, ils ont voulu qu'on prist l'ignorance des Ministres de l'Evangile pour le titre le plus légitime de leur mission. Mais il*  
est

## E P I S T R E.

est certain que comme Dieu a élevé la bassesse & l'ignorance des premiers des Apostres à une science sublime pour confondre la vaine sagesse des Philosophes, il ne s'est pas moins servi dans tous les siècles de l'Eglise de la sagesse des Philosophes perfectionnée par les lumieres de la Foy, pour abolir les erreurs du Paganisme, pour détruire les Sophismes des Herétiques, & pour défendre & affermir son Eglise dans les Conciles. Du moins, ne peut-on douter, SIRE, que ce dernier moyen d'attirer les peuples à la connoissance & à l'amour de IESVS-

é

## E P I S T R E.

CHRIST crucifié ne soit le plus conforme à la volonté de Dieu; lorsque le plus grand & le plus sage Roy du monde, le plus cheri du Ciel, le plus Zélé pour l'augmentation & pour l'union de toute l'Eglise, employe pour la conversion des ames ces mesmes sciences, consacrées par le saint usage qu'en a fait dès les commencemens du Christianisme l'Apostre des Gentils, & que l'Apôtre des Indes, & ceux qui ont suivi avec tant de bénédictions du Ciel son esprit & ses maximes, en ont fait encore dans ce dernier siècle. C'est, SIRE, cer-

## E P I S T R E.

te assurance qui me fit partir il y a deux ans par vos ordres avec ceux dont je presente icy les curieuses observations à VOTRE MAIESTE', pour aller par ces mesmes sciences, enseigner celle du salut, dans le plus grand & le plus florissant Empire du monde. C'est elle aussi qui m'a fait revenir bien-tost après des extremitex de l'Asie, pour recevoir de VOTRE MAIESTE', de nouveaux ordres & de nouveaux secours, qu'Elle est toujours prête de répandre libéralement, lorsqu'il s'agit du service  
ē ij

## E P I S T R E.

ce de celui , qui luy a donné le pouvoir & le desir de le faire adorer en esprit & en verité par toutes les Nations. C'est enfin , S I R E , dans cette mesme assurance que je retourne animé de vôtre pieté , & de vôtre zèle , où Dieu m'appelle & où VOTRE MAIESTE' a la bonté de m'envoyer pour prêcher , autant qu'il me restera de vie , aux Rois & aux peuples des Indes , JESUS-CHRIST crucifié , qui fait toute vôtre gloire & toute vôtre confiance , & auquel j'offriray incessamment pour la conservation , & pour l'heureux regne de VOTRE

## EPISTRE.

*MAIESTE' des vœux aussi  
ardens que m'y engagent la plus  
parfaite reconnoissance qu'on  
puisse avoir de vos bontez Roya-  
les , & le dévouement parfait,  
avec lequel je suis ,*

SIRE,

DE VOSTRE MAJESTE' ,

Le tres-humble, tres-obeïssant, & tres-  
obligé serviteur & sujet,  
GVY TACHARD, de la  
Compagnie de Jesus.

ē iij

---

## PRIVILEGE DU ROY.

**L** OUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE. A nos Amez & Feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Baillifs, Sénéchaux, Prévosts, leurs Lieutenans, & tous autres nos Justiciers, & Officiers qu'il appartiendra; SALUT. Nôtre bien amé le Pere Tachard, de la Compagnie de Jesus, & l'un des six Jesuites par Nous envoyez à la Chine, en qualité de Mathematiciens, de nôtre Academie Royale des Sciences, Nous ayant rapporté à son retour de Siam, un Recueil de diverses Remarques & observations d'Histoire de Physique, de Géographie & d'Astronomie, qui ont été faites par lesdits Jesuites Mathematiciens, dans le cours de leurs Voyages jusqu'à Siam, lequel pouvant être utile, pour la perfection des Arts & des Sciences & contribuer à la seurcré de la Navigation : Nous luy aurions ordonné de le donner au Public, nous auroit remontré qu'il n'oseroit neanmoins le faire imprimer sans avoir nos Lettres de permission sur ce nécessaires, afin qu'après qu'il en aura fait la dépense, aucuns ne veulent le contre-faire: A C E S CAUSES voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous

luy avons permis & accordé, permettons & accordons par ces presentes , de faire imprimer, vendre & debiter par tout nôtre Royaume , en tel volume, marge & caractère , & autant de fois que bon luy semblera ledit Livre avec quantité de Figures, Vignettes & Cartes des Pays, pendant le tems & l'espace de quinze ans entiers & consécutifs, à commencer du jour qu'il sera achevé d'imprimer , faisant tres-expresses défenses à tous Imprimeurs, Libraires & Graveurs , & autres, de quelle qualité & condition qu'ils soient, d'imprimer, ou faire imprimer ledit Livre , sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, impression étrangere, en quelque sorte & maniere que ce soit , sans le consentement de l'Exposant ou de ses ayans cause , sur peine de confiscation des exemplaires contrefaits , trois mille livres d'amende , applicables un tiers à Nous, un tiers à l'Hôpital General , & l'autre tiers audit P. Tachard , & de tous dépens dommages & intérêts , A la charge par ledit Exposant , de faire imprimer ledit Livre sur de bon papier , en de beaux caractères , suivant le Reglement de la Librairie & Imprimerie, mettre deux Exemplaires dudit Livre, aussi-tôt qu'il sera achevé d'imprimer, dans nôtre Bibliotheque publique, un en celle de nôtre Château du Louvre , & un en celle de nôtre tres-Cher & Féal le Sieur de Bou-



cherat Chevalier Chancelier de France, avant de l'exposer en vente, à peine de nullité des présentes, du contenu desquelles: Vous MANDONS & enjoignons faire jouir l'Exposant & ses aians causes pleinement & paisiblement, cessant & faisant cesser tous troubles & empêchemens contraires: Voulons qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Livre, l'Extrait des présentes, elles soient tenues pour signifiées & qu'aux copies d'icelles collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers, Secretaires, foy soit ajoutée comme à l'Original: Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent sur ce requis faire pour l'exécution des présentes, toutes Significations, Actes & Exploits nécessaires, sans demander autre permission: C A R tel est nôtre plaisir. Donné à Fontainebleau le trentième jour d'Octobre, l'an de grace 1686. & de nôtre Regne le quarante-quatre.

*Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 9. Novembre 1686.*

*Signé ANGOT, Syndic.*

Et ledit Pere TACHARD a cédé & transporté le droit de son Privilège aux Sieurs ARNOULD SENEUZE & DANIEL HORTHEMELS, Marchands Libraires, suivant les conventions faites entr'eux.

*Approuvé d'imprimer pour la premiere fois, le 19. Novembre 1686.*

VOYAGE



# VOYAGE DE SIAM.

LIVRE PREMIER.

*VOYAGE DE BREST  
jusqu'au Cap de bonne Esperance.*



DEPUIS que le Roy a établi  
l'Académie Royale à Paris pour  
perfectionner les Sciences & les  
Arts dans son Royaume, ceux  
qui la composent, n'ont point  
trouvé de moyen plus propre à exécuter ce  
A

grand dessein , que d'envoyer des hommes sçavans faire des observations dans les Païs étrangers , afin de corriger par là les Cartes Géographiques , de faciliter la Navigation , & de perfectionner l'Astronomie. Dans cette veüe quelques - uns des plus doctes de cette illustre Compagnie avoient été envoyez par ordre de sa Majesté , en divers Royaumes. Les uns étoient allés en Dannemarc , d'autres en Angleterre : On en avoit envoyé à l'Isle de Cayenne & aux autres Isles de l'Amérique , au Cap Verd , & même sur les Ports & sur les principales Costes du Royaume , tandis que les autres demeurant à l'Observatoire , travailloient de concert & entretenoient avec eux les correspondances nécessaires.

On cherchoit l'occasion d'envoyer encore d'autres Observateurs en divers endroits de l'Europe , à l'Isle de Fer d'où l'on prend le premier Méridien , aux Indes Orientales , & principalement à la Chine , où l'on sçavoit que depuis quatre mille ans les Arts & les Sciences fleurissent , où il y a des Livres sur toutes sortes de matières , & des Bibliothèques comparables aux plus belles de l'Europe , dans lesquelles on pourroit trouver dequoy enrichir celle du Roy.

Ce desir s'étoit beaucoup augmenté dans

des principaux Membres de l'Académie, depuis qu'ils avoient entretenu le P. Philippe Couplet Jésuite Flamand, qui au retour de la Chine avoit passé par Paris en allant à Rome, où il étoit envoyé pour les affaires de la Mission.

Monsieur le Marquis de Louvois Ministre & Secrétaire d'Etat, qui outre les affaires de la Guerre, & la Sur-Intendance des Bâtimens du Roy, étoit encore chargé de ce qui regarde les Sciences & les Arts avoit ordonné de la part de Sa Majesté à Messieurs de l'Académie de dresser un Mémoire des choses les plus remarquables qu'on desiroit sçavoir de la Chine, afin d'en charger le P. Couplet, qui devoit y retourner l'année suivante.

Monsieur le Duc du Mayne estoit aussi entré dans ce dessein avec un grand zèle pour la Religion, & une curiosité digne de son esprit né pour les belles connoissances, & beaucoup au dessus de son âge.

Mais le Roy plus zélé que personne pour la perfection des Arts & des Sciences, sur tout de celles qui peuvent le plus contribuer en ces Pays-là à l'accroissement de la Religion, en faveur de laquelle il fait tous les jours de si grandes choses, touché du besoin des Missions voulut les assister de sa pro-

A ij

Ce Pere partit de Macao le 5. Decemb. 1681. sur un vaisseau Hollandois, & arriva en Hollande au mois d'Octobre 1682.

rection & de ses libéralitez. Il avoit appris du P. Couplet que presque tous les Jésuites François qui estoient allez à la Chine il y a plus de trente ans avec le Pere Alexandre de Rhodes , estoient morts en travaillant dans les Missions de ce Royaume , qu'il n'y restoit plus que fort peu de Missionnaires , que cependant l'Empereur continuoit à les protéger , & qu'à son exemple les Vice-Rois & les Gouverneurs des Provinces leur étoient tres favorables ; & qu'enfin on y avoit un besoin extrême d'Ouvriers Evangéliques, tant pour cultiver les Chrétiens qui y sont déjà en grand nombre , que pour recueillir le fruit des espérances certaines qu'on a présentement plus que jamais d'étendre la Foy dans ce vaste Empire. Il avoit même déjà donné une somme considérable pour les Jésuites François qu'on devoit choisir pour y accompagner le P. Couplet : & l'on ne pensoit plus qu'aux moyens de les faire passer sous l'autorité de Sa Majesté , lors que la Providence divine en présenta une occasion tres-favorable.

A peine le P. Couplet étoit-il parti pour Rome , qu'il arriva en France deux Mandarins Siamois , avec un Prestre des Missions Etrangères établies à Siam appelé Monsieur le Vachet. Ils venoient de la part des Mi-

## DE SIAM. LIVRE I. 3

nistres du Roy de Siam , pour apprendre des nouvelles de l'Ambassade que le Roy leur Maître avoit envoyée à sa Majesté avec des présens magnifiques , sur un Vaisseau de la Compagnie des Indes nommé le Soleil d'Orient , qu'on disoit avoir fait naufrage.

Sa Majesté voyant les avances que le Roy de Siam faisoit pour rechercher son amitié ; & que d'ailleurs on esperoit , que ce Prince se feroit Chrétien , si on luy envoyoit un Ambassadeur , Elle prit le dessein de le faire , & d'envoyer aussi par cette voye des Jésuites François à la Chine , qui a grand commerce avec le Royaume de Siam , dont elle n'est éloignée que de cinq ou six cent lieues.

Le Roy ayant déclaré sur cela ses intentions à Monsieur le Marquis de Louvois & au R. Pere de la Chaize ; ils demandèrent d'abord à nos Supérieurs du moins quatre Peres qui fussent capables de travailler de concert avec Messieurs de l'Académie Royale , à la perfection des Siences & des Arts , & qui s'employassent en même tems avec les Missionnaires de la Chine à l'avancement de la Religion Chrétienne ; ils ajoutèrent qu'il falloit qu'ils fussent prests à partir dans six semaines , sur le Vaisseau

Le Roy ordonne qu'on envoie six Jésuites Mathématiciens à la Chine.

A iij

qui devoit porter l'Ambassadeur de France à Siam.

Nos Supérieurs n'eurent pas de peine à trouver des gens qui voulussent contribuer à l'exécution de ce dessein. Entre plusieurs qui s'y offrirent , on en choisit six qui se trouvèrent heureusement à Paris dans le Collège de LOUIS LE GRAND , quoy qu'ils fussent de diverses Provinces ; comme si la Providence ne les y eût assemblez qu'à fin de leur procurer à tous un bon-heur qu'ils souhaittoient ardemment. Celuy que l'on établit Supérieur fut le R. P. de Fontenay , qui enseignoit depuis huit ans les Mathématiques en ce College. Les cinq autres furent les Peres Gerbillon , le Comte, Vissdelou, Bouvet & moy.

Leur préparation pour le départ.

Dès qu'on eût pris cette résolution , on nous avertit secretément de nous tenir prests à partir dans deux mois pour le plus tard. Le lendemain nous allâmes ensemble à Montmartre pour remercier Dieu par l'entremise de la Sainte Vierge & des Saints Martyrs , de la grace qu'on venoit de nous faire, & pour nous offrir à JESUS-CHRIST encore plus particulièrement dans ce lieu , où saint Ignace & ses Compagnons firent leurs premiers Vœux , & qu'on regarde comme le berceau de la Compagnie, qui dès sa nais-

Sanctse dévoïa d'une manière toute particulière aux Missions Estrangères. C'est pour cela que ceux qui la composent, s'y sont toujours consacrez depuis, par un Vœu solennel ; desorte que chaque particulier s'y croyant destiné , s'y doit préparer dès sa jeunesse par tous les exercices de pieté & de mortification , & par l'étude des Sciences, & des Langues qui peuvent l'y rendre plus propre. Ce qui se pratique avec tant de bénédiction , qu'on peut dire que ce premier esprit de l'Ordre qui luy a donné tant d'hommes Apostoliques & tant de Martyrs , y est encore dans sa première vigueur.

Le dessein de nôtre Voyage estant devenu public à Paris , Messieurs de l'Académie , qui y prenoient le plus de part, nous firent l'honneur de nous recevoir , par un Privilége particulier , dans leur Compagnie ; & nous y prîmes nos places quelques jours avant nôtre départ. On chercha les voyes les plus propres pour l'exécution des Ordres de Sa Majesté , & l'on résolut qu'outre l'instruction que Monsieur le M. de Louvois avoit fait dresser pour la donner au P. Couplet, lorsqu'il retourneroit à la Chine , & qui nous fût remise d'abord entre les mains , les Principaux Membres de l'Académie nous fourniroient des Mémoires particuliers, tou-

Il s'ont re-  
ceus dans  
l'Académie  
Royale des  
Sciences.



chant les remarques qu'il seroit à propos de faire à la Chine, & touchant les choses qu'il faudroit envoyer en France, tant pour l'enrichissement de la Bibliothèque du Roy que pour la perfection des Arts.

On leur  
donne diver-  
ses instruc-  
tions pour la  
perfection  
des Arts &  
des Sciences.

Chacun de ces Messieurs se chargea de nous fournir ceux qui regardoient les sciences & les Arts, dont il avoit une connoissance particuliere, & nous eûmes là-dessus plusieurs conférences avec eux. Nous convinmes des observations Astronomiques que nous ferions à la Chine & sur la route. On nous communiqua les Tables des Satellites de Jupiter, qui ont esté faites avec tant de travail, & qui servent présentement pour déterminer les Longitudes. Ils nous firent aussi present de plusieurs grands verres de Lunettes d'approche de 12, 15, 18, 25, 50, & 80. pieds, dont nous en devons laisser quelques-uns à l'Observatoire de Péquin. On nous fit encore part de plusieurs Mémoires sur la Physique, sur l'Anatomie, & sur les Plantes. Il y avoit dans la Bibliothèque du Roy des Cartes Marines de la route que nous devons tenir, & qui avoient servi a d'autres Voyages; on nous en fit faire des Copies qui nous ont été d'une fort grande utilité durant nôtre navigation. On nous donna de fort belles & de fort amples instructions

ctions sur la navigation, sur l'Architecture, & sur les autres Arts, sur les Livres qu'il faudroit envoyer en France, & sur les remarques qu'il estoit à propos qu'enous fissions. Enfin de tous ceux qui composent cette sçavante Académie, il n'y en eut pas un qui ne fît paroître un zèle & une application particuliere dans cette affaire, dont le succez ne devoit pas peu contribuer à la gloire & à la satisfaction du Roy. Tous ces Mémoires examinez en plusieurs Assemblées de l'Académie Royale, nous furent donnez avant nôtre départ. Et ces Messieurs s'estant engagez à nous faire part de leurs lumières, nous nous engageâmes réciproquement à leur envoyer nos observations, afin qu'agissant de concert & ne faisant qu'un même Corps d'Académiciens, les uns en France & les autres à la Chine, nous travaillions à l'accroissement & à la perfection des Sciences, sous la protection du plus Grand Monarque du Monde.

Cependant nous estions fort occupez à préparer tous les instrumens qui nous étoient nécessaires ; & comme il falloit partir de Paris dans un mois, on fit faire durant ce tèmsla deux Quarts de nonante, l'un de dix huit pouces de rayon, l'autre de vingt-six, trois grandes Pendules à secondes, un instrument pour trouver en même-tèm l'Ascension droi-

Les divers  
Instrumens  
qu'ils ont  
portés pour  
leurs obser-  
vations.

te & la déclinaison des Etoiles, un Quadrant Equinoctial qui marquoit les heures jusques aux minutes, & qui portoit au bas une grande Bouffole pour trouver à toutes les heures du jour la déclinaison de l'Ayman. Tous ces instrumens devoient servir aux Observations Astronomiques.

On prit encore deux demi-Cercles divisez fort exactement de six en six minutes, pour les Opérations de Géometrie, l'un estoit à pinnules seulement, & l'autre à lunettes. Monsieur le Duc du Maine, quand nous allâmes prendre congé de luy, eût la bonté de nous en donner un troisiéme beaucoup plus grand, & divisé de trois en trois minutes, qu'il avoit fait faire pour son usage particulier. Nous ne sçaurions assez reconnoître les obligations que nous avons à ce Prince, de la bonté qu'il fit paroître pour nous en cette occasion.

Outre les Machines dont j'ay parlé, nous emportions deux Pendules à répétitions, des Miroirs ardents de douze & de vingt pouces de diamètre, des Pierres d'Ayman, des Microscopes, plusieurs Thermomètres & Baromètres, tous les Tubes & toutes les Machines qui servent aux expériences du vuide, un Horloge sur un plan incliné, les deux Machines de Romer, dont l'une représente le mouvement des Planètes, l'autre

les Eclipses du Soleil & de la Lune. On nous donna aussi pour nôtre usage plusieurs Livres de la Bibliothèque Royale.

Pendant ce temps-là nos pensions furent réglées par l'ordre du Roy, qui nous fit aussi expédier des Lettres Patentes, par lesquelles Sa Majesté nous établissoit ses Mathématiciens dans les Indes & à la Chine.

Nous arrivâmes à Brest le 10. de Février, & quelques jours après, il vint des ordres de la Cour pour presser l'embarquement ; parce que la Saison étoit déjà avancée. Ils furent exécutez avec tant de diligence, que toutes choses estoient presque en estat, lorsque Monsieur le Chevalier de Chaumont nommé par le Roy à l'Ambassade de Siam arriva à Brest. Ce Gentilhomme connu dans le Royaume par son mérite particulier & par la Noblesse de sa Maison si ancienne & si illustre, s'estoit trouvé engagé par sa naissance durant ses premières années dans l'hérésie de Calvin ; Mais Dieu luy fit la grace de l'en retirer avec Messieurs ses freres qui se convertirent les uns après les autres en divers têmes. Le dernier de tous après avoir servi long-temps dans les Armées avec toute la reputation d'un brave Gentilhomme & d'un bon Officier, dégoûté enfin du monde, & touché du desir de tra-

Arrivée de  
Monsieur le  
Chevalier de  
Chaumont  
à Brest.

vailler à son salut, entra dans nôtre Compagnie, où il a vécu & est mort en Saint, ayant édifié tous ceux qui l'ont connu par de rares exemples de toutes sortes de vertus, & particulièrement d'une patience heroïque parmi les grandes incommoditez que luy avoient causé les blessures qu'il avoit autrefois receuës à la guerre. Monsieur le Chevalier de Chaumont dont nous parlons à présent, étoit son aîné, il servit au commencement sur terre, où son mérite distingué le fit connoître & aimer particulièrement du Roy encore jeune. Il fut ensuite envoyé à Toulon pour y commander les Gardes-Marines, & pour les former à tous les exercices nécessaires à des Gentilshommes qui doivent commander les Vaisseaux de Sa Majesté. Il fut depuis fait Capitaine de Vaisseau, & Major Général des Armées Navales du Roy dans le Levant. Son zèle pour le service de son Prince n'a jamais diminué en rien l'application continuelle qu'il avoit au service de Dieu; & tous le regardoient avec justice comme un homme d'une sagesse & d'une piété singulière. C'est pour cela que Sa Majesté, qui se proposoit principalement le bien de la Religion, & la conversion du Roy de Siam dans l'Ambassade qu'il luy vouloit envoyer, choisit

Monsieur le Chevalier de Chaumont pour un employ si glorieux ; persuadé que les bons exemples qu'il donneroit en ce Pays-là , seroient autant de preuves de la sainteté du Christianisme, qui acheveroit de convaincre ce Roy de la vérité de nôtre Religion.

Le lendemain de son arrivée, nous eûmes l'honneur de le saluer dans son logis , & nous receumes de sa main les Patentes que le Roy avoit eu la bonté de donner à chacun de nous en particulier , pour nous envoyer en qualité de ses Mathématiciens dans les Indes & à la Chine. Elles estoient signées & scellées du grand Sceau de cire jaune & conçeuës en ces termes.

Le Roy fait  
envoyer des  
Patentes de  
Mathéma-  
ticiens aux  
Jesuites.

**L** OUIS PAR LA GRACE DE DIEU  
ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE:  
À tous ceux qui ces presentes Lettres verront;  
SALUT. Estant bien aises de contribuer de  
nostre part à tout ce qui peut de plus en plus  
établir la sûreté de la navigation , & per-  
fectionner les Sciences & les Arts ; Nous  
avons crû que pour y parvenir plus sûre-  
ment, il estoit nécessaire d'envoyer dans les  
Indes & à la Chine quelques personnes sça-  
vantes & capables d'y faire des observations  
d'Europe : & jugeant que pour cet effet,  
nous ne pouvions faire un meilleur choix

B iiij

que du P. N. Jesuite, par la connoissance particulière que nous avons de son extraordinaire capacité. A CES CAUSES & autres à ce nous mouvans, de nostre Grace speciale , pleine Puissance & Autorité Royale, AVONS ledit P. N. ordonné & établi , & par ces présentes signées de nostre main, ordonnons & établissons nôtre Mathématicien. VOVLONS qu'en cette qualité il puisse se transporter aux Indes & à la Chine, pour y faire toutes les observations nécessaires pour la perfection & la curiosité des Arts & des Sciences , l'exactitude de la Géographie , & établir de plus en plus la sûreté de la navigation.

SI DONNONS EN MANDEMENT à nôtre tres-cher & bien amé fils le Comte de Toulouse Amiral de France , aux Vice-Amiraux & Lieutenans Généraux en nos Armées Navales , Chefs d'Escadres d'icelles, Gouverneurs particuliers de nos Villes & Places , Maires , Consuls & tous autres nos Officiers , qu'il appartiendra de donner audit P. N. toute l'aide , faveur , assistance qui luy est nécessaire pour l'exécution des présentes, sans permettre qu'il luy soit donné aucun trouble ni empeschement qui puisse retarder son voyage. Car tel est nostre plaisir. En témoignage de quoy, Nous avons fait mettre

nôtre seel à cesdites présentes ; Prions & requérons tous Roys , Princes , Potentats , Estats , Republicues nos Amis , Alliez & Confédérez, leurs Officiers & Sujets de prêter audit P. N. toute sorte d'assistance & secours pour l'exécution d'un dessein qui regarde également l'avantage de toutes les Nations , sans souffrir qu'il soit exigé de luy aucune chose qui soit contraire à la liberté de sa fonction , & aux usages & droits du Royaume. **DONNE'** à Versailles le vingthuitième de Janvier l'an de Grace mil six cens quatre-vingt cinq , & de nôtre Regne le quarante-deuxième. Signé , **LOUIS.**  
*Et sur le replis.* **COLBERT.**

Quoy que toutes choses fussent prêtes pour l'embarquement, & le vent tres-bon pour le départ, il falut néanmoins le differer, jusques à ce que la Frégate nommée la Maligne, de trente piéces de canon, qu'on avoit joint depuis peu par ordre du Roy au premier Vaisseau, fût en estat de nous suivre : Dés que la nouvelle de cet ordre arriva à Brest, elle causa tant de joye à tous ceux qui devoient faire le voyage, & fût receüe avec tant d'applaudissement ; qu'on disoit par tout, qu'après cela on ne pouvoit que bien espérer de nôtre navigation. En effet sans ce secours il eût esté impossible de porter les

On joint au  
premier Vais-  
seau une Fré-  
gate.



présens du Roy , l'équipage de Monsieur l'Ambassadeur , celui des Officiers du Vaisseau & des Passagers , & sur tout les vivres nécessaires pour un si long voyage , sans parler d'une grande quantité de balots remplis de toutes sortes de curiositez que le Roy de Siam faisoit venir , tant de France que d'Angleterre.

Le Roy fait  
demander  
pour les Je-  
suites , des  
Passeports  
au Roy de  
Portugal  
par son Am-  
bassadeur à  
Lisbonne,

Dans ce têmes nous receûmes avis qu'on avoit promis à Lisbonne de nous accorder les Passeports que l'on avoit demandez , & que nous souhaittions extrêmement ; parce que les differens survenus entre le Portugal & les Ecclésiastiques François n'estant pas encore terminez , nous craignons que les Officiers Portugais ne prissent de là occasion de nous arrêter en chemin. Monsieur de saint Romain Ambassadeur Extraordinaire du Roy en Portugal , qui sçavoit bien les sentimens de Sa Majesté là-dessus , les marqua dans le Discours qu'il fit au Roy de Portugal pour en obtenir les Passeports. Voicy ses propres paroles,

**S**IRE,

Harangue  
de Monsieur  
de saint Ro-  
main au Roy  
de Portugal.

J'ay receu ordre par le dernier Courier de France , de donner part à Votre Majesté de la résolution que le Roy mon Maître a prise

d'envoyer par mer un Ambassadeur au Roy de Siam, pour répondre à toutes les honnestetez de ce Prince ; & que profitant de cette occasion il fera embarquer dans le même Vaisseau de guerre six Jésuites François pour passer de Siam à Macao dans la Chine. La Commission de ces Religieux est d'observer dans leur voyage par mer & par terre les longitudes des principaux lieux, les Déclinaisons & Variations de l'aiguille, & tout ce qui peut servir à vérifier & perfectionner nos Cartes & nôtre navigation, & de faire une recherche exacte de toutes sortes de Livres curieux pour la Bibliothèque du Roy mon Maître. Je suis chargé de dire à Vòtre Majesté qu'ils ont un ordre précis d'entretenir une bonne correspondance avec vos Sujets, en quelque lieu qu'ils se rencontrent, & d'avoir pour les Prélats Portugais toute la déférence & la soumission qui leur est dueë. Le Roy mon Maître ne doute pas, que Vòtre Majesté ne desire aussi de son côté, que ses Sujets en Orient donnent à ces Religieux les secours & les assistances, dont ils pourroient avoir besoin pour l'accomplissement de leur voyage & de leur Commission : Et afin qu'ils en puissent estre informez, le Roy

C

mon Maître m'a ordonné de demander comme je le fais avec confiance à V<sup>otre</sup> Majesté, un passe-port pour ces Religieux, en la forme la plus ample & la plus favorable qu'il se pourra. Ce Vaisseau qui doit passer à Siam l'Ambassadeur de France & les Peres Jésuites, partira infailliblement avant la fin du mois de Mars, & je supplie tres-humblement V<sup>otre</sup> Majesté de vouloir bien ordonner que l'expédition de ce passe-port soit prompte, & qu'on le délivre incessamment.

Lettre du  
R. P. de la  
Chaize au  
R. P. Ver-  
bieft, à Pé-  
quin.

Dans le même pacquet on nous envoya cette lettre que le R. P. de la Chaize avoit écrite de la part du Roy au Pere Ferdinand Verbieft de nôtre Compagnie, Missionnaire à la Chine, & Président des Mathématiques dans ce vaste Empire.

**M** On Reverend Pere,

C'est avec bien de la joye, que je m'acquiesce de l'ordre du plus grand Roy de la Chrétienté, de m'adresser à V<sup>otre</sup> Révérence, pour luy recommander fix de nos Peres de ses sujets, d'un mérite & d'une capacité extraordinaire, pour aller sous vôtre protection, porter à la Chine & à la

grande Tartarie , les lumières de la vraie Foy , & en tirer toutes les observations d'Astronomie , & toutes les connoissances des Arts & des Sciences d'une Nation , pour laquelle le R. P. Philippe Couplet , que sa Majesté a vû icy avec plaisir , luy a donné une estime tres-particulière. Ils ont tous six avec un grand zèle , & une vertu rare , de grands avantages pour les langues & pour les sciences , & la connoissance qu'ils ont des Mathématiques , les a fait choisir par sa Majesté pour ses Mathématiciens , dont elle leur a donné à tous des Lettres Patentes du grand Sceau de la Chancellerie. Votre Révérence aura de la joye de lier par ces Peres une espèce de commerce , en faveur des Sciences , entre les deux plus puissans Souverains du monde , & les deux plus grands Protecteurs des Sciences. Il y a tant de ressemblance dans la sagesse & le bon-heur de leur gouvernement , dans la force & le nombre de leurs Armées , dans la Police & le bon ordre de leurs Estats , dans la bénédiction que Dieu donne à leurs entreprises , dans la magnificence de leurs Cours , dans la grandeur & la Noblesse de leurs sentimens , qu'il semble que ces deux Princes admirables ne pouvant rien trouver

de si augusté ni de si grand qu'eux sur la terre, & qu'estant tout deux nez pour la gloire de leur Siécle & pour le bon-heur de leurs peuples ; ils doivent être aussi unis par ces mêmes vertus & ces mêmes qualitez héroïques qu'ils ont receuës du Ciel, qu'ils sont éloignez par la longueur immense des terres & des mers qui séparent leurs Estats. Plût au Seigneur supreme de tous les Souverains & de tous les Roys & Empereurs, qui les a rendus l'un & l'autre les conservateurs du culte du vray Dieu, & les Protecteurs de ses Autels, de leur donner aussi les mêmes sentimens pour la Religion, le même zèle pour la Propagation de la vraye Foy, & la même ardeur pour la publication & pour la pratique de l'Evangile, & que le grand Empereur de la Chine ne fût pas inférieur au nôtre dans le seul point essentiel de la véritable grandeur qui manque à la dignité de sa personne & au bon-heur de son Regne. Toutes les personnes saintes & zelées de ce tres-florissant Royaume ; où LOUIS LE GRAND établit avec application l'unité de la Foy Catholique, la vertu & la piété par ses exemples, par ses soins, par ses Edits & par ses libéralitez continuelles, demandent incessamment au Ciel la même

grâce pour votre Grand Empereur : Nous offrons continuellement nos sacrifices & nos prières au vray Dieu pour cela. Nous ne pouvons pas croire , que tant de vertus qu'il possède déjà , demeurent éternellement sans récompense , faute de celles du Christianisme , dont nous espérons qu'il consommera ce grand mérite qui luy acquiert une si belle réputation dans toute la terre. Je vous supplie , mon R. P. pour la satisfaction de nôtre Grand Roy , que Dieu a donné à l'Europe pour le Défenseur & le Restaurateur de la vraye Foy , & qu'il destine suivant toutes les Prophéties à la destruction du Mahometisme , de nous donner encore plus de connoissance qu'il se pourra des vertus , des sentimens & des actions de Vôtre Grand Empereur , pour qui il a déjà conçu une estime si particulière. Je vous conjure aussi de protéger , d'assister & de favoriser de tout votre possible les zélez & sçavans Missionnaires qu'il vous a envoyez , & à la teste desquels il a mis le P. de Fontenay dont vous connoissez le mérite , & que tous les Sçavans Mathématiciens de l'Académie Royale des Sciences , qui est ici entretenue par les libéralitez de Sa Majesté , regardoient comme un homme extraor-

dinaire , & de ceux qui faisoient le plus d'honneur à la Nation. Ils vous portent toutes les observations & toutes les curiositez des Sciences de l'Europe dans leur plus grande perfection , & vous sont envoyez comme des gages des autres plus grandes choses que Sa Majesté voudroit faire , & fera sans doute dans la suite pour la satisfaction de vôtre Grand Empereur , & pour la vôtre particulière , d'abord qu'il aura appris l'accueil & le traitement qu'on aura fait à la Chine à ses Mathématiciens , & les facilitez & les aydes qu'on leur aura accordées pour l'exécution des ordres dont ils sont chargez. Je ne puis dire à Vôtre Révérence toutes les suites avantageuses que j'augure de l'envoy de ces Peres auprès de vous , s'il plaist à Dieu d'y donner sa bénédiction. Comme ils partent tous de cette Cour & de la Capitale de ce Royaume , où ils ont esté élevez depuis quelque têmes , & très confiderez pour leur mérite. Ils vous diront mille choses qui contenteront vôtre zèle & vôtre curiosité mieux que je ne pourrois les écrire; Je supplie sur tout vôtre Révérence de les croire , lors qu'ils vous assuretront que personne au monde n'est plus respectueusement , & plus cordiale-

ment que moy dans l'union de vos saints Sacrifices , & de vos travaux Apostoliques.

Mon Révérend Pere,

Votre tres-humble & tres-  
obeissant serviteur  
DE LA CHAIZE ,  
De la Compagnie de J<sup>esus</sup>.

Quelques jours après on régla le nombre des personnes qui devoient s'embarquer sur le Vaisseau avec Monsieur l'Ambassadeur , outre Monsieur l'Abbé de Choisy fort connu en France par sa naissance & par son mérite , qui devoit demeurer en qualité d'Ambassadeur auprès du Roy de Siam jusques à son Baptême , en cas qu'il se convertist. On y fit entrer les deux Mandarins Siamois , Monsieur le Vachet qui les avoit amenez en France , quatre autres Ecclesiastiques & six Jésuites. Monsieur de Vaudricourt montoit le Vaisseau ; c'est un des plus anciens & des plus habiles Capitaines des Vaisseaux du Roy : il s'est distingué en plusieurs occasions , & dans la Manche contre les Hollandois & sur la Méditerranée dans la guerre de Messine depuis ving-

Monsieur  
de Vaudri-  
court nom-  
mé Capi-  
taine du  
Vaisseau.



cinq ans qu'il sert dans la Marine , sans manquer une seule Campagne d'estre armé pour le service de sa Majesté. Nous luy avons en particulier beaucoup d'obligations de ses honnêtetez & des bons offices qu'il nous a rendus durant tout le voyage d'une manière qui nous engage à une très-grande reconnoissance. Le Capitaine en second étoit M. Coriton ; nous avions deux Lieutenans , M. de Forbin & M. de Cibois , & un Enseigne nommé M. de Chamoreau.

Parmy les douze Gentilshommes que le Roy avoit nommez pour accompagner M. l'Ambassadeur , on en mit trois sur nôtre bord. Le premier fut M. de Francine de Grand-Maison , Enseigne de Vaisseau , fils de M. le Grand Prévoist de l'Isle de France ; l'autre M. de Fréteville ancien Garde de la Marine qui a été élevé Page de la Chambre du Roy , & le troisiéme M. le Chevalier du Fay jeune Garde de la Marine. Pour les autres Gentilshommes de la suite , sçavoir Messieurs du Tartre , de Saint Vilers Enseignes de Vaisseau , Messieurs de Compiégne & de Fangouze anciens Gardes de la Marine , Messieurs de Beneville , d'Arbouville , Palu & de la Forest jeunes Gardes , ils s'embarquèrent dans

dans la Frégate commandée par M. Joyeux Lieutenant du Port de Brest, & qui avoit déjà fait plusieurs voyages dans les Indes.

Enfin le jour de l'embarquement étant venu, M. l'Ambassadeur accompagné de M. le Comte de Chasteau-Renaud Chef d'Escadre, & de la plupart de la Noblesse qui se trouvoit alors à Brest, entra dans la Chaloupe du Roy, & se rendit à bord le premier de Mars au bruit de ses Trompettes. Monsieur de Vaudricourt avec tous les autres Officiers à la teste des Soldats & des Matelots l'attendoit pour le recevoir dans son Vaisseau orné de tous ses Pavillons & de ses Pavois. Il y fut salué de treize coups de Canon en entrant, & la Frégate le salua de neuf. Les Equipages des deux Bâtimens témoignèrent par des cris plusieurs fois réitérés de *Vive le Roy*, la joye qu'ils avoient de faire le voyage sous un Commandant d'un si grand mérite. On donna encore tout le jour suivant pour achever de se préparer, au Voyage.

On leva l'Ancre toute la nuit, & le matin 3. de Mars qui estoit un Samedi au point du jour, nous mîmes à la voile accompagnés de M. l'Intendant, qui conduisit les vaisseaux 4. ou cinq lieues dans la Cha-

M. l'Ambassadeur  
s'embarque  
dans l'Oyseau.

Départ de  
la rade de  
Brest.

D

louppe. Ainsi nous quittâmes avec la France la douceur & le repos de la vie Religieuse, dont nous avions jouï jusques alors, pour aller chercher au bout du Monde l'occasion de procurer la plus grande Gloire de Dieu, & nous consacrer à la conversion des Infidèles, en exécutant les ordres de nôtre Grand Monarque.

En sortant de la rade de Brest nous avions un vent favorable; mais comme il nous manqua à sept ou huit lieuës du port, nous mouillâmes l'ancre sur le midy jusques à cinq ou six heures du même jour, que le vent s'étant levé du même costé, nous appareillâmes de nouveau.

Le Goulet est un passage fort étroit de la Rade de Brest à la Mer.

L'entrée & la sortie du Goulet qu'on trouve en sortant de Brest, est un passage extrêmement difficile, à cause des roches cachées qui s'avancent beaucoup dans la mer des deux côtez du rivage; Mais nos Pilotes connoissant parfaitement toutes ces côtes voulurent sortir toute la nuit.

Depuis ce moment jusques à cinq ou six degrez en-deça de la ligne, nous eûmes le plus beau têmes, & le vent le plus favorable que nous eussions pû souhaiter. La Providence Divine, prenant ce semble

plaisir à favoriser une navigation entreprise pour le sujet de la Religion , dans un têmes où les plus expérimentez Officiers de la Marine , jugeoient que nous avions manqué de trois semaines entières la Saison propre pour partir. Nous eûmes d'abord un vent arrière si violent , qu'avec une seule voile nous faisons plus de soixante lieues en vingt-quatre heures. Ainsi nous doublâmes sans aucune risque les Caps d'Ouëssan & de Finis-terre ; si redoutez de nos Navigateurs , à cause des fréquentes tempestes qui s'élèvent en ces endroits. Il est vray que nous y trouvâmes les mers extrêmement grosses.

Le Jeudy huitième , nous vîmes à la hauteur du Cap de Finis-terre , une Pinasse Hollandoise , qui tenoit la route de la manche d'Angleterre , & qui avoit esté contrainte de mettre à la Cape , c'est-à-dire de se laisser aller au gré des vents qu'elle avoit contraires. Nos Pilotes aussi-bien que nos Officiers , nous assurerent qu'on étoit souvent plus de trois semaines sans pouvoir doubler ce Cap.

Ceux qui ont été sur mer sçavent assez , combien est grande l'incommodité qu'on a coutume de souffrir , la première fois qu'on trouve une grosse mer ; mais il est

D ij

Quand on est à la Cape on ne se sert que de la grand'Voile , & le Vaisseau est porté de côté , afin de faire peu de chemin.

difficile de le faire entendre à ceux qui ne l'ont jamais éprouvé : On se sent tout étourdy par un violent mal de tête , l'estomach se soulève , le cœur manque à tous momens , il semble que le roulis & l'agitation du Vaisseau renverse toute la constitution , tant il cause de douleurs dans les entrailles. Nous fûmes presque tous fort incommodés de ce mal de Mer les cinq ou six premiers jours.

Emplois  
des Eccle-  
siastiques &  
des Jésuites  
dans le Vais-  
seau durant  
le Voyage

Depuis ce tems-là jusques à notre arrivée à Siam nous avons dit presque tous les jours la Messe , & je ne doute point qu'on ne doive attribuer l'heureux succès de notre Navigation à cet Auguste Sacrifice qu'on offroit si souvent dans notre bord , & où l'on assistoit avec une devotion tres-particulière. Il ne se passoit point de Dimanche ny de Fête , qu'il ny eût plusieurs personnes qui participassent aux Saints Mystères. Cette ferveur étoit l'effet des bons exemples de Monsieur l'Ambassadeur qui communioit luy-même tous les huit jours avec une humilité , & une piété capable d'en inspirer aux moins dévots. Toutes les Fêtes & Dimanches devant les Vêpres publiques que l'on chantoit avec beaucoup de dévotion , les Ecclesiastiques & les Religieux tour à tour ,

faisoient une exhortation à l'Equipage. Un Jésuite se chargea de faire le Catechisme trois fois la semaine aux valets des Officiers du Vaisseau , aux soldats & aux matelots. On commençoit cet exercice & on le finissoit aussi par un Canticque Spirituel , que chantoient deux Matelots qui avoient la voix assez belle , & tout le reste leur répondoit à genoux auprès du grand mast. Ces bons exemples, ces Instructions , ces exercices de piété qu'on pratiquoit régulièrement , outre la visite des malades , & les petits secours qu'on leur apportoit plusieurs fois le jour, gagnèrent si bien le cœur de ces pauvres gens , qu'il n'y en a presque point eu qui n'ait fait une Confession générale , & qui ne se soit approché des Sacremens aux principales Fêtes de Nôtre-Seigneur & de Nôtre-Dame.

Avant que d'arriver au Cap de Bonne Esperance, nous eûmes un peu de calme & beaucoup de vents contraires, ce qui fit résoudre Monsieur l'Ambassadeur à faire dire neuf Messes à l'honneur de la Sainte Vierge , pour obtenir par son intercession un tems favorable , parce que les chaleurs qu'on sent ordinairement en ces endroits, commençoient à causer plusieurs maladies dans le Vaisseau.

Calmes sous  
la Zone-  
Tortide.

D iij

Dévotion  
de tout l'E-  
quipage à la  
Sainte Vier-  
ge.

Le Quart  
dans le Vais-  
seau , c'est  
le tems  
que la moi-  
tié des Ma-  
telots est ob-  
ligée de veil-  
ler alterna-  
tivement nuit  
& jour l'es-  
pace de qua-  
tre heures.

Un des Jésuites se servit de cette occasion pour introduire dans le bord une loüable coûtume de reciter les Litanies de la tres-Sainte Vierge , qui se pratique dans les Vaisseaux que monte Monsieur le Maréchal d'Estrées. Cinq ou six Soldats , & autant de Matelots partagez en deux troupes sur les Châteaux de Poupe & de Prouë , furent les premiers qui commencèrent cette Dévotion ; quelque tems avant qu'on prît le premier quart du soir. Et dans peu de jours tout le monde voulut y assister , si bien qu'au retour , on en faisoit comme un exercice public & de devoir , dont on s'acquittoit avec tant de ferveur , que ny le froid ny la pluie ne l'ont jamais empêché.

A toutes ces saintes pratiques nous ajoutâmes le Chapelet ; nos Peres prirent le soin de se partager en divers endroits du Vaisseau pour le faire dire , & Dieu benit tellement leur zèle , qu'il n'y avoit presque point de Soldat ny de Matelot qui ne dît chaque jour son Chapelet. Outre le tems que nous donnions à l'instruction du public , nous récitons tous les jours le Breviaire ensemble , & nous avions une heure de conférence sur les Cas de conscience , le reste du jour étoit employé à

l'étude avec autant d'application & d'assiduité, que si nous eussions été dans nos Collèges. Voilà nos exercices ordinaires durant toute la Campagne.

Le Dimanche onzième nous passâmes à la veuë de Madère, où nous remarquâmes distinctement beaucoup de neiges sur la Montagne la plus proche. L'après-dîné trois petits Bâtimens Anglois venant en Europe nous passèrent sous le vent; on crut qu'ils venoient des Canaries, parce qu'ils n'avoient pas encore embarqué leurs Chaloupes. C'est à peu près en ces parages que nous trouvâmes les vents alizez si souhaitez des Matelots, & si agréables à tout le monde, ces vents soufflans toujours du même côté entre le Nord & l'Est. Il ne faut pas beaucoup travailler à la manœuvre; d'ailleurs comme ils sont tempéréz, ils modèrent les chaleurs de la Zone, qui sans cela seroient insupportables. On les trouve ordinairement aux environs de la hauteur de Madère. Alors la Mer devenant belle & le vent stable & réglé, on porte beaucoup de Voiles, & l'on fait ordinairement 40. à 50. lieues d'un midy à l'autre, sans qu'on sente presque le mouvement du Vaisseau ny l'agitation de la Mer; de sorte que si la

Veüë de  
l'Isle de Ma-  
dère.

Parage si-  
gnifié en  
terme de  
Marine l'en-  
droit où l'on  
se trouve sur  
Mer.



Navigation n'étoit jamais plus incommode ny plus dangereuse , les Voyages des Indes ne seroient que de longues & d'agréables promenades.

Veuë de  
l'Isle de la  
Palme.

Nous découvrimés le treizième l'Isle de la Palme, & nous en passâmes à quatre ou cinq lieues, selon l'estime de nos Pilotes, nous nous ressouvînmes de l'heureux sort du Pere Ignace Azébedo , & de ses trente-neuf Compagnons Jésuites, qui étant partis tous ensemble pour aller annoncer la Foy au Brésil, eurent le bon-heur de mourir tous à la veuë de cette Isle, qui fut pour eux à la lettre une Isle fortunée, puis qu'ils y trouvèrent la palme du Martyre qu'ils alloient chercher dans le nouveau Monde. Ils furent tous mis à mort en haine de la Foy, par des Corsaires Calvinistes, qui s'étant rendus maîtres du Vaisseau où ils étoient, nommé le saint Jacques, les firent tous perir, ou par l'eau, ou par le fer, pour empêcher, disoient-ils, ces Papistes ennemis déclarez de leur réforme, d'aller infecter les Barbares de leur pernicieuse Doctrine. Il n'y en eût pas un de nous qui ne regardât avec envie le sort heureux de ces généreux défenseurs de la Foy Catholique, & qui n'eût été ravi de finir sa course pour une cause aussi sainte.

Mais

Mais il n'est pas juste de souhaiter de remporter la couronne avant que d'être entré dans la carrière. Nous vîmes encore l'Isle de Fer, la plus Occidentale des Canaries, où nos Géographes ont fixé leur premier Méridien, nous doublâmes ensuite le Cap Verd, & les Isles de ce nom qui sont au nombre de dix.

A mesure que nous approchions de la ligne, nous prenions plaisir à remarquer comme les Etoiles du Pole Arctique s'abaïssioient, & celles du Pole Antarctique s'élevoient au dessus de nos têtes. De toutes les nouvelles Etoiles que nous découvrimus du costé du Sud, celles qui nous frappèrent d'abord, furent les Etoiles de la Croisade, ainsi appelées, parce que les quatre principales sont disposées en forme de Croix. La plus grande de toutes est à 27. degrez du Pole; c'est sur celle-là que les Pilotes se règlent & qu'ils prennent quelquefois la hauteur. Comme nous avançons toujours de ce costé-là, & que nous découvrons tous les jours de nouvelles Etoiles, nous eûmes le loisir de les considérer, & de comparer cette nouvelle région du Ciel, avec la Carte Astronomique du Pere Pardies; mais nous n'y trouvâmes guères

Les Cartes de la Partie Méridionale du Ciel, ne sont pas exactes.

E

de conformité. Cette Carte a bien besoin d'être réformée , & l'on pourroit commencer par la Croisade, dont les bras sont plus inégaux dans le Ciel que sur le papier. On y a marqué le Loup & le Centaure avec si peu de fidélité , qu'on a de la peine à les reconnoître dans le Ciel , dont elles rendent cependant la partie qu'elles occupent extrêmement brillante, à cause du grand nombre d'Etoiles, qui les composent , & qui semblent ne faire qu'une seule constellation. Mais ce n'est rien moins que cela sur la Carte , où les deux constellations ne peuvent tout au plus passer que pour médiocres. Les Etoiles du Triangle austral paroissent à la vérité marquées au Ciel dans la même situation qu'elles ont entre-elles ; mais elles paroissent mal placées par rapport aux autres constellations. Les Etoiles du Taureau ne sont pas à beaucoup près si belles , qu'elles paroissent sur la Carte , quoy que la disposition soit presque la même. La Grue est à mon avis la constellation la plus exactement marquée qui soit de ce costé-là , & il ne faut que la voir une fois sur la Carte , pour la trouver incontinent dans dans le Ciel : l'Abeille , l'Apode ou l'Oyseau de Paradis , & le Ca-

mélées, quoy que petites, sont assez bien marquées. Il y auroit aussi quelque chose à réformer dans la figure, & dans la situation des Nuages & des autres constellations Méridionales, où l'on pourroit encore trouver bien d'autres défauts par le moyen des instrumens. Si nous avons eu comme vous le voyez le plaisir d'en remarquer d'assez grossiers, nous avons eu en même temps le chagrin de n'y pouvoir remédier; l'agitation du Vaisseau ne nous ayant pas permis de nous servir de nos instrumens pour refaire cette Carte tout de nouveau: ce qui n'auroit pas esté difficile sans cela. On n'a pas laissé d'en tirer une nouvelle seulement à l'œil, laquelle quoy que moins défectueuse que la première, ne peut avoir cette justesse, qu'on desire dans ces sortes d'ouvrages, où l'on ne peut réussir sans le secours des instrumens.

Voilà quelle estoit nostre occupation ordinaire durant les premières heures de la nuit; & une ou deux heures avant le jour, quand le Ciel estoit découvert. Ce n'estoit pas là nostre seul divertissement, nous avions le jour celui de la pêche. Il est vray que nous ne commençâmes à trouver beaucoup de poissons qu'à cinq

Les environs de la ligne Equinoxiale sont pleins de poissons.

ou six degrez au deça de la ligne. On avoit pris auparavant une espèce de Tortuë qu'on nomme Carrelet pesant soixante-dix ou quatre-vingts livres, dont on servoit à table trois ou quatre fois en divers ragoûts. Plusieurs la trouvèrent assez bonne, d'autres en pouvoient à peine supporter l'odeur. Mais dans toute l'étendue de douze degrez ; c'est-à-dire, de six-vingts lieues des deux côtes de la ligne nous vîmes presque tous les jours une tres-grande quantité de poissons de toutes sortes, & particulièrement des Marsoüins qui nageoient par troupes au tour du Vaisseau. La pèche de ces derniers qui étoit la plus ordinaire servoit à nous relâcher l'esprit après l'étude. Il y avoit en quelques endroits du vaisseau, & sur tout à l'avant, plusieurs Matelots de l'équipage armez chacun d'un harpon qui est une espèce de gros javelot attaché au bout d'une ligne de la grosseur du petit doigt. Comme les Marsoüins passaient près d'eux, ils les frapportoient avec une telle roideur, qu'ils les perçoient quelquefois de part en part. Dès qu'ils avoient lancé le harpon ils le laissoient dans la playe, le tenant toujours par la ligne qui y étoit attachée & qu'ils laissoient filer au gré du poisson blessé

Maniere de  
pêcher des  
Marsoüins.

jusques à ce que le Marsoüin affoibly par la perte de son sang, se laissoit tirer sans aucune resistance & enlever dans le bord. Nous en prîmes plusieurs de cette maniere. Ils avoient quatre ou cinq pieds de long & étoient gros à proportion. Cet animal ressemble fort à un cochon, non seulement pour la chair & le lard, mais encore pour la figure du dedans & du dehors, la chair n'est pas délicate & sent un peu l'huile.

Dans cette occasion il fut aisé de détromper plusieurs personnes qui n'ayant jamais vu de Marsoüins ne pouvoient se persuader qu'il eussent le sang chaud ny qu'ils pussent respirer, quoy qu'ils l'eussent quelquefois oüy dire à ceux qui l'avoient expérimenté : il y en eût parmy ceux-là qui eurent la curiosité de porter la main dans les entrailles du poisson quand on luy eût fendu le ventre ; & ils assurèrent qu'il l'avoit presque aussi chaud que le cochon. Ils ne douterent plus aussi qu'il ne respirât quand ils virent ses poulmons aussi propres à la respiration que ceux des animaux qui vivent hors de l'eau. Aussi la nature ne luy a point donné d'ouïes, comme aux autres poissons. Mais seulement deux trous aux deux côtez de la tête pour

Le Mar-  
soüin a le  
sang chaud.

recevoir l'air. C'est sans doute pour cela que ces poissons levent de tems en tems la tête, & quelquefois tout le corps hors de l'eau & qu'ils vont toujours du côté du vent ; delà vient aussi que quand les Mariniers voyent des Marfouïns qui s'avancent de quelque côté pendant le calme, ils ne manquent pas de dire que le vent en doit venir. Quoy qu'il en soit du présentiment, nous avons quelquefois heureusement trouvé les prédictions des Matelots véritables.

Les Marfouïns se devorent les uns les autres.

J'avois souvent ouï dire, & j'avois même remarqué dans un voyage que j'ay fait à l'Amérique, que quand un de ces poissons est blessé à mort, & qu'il a assez de forces pour se détacher du harpon, les autres le suivent à la trace du sang qu'il répand en abondance sans le quitter jusqu'à ce qu'il soit mort, afin de le dévorer, je me confirmay dans cette opinion. Car un jour un Marfouïn qui avoit été frappé fit tant d'effort qu'il s'arracha le harpon du ventre & se sauva de nos mains, il y en avoit alors beaucoup d'autres autour de nous. Mais dès que celui-cy fut blessé, & qu'il eut pris la fuite, tout disparut & on n'en vit pas un seul de toute la journée.

Puisque nous sommes sur le Chapitre de

pêche, il faut que je parle de celle que nous avons faite, & des poissons que nous avons vus, qui ne sont pas si connus dans l'Europe. Je commenceray par le Requin, parce que c'est celui que l'on trouve le plus souvent, & qui est le plus aisé à prendre. Nous en avons pris quelquefois jusques à six en un jour. Ce Poisson est une espèce de Chien de Mer qui a la tête fort large, & fort platte, la gueule fort enfoncée à cause de la mâchoire inférieure, qui se retire fort avant sous la supérieure; de sorte que pour mordre il est contraint de se coucher dessus le côté & quelquefois même sur le dos. Ceux que nous avons pris étoient de quatre pieds de long & avoient beaucoup d'épaisseur. Un peu au dessous de la tête la peau est une espèce de chagrin, dont le grain est fort gros, avec six ouvertures de chaque côté qui se ferment par le moyen de certaines peaux fort minces, qui lui tiennent lieu d'ouïes. C'est sans doute le plus vorace de tous les animaux. Quoyqu'il ait été pris trois ou quatre fois de suite à l'hameçon, & qu'il aye la gueule toute en sang, il y revient toujours avec la même avidité, jusques à ce qu'il soit pris ou qu'il ait enlevé l'amorce. Au reste quand il a failli un homme, c'en est fait, il ne

Descrip-  
tion du Re-  
quin ou  
Chien de  
Mer.



Pourquoy  
on l'appelle  
Requin.

lâche jamais prise, & c'est pour cela, selon quelques-uns, que les gens de Mer l'appellent *Requin* ou *Requiem*. La cause d'une si grande avidité est la grandeur de son foye, il est composé de deux pennes arrondies par les extremittez, & de largeur de quatre doigts sur un pied & demi de longueur, mais elles ont fort peu d'épaisseur. Ajoutez qu'il n'a qu'un boyau fort court, & presque droit. Nous en trouvâmes un qui avoit dans le ventre une planche de quatre doigts de large & d'un pied & demi de long. Il est sans poulmons, & son cœur est placé dans une concavité formée par le concours de deux os près de la tête. Il a trois rangs de dents dont les unes sont inclinées, les autres droites, & de figures différentes, & on luy en voit même un rang de triangulaires qui sont fort minces & terminées en scie. On lui trouve dans la tête trois concavitez, deux aux deux côtez qui contiennent une substance blanche, qui a quelque consistance; elle se durcit dans la suite & on luy donne le nom de *Pierre de Requin* : nos Chirurgiens luy attribuoient de grandes vertus, je m'en rapporte. La troisième concavité, qui est au milieu de la tête, renferme le cerveau qui est à peu près de la grosseur d'un œuf de poule.

poule. La substance nous en parut fort aqueuse, & ce ne fut qu'avec peine que nous pûmes distinguer le corps calleux de la partie moëlleuse. On y voit un cervelet fort petit, & entre le cerveau & le cervelet une glandule fort molasse qui porte sur deux autres plus petites.

Le Requin est toujours escorté de plusieurs petits poissons qui composent sa suite, & qui luy sont si inséparablement attachez qu'ils aiment mieux se laisser prendre avec luy que de l'abandonner: on les nomme ses Pilotes; parce qu'on prétend, qu'ils luy servent de guides pour le conduire dans les endroits, où ils decouvrent de la proye. C'est une erreur populaire que de s'imaginer que ces poissons luy rendent ce bon office sans aucun interêt; le grand attachement qu'ils ont pour luy, n'est fondé que sur la nourriture qu'ils y trouvent. Car outre qu'ils profitent des restes de sa proye, ils se tiennent attachez sur sa peau par le moyen d'une pellicule cartilagineuse, de figure ovale, qu'ils ont sur la teste, & qui est canelée & armée de quantité de fibres, avec lesquels ils en tirent apparemment quelque suc; & c'est pour cela que quelques-uns les nomment Succets. Quand ils

Les Succets  
poissons ap-  
pellez par  
les Matelots  
Pilotes du  
Requin.

F

s'en veulent éloigner il faut qu'ils se mettent hors de la portée de sa dent, autrement il ne leur feroit pas meilleur quartier qu'aux autres poissons. J'en ay vû quelque-fois se mettre en devoir de les attraper, & bien en prenoit aux Succets de se refugier au plutôt dans leur azyle ordinaire. Quand on les a enlevez avec le Requin, on a peine à les en séparer, comme sur le Chien de Mer; si on les met sur une table ils s'y tiennent collez; & dans cette situation qui leur est naturelle, ils ont les ouïes à l'envers & le ventre en haut, comme on le peut voir dans la Carte du Cap. Il y en a de deux espèces, de blancs qui ont à peu près la figure & la grosseur d'un Rouget, & de noirs qui sont fort petits, c'est de ces derniers dont j'ay principalement parlé.

La Bonite  
persecute le  
poisson vo-  
lant.

Nous trouvâmes encore dans ces endroits quantité de Bonites, les ennemies implacables des poissons volans à qui elles donnent continuellement la chasse. C'est le meilleur poisson que nous ayons pris dans tout le voyage. Il est de la grosseur de nos plus grosses Carpes, mais beaucoup plus épais, sans écailles, avec une peau argentée & le dos marqué de longues rayes obscures & dorées. Nous prîmes aussi des Albucors ou des Albacors, que les Portugais nom-

ment ainsi , à cause de leur couleur blanche. C'est une espece de Bonite , mais trois fois plus grosse que les autres : la chair , la couleur & le goût sont à peu près de même. Comme les uns & les autres sont fort friands de poissons volans , on se sert de la figure de ces derniers faite de plumes qu'on attache au bout d'une ligne, pour les prendre. On fait voltiger cette figure à fleur d'eau devant ces poissons qui s'élancent pour l'attraper hors de l'eau avec tant d'avidité , que souvent on en prend trente ou quarante dans une heure de repos avec deux ou trois lignes seulement.

Manière  
dont on pêche les Bonites.

Nous rencontrâmes beaucoup moins de Bonites qu'on ne fait ordinairement, peut-être à cause qu'il n'y avoit pas alors un si grand nombre de poissons volans dans ces Mers ; Nous ne laissâmes pourtant pas d'en voir plusieurs bandes de ceux-ci s'élever en l'air environ huit ou dix pieds de haut, & voler cinquante ou soixante pas avant que de se replonger dans l'eau pour mouiller leurs ailerons , & prendre de nouvelles forces contre les Bonites , qui souvent les attrapent à la remise , ou qui sautent hors de l'eau pour les prendre en volant. Ils trouvent aussi de certains oyseaux qui fon-

F ij

dent sur eux, quand ils sortent hors de l'eau pour se sauver des Bonites.

Un de ces poissons se trouvant un jour poursuivy de près entra dans notre Navire & donna dans la tête d'un Pilote. Quoyque j'en eusse vû autrefois je pris plaisir à le considérer, il étoit de la figure, de la couleur & de la grosseur d'un Harang, le dos un peu plus épais & le devant de la tête arrondi comme le Rouget avec des aîles au dessus des oüyes fort semblables à celles des Chauve-souris.

Voilà à peu près ce que nous avons vû de poissons aux environs de la ligne. Nous avons eu le soleil à pic ( c'est-à-dire directement sur la tête ) dès le vingt-neufième Mars vers le troisième degré de latitude Nord.

Un grain  
en terme de  
Marine si-  
gnifie un  
vent violent,  
de peu de  
durée & ac-  
compagné  
de pluie.

Comme le Ciel fut fort serain ce jour-là ; nous eûmes le plaisir de remarquer qu'à midy les mâts & tout ce qui étoit droit dans la Vaisseau ne faisoit nulle ombre. Depuis ce tems-là nous eûmes sept ou huit jours de calme ; & nous ne fîmes les soixante & dix lieues qui nous restoient jusques à la ligne que par grains, c'est-à-dire, avec des vents de peu de durée, qu'aménent avec eux les nuës & les orages. Après tout nous n'avons pas

entendu dans ces endroits-là ces gros tonnerres dont on nous avoit si fort menacé en France. Mais nous avons vu quantité d'éclairs sur tout la nuit, & si fréquents que le Ciel & la Mer paroissoient tout en feu.

Comme les calmes & les chaleurs ne nous ont pas fort incommodés dans ces climats; nous n'avons eu que très-peu de malades, & dans toute la traversée de Brest au Cap de Bonne Esperance, nous n'avons perdu qu'un homme; encore s'étoit-il embarqué, sans qu'on en sût rien, avec un flux de sang dont il est mort.

Nous avons sans doute bien des actions de grâces à rendre à Dieu, de ce qu'il nous donna un si beau tems aux environs de la ligne: car si nous y eussions été arrêté par les calmes autant de tems qu'on est souvent obligé d'y demeurer, l'eau, le pain & les viandes se seroient bien-tôt corrompues & auroient causé de grandes maladies, qui infailliblement nous auroient emporté beaucoup de monde: comme il arriva cette année à un Vaisseau Hollandois. Ce Navire étoit parti d'Europe plus de deux mois avant nous & cependant il nous trouva mouillé à Batavia; où nous apprîmes que les gens qui é-

Protection  
particulière  
Dieu sur  
tous ceux de  
Voyage.

toient dedans avoient été si incommodes des calmes pendant six semaines entières vers la ligne, que presque tous étant tombez malades de quarante-huit ou environ qu'ils étoient dans leur bord, il en mourut trente-sept, entre lesquels furent le Capitaine & les deux premiers Pilotes : de sorte que les onze qui restoient n'ayant pû mener le Vaisseau jusques à son terme, furent obligez de relâcher à l'Isle de Sumatra & d'envoyer chercher du monde pour les conduire à la rade de Batavia, où nous les vîmes arriver.

Nos vivres & nôtre eau ne se sont point corrompus, nous n'avons même presque pas eu à souffrir du mauvais tems & des calmes, & les chaleurs de la Zone torride ne nous ont gueres paru plus grandes que celles qu'on sent en France au fort de l'Été. Ainsi nous passâmes la ligne sans aucune incommodité le septième d'Avril, qui étoit un Samedi, avec un petit vent de Nord-Nord-Oüest vers le trois cent cinquante-huitième degré de longitude. Comme il étoit déjà tard, la cérémonie si solennelle que les gens de Mer ne manquent jamais de faire en cette occasion, fut remise au lendemain après la Messe. C'est une invention imaginée par les Maîtres, les

Pilotes & les autres Officiers mariniens du Vaisseau, afin d'avoir de l'argent & en acheter des rafraîchissemens pour eux & pour l'Equipage, à laquelle ils luy ont donné fort mal à propos le nom de baptême.

Monsieur l'Ambassadeur ne voulut pas qu'on fît aucune des cérémonies qui ont quelque rapport aux choses saintes. Chacun donna ce qu'il voulut; & les autres en furent quittes pour quelques Seaux d'eau, qu'on leur jeta sur le corps, comme il faisoit alors fort grand chaud, l'incommodité ne fut pas considérable.

Depuis le passage de la ligne jusques au Tropique du Capricorne, le vent ne nous fut pas fort favorable, il nous manqua même durant quelque tems vers le vingtième degré de latitude australe, & nous fînt sentir durant le calme, les chaleurs de la Zone torride jusques au trentième de ce mois d'Avril que nous passâmes ce Tropique.

Après cela nous eûmes presque tousjours des vents variables & si tempérez qu'une petite Barque nous eût pû suivre sans courir aucun risque. Il est vray que sous la Zone nous trouvâmes deux ou trois fois de ces orages impétueux que les Portugais appellent *Travadas* ou *Troadas*, parce qu'ils



sont toujours mêlez de tonnerres & d'éclairs : mais comme ils venoient de l'arrière , ils nous incommodèrent peu , & nous firent faire beaucoup de chemin. Dans l'une de ces Travades parurent deux diverses fois sur les mats , sur les vergues , & sur le canon de nôtre Navire , de ces petits feux de figure pyramidale , que les Portugais appellent le feu de saint Telme & non pas saint Helme. Quelques Marcelots les regardent comme l'âme du Saint de ce nom , qu'ils invoquent alors de toutes leurs forces , les mains jointes & avec beaucoup d'autres marques de respect. Il s'en trouve même parmi eux qui les prennent pour des assurances infailibles que la tempête va bien-tôt cesser , sans leur causer de dommage. Ce sont ces mêmes feux que les Payens adoroient autrefois sous le nom de Castor & de Pollux ; & il est surprenant que cette superstition se soit ainsi introduite parmi les Chrétiens.

Le douzième de Mars nous découvrîmes à midy ou environ un de ces Phénomènes appelé œil de bœuf ou œil de bouc à cause de sa figure. On les regarde ordinairement sur Mer comme un présage assuré de quelque orage. C'est un gros nuage rond opposé au Soleil & éloigné d'environ

d'environ quatre-vingt ou quatre-vingt-dix degrez de cet Astre, qui peint dessus les couleurs de l'Arc-en-Ciel, mais fort vives. Peut-être qu'elles paroissent avoir un si grand éclat, à cause que cet Oeil de bœuf est environné de tous côtez de nuées épaisses & obscures. Quoyqu'il en soit je puis dire que je n'ay jamais rien trouvé de si faux que les pronostiques de ce Phénomène. J'en ay vû un autre fois étant près de la terre ferme de l'Amérique, mais qui fut suivy comme ceux-cy d'un tems fort beau & fort serein, & qui dura plusieurs jours.

Puisque nous sommes sur le chapitre des Phénomènes, il ne faut pas en oublier icy un assez extraordinaire que nous avons observé entre la Ligne & le Tropique du Capricorne; & qui paroît difficile à expliquer. C'est un de ces gros tourbillons que les Mariniers appellent Trompes, Pompes ou Dragons d'eau. Ce sont comme de longs Tubes ou Cylindres formez de vapeurs épaisses, lesquelles touchent les nuës d'une de leurs extrémités, & de l'autre la Mer, qui paroît bouillonner tout autour. Voicy à peu près comme ces Dragons se forment.

Divers Phénomènes observés pendant le Voyage.

On voit d'abord un gros nuage noir,

La manière dont se for-

G

ment les  
Pompes ou  
Dragons  
d'eau.

Il est dange-  
reux de ren-  
contrer les  
Dragons  
d'eau.

dont il se sépare une partie ; & comme c'est un vent impétueux qui pousse cette portion détachée , elle change insensiblement de figure & prend celle d'une longue colonne , qui descend jusques sur la surface de la Mer ; demeurant d'autant plus en l'air que la violence du vent l'y retient , ou que les parties inferieures soutiennent celles qui sont dessus. Aussi quand on vient à couper ce long tube d'eau par les vergues & les mats du Vaisseau qui entrent dedans , quand on ne peut pas s'en garantir ; ou à interrompre le mouvement du vent en rarefiant l'air voisin par les coups de canon ou de mousquets : alors l'eau n'étant plus soutenue tombe en tres-grande abondance , & tout le dragon se dissipe aussi-tôt. On fait tout ce qu'on peut pour les éviter , leur rencontre étant fort dangereuse , non seulement à cause de l'eau qui tombe dans le Navire , mais encore à cause de la violence subite & de la pesanteur extraordinaire du tourbillon qui l'emporte & qui est capable de démâter les plus gros Vaisseaux , & même de les mettre en danger de périr. Ces dragons d'eau , quoique de loin ils paroissent assez petits & semblables à des colonnes de six ou sept pieds de diamètre , ont néanmoins beau-

coup plus d'étendue. J'en ay vû deux ou trois auprès des Berlingues en Portugal, à la portée du pistolet; & ils me parurent avoir plus de cent pieds de circonférence.

Nous avons encore remarqué des Phénomènes peu différens de ceux-cy : on les appelle Siphons à cause de leur figure longue assez semblable à celle de certaines pompes : ils paroissent au lever & au coucher du Soleil vers le même endroit où il est alors. Ce sont des nuages longs & épais environnez d'autres nuages clairs & transparens, ils ne tombent point ; ils se confondent tous ensemble dans la suite & se dissipent peu à peu, au lieu que les Dragons sont poussez avec impétuosité, durent long-tems & sont toujours accompagnés de pluye & de tourbillons, qui font bouillonner la Mer & la couvrent d'écume.

Pompes  
d'une autre  
espece.

Les Iris de Lune ont dans ces lieux des couleurs bien plus vives que ceux qu'on voit en France : mais le Soleil en forme de merveilleux sur les gouttes d'eau de Mer que le vent emporte comme une pluye fort menuë, ou comme une fine poussière, lors que deux vagues se brisent en se choquant. Quand on regarde ces Iris d'un lieu élevé,

Iris extraordinaires qu'on voit sur Mer.

ils paroissent renversez , & il arrive quelquefois qu'un nuage passant par dessus , & venant à se résoudre en pluie , il se forme un second Iris dont les jambes paroissent continuées avec celles de l'Iris renversé & composer ainsi un cercle d'Iris presque tout entier.

Phénomènes qui se voyent dans l'eau de la Mer.

La Mer a ses Phénomènes aussi bien que l'air , il y paroît souvent des feux , sur tout entre les Tropiques : nous l'avons vûe quelquefois pendant la nuit toute couverte d'étincelles , lors qu'elle est un peu grosse & que les vagues se brisent : on remarquoit aussi une grande lueur à l'arrière du Navire , particulièrement lors qu'il passoit un peu vifte. Car alors le sillage ou la trace du Navire paroissoit comme un fleuve de lumière , & c'étoit assez qu'on jettât quelque chose dans la Mer pour la rendre toute brillante. Je ne crois pas qu'il faille chercher ailleurs la cause de cette lueur que dans la nature même de l'eau de Mer , qui étant pleine de sel , de nitre , & sur tout de cette matière dont les Chimistes font la principale partie de leurs Phosphores , qui étant agitée s'enflame aussitôt & paroît lumineuse , doit aussi par la même raison devenir brillante quand on la met en mouvement. Il en faut si peu à

L'eau de Mer pour en faire sortir du feu , qu'en maniant une ligne qu'on y a trempée il en sort une infinité d'étincelles semblables à la lueur des vers luisans , c'est-à-dire, vive & bleuâtre.

Ce n'est pas seulement quand la Mer est agitée qu'on y voit des brillans , nous en avons vû encore vers la Ligne pendant le calme quelque tems après le Soleil couché : ils nous paroissoient comme une infinité de petits éclairs assez foibles qui sortoient de la Mer & dispaudioient incontinent après. Nous en attribuions la cause à la chaleur du Soleil , qui ayant comme impregné & remply la Mer pendant le jour d'une infinité d'esprits ignées & lumineux, ces esprits sur le soir se réunissant ensemble, pour sortir de l'état violent où le Soleil les avoit mis , cherchoient en son absence à se mettre en liberté & formoient ces petits éclairs, en s'échappant à la faveur de la nuit.

Lumières  
qui sortent  
de la Mer  
pendant la  
nuit.

Outre ces brillans passagers ou d'un moment , nous en vîmes encore d'autres pendant les calmes , lesquels on pouvoit appeller permanens , parce qu'ils ne se dissipent pas comme les premiers. Il y en a de diverses grandeurs & figures , de ronds , d'ovales de plus d'un pied & demi de dia-

metre , qui passioient le long du Navire , & qu'on conduisoit de vûe à plus de deux cens pas , autant qu'on en put juger à les voir passer à huit ou dix pas du Navire. On crut que ce n'étoit que de la glaire ou quelque substance onctueuse qui pouvoit se former dans la Mer par quelque cause naturelle qui ne nous est pas connue. Il y en eut qui vouloient que ce fussent des poissons endormis qui brillent naturellement. Il est vray que nous avons vû par deux fois le matin plus de vingt de ces brillans tout de suite de la figure de nos Brochets ; plusieurs même de ceux qui avoient beaucoup navigué crûrent que c'étoient de veritables poissons , mais on n'oseroit l'assurer.

Un vaisseau  
Anglois de-  
couvert.

Reprenons la suite de nôtre Voyage. Le dixième de May au matin nous découvrîmes un petit Navire Anglois qui vint parler aux gens de la Maligne, laquelle en étoit plus proche que nous. On sçût par-là que ce Bâtiment revenoit des Isles de l'Amérique , & qu'il alloit charger des Esclaves à Madagascar. Il fit tout ce qu'il pût pour nous suivre , mais comme nous avions un bon vent , & que nous portions beaucoup de voiles , nous le perdîmes de vûe ce jour-là même.

Le dix-septième May nous estions au trente-troisième degré de latitude australe & au dix-neuvième de longitude selon l'estime des Pilotes. Ce fut-là que nous commençâmes à voir des oyseaux de différentes façons & du Goëmon avec de grands roseaux verdâtres de dix ou douze pieds de long qu'on appelle Trombas ou Trompes, à cause que leur tige qui va croissant insensiblement jusques au haut où elle est terminée par plusieurs feuilles de même couleur, représente assez bien la figure de la trompe d'un Eléphant. Le Goëmon est une espèce d'herbe tirant sur le verd, assez semblable au foin, dont les brins sont entrelassez les uns dans les autres & fort grands. Quelques-uns croient que cette herbe vient du fond de la Mer & qu'elle en est détachée par les flots qui la soulèvent jusques à la superficie de l'eau. Il y en a qui veulent qu'elle croisse entre les eaux, parce qu'ils en voyent bien avant en pleine Mer, & ils ne peuvent croire que la Mer soit assez agitée pour porter ses flots jusqu'au fonds & en aller ainsi détacher le Goëmon. Outre qu'il s'en trouve sur la surface de la Mer en si grande abondance qu'elle ressemble à une grande prairie. D'autres enfin soutien-



ment , & cette opinion me paroît plus plausible & plus conforme à la vérité, que le Goëmon vient des côtes voisines & qu'il en est détaché par les vagues & transporté en haute Mer , mais non pas fort loin des terres , ou par les Marées , ou par les courans , ou enfin par les vents qui regnent. C'est sur cette persuasion que Christophe Colomb si fameux par ses découvertes dans l'Amérique , voyant une nuit devant son Vaisseau une grande étendue de Mer couverte de Goëmon, rassura ses gens, qui croyoient être perdus, prenant cette herbe pour des bas-fonds , & leur promit de leur faire voir la terre bien-tôt ; ce qu'il fit en effet deux jours après.

Les Bas-fonds sont des Terres en pleine Mer dont la superficie est couverte d'eau.

Les Reconnoissances du Cap de bonne Espérance.

Ces Oyseaux extraordinaires, ces Trompes & ce Goëmon , sont les plus sûres marques qu'on approche du Cap. Ce qui fait voir qu'on a des reconnoissances d'assez loin , puis que la première fois que nous en vîmes , nous étions au dix-neuvième degré de longitude , & au trente-troisième de latitude australe , c'est à dire que nous étions éloignés du Cap de Bonne-Espérance de près de 300. lieues.

Ranger en terme de Marine &c

On dit que si au lieu de ranger la Côte d'Afrique comme nous fîmes , nous avions.

vions pris plus au large vers l'Occident, nous eussions rencontré ces signes plus avant dans la Mer. Ce qui me fait juger que les courans qui les entraînent avec eux, portent du costé de l'Oüest avec plus de violence que du costé du Nord. Nous trouvâmes les mêmes choses deux jours après estre partis du Cap de Bonne-Esperance, faisant route à l'Est-Sud-Est, mais en bien plus grande quantité. Cela continua tout le troisiéme jour, quoy que nous eussions bon vent, & que nous eussions fait beaucoup de chemin.

Les jours suivans on vit ces mêmes Oyseaux en plus grand nombre, qui ne nous quittèrent que bien loin au de-là du Cap. Les uns estoient noirs sur le dos & blancs sous le ventre, ayant le dessus des aîles bigaré de ces deux couleurs, à peu près comme un Echiquier : & c'est pour cela sans doute que nos François les ont surnommé *Damiers*, ils sont un peu plus gros qu'un Pigeon. Il y en a d'autres encore plus grands que les premiers, noirâtres par dessus, & tout blancs par dessous, excepté l'extrémité de leurs aîles, qui paroist d'un noir velouté, que les Portugais appellent pour cela *Mangas de Veludo*, marches de velours. Après ceux-là nous en vî-

gnifie ap-  
procher.

Oyseaux  
différens  
qu'on voit  
sur Mer ap-  
prochant du  
Cap de Bon-  
ne-Esperan-  
ce.

H

mes d'autres en troupes un peu plus petits que les premiers. Les Portugais les appellent *Borathos*, parce qu'ils sont de la couleur d'un gris cendré. Je ne parle point de certains gros Oyseaux qu'on peut appeller à cause de leur blancheur Cignes de Mer, non plus que des Corbeaux & des Corneilles que l'on trouve dans ces endroits, ny de certains Oyseaux qu'on appelle des Fous, peut-estre parce qu'ils sont si peu sur leurs gardes, qu'ils se laissent prendre à la main.

Le 28. le vent de Nort s'étant beaucoup augmenté, on fut obligé de mettre à la Cape cette nuit, c'est à dire qu'on ferra toutes les Voiles, excepté une des plus grandes, de peur d'aller donner contre la terre qu'on ne croyoit pas fort éloignée. En effet, le lendemain sur le midy un Matelot qu'on avoit posté dans un lieu fort élevé, cria de toute sa force, terre, terre, & à l'heure même il descendit pour prier Monsieur l'Ambassadeur de luy donner la récompense qu'il avoit promise à celui qui découvreroit la terre le premier. Il assura même qu'il l'avoit déjà vuë le matin sans qu'il eût osé le dire, n'en estant pas bien seur, mais que présentement il n'en pouvoit plus douter: cependant il

n'y eut presque personne qui pût bien discerner la Montagne qu'il montrait, & on fut long-tems sans le croire: Mais enfin après deux ou trois heures on démêla distinctement les montagnes du Cap de Bonne-Esperance, qui pouvoient estre éloignées de 15. ou 20. lieues.

Le lendemain 31. jour de l'Ascension de Nôtre-Seigneur, après que nous eûmes fait nos prières accoutumées & dit la sainte Messe pour remercier Dieu de l'heureux succès de nôtre Voyage, nous regardâmes la terre avec des lunettes d'approche, nous la vîmes fort distinctement, n'en étant éloignés que d'environ trois lieues. Toute sauvage & inculte qu'elle nous paroissoit, c'étoit néanmoins un agréable spectacle pour des gens qui n'avoient point vu de terre depuis les Canaries, que nous passâmes le 13. Mars.



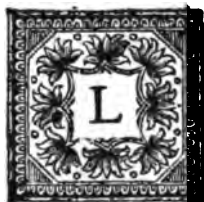


# VOYAGE DE SIAM.

LIVRE SECOND.

*VOYAGE DV CAP DE  
Bonne-Espérance à l'Isle de Iava.*

La descrip-  
tion du Cap  
de Bonne  
Espérance.



LE Cap de Bonne-Espérance, de la manière qu'on le voit en venant d'Europe, est une longue suite de montagnes qui s'étendent du Septentrion au Midy, & qui finissent en pointe dans

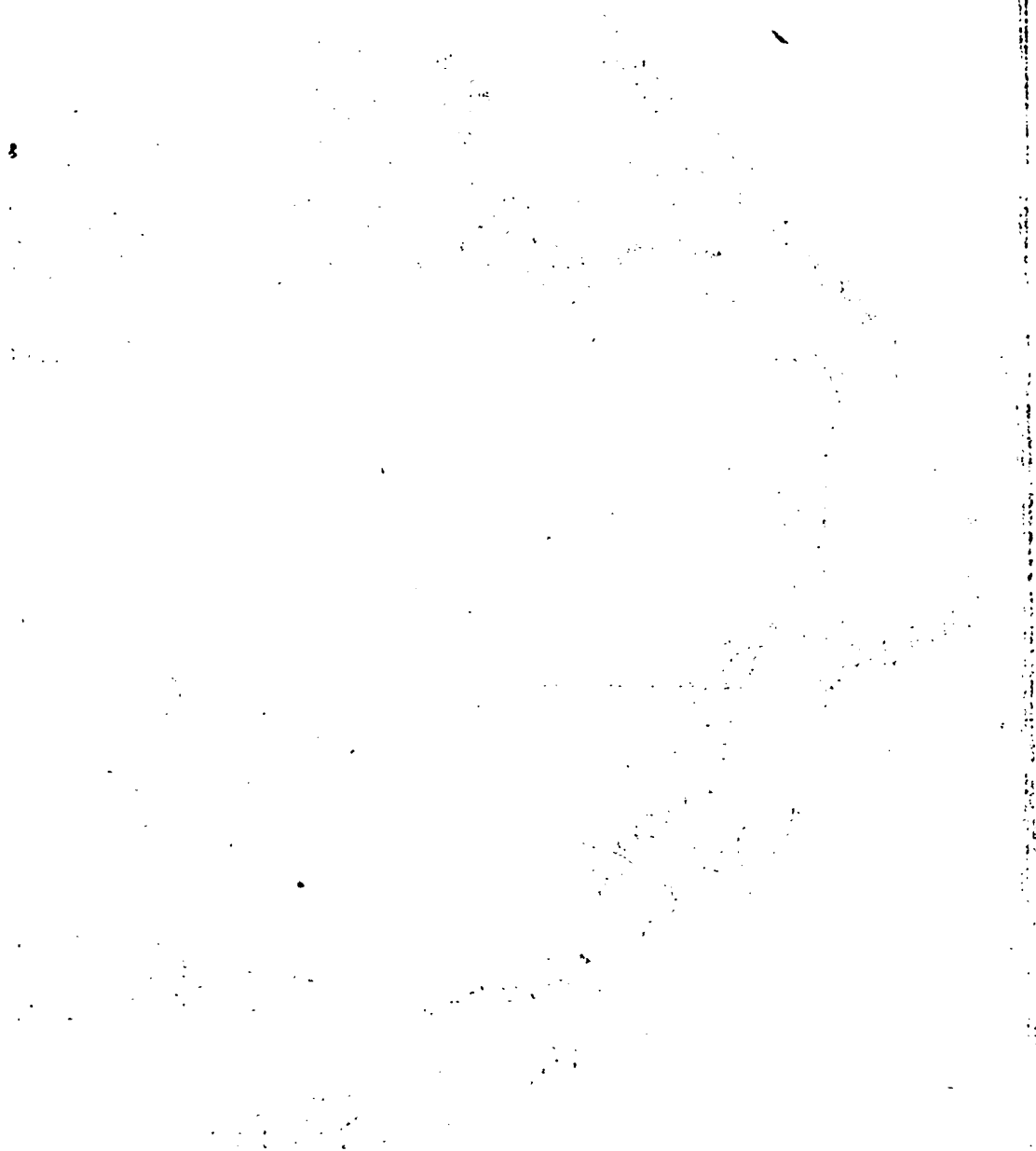
la Mer. Les deux premières , que nous aperçûmes à dix lieuës de cette pointe, sont les montagnes de la Table & du Lyon. Nous découvrîmes celle de la Table la première : on l'appelle de ce nom parce que le sommet est fort plat & ressemble assez à une table. Celle du Lyon est ainsi nommée , parce qu'elle a à peu près la figure d'un Lyon couché sur le ventre. Quoiqu'elle soit plus avancée vers la Mer que l'autre, nous ne la vîmes qu'après : il semble de loin que ce ne soit qu'une seule montagne : aussi ne sont-elles pas fort éloignées l'une de l'autre. Au bas de ces montagnes une grande baye s'avance en ovale deux ou trois lieuës dans les terres vers l'Orient , elle a près de deux lieuës à son entrée & environ neuf de circuit. Toute la Côte en est saïpe du côté du Sud vers les Montagnes : par tout ailleurs près de terre , il y a du danger. M. le Commissaire Général de la Compagnie des Indes , dont on parlera beaucoup dans la suite , nous dit un jour qu'il avoit souvent eu peur , nous voyant approcher si près des terres dans les bordées que nous faisons ; jusques-là qu'il avoit délibéré de nous tirer un coup de canon à balle , pour nous avertir par ce signal de nous

tenir au large, en attendant un vent plus favorable.

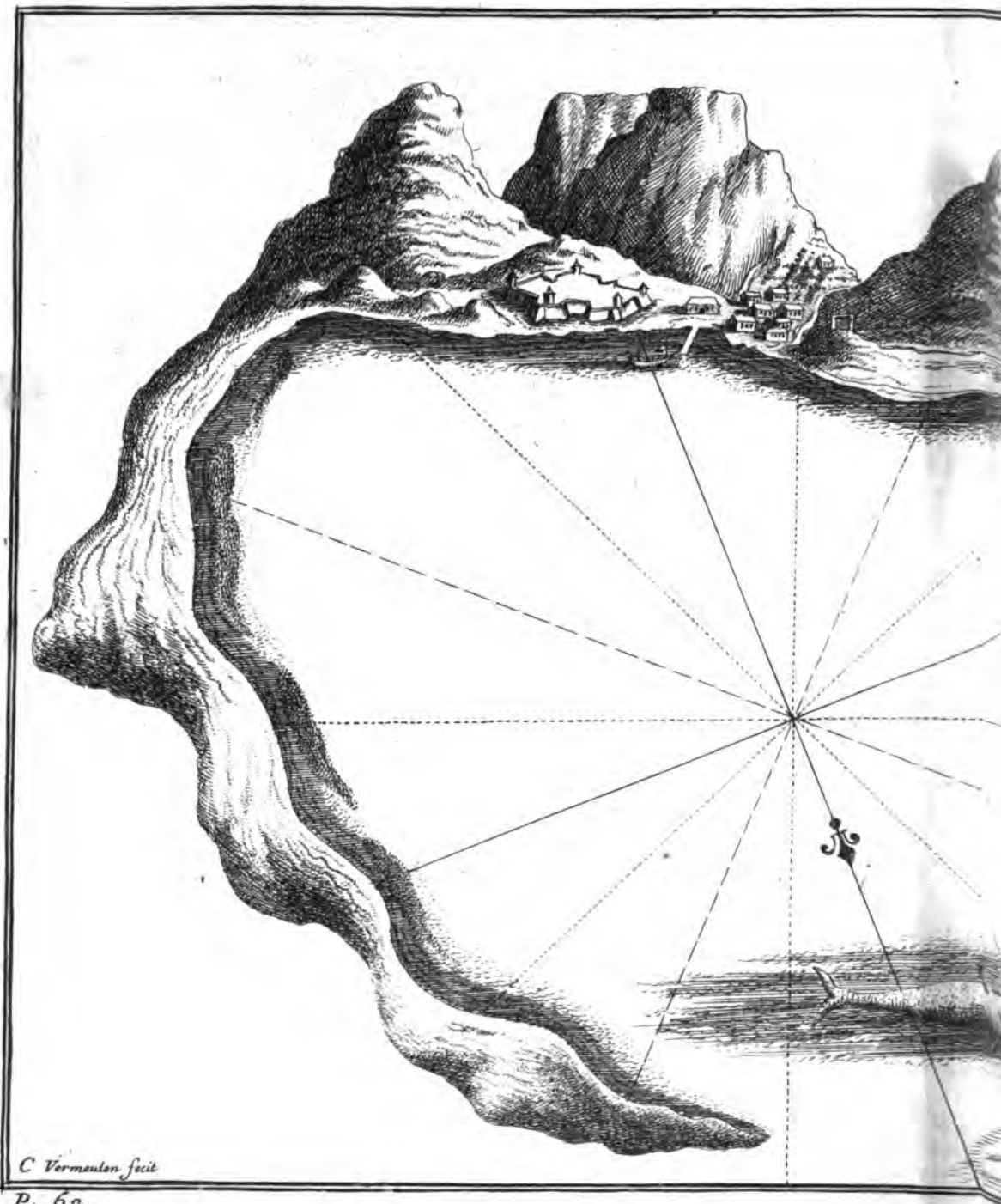
C'est vers le milieu de cette baye, que les Hollandois ont placé un fort Pentagone au dessous de la Montagne de la Table, qui le couvre du côté du Midy, & derriere celle du Lyon, qui le met à l'abry du côté de l'Occident, à une lieue de terre ou environ. On laisse sur la gauche en entrant une Isle assez basse nommée l'Isle Robin, au milieu de laquelle les Hollandois ont arboré leur Pavillon. Ils y releguent ceux du pais, & même ceux des Indes qu'ils veulent punir de banissement & les obligent d'y travailler à la chaux, qu'ils font des coquillages, que la Mer y jette.

On court  
risque d'é-  
choüer al-  
lant au  
mouillage  
du Cap.

Comme le tems étoit favorable pour entrer dans la baye, nous espérons mouiller sur les dix heures du matin ; mais le vent nous ayant manqué tout d'un coup à l'entrée, nous nous trouvâmes pendant le calme dans un courant, qui nous portoit fort vite sur une roche du côté de l'Isle Robin, où nous voyions les vagues se briser avec beaucoup de violence. On mit aussi-tôt le Canot & la Chaloupe à la Mer pour nous remorquer & nous tirer de ce mauvais pas. Mais malgré la

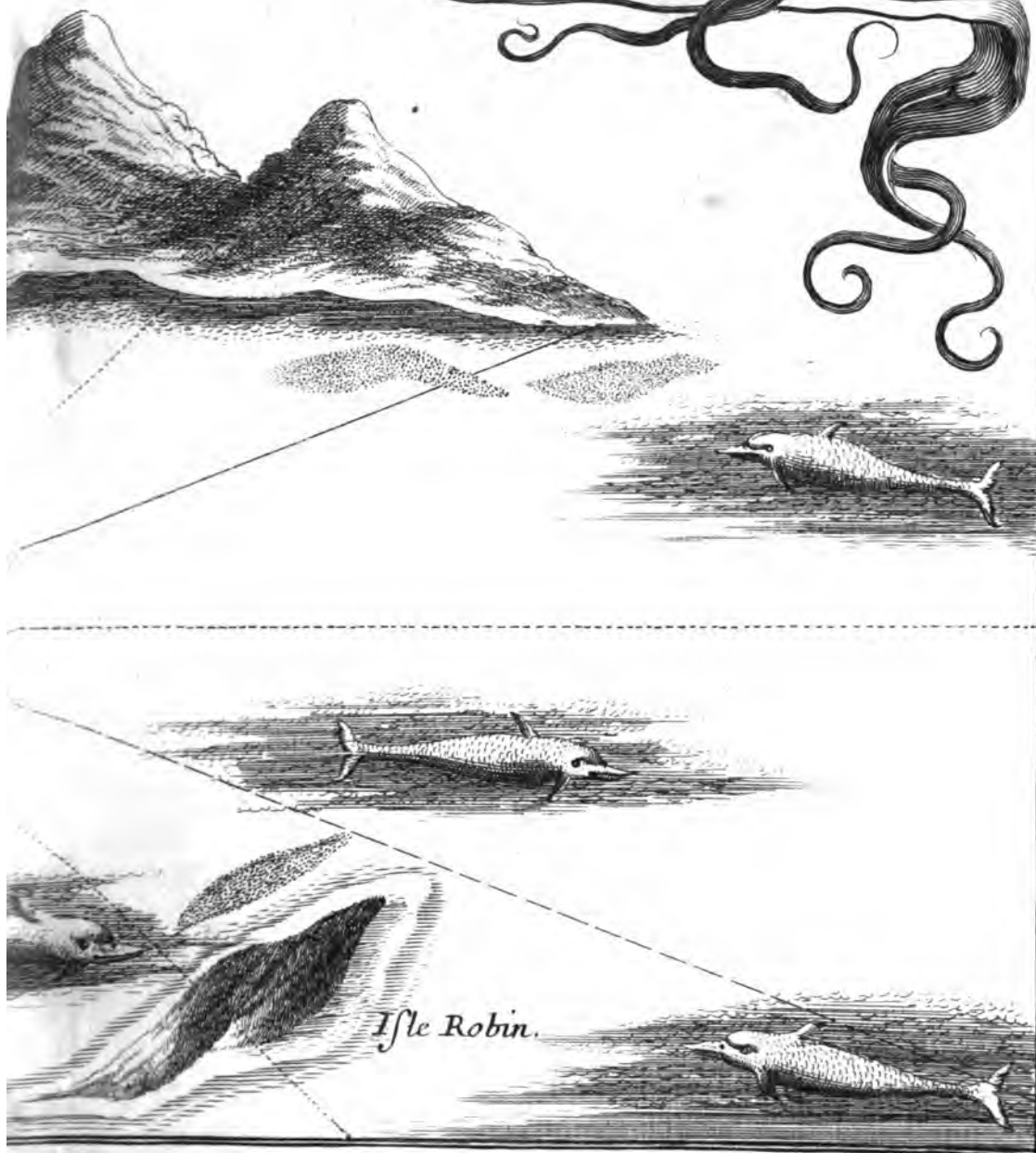


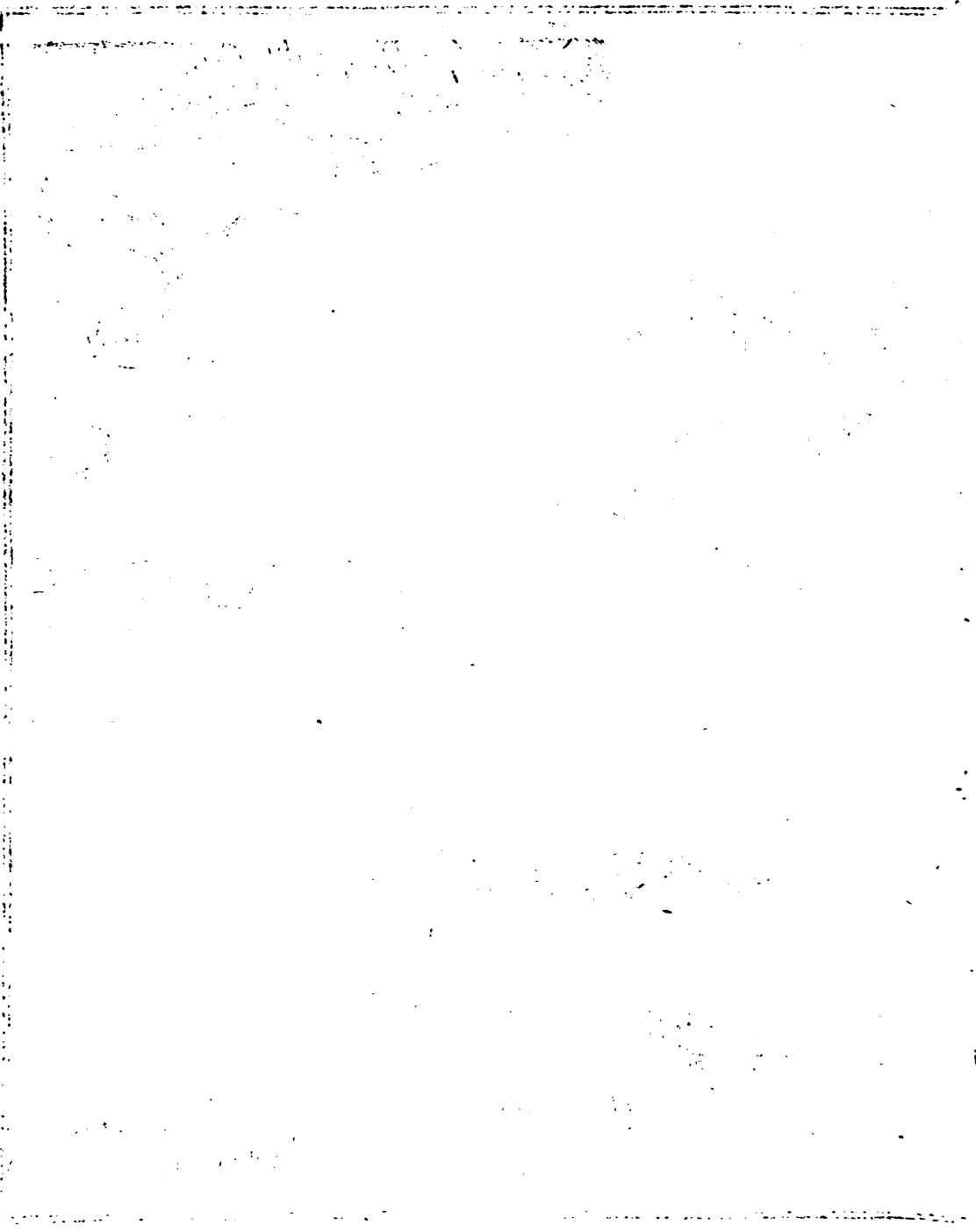




C. Vermoulen fecit  
P. 62.

*La Baye du Cap  
DE BONNE ESPERANCE.*





prévoyance des Officiers & la diligence de l'Équipage à exécuter leurs ordres , nous ne laissons pas d'être en grand danger de toucher contre cette roche par la rapidité du courant ou de la marée qui nous emportoit ; & on n'ètiot pas à demi-lieuë de ce brisant , lorsque tout à coup il s'éleva un vent de terre qui nous obligea de remorquer à nôtre tour la Chaloupe & nous mit bien-tôt hors d'intrigue. Nous y perdîmes pourtant deux Huniers ( ce sont deux voiles médiocres ) que la violence du vent enfonça. Comme nous fûmes obligez de louvoyer tout le jour dans la Passe avec de grandes fatigues ; c'est-à-dire , de faire plusieurs bordées tantôt d'un côté & tantôt d'un autre ; nous ne pûmes attraper le mouillage qu'au commencement de la nuit. Encore fallut-il le lendemain relever l'ancre pour s'approcher du Fort & se mettre sous les montagnes à l'abry des vents d'Oüest extrêmement violens & qui regnent en cet endroit durant l'hyver , où nous estions alors. Nous mouillâmes donc le lendemain à cent cinquante pas du Fort. Il y avoit quatre gros Vaisseaux à la rade du Cap venus de Hollande depuis un mois , quoy qu'ils fussent partis

La Passe  
c'est un petit détroit  
formé par  
deux terres  
qui s'avancent.

Nos Vaif-  
seaux mouïl-  
lèrent au  
milieu de  
quatre Na-  
vires Hol-  
landois.

plus de deux mois avant nous. Le premier portoit une flamme d'Amiral au dessous du Pavillon , pour marque du commandement souverain que la Compagnie de Hollande s'attribuë dans les Indes. Il étoit monté par le Baron Van Rheeden, que la Compagnie des Indes envoyoit avec le titre de Commissaire Général, pour visiter toutes les Places qu'elle tient en ce Pais - là. Il avoit un plein pouvoir d'ordonner de tout , de changer les Officiers des Comptoirs. & même les Gouverneurs des Places , s'il le jugeoit à propos. Le second étoit commandé par le Baron de Saint Martin, François de Nation & Major Général de Batavia , commandant en cette qualité toutes les troupes de la Republique dans les Indes. Le Sieur Bocheros ancien Capitaine de Vaisseau & Conseiller de Monsieur Van Rheden durant le tems de sa Commission, montoit le troisiéme. Le quatriéme étoit à la suite de Monsieur de Saint Martin, qui devoit se rendre incessamment à Batavia.

Tous ces Messieurs auxquels il faut joindre Monsieur Vanderstellen Gouverneur , ou , pour parler comme les Hollandois , Commandeur du Cap , sont d'un  
merite

## DE SIAM Liv. II. 67

mérite singulier , & ce fut une heureuse rencontre pour nous d'avoir à traiter avec eux , durant le séjour que nous y fîmes.

Nous avions à peine mouillé , que deux Chaloupes arrivèrent à bord , pour sçavoir qui nous estions ; & le lendemain sur les sept heures du matin le Commissaire Général envoya complimenter Monsieur l'Ambassadeur , qui de son côté fit aller Monsieur le Chevalier de Forbin Lieutenant du bord & trois autres Officiers à terre pour le saluer , & le prier de nous permettre de faire de l'eau & de prendre les rafraîchissemens nécessaires. Il y consentit avec beaucoup d'honnêteté , & ayant sçû qu'il y avoit plusieurs Gentils-hommes à la suite de Monsieur l'Ambassadeur , il les fit inviter à venir chasser à terre. Il demanda s'il n'y avoit point de Jesuites dans notre Vaisseau. Il est probable , que ceux , qui étoient venus la veille & qui nous avoient assez remarquez , luy avoient parlé de nous à leur retour. Monsieur de Forbin répondit que nous estions six , qui allions à la Chine , & qu'il y avoit aussi dans le bord des Ecclésiastiques qui alloient à Siam.

Après cela on parla du salut , & l'on

Les Hollandois envoient reconnoître nos Vaisseaux.

L'Ambassadeur envoye complimenter le Gouverneur du Cap.

convint, que la Forteresse rendroit coup pour coup, quand nôtre Vaisseau l'auroit saluée. Cet article fut mal expliqué ou mal entendu par ces Messieurs : car Monsieur l'Ambassadeur, sur les dix heures, ayant fait tirer sept coups de canon, l'Admiral répondit de cinq coups seulement & la Forteresse ne tira point. Monsieur l'Ambassadeur renvoya aussi-tôt à terre, & l'on arrêta, que le salut de l'Admiral ne seroit conté pour rien. Ainsi la Forteresse tira sept coups, l'Admiral sept coups, & les autres Navires 5. pour saluer le Vaisseau du Roy, qui rendit le salut : le Fort & les Vaisseaux le remercièrent. On prépara ensuite les Chaloupes, & l'on ne pensa plus qu'à s'aller délasser à terre des fatigues passées.

Les Jésuites vont rendre visite au Gouverneur du Cap.

Dès que nous fûmes arrivés dans cette baie, nous trouvâmes ce lieu si propre pour faire des observations, que nous résolûmes sur le champ de chercher les moyens de les faire. Il falloit pour cela prendre une maison commode, y faire transporter nos instrumens & y pouvoir travailler jour & nuit, pendant le peu de tems que nous avions à y demeurer. Il y avoit de la difficulté : des Jésuites Mathématiciens & divers instrumens portés à terre pouvoient bien blesser la délica-

tesse d'un Gouverneur Hollandois dans une Colonie assez nouvelle, & luy faire soupçonner quelque autre chose que ce que nous prétendions. On nous conseilla même de nous déguiser & de ne pas paroître Jésuites : mais nous ne le jugeâmes pas à propos, & nous reconnûmes dans la suite que nôtre habit ne nous avoit point fait de tort.

Après y avoir pensé, il fut résolu que le P. Fontenay & moy iroient visiter le Commissaire Général & le Gouverneur de la Place avant que les autres missent pied à terre, & que si dans la conversation on trouvoit ouverture à proposer nôtre dessein, on se serviroit de l'occasion. Nous allâmes donc sans autre recommandation droit à la Forteresse. La sentinelle nous arrêta à la première porte, selon la coutume des Places de guerre, jusques à ce que l'Officier de garde étant arrivé, & ayant sçû que nous venions rendre visite au Commissaire Général & au Gouverneur, il commanda qu'on nous laissât entrer, & nous donna un soldat pour nous conduire à leur appartement.

Cette maison consiste dans un grand corps de logis à deux étages & fort solidement bâti. Il y a au dessus une tres-



Le climat  
du Cap de  
bonneEspé-  
rance est ex-  
trêmement  
tempéré.

belle terrasse pavée de grandes pierres de taille , avec des balcons & des balustrades de fer à l'entour : on y va ordinairement prendre le frais. Ce país est dans un air si tempéré , qu'il n'y fait jamais beaucoup de froid , que quand le vent du Midy souffle : & quoyque nous fussions alors au milieu de l'hyver par rapport à ce climat , la chaleur s'y faisoit assez sentir durant le jour , pour obliger à chercher le frais sur le soir.

Nous entrâmes d'abord dans une grande sale où l'on fait le Prêche tous les Dimanches , en attendant qu'on ait achevé de bâtir le Temple , qu'on a commencé hors du Fort. Il y a aux deux côtez de cette sale d'assez beaux appartemens : on nous fit entrer dans celui qui est à main gauche , où nous fûmes reçus par Monsieur de Vanderstel , & où un moment après Monsieur le Baron de Vanrheden nous vint trouver. C'est un homme de qualité âgé d'environ cinquante ans , bien-fait , honnête , sage , civil , sçavant , qui juge & parle bien de tout. Nous fûmes extrêmement surpris de trouver tant de politesse au Cap de bonne Espérance , & beaucoup plus encore de toutes les honnêtetez & les marques d'amitié que nous y

reçûmes dès cette première entre-vûë. Le Pere de Fontenay à qui dans cette occasion je ferveis d'Interprete en Portugais, voyant de si heureuses dispositions à nôtre dessein, dit à Monsieur le Commissaire Général, que nous estions six Jésuites, qui allions aux Indes & à la Chine; que comme nous n'étions guere accoutumés aux fatigues de la Mer, nous avions besoin de prendre un peu l'air de terre, pour nous remettre après une si longue navigation; que nous n'avions pas osé le faire sans sçavoir s'ils en seroient contens. Monsieur le Commissaire Général ne me permit pas de luy expliquer tout ce que le Pere de Fontenay avoit dit, & m'interrompant aussi-tôt; Vous nous ferez le plus grand plaisir du monde, mes Peres, nous dit-il en Portugais, de venir vous délasser à terre; nous ferons tout ce que nous pourrons pour contribuer à vous remettre de vos fatigues.

Cette réponse si favorable nous fit passer outre: nous luy dîmes qu'étant à terre nous serions bien aises de travailler pour l'utilité publique, & de luy faire part ensuite de nos observations; afin de reconnoître par là en quelque manière les bontés qu'il avoit pour nous: Qu'en par-

I iij

Les Jésuites  
font parfaitement bien  
reçûs des  
Hollandois.

tant de France , nous avions embarqué divers instrumens de Mathématique , parmy lesquels il y en avoit de fort propres pour trouver la véritable longitude des pais, où l'on passoit , sans avoir besoin des Eclipses de Lune ny de Soleil : nous luy expliquâmes la nouvelle façon d'observer par les Satellites de Jupiter , dont le sçavant Monsieur Cassini a fait de si belles Tables. J'ajoutay que nous rendrions par là un grand service à leurs Pilotes, en leur donnant la longitude assurée du Cap de bonne Espérance qu'ils ne connoissoient que par leur estime ; moyen fort douteux qui les trompoit souvent & d'une manière fort considérable. Il nous dit que nous luy ferions plaisir , & que puisque nous voulions travailler à cette découverte, il nous offroit un lieu fort propre pour observer. En même-tems il ordonna, qu'on préparât un Pavillon, qui étoit dans le jardin de la Compagnie, afin de nous y loger, tandis que Monsieur l'Ambassadeur seroit en rade.

Les honnêtes de M.  
de Van Rhé-  
den.

Nous luy répondîmes, que l'honnêteté qu'il nous faisoit s'étendrait plus loins, & que nous espérons, que Monsieur l'Ambassadeur auroit la bonté de l'en remercier & de prendre part à ce bien-faire.

Alors nous luy montrâmes nos Lettres de Mathématiciens du Roy, dont nous avons déjà parlé. Vous augmentez ma joye, mes Peres, reprit alors Monsieur le Commissaire, en me faisant voir que j'exécute la volonté & les ordres du plus grand Roy du monde, pour qui j'auray toute ma vie un tres-profond respect: cependant je ne suis pas fâché que vous ne m'en ayez parlé qu'après vous avoir obligé d'accepter un logis que je vous offre de tout mon cœur. On nous apporta du Thé, comme c'est la coûtume parmy les peuples des Indes d'Orient; & après avoir parlé assez long-tems de beaucoup de choses différentes, nous prîmes congé de ces Messieurs pour nous retirer. Monsieur le Commandeur nous suivit pour nous mener à cet appartement, qu'on nous avoit offert dans le grand jardin de la Compagnie.

Nous fûmes fort surpris de trouver un des plus beaux jardins & des plus curieux que j'aye jamais vû, dans un pais qui paroît le plus stérile & le plus affreux du monde. Il est placé au dessus des habitations, entre le Bourg & la montagne de la Table, & à côté du Fort, dont il n'est éloigné que de deux cens pas ou environ.

La description du beau jardin que la Compagnie Hollandoise entretient au Cap de borne Espérance.

Il a mille quatre cens onze pas communs de longueur & deux cens trente-cinq de largeur. Sa beauté ne consiste pas comme en France dans des compartimens & des parterres de fleurs, ny en des eaux jaillissantes : il pourroit y en avoir, si la Compagnie de Hollande vouloit en faire la dépense. Car il y a un ruisseau d'eau vive, qui descend de la montagne & qui traverse le jardin. Mais on y voit des allées à perte de vûe, de Citroniers, de Grenadiers, d'Orangers plantez en plein sol, & qui sont à couvert du vent par de hautes & épaisses palissades d'une espèce de Laurier qu'ils appellent Spek, toujours verd & assez semblable au Filaria. Ce jardin est partagé par la disposition des allées en plusieurs quarrez médiocres, dont les uns sont pleins d'arbres fruitiers, entre lesquels, outre les Pommiers, les Poiriers, les Coigniers, les Abricotiers & les autres excellens fruits d'Europe, on y voit encore des Ananas, des Bananiers & plusieurs autres qui portent les plus rares fruits, qui soient dans toutes les parties du monde, qu'on y a transportez & qu'on y cultive avec beaucoup de soin. Les autres quarrez sont semez de racines, de légumes & d'herbes, & quelques-uns de fleurs les plus.

plus estimées en Europe & d'autres que nous ne connoissons pas, qui sont d'une odeur & d'une beauté particulière. Messieurs de la Compagnie des Indes à qui il appartient, comme nous avons déjà dit, l'ont fait faire afin d'avoir toujours en ce lieu comme un Magasin de toutes sortes de rafraîchissemens pour leurs Vaisseaux qui vont aux Indes ou qui en reviennent, & qui ne manquent jamais de toucher au Cap de bonne-Espérance.

Les Vaisseaux qui viennent des Indes y arrivent au commencement de Mars, ou seuls ou plusieurs ensemble, & ils y attendent la Flotte d'Europe qui s'y rend au mois d'Avril. Par ce moyen ils sçavent les nouvelles, s'ils sont en guerre, ou non? & en partent tous ensemble pour se mettre par le grand nombre, & la force de leurs Vaisseaux hors d'état de recevoir aucune insulte des Corsaires, ou de leurs Ennemis.

Tous les Vaisseaux Hollandois ont ordre de toucher au Cap de bonne Espérance.

A l'entrée du jardin, on a bâti un grand corps de logis, où demeurent les Esclaves de la Compagnie, qui sont à ce qu'on dit au nombre de cinq cens, dont une partie est employée à cultiver le jardin, & le reste aux autres travaux nécessaires. Vers le milieu de la muraille, du côté qui regarde

K

la Forteresse, est un petit Pavillon que personne n'habite ; l'étage d'en bas contient un vestibule percé du côté du jardin, & du Fort, qui est accompagné de deux salons de chaque côté. Il y a au dessus un cabinet ouvert de toutes parts, entre deux terrasses pavées de briques & entourées de balustrades; dont l'une regarde le Septentrion, & l'autre le Midy. Ce Pavillon paroissoit être fait exprès pour nôtre dessein. Car d'un côté l'on découvroit tout le Nord, dont la vûe nous étoit sur tout nécessaire, parce que c'est le Midy par rapport à ce pais-là. Tandis que l'on préparoit ce Pavillon, que j'appelleray avec les Hollandois nôtre Observatoire, nous retournâmes à bord, pour rendre compte à Monsieur l'Ambassadeur & à nos Peres de tout ce qui s'étoit passé.

M. l'Ambassadeur & Monsieur le Commissaire se font beaucoup d'honneur.

Le lendemain Monsieur le Commissaire & Monsieur le Commandeur envoyèrent à bord toutes sortes de rafraîchissemens. L'Officier qui étoit chargé de faire ce présent à Monsieur l'Ambassadeur de leur part, nous dit que ces Messieurs nous avoient aussi envoyé un Canot pour nous y embarquer avec nos instrumens de Mathématique. Comme nous avions préparé pendant la nuit ceux dont nous

croyions avoir besoin , on les mit dans ce Canot ; & nous nous rendîmes ainsi à l'Observatoire le deuxième Juin de l'année mil six cens quatre-vingt cinq.

Une pendule à secondes , faite à Paris chez Monsieur Thuret , ayant été mise à une heure approchante de celle qu'il pouvoit être , sans sçavoir encore la véritable , on com-  
On com-  
mence à  
faire les Ob-  
servations.  
 mença les observations suivantes.

Le premier Satellite paroissoit le soir éloigné de Jupiter un peu moins que le diamètre de Jupiter à onze heures , trois minutes de l'horloge non encore corrigée.

On voyoit par la Lunette deux bandes paralleles sur le corps de Jupiter ; une plus large vers le bord méridional , & l'autre plus étroite vers le septentrional.

Le premier Satellite commençoit à toucher le bord de Jupiter à 11. heures 57'. 30". on ne voyoit plus le satellite à 11. heures 58'. 50".

Ces observations furent faites avec une excellente Lunette de douze pieds de feu Monsieur le Bas : les heures sont toujours celles de la pendule non corrigée.

On observa continuellement Jupiter jusques à 2. heures 5 min. après minuit , auquel tems il se cacha derrière la montagne du Lion , qui bornoit la vûe du côté de l'Oc-



cident, si bien qu'on ne pût voir ce jour-là l'émerfion du premier Satellite.

*Le troisiéme de Juin 1685.*

Pour vérifier l'heure de l'horloge.

Hauteurs avant midy. heures de l'horloge.

Deg.	Min.	Sec.	Heur.	Min.	Sec.
20	16	0.	9	35	38
22	56	20.	9	34	47
24	11	0.	10	4	50
24	39	55.	10	8	48

Hauteurs après midy, Heures de l'horloge.

	D	Sec.	Min.	H	Sec.	Min.
	24	39	55	0	Observation manquée.	
Observa- tion dou- teuse.	24	11	0	2	50	19
	22	56	20	2	57	40
	0	26	0	3	16	38

Ces hauteurs ont été prises avec un Quart de nonante de dix-huit pouces de rayon fait à Paris chez Monsieur Butterfield.

Il faut remarquer que ces hauteurs du Soleil n'ont pas été du même bord, le ma-

tin nous prenions la hauteur du bord supérieur & le soir de l'inférieur seulement , il faut y prendre garde.

*Pour la variation de l'Ayman.*

Par le Quadrant Equinoxial du Sieur Butterfield , qui porte sous le méridien une grande boussole. La variation de l'Ayman fut trouvée de onze degrez & demi Nord Oüest.

Le soir n'y ayant point d'observations particulières à faire, on considéra diverses Etoiles fixes avec la Lunette de douze pieds.

Le pied du Cruzero marqué dans Bayer est une Etoile double , c'est-à-dire , composée de deux belles Etoiles éloignées l'une de l'autre d'environ leur diamètre seulement, à peu près comme la plus Septentrionale des Jumeaux ; sans parler d'une troisième beaucoup plus petite qu'on y voit encore , mais plus loin de ces deux.

Diverses observations pour les Etoiles du Sud.

Il y a plusieurs endroits sous le Cruzero dans la voye lactée , qui paroissent remplis d'une infinité d'Etoiles avec la Lunette.

Les deux Nuages qui sont proche du Pole méridional ne paroissoient pas un amas d'Etoiles , comme *Præsepe Cancræ* , ny même une lueur sombre comme la Nébuleuse

leuse d'Andromède : on n'y voit presque rien avec les grandes Lunettes, quoyque sans Lunette on les voye fort blancs, principalement le grand nuage.

Rien n'est si beau dans le Ciel que les constellations du Centaure & du Navire. Il n'y a pas de belles Etoiles proche du Pole : mais il y en a quantité de petites. Bayer & les autres Livres, qui en parlent, en omettent plusieurs ; & la plupart de celles qu'ils mettent ne paroissent pas au Ciel dans la même situation.

*Le quatriéme de Juin 1685.*

Pour vérifier l'heure de l'Horloge.  
Hauteurs avant midy. Heures de l'Horloge.

D.	M.	S.	H.	M.	S.
22	23	0.	9	50	47
23	31	50.	10	0	32
24	37	30.	10	9	18 $\frac{1}{2}$
25	53	20.	10	20	29

Heures après midy. Heures de l'Horloge.

D.	M.	S.	H.	M.	S.
25	53	20.	2	32	33
24	37	30.	2	43	38
23	31	50.	2	52	47
22	23	0.	3	1	38 $\frac{1}{2}$

Le fil horizontal de la Lunette n'étoit pas tout à fait parallele à l'horizon, on a toujours tâché d'y suppléer dans les vérifications de l'Horloge, en faisant passer le bord du Soleil par le même endroit du fil à peu près.

Il faut toujours prendre garde que ce sont des hauteurs de divers bords du Soleil, le matin du bord supérieur, & le soir de l'inférieur.

Le Lundy après dîner nous allâmes au Fort voir ces Messieurs, pour leur rendre compte des observations, que nous avions déjà faites, & de celle que nous devions faire ce soir-là, sur laquelle seule on pouvoit régler la vraie longitude du Cap. A notre retour tous ces Messieurs voulurent venir avec nous pour être témoins de cette observation. Nous étions ensemble sur la terrasse occupez à leur montrer nos instrumens, qu'ils trouvèrent fort beaux & fort curieux, lorsque nous apperçûmes Monsieur l'Ambassadeur, qui étant venu *incognito* la veille pour se promener dans le jardin, l'avoit trouvé si agréable qu'il y étoit revenu le lendemain & se promenoit dans une allée accompagné de la plupart des Officiers des deux Vaisseaux & des Gentils-hommes de sa suite. Monsieur

Entrevuë  
de M. l'Ambassadeur &  
de M. le  
Commissaire  
Général.

L'Ambassadeur & Monsieur le Commissaire s'étoient rendus de grandes civilitez dès nôtre arrivée, & depuis il ne se passoit point de jour qu'ils ne s'envoyassent quelques présens. Monsieur Vanrhêden l'ayant aperçu descendit aussi-tôt de dessus la terrasse où il observoit avec nous ; & après un ou deux tours d'allées Monsieur l'Ambassadeur & luy s'étant rencontrés comme par hasard, leur entrevûe se passa avec une entière satisfaction de part & d'autre.

Emer sion  
du premier  
Satellite de  
Jupiter ob-  
servée.

Après qu'on se fut séparé, Monsieur le Commissaire avec Messieurs de Saint-Martin Vanderstel & Bocheros demeurèrent avec nous dans l'Observatoire jusques à dix heures du soir. L'Emer sion du premier Satellite se fit à dix heures 5. Min. 40. Sec. de l'Horloge non corrigée. Nous prîmes la ligne méridienne de la terrasse Septentrionale & la hauteur méridienne du Soleil; mais nous ne nous en voulumes pas servir ; parce que l'opération ne fut pas assez sûre.

Après l'Emer sion du premier Satellite de l'ombre de Jupiter, ayant comparé ensemble les observations des Hauteurs du Soleil prises le matin & le soir du troisième & du quatrième de Juin, & eu égard à la différence du tems entre les mêmes hauteurs du bord supérieur & du bord inférieur du Soleil, à cause

## DE SIAM. LIVRE II. 21

cause que l'on avoit observé le matin le bord supérieur & le soir le bord inférieur, on trouva que la pendule anticipoit l'un & l'autre jour, à l'égard du Soleil, de vingt-huit minutes.

A l'instant de l'émerfion du premier Satellite la pendule avoit montré 10. heures 5. min. 40. sec. d'où ayant ôté 28 minutes.

Reste le vray tems de l'émerfion 9. heures 37. min. 40. sec.

Les Ephémérides de Monsieur Cassini calculées à minutes donnoient le tems de cette émerfion au méridien de Paris à 8. heures 26. min.

Mais ses Tables des éclipses calculées à secondes donnoient la même émerfion à 8. heures 25. min. 40. sec.

Les ayant ôtées des heures observées au Cap de bonne Espérance 9. heures 37. min. 40. sec.

Reste la différence des Méridiens entre le Cap de bonne Espérance & Paris d'une heure 12. minutes, qui font 18. degrez de différence de longitude; & ayant supposé la longitude de Paris prise du premier méridien qui passe par l'Isle de Fer la plus Occidentale des Canaries de 22. degrez & demy, selon le même Auteur, la longitude du Cap de bonne Espérance prise du

Différence des Méridiens du Cap de bonne Espérance & de Paris.

L

même méridien sera de quarante degrés & demy , peu différente de celle que donnent les Cartes modernes.

Le lendemain Mardy cinquième de Juin sur les dix heures ces Messieurs revinrent à l'Observatoire , & y demeurèrent jusques vers les deux heures après midy , pour voir prendre la hauteur & la distance de la montagne de la Table , & considérer nos instrumens. On leur montra particulièrement l'usage du Quadrant Equinoxial , par le moyen duquel encore ce jour-là nous trouvâmes la variation de l'Ayman de onze degrés & demy Nord-Oüest.

Avantages  
qu'on tire  
des observa-  
tions qu'on  
a faites au  
Cap.

Ainsi l'on peut tirer deux avantages de ces observations. Le premier est la Variation de l'Ayman que nous trovâmes avec l'anneau astronomique d'onze degrés & demy Nord-ouëst. Et le second la longitude véritable du Cap , que nous réglâmes sur cette émerfion du premier Satellite de Jupiter , qui devant paroître à huit heures vingt-six minutes sur l'Orison de Paris , & ayant été observée au Cap à neuf heures 37. minutes 40. sec. du soir , donne une heure 12. minutes 40. sec. de différence entre les deux Meridiens des deux lieux , qui convertis en degrés , en font dix-huit , & par conséquent les Cartes sont désc-

tuéuses & marquent le Cap plus Oriental de près de trois dégrez, qu'il n'est en effet, Monsieur l'Abbé de Choisi en voulut être témoin, & se reduisit à mener avec nous la vie d'Observateur durant quelque temps.

Sur le soir on nous envoya dire du Vaisseau, qu'il falloit s'y rendre le jour suivant de bonne heure; nous allâmes aussitôt tous fix à la Forteresse prendre congé de Messieurs les Hollandois, & leur témoigner nôtre reconnoissance: car il est vray qu'on ne peut rien ajouter ny aux honnêtetez, ny au bon traitement que nous en avons recûs. Nous trouvâmes encore en entrant dans le Vaisseau des presens de Thé, & de vin de Canarie, que Monsieur le Gouverneur nous envoyoit, qui se sentit obligé d'un Microscope, & d'un petit Miroir ardent que nous luy présentâmes.

Monf. le  
Comman-  
deur envoie  
divers pre-  
sens aux Jé-  
suites.

Tous ces Messieurs parurent extrêmement touchés de nôtre départ. Nous prions Dieu, disoient-ils, en nous embrassant tendrement, que les desseins pour lesquels vous allez à la Chine réussissent heureusement, & que vous ameniez un grand nombre d'Infidelles à la connoissance du vray Dieu. Nous les quittâmes enfin fort touchés nous mêmes de leurs bons sentimens



Poissons  
curieux qu'on  
a fait venir  
du Japon.

On se rem-  
barque pour  
se mettre à  
la voile.

& de leurs honnêtetés. En passant par l'appartement du Gouverneur, il nous fit voir dans une cuve pleine d'eau deux petits poissons longs seulement d'un doigt. Les Portuguais en appellent un Poisson d'or & l'autre Poisson d'argent ; parce qu'en effet la queue du mâle paroît d'or, & celle de la femelle d'argent. Il nous dit que ces poissons venoient de la Chine, & que les personnes de qualité de ces Pais aussi bien que les Japonnois les estiment extrêmement, & en gardent dans leurs maisons par curiosité. Nous en avons vû depuis dans le Palais du General de Batavia, & à Siam dans celui du Seigneur Constance Ministre de ce Royaume, & chez quelques Mandarins Chinois. Comme Monsieur l'Ambassadeur avoit prié Monsieur Van-Rheden d'écrire au Général de Batavia, afin qu'il nous donnât un Pilote pour aller à Siam ; Monsieur le Commissaire qui reçût avec plaisir cette commission, envoya le lendemain à Monsieur l'Ambassadeur une lettre fort obligeante pour ce Général, dans laquelle il n'oublia pas sur la fin d'y ajouter de luy même, & sans que nous l'en eussions prié un article en notre faveur. Nous passâmes la nuit à remballer nos instrumens, & le lendemain avant le

jour nous les embarquâmes dans une chaloupe , que le Commandeur nous avoit fait tenir prête , & ainsi nous retournâmes à bord.

Voila ce qui s'est passé au Cap de bonne Esperance , au sujet de nos observations. Quoique nous les fissions jour & nuit , elles n'étoient pourtant pas nôtre seule occupation. A peine eûmes-nous pris possession de nôtre petit Observatoire , que les Catholiques de cette Colonie , qui y sont en assez grand nombre , en furent avertis & en témoignèrent une très-grande joye. Les matins & les soirs ils nous venoient trouver en secret. Il y en avoit de tous les Pays & de toutes les conditions , de Libres , d'Esclaves , de François , d'Allemands , de Portugais , d'Espagnols , de Flamans & d'Indiens. Ceux qui ne pouvoient pas s'expliquer autrement ; parce que nous n'entendions pas leur langue , se mettoient à genoux & nous prenoient les mains pour les baiser. Ils tiroient des Chapelets , & des Médailles de leur col pour montrer qu'ils étoient Catholiques ; ils pleuroient & se frapportoient la poitrine. Ce langage du cœur beaucoup plus touchant que toutes les paroles , nous attendrissoit infiniment , & nous obligeoit d'embrasser ces pauvres

Le soin  
qu'on a eu  
des Catho-  
liques au  
Cap.

Les senti-  
mens des  
Catholi-  
ques du  
Cap à nôtre  
arrivée.

gens, que la charité de Jésus-Christ nous faisoit regarder comme nos frères. Nous les consolions le mieux qu'il nous étoit possible, les exhortant tous à persévérer dans la foy de JESUS-CHRIST, à servir leurs Maîtres avec soumission, & avec fidélité, à supporter leurs peines avec patience : nous leur recommandions particulièrement d'examiner leur conscience le soir, & d'honorer la sainte Vierge comme celle qui pouvoit leur obtenir plus de graces pour vivre chrétiennement, & pour se défendre de l'Hérésie. Ceux qui parloient François, Latin, Espagnol, ou Portuguais furent confessez. On visita les malades dans leurs maisons & dans l'Hôpital. C'est tout ce qu'on pût faire en si peu de temps pour leur consolation, eux n'ayant pas la liberté de venir à nôtre bord pour entendre la Messe, ny nous celle de la dire sur la terre. Cependant il faut qu'on nous ayt soupçonné au Cap de leur avoir porté la Communion. Car deux de nos Peres revenant un jour du Vaisseau avec un Microscope dans la main, couvert de maroquin doré, deux ou trois Habitans qui se promenoient sur le rivage, s'imaginèrent, que c'étoit le S. Sacrement qu'on portoit aux Catholiques dans une boîte. Ils s'approchèrent du Père

On soup-  
çonne les  
Jesuites  
d'adminis-  
trer les Sa-  
cremens.

pour en sçavoir la vérité ; le Père leur dit ce que c'étoit, & pour les en convaincre les fit regarder dans le Microscope. Alors un d'eux prenant la parole, je l'avois crû, dit-il, Monsieur, parce que je sçay, que vous estes les plus grands ennemis de nôtre Religion. A ces paroles nous nous prîmes à sourire, & sans y répondre nous allâmes droit à la Forteresse.

Il ne me reste plus pour finir ce qui regarde le Cap de Bonne Espérance, que de dire ce que nous avons appris de l'état du Pais : Car quelques-uns de nos Peres étoient chargez de s'en instruire, tandis que les autres travailloient aux Observations. Dans cette veüe nous tachâmes de nous informer de M. Vanderstellen, dans les differens entretiens que nous eûmes avec luy, de tout ce qui pouvoit contribuer à ce dessein ; & nous fîmes connoissance avec un jeune Médecin de Breslau en Silésie, nommé M. Claudius, que les Hollandois entretiennent au Cap à cause de sa capacité. Comme il a déjà voyagé dans la Chine & au Japon, où il s'est accoustumé à remarquer tout, & qu'il dessine & peint en perfection les Animaux & les Plantes, les Hollandois l'ont arresté là pour les aider à faire leurs nouvelles découvertes des Terres, & pour y

travailler à l'Histoire naturelle d'Afrique. Il a déjà achevé deux gros volumes in folio de diverses Plantes, qui sont peintes au naturel, & il en a ramassé de toutes les espèces qu'il a collées dans un autre volume. Sans doute que M. Van Rheden qui avoit toujours ces Livres chez luy, & qui nous les fit voir, a pris le dessein de donner bientôt un *Hortus Africus* au public, après son *Hortus Malabaricus*. Si ces Livres eussent été à vendre nous n'eussions rien épargné pour les envoyer à la Bibliothèque du Roy. Comme ce sçavant Médecin a déjà fait quelques Voyages jusques à six-vingt lieues avant dans les Terres vers le Nord & vers l'Est, pour y faire de nouvelles découvertes, c'est de luy que nous avons tiré toutes les connoissances que nous avons de ce Pais, dont il nous donna une petite Carte faite de sa main avec quelques Figures des Habitans du Pays & des Animaux les plus rares que j'ay fait ajouter icy. Voicy ce que nous en avons appris de plus remarquable.

Les Hollandois ayant reconnu qu'un Etablissement en ce lieu seroit commode pour les Vaisseaux, qu'ils envoient tous les ans aux Indes, traitterent avec les principaux Chefs de cette Nation, lesquels consentirent

sentirent pour une certaine quantité de Tabac & d'Eau de Vie, à leur ceder ce Pays-là & à se retirer plus avant dans les Terres. Cet accord fut fait environ l'an 1653. depuis ce tems-là ils ont beaucoup travaillé pour se bien établir au Cap. Ils y ont à présent un grand Bourg avec un Fort de cinq Bastions, qui commande toute la Rade. L'Air y est très bon, la Terre excellente; les Bleds y croissent comme en Europe. On y a planté des Vignes qui rapportent un Vin très délicat. Le Gibier s'y trouve de tous côtez en abondance. Nos Officiers revenoient de la chasse avec des Chevreuils, des Gazelles, des Faisans & quantité de Perdrix aussi grosses que les Gelinotes de France. Il y en a de quatre sortes; les Bœufs & les Moutons se prennent plus avant dans les Terres chez les Sauvages du Pais: mais ce trafic est réservé seulement à ceux de la Campagne, qui les achètent pour un peu de Tabac, & qui les revendent après aux Habitans du Cap, & aux Etrangers qui viennent y chercher des rafraîchissemens. Nous y avons vû des Moutons qui pesoient jusqu'à quatre-vingt livres, & qui étoient de très bon goût.

On y trouve aussi des Civetes, beaucoup de Chats sauvages, des Lions,

M

Etablis-  
sement des  
Hollandois  
au Cap.

Les diffé-  
rens ani-  
maux qu'on  
trouve au  
Cap.

Eléphant  
prodigieux.

Propriété  
du Rhinoceros.

& des Tigres qui ont de tres belles peaux, & sur tout de gros Singes qui viennent quelquefois par bandes de la montagne de la Table jusques dans les Jardins des particuliers enlever les melons & les autres fruits. Il y a vers l'Est à neuf ou dix lieues du Cap une chaîne de montagnes, pleine de Lions, d'Eléphants, & de Rhinoceros d'une grandeur prodigieuse. Des personnes dignes de foy, & qui ont voyagé, m'ont assuré qu'ils avoient trouvé la trace du pied d'un Elephant qui avoit deux pieds & demy de diametre, & qu'ils avoient vû plusieurs Rhinocéros de la grosseur & de la grandeur d'un Eléfant mediocre. Tout ce que je puis dire là-dessus, c'est que j'ay vû les deux cornes que cet Animal porte sur le nez attachées ensemble comme elles le sont naturellement, d'une grandeur; & d'une pésanteur qui me faisoient assez croire ce qu'on m'en rapportoit. Le Lieutenant du Château qui étoit du voyage, me dit que le Rhinocéros étant en furie enfonce sa plus grande corne dans la terre en continuant une espee de sillon jusqu'à ce qu'il soit arrivé auprès de celuy qui l'a frappé. La peau de cet Animal est si dure, qu'elle est à l'épreuve du mousquet, si on ne prend son tems pour le frapper quand il montre







le flanc, seul endroit de son corps où il puisse être blessé par les Armes à feu, ou par les Pertuisanes dont les voyageurs sont armez. On y a vû des Chevaux, & des Asnes d'une rare beauté. Les premiers ont la tête extrêmement petite, & les oreilles assez longues. Ils sont tout couverts de bandes noires & blanches, qui leur prennent du haut en bas de la largeur de quatre doigts, ce qui font un effet fort agréable. J'en ay vû la peau d'un qu'on avoit tué, & que M. l'Ambassadeur a acheté pour porter en France comme une chose fort curieuse. Pour les Asnes, ils sont de toutes couleurs, Ils ont une grande raye bleuë sur le dos depuis la tête jusqu'à la queue, & le reste du corps comme le Cheval semé de bandes assez larges, bleuës, jaunes, vertes, noires & blanches, toutes fort vives.

Les Cerfs y sont en si grande abondance qu'on les y trouve en troupes comme les Moutons, & j'ay ouï dire au Secretaire de Monsieur le Commandeur, & à Monsieur le Commandeur même, qu'ils en avoient vû jusqu'à dix mille ensemble, dans une Plaine qu'ils trouverent dans les bois. Il n'y a pas tant de Tigres, ny de Lions que de Cerfs,

M ij

mais il y en a pourtant beaucoup, & je n'ay pas de peine à le croire à cause du grand nombre de peaux de ces animaux dont on fait trafic au Cap, ils ne s'arrêtent pas tellement dans les Bois qu'ils ne viennent quelquefois jusques dans les Terres habitées, où ils attaquent tout ce qu'ils rencontrent & même les hommes. Il en arriva un exemple pendant le tems que nous y fûmes. Ce fut Monsieur le Commissaire Général qui nous le conta. Deux hommes se promenant loin des habitations, aperçurent un Tigre. L'un tira dessus & le manqua, aussitôt le Tigre se lançant sur luy le terrassa : l'autre voyant l'extrême danger de son camarade, tira sur le Tigre & blessa son camarade à la cuisse, cependant le Tigre sans être blessé, quitta sa proie pour courir sur celui cy ; le premier s'étant relevé, vint à tems pour secourir son amy, & tua le Tigre. On dit que ces Animaux ont cet instinct d'aller attaquer entre cent personnes celui qui a tiré sur eux, & de laisser tous les autres pour s'attacher uniquement à luy. Un mois auparavant il arriva un accident presque semblable d'un Lion, qui déchira un homme avec son Valet, assez près des Habitations, & qui fut tué luy-même ensuite.

Dans la Pêche qu'on fit au Cap, on prit quantité de tres-bons Poissons. Entre autres des Mulets & de ces Poissons qu'on appelle Dorades en France, & qui sont bien différens de la véritable Dorade, qui est bien plus grosse & qui mérite mieux de porter ce nom, à cause de sa couleur jaunâtre & de ses nuances dorées, qui la font passer pour un des Poissons le plus beau de la Mer. On prit aussi des Soles en grand nombre, & quelques Torpilles. La Torpille est un fort vilain Poisson, & fort mou, qui, lors qu'on le pêche, a la vertu de causer un engourdissement à la main & au bras. Nous y vîmes beaucoup de Loups Marins qui paroissent assez bien nommez. Il y a aussi des Binguins. Ce sont de gros Oyseaux Aquatiques, sans aisles, qui sont presque toujours dans l'eau, & qui sont véritables Amphibies.

Divers  
Poissons du  
Cap.

L'an mil six cent quatre-vingt un le sieur de Vanderstel établit une nouvelle Colonie composée de quatre-vingt-deux Familles à neuf ou dix lieues avant dans les Terres, & luy a donné le nom de Hellenbok. Quelques uns assurent qu'il y a des Mines d'or au Cap. On nous a montré des pierres qu'on y a trouvé qui semblent confirmer cette opinion, car elles sont pesantes, & avec le

Mines  
d'Or au  
Cap.

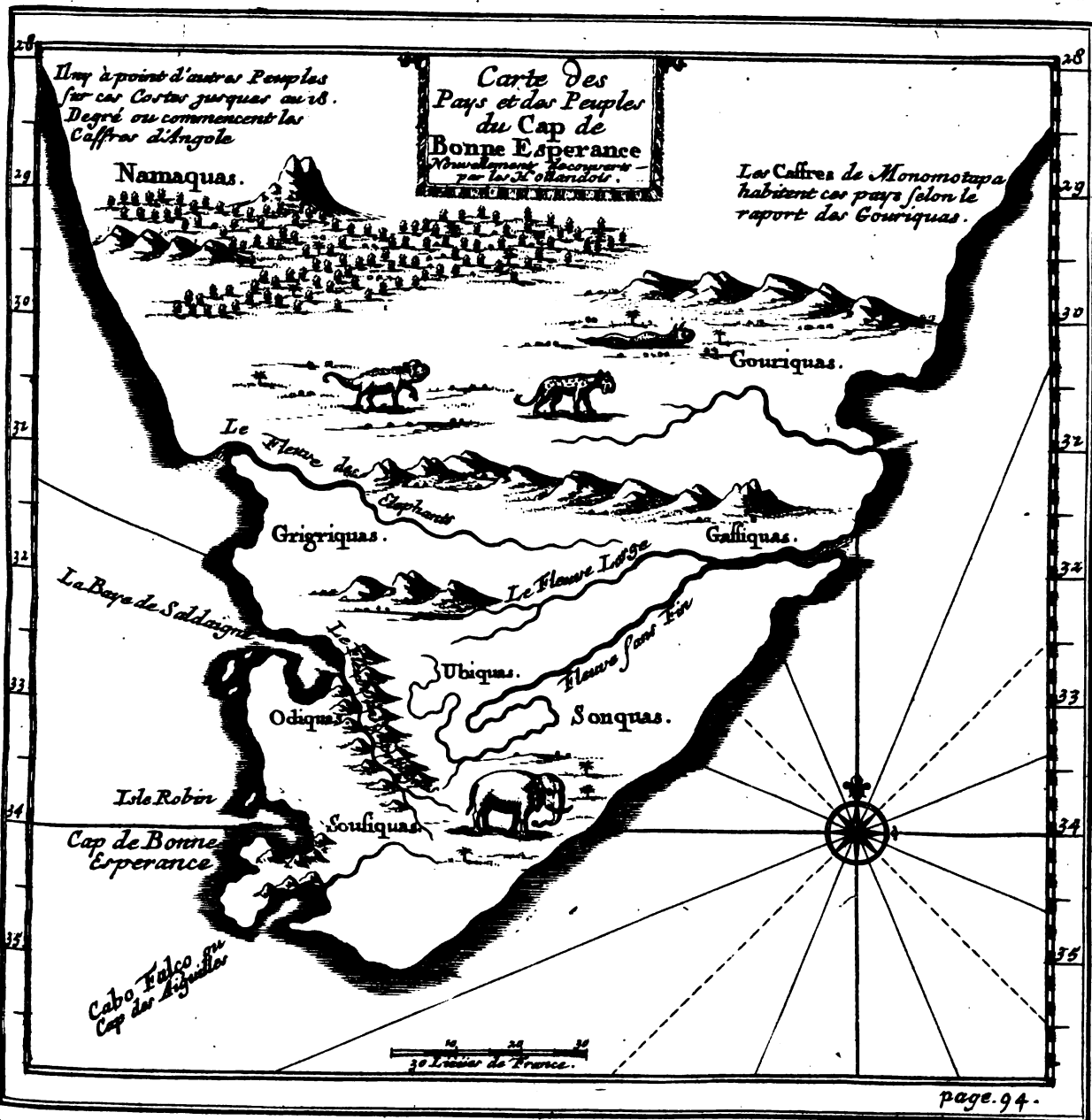
M iij

Microcospe, on y découvre de tous côtez de petites parties qui ressemblent à de l'Or.

Mais nous n'avons rien trouvé au Cap de plus curieux qu'une Carte exacte des environs nouvellement découverts par les Hollandois, avec une relation Latine des Nations qui y habitent. L'une & l'autre fut donnée par un homme digne de foy qui n'y a rien marqué dont il n'ait été témoin oculaire, & dont voicy une traduction exacte.

Traduc-  
tion d'une  
Relation la-  
tine des en-  
virois du  
Cap.

» La pointe méridionale de l'Afrique n'est  
» pas moins éloignée de l'Europe que les  
» mœurs de ses habitans sont différentes des  
» nôtres. Car ces peuples ignorent la création  
» du monde, la rédemption des hommes & le  
» Mystère de la tres-sainte Trinité. Ils ado-  
» rent pourtant un Dieu, mais la connoissan-  
» ce qu'ils en ont est fort confuse. Ils égorgent  
» en son honneur des Vaches & des Brebis,  
» dont ils luy offrent la chair & le lait en sa-  
» crifice, pour marquer leur reconnoissance  
» envers cette divinité, qui leur accorde, à ce  
» qu'ils croient, tantôt la pluie, tantôt le  
» beau tems, selon leurs besoins. Ils n'atten-  
» dent point d'autre vie après celle-cy. Avec  
» tout cela ils ne laissent pas d'avoir quelques  
» bonnes qualitez qui doivent nous empê-





cher de les mépriser. Car ils ont plus de “  
 charité & de fidélité, les uns envers les “  
 autres, qu’il ne s’en trouve ordinairement “  
 parmi les Chrétiens. L’adultère & le larcin “  
 sont chez eux des crimes capitaux & qui “  
 se punissent toujours de mort. Quoique “  
 chaque homme ait la liberté de prendre “  
 autant de femmes qu’il en peut nourrir, “  
 il ne s’en trouve pas un, même parmi les “  
 plus riches, qui en ait plus de trois. “

Ces peuples sont partagez en diverses “  
 nations qui ont toutes la même forme de “  
 vivre. Leur nourriture ordinaire est le “  
 lait & la chair des troupeaux qu’ils nou- “  
 rissent en grande quantité. Chacune de ses “  
 nations a son Chef ou Capitaine auquel “  
 elle obéit. Cette Charge est héréditaire “  
 & passe des pères aux enfans. C’est aux aî- “  
 nez qu’appartient le droit de succession, “  
 & pour leur conserver l’autorité & le “  
 respect, ils sont les seuls héritiers de leurs “  
 pères, les cadets n’ayant point d’autre héri- “  
 tage, que l’obligation de servir leurs aînez. “  
 Leurs habits ne sont que de simples peaux “  
 de Moutons avec la laine, préparées avec “  
 l’excrément de Vaches & une certaine “  
 graisse qui les rend insupportables à la “  
 vûe & à l’odorat. La première nation, en “  
 langage du país, s’appelle Sonquas, dont “

Mœurs des  
 habitans  
 du Cap.



Leurs ar-  
mes.

Leur nour-  
riture.

Leur aven-  
gement sur  
les choses de  
la Religion.

voicy la représentation naturelle. Les Eu-  
ropéans appellent ces peuples Hotentots ,  
peut-être parce qu'ils ont continuellement  
ce mot à la bouche lorsqu'ils rencontrent  
des étrangers. Comme ils sont agiles, robu-  
stes , hardis & plus adroits que les autres à  
manier les armes, qui sont la Zagaye & les  
flèches, ils vont servir chez les autres na-  
tions en qualité de soldats , & ainsi il n'y  
en a pas une, qui outre ses naturels n'ait  
encore les Sonquas qui composent sa mi-  
lice. Dans leur propre país ils font leur  
demeure dans de profondes cavernes &  
quelquefois dans des maisons comme les  
autres. Leur chasse à laquelle ils sont fort  
adroits, fait une bonne partie de leur nour-  
riture : ils tuent des Eléphants , des Rhi-  
nocéros, des Elans , des Cerfs , des Gazel-  
les , des Chevreuils , & plusieurs autres  
sortes d'animaux dont il y a une pro-  
digieuse quantité au Cap. Ils ramassent  
aussi en certain tems le miel que les Abeil-  
les font dans les creux des arbres & des  
rochers.

J'interrompray pour un moment cette re-  
lation, pour dire ce que nous avons vû nous  
mêmes de ces peuples, ou ce que nous en  
avons appris de quelques personnes fort  
sûres. Les Hotentots étant persuadés qu'il  
n'y

n'y a point d'autre vie , ne travaillent qu'autant qu'il faut pour passer doucement celle-cy. A les entendre parler , lors même qu'ils servent les Hollandois , pour avoir un peu de pain , de tabac ou d'eau de vie , ils les regardent comme des Esclaves qui cultivent les terres de leur país , & comme des gens sans cœur , qui se renferment dans des maisons & dans des Forts pour se garantir de leurs ennemis , tandis que leur nation campe en sûreté par tout où il luy plaît , au milieu des campagnes & des plaines sans s'abaisser à labourer les champs. Ils prétendent par cette manière de vie faire voir qu'ils sont les maîtres de la terre & les plus heureux peuples du monde , puisqu'ils sont les seuls qui vivent en liberté & en repos , en quoy ils font consister leur bon-heur. Lorsque nous étions dans le jardin de la Compagnie , un des principaux voyant les amitez que les Chefs des Hollandois nous faisoient , vint à l'Observatoire , & y ayant rencontré le Pere de Fontenay , il luy présenta deux Oranges , luy disant en Portugais , *Reverendo Padre , Géral dos Ottentois à vossa Senhoria* , marquant par là que son Capitaine & sa Nation vouloient nous témoigner la joye qu'ils avoient de nôtre arrivée.

Leurs sentimens sur leur manière de vie & sur celle des étrangers.

N

Les vête-  
mens des  
hommes &  
des femmes.

Quelque bonne opinion qu'ils ayent d'eux-mêmes, ils mènent une vie misérable. Ils sont mal propres jusques à l'excez, & il semble qu'ils s'appliquent à se rendre affreux. Quand ils veulent se parer, ils se frottent la tête, le visage & les mains de la suye de leurs chaudières, & quand ils n'en ont pas, ils ont recours à une certaine graisse noire, qui les rend si puants & si hideux, qu'on ne les peut souffrir. Delà vient que leurs cheveux, qui d'ailleurs sont naturellement presque aussi cotonnez que ceux des Nègres, se réduisent en petites bouilles, auxquelles ils attachent des pièces de cuivre ou de verre. Les plus considérables parmy eux ajoutent à ces ornemens de grands cercles d'yvoire qu'ils passent dans leurs bras au dessus & au dessous du coude. Leur nourriture est encore plus surprenante : ils se font un mets délicieux de la vermine qui s'engendre dans les peaux dont ils sont revêtus. Nous l'avons vû plus d'une fois; sans cela nous n'eussions jamais pû le croire. Les femmes, outre cet habit, s'entourent les jambes d'intestins d'animaux ou de petites peaux qu'elles taillent pour cet usage : elles le font pour se garantir des piqueures d'épines quand elles vont dans les bois, & pour avoir un remede toujours prest contre la



*Hottentots habitans du Cap de Bonne Esperance.*

P. 98.

99.



faim en cas de besoin. Leurs âtours sont plusieurs chapelets de raffagues, ou d'os de différentes couleurs, dont elles se font des colliers & des ceintures, & quelques gros anneaux de cuivre qu'elles portent aux bras.

La Barbarie n'a pourtant pas tellement effacé dans ces peuples tous les traits de l'humanité, qu'il n'y reste quelque vestige de vertu ; ils sont fidèles, & les Hollandois les laissent entrer librement dans leurs maisons sans crainte d'en être volez. On dit néanmoins qu'ils n'ont pas cette retenue à l'égard des étrangers, ou des Hollandois nouveaux venus, qui ne peuvent les reconnoître & les faire punir. Ils sont bien-faisans & secourables ; ils n'ont presque rien à eux : quand on leur donne quelque chose, si elle se peut diviser, ils en font part au premier de leurs compagnons qu'ils rencontrent, ils les cherchent même à ce dessein, & se réservent ordinairement la moindre partie de ce qu'ils ont.

Quand quelqu'un est convaincu d'un crime capital parmy eux, comme de larcin ou d'adultère, le Capitaine & les principaux s'assemblent, & après avoir fait le procez au criminel, ils sont eux-mêmes les exécuteurs de leur Sentence ; ils le tuent de coups de bâtons, chacun venant par ordre selon

Leurs vertus morales.

La manière dont ils punissent les crimes.

Les con-  
noissances  
qu'ils ont  
du Ciel &  
des choses  
naturelles.

Ils sont si  
accoutumés  
à la liberté,  
qu'ils ne  
pouvoient  
vivre dans  
aucune con-  
strainte.

son rang & sa qualité luy donner le sien , après que le Capitaine par honneur a commencé , ou bien ils le percent avec leurs Zagaies. On dit qu'ils sont Astrologues & Herboristes , & des gens dignes de foy nous assurèrent qu'ils connoissoient assez bien le Ciel , & qu'ils distinguoient les Simples , même durant la nuit au toucher & à l'odorat. Ils sont jaloux de leur liberté jusques à l'excez. Monsieur le Commandeur nous dit qu'il en avoit voulu apprivoiser un en le faisant son domestique de jeunesse : quand il fut grand , il fallut luy donner son congé , qu'il demanda avec instance , disant qu'il ne pouvoit s'assujettir à la gêne d'une vie réglée , que les Hollandois & semblables nations étoient les Esclaves de la terre , & que les Hotentots en étoient les maîtres , qu'ils n'étoient point contraints d'avoir continuellement le chapeau sous le bras & d'observer cent coutumes incommodes , qu'ils mangeoient quand ils avoient faim , sans suivre en cela d'autres règles que celle de la nature. Au reste ils sont gais , vifs , brusques dans leurs paroles , & paroissent avoir de l'esprit.

Ils ont des coutumes tres-bizarres. Quand une femme a perdu son premier mary , elle doit dans la suite se couper autant de join-





P. 100.

101.













rd. du Cap.

III.

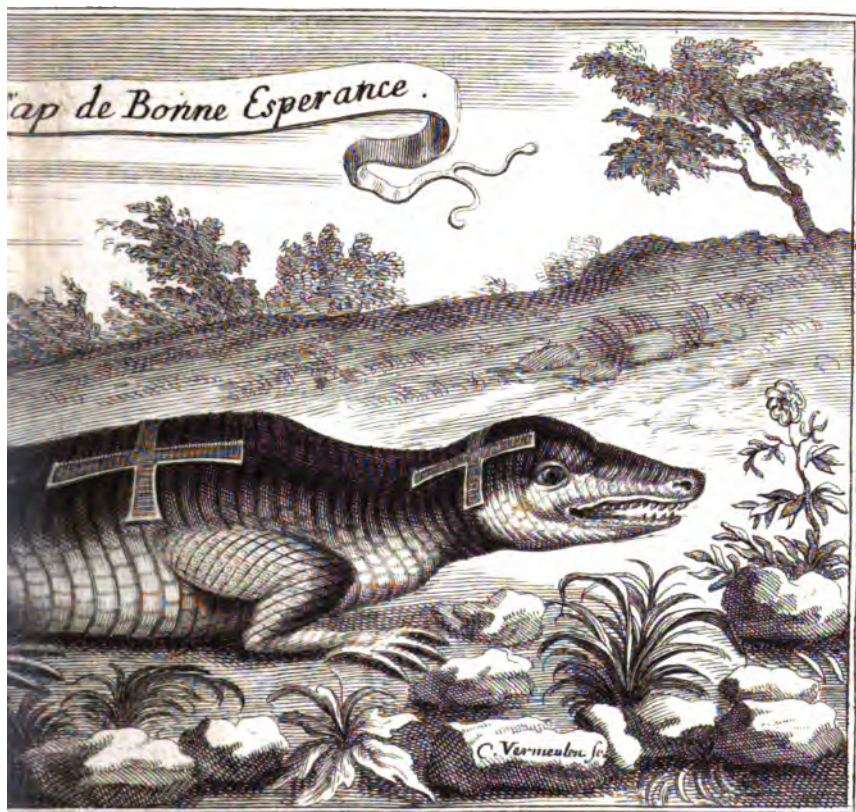






*P. 110*





III.





tures de doigts en commençant par le petit, qu'elle se remarie de fois. Les hommes se font demy-Eunuques de jeunesse, prétendant que cela sert beaucoup à conserver & augmenter l'agilité : ils sont tous ou Chasseurs ou Bergers ; ceux-là habitent dans des cavernes & vivent de leur chasse, ceux-cy se nourrissent de leurs troupeaux & de leurs laitages : ils logent dans des cabanes faites de branches d'arbres, couvertes de peaux & de nattes en forme de tentes, la porte en est si basse qu'on n'y peut entrer qu'à quatre pieds, & la couverture si peu élevée qu'on ne peut s'y tenir debout. Quatre ou cinq familles logent dans une de ces Cases qui n'a qu'environ cinq ou six pas géométriques de tour, le feu s'y fait au milieu, & les appartemens ne sont distinguez que par des trous creusés en terre de deux pieds de profondeur. Pour suivons présentement la relation que nous avions interrompue.

La deuxième Nation est celle des Namaquas, dont vous voyez icy la figure. Nous la découvrîmes la première fois l'an 1682. nous entrâmes dans leur village, & envoyâmes à leur Capitaine par quelques-uns des Caffres qui nous servaient de guides, du Tabac, une Pipe, "

Les Chasseurs demeurent dans les bois & les pasteurs demeurent dans des Cases.

La description de ces Cases.

Les Namaquas habitent dans des villages, & sont plus polis que les autres.

„ de l'eau de vie , un couteau & quelques  
 „ grains de Corail. Ce Capitaine agréa  
 „ nos petits présens , & nous envoya par  
 „ reconnoissance deux moutons gras , dont  
 „ la queue psoit chacune plus de vingt li-  
 „ vres , avec un grand vase plein de lait ,  
 „ & une certaine herbe qu'ils appellent  
 „ Kanna , c'est apparemment cette plante  
 „ fameuse que les Chinois appellent Gins-  
 „ feng : car Monsieur Claudius qui en a vû  
 „ à la Chine , assure qu'il en avoit trouvé  
 „ deux plantes au Cap , & nous en a fait  
 „ voir la figure toute entière qu'il avoit pein-  
 „ te au naturel & que Monsieur Thevenot  
 „ m'a fait voir depuis peu de la manière que  
 „ vous la voyez gravée avec les Sonquas.  
 „ Ils usent du Kanna aussi fréquemment que  
 „ les Indiens font du Bétel & de l'Areka.  
 „ Le lendemain un de leurs Capitaines vint  
 „ nous trouver : c'étoit un homme que sa  
 „ grande taille & un certain air de fierté ,  
 „ qui paroissoit sur son visage , faisoit res-  
 „ pecter des siens ; il ménoit à sa suite cin-  
 „ quante jeunes hommes , avec autant de  
 „ femmes & de filles. Les hommes por-  
 „ toient à la main chacun une flutte d'un  
 „ certain rozeau , tres-bien travaillée , qui  
 „ rendoit un son assez agréable. Le Capi-  
 „ taine leur ayant fait signe , ils se mirent à

Leur Mu-  
 fique & leurs  
 Instrumens.

joïer tous ensemble de ces instrumens ,  
 auxquels les femmes & les filles mê-  
 loient leurs voix & le bruit qu'elles fai-  
 soient en frappant des mains. Ces deux  
 troupes de gens s'étoient rangées en deux  
 cercles renfermez l'un dans l'autre. Le  
 premier , qui étoit extérieur & formé par  
 les hommes , entouroit le second ou ce-  
 luy des femmes , qui étoit intérieur. Les  
 uns & les autres dançoient ainsi en rond,  
 les hommes tournant à droit & les fem-  
 mes à gauche , tandis qu'un vieillard qui  
 se tenoit debout au milieu d'eux un bâ-  
 ton à la main , battoit la mesure & ré-  
 gloit leur cadence. Leur Musique enten-  
 due de loin paroïssoit agréable , & mê-  
 me assez harmonieuse ; mais pour leur  
 dance elle n'avoit rien de régulier , ou  
 plutôt ce n'étoit qu'une confusion. Ces  
 Namaquas sont en grande réputation  
 parmy ces nations , & sont estimez bra-  
 ves , guerriers & puissans , quoyque leurs  
 plus grandes forces ne passent pas deux  
 mille hommes portans les armes. Ils sont  
 tous de grande taille & robustes ; ils ont  
 un bon sens naturel : & lors qu'on leur  
 fait quelque question , ils ne répondent  
 qu'après avoir bien pesé leurs paroles ,  
 & toutes leurs réponses sont courtes &

Leur ma-  
 nière de  
 danser.

Leur force  
 & leur cou-  
 rage.

Leurs  
 mœurs.

\* accompagnées de gravité. Ils rient rare-  
 \* ment & parlent fort peu ; les femmes pa-  
 \* roissent artificieuses , & ne sont pas à beau-  
 \* coup près si graves que les hommes.

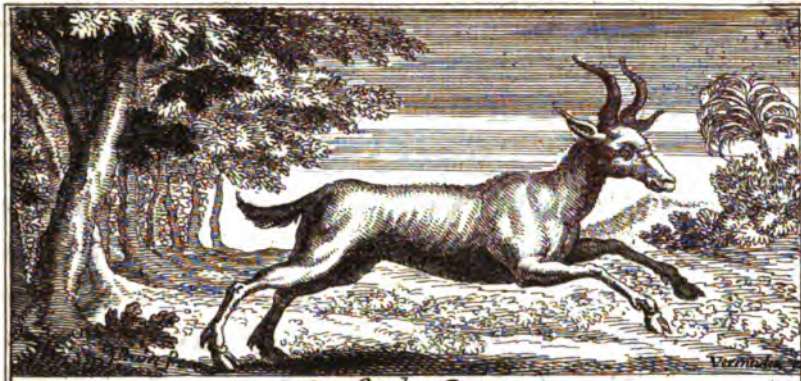
Les Ubi-  
 quas sont ad-  
 donnez au  
 larcin.

Les diffé-  
 rentes Na-  
 tions que les  
 Hollandois  
 ont décou-  
 vertes.

\* La troisième Nation est celle des Ubi-  
 \* quas. Ils sont Larrons de profession , &  
 \* volent des Africains aussi bien que les  
 \* Estrangers. Quoy qu'ils ne puissent pas  
 \* mettre cinq cent hommes sur pied , il  
 \* n'est pas aisé de les détruire , parce qu'ils  
 \* se retirent dans des Montagnes inacces-  
 \* sibles. Les Gouriquas sont la quatrième  
 \* Nation qui n'est pas fort étendue. Les Ilaf-  
 \* fiquas sont la cinquième , ils le sont da-  
 \* vantage : ils sont riches & puissans , peu  
 \* versés dans le métier de la guerre ; au-  
 \* contraire de la sixième Nation , je veux  
 \* dire des Gouriquas qui sont grands Guer-  
 \* riers. La septième Nation est celle des  
 \* Soufiquas , & les Odiquas sont leurs Al-  
 \* liez.

Vache ma-  
 rine.

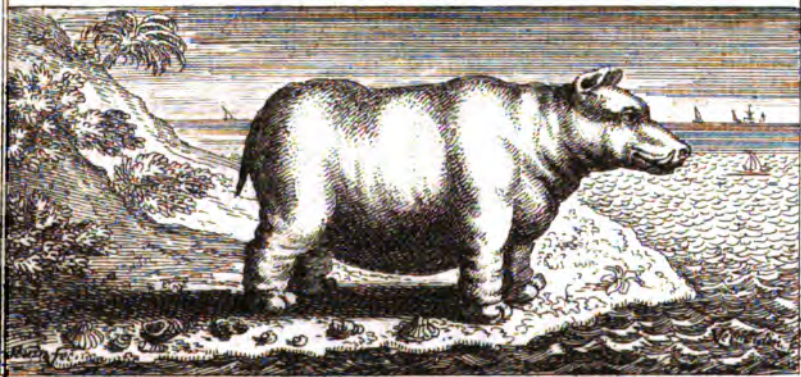
On voit dans les grandes Rivières un  
 Animal monstrueux , qu'on appelle Vache-  
 marine , & qui égale le Rhinocéros en  
 grandeur , sa chair ou pour mieux dire son  
 lard est bon à manger , & le goût en est  
 fort agréable. J'en ay mis icy la figure.  
 Pour ce qui est des Arbres , des Plantes , &  
 des Fleurs , il y en a une infinité , & de tres  
 curieuses



*Cerf du Cap.*



*Rhinoceros.*



*Vache Marine*



curieuses, tant pour leur beauté que pour leurs vertus particulières.

Dans le voyage qu'on a fait, qui a duré cinq mois entiers, on a pénétré vers le Nord jusqu'au Tropique. C'est-à-dire qu'on a découvert deux cent lieuës de Pais, marchant toujours à dix, ou douze lieuës de la Mer Occidentale. M. le Commandeur Vanderstell y étoit en personne, accompagné de cinquante-huit hommes bien armés. Il fit suivre sa Calèche, & quarante Chariots, avec vingt-huit Chevaux, trois cent Moutons, & cent cinquante Bœufs. Ces derniers portoient le bagage, & traînoient les chariots, & les Moutons, servoient à nourrir les Voyageurs. Il partit avec sa Troupe du Cap de Bonne-Espérance sur la fin du mois de May, qui est le tems d'hiver en ce Pais; il choisit cette saison pour ne pas manquer d'eau & de fourage par les déserts qu'il falloit traverser. On a découvert quelques Nations différentes vers le vingt-huitième degré de latitude, qui habitent un Pais agréable, & abondant en toutes sortes de fruits & d'animaux. Avant que d'y arriver, on trouva quantité de déserts & de montagnes, dont une étoit si haute, que M. le Commandeur nous assura qu'on avoit été quarante jours à monter au

Le Com-  
mandeur du  
Cap fit un  
voyage dans  
les terres a-  
près nôtre  
départ.

O



Les dangers, qu'il courut, de perdre la vie

sommet. Ils pensèrent tous mourir de soif avec leurs animaux, & coururent souvent risque d'être dévorés par les Bêtes sauvages qu'ils rencontroient en troupes. Il eût luy-même bien de la peine à se sauver d'un Rhinoceros d'une grandeur énorme qu'il vit à trois pas de luy tout prest à le déchirer, s'il ne l'eût évité en se jettant à l'écart, & se déroband à la vue de cet animal, qui le chercha long-tems pour le mettre en pièces.

Mais quand on fut arrivé au vingt-septième degré de latitude à dix ou douze lieues des côtes de l'Océan; on rencontra une Nation fort nombreuse, & beaucoup plus traitable que toutes celles qu'on avoit trouvé jusqu'alors. Comme M. Vanderstell avoit amené avec luy deux Trompettes, quelques Hautsbois, & cinq ou six Violons. Dès qu'ils eurent entendu le son de ces instrumens, ils vinrent en foule, & firent venir leur musique composée de près de trente personnes, qui avoient presque tous des instrumens différens. Celuy du milieu avoit une espece de Cornet-à-bouquin fort long, & fait d'un boyau de Bœuf séché & préparé : les autres avoient des flagcollets & des flûtes faites de cannes, de longueur & de grosseur différentes. Ils per-

cent ces instrumens à peu près comme les les nôtres, mais avec cette différence qu'il n'y a qu'un trou qui va d'un bout à l'autre, qui est beaucoup plus large que celui des flûtes & des flageolets, dont on se sert communément en France. Pour les accorder ensemble, ils se servent d'un cercle qui a une petite ouverture au milieu, qu'ils avancent, ou qu'ils reculent dans le tuyau par le moyen d'une baguette, selon le ton qu'ils veulent prendre. Ils tiennent leur instrument d'une main, & de l'autre ils serrent leurs lèvres contre l'instrument, afin que le souffle entre tout dans le tuyau. Cette musique est simple, mais elle est harmonieuse. Celui qui y préside après avoir fait prendre à tous les autres Musiciens le ton de leur instrument sur celui du cornet à bouquin, qui est auprès de lui, il donne l'air qu'il faut jouer, & bat la mesure avec un grand bâton, qui peut être vu de tout le monde.

Leur musique, leurs instrumens, & leur danse.

La musique est toujours accompagnée de dances, qui consistent dans des sauts, & de certains mouvemens de pieds, sans sortir du lieu où ils sont. Les femmes & les filles, faisant un grand cercle autour des danseurs, battent seulement des mains & quelquefois des pieds en cadence.

O ij

Les joüeurs d'instrumens sont les seuls qui changent de place en dansant , à l'exception du Maître de Musique qui se tient debout sans se remuer pour régler les accords & la cadence.

Les hommes sont bien proportionnez & robustes ; ils ont de grands cheveux , qu'ils laissent flotter sur les épaules. Leurs armes sont la Flèche & la Zagaye , qui a quelque rapport avec la lance , leur vêtement consiste dans un long manteau de peau de Tigre , qui descend jusqu'aux talons. Parmi eux il s'en trouve d'aussi blancs que les Européens , mais ils se noircissent avec de la graisse & de la poudre d'une certaine pierre noire , dont ils se frottent le visage & tout le corps. Comme il y a beaucoup de Simples & fort rares de toutes sortes dans leurs campagnes & dans leurs Forets , ils sont tous Herboristes. Plusieurs se connoissent fort bien en minéraux , qu'ils savent fondre & préparer , mais ils ne les estiment pas beaucoup , peut-être parce qu'il y a une grande quantité de Mines d'Or , d'Argent , & de cuivre dans leur País. Leurs femmes sont naturellement fort blanches ; mais afin de plaire à leurs maris elles se noircissent comme eux. Cel-

Leurs habillemens.





*Le Ceraste ou Sasp*





expt Cornu.





*Le Ceraste ou Sersp*

















tête rasé, & sur les oreilles de grandes coquilles pointuës. Elles se couvrent de peaux de Chats-Tigres qu'elles se lient autour du corps avec des courroyes. Cette Nation fait grand état d'une certaine moüelle de pierre, qui ne se trouve que dans le cœur de certains rochers, assez dure & d'une couleur fort obscure. L'expérience leur a appris que ce minéral est d'une merveilleuse vertu pour faire délivrer les femmes quand elles sont en travail d'enfant, & pour faire mettre bas leurs Vaches, leurs Brebis & leurs Chèvres. Quand les Hollandois firent sauter avec une Mine un grand rocher, où il s'en trouva beaucoup qu'on emporta, ils en témoignèrent du chagrin & s'en plainquirent comme si on leur eût enlevé un grand Trésor. A mon retour on me donna un morceau de cette espèce de minéral avec quelques autres qu'on a trouvez dans ce Pais.

On trouve encore diverses sortes d'animaux & d'insectes, dont voicy les principales Figures. Le premier est un Serpent qui a des cornes, appelé Ceraſte, qu'on n'avoit point vû jusqu'à présent, dont le venin est extraordinairement dangereux. Le second est un Caméléon qui prend toutes sortes de couleurs, &

O iij

dont le cry ressemble à celui d'un Chat. Le troisième est un Léopard. Quand on le frappe il se plaint comme un enfant qui pleure, & se mettant en colère, il dresse les épaules, dont il est tout hérissé. Sa langue est bleuâtre & fort longue, & lorsqu'on l'approche on l'entend souffler avec beaucoup de violence. On y trouve aussi un autre Léopard marqué de trois croix blanches, dont la morsure n'est pas si dangereuse que celle du premier.

De tout ce que je viens de dire, on voit assez que cette partie de l'Afrique n'est pas moins peuplée, moins riche ny moins fertile en toutes sortes de fruits & d'animaux, que les autres déjà découvertes, quoy qu'on l'ait négligée si longtemps. Les peuples qui l'habitent ne sont ny cruels ny farouches, & ils ne manquent ny de docilité ny d'esprit. On le reconnoît mieux chaque jour par le commerce que les Hollandois entretiennent avec eux. Mais leur grand malheur, & qu'on ne sçauroit assez déplorer, c'est que tant de nations si nombreuses n'ont nulle connoissance du vray Dieu, & que personne ne se met en état de les instruire. On va à la vérité dans toutes leurs terres, & on les visite chez eux jusques dans leurs

Le malheur de ces peuples idolâtres, & le peu d'espérance qu'on a de les convertir.

plus épaisses Forêts, on traverse leurs déserts brûlans, & on surmonte leurs montagnes les plus escarpées avec beaucoup de fatigue, de dépense & de péril. Mais tout cela ne se fait que pour découvrir leurs Mines, pour connoître l'abondance de leurs Provinces, pour apprendre leurs secrets, & la vertu de leurs simples, & pour s'enrichir de leur commerce. Cette entreprise, à la vérité, & l'exécution d'un dessein si grand & si difficile, seroit tres-loüable, si le zèle du salut de leurs ames y avoit un peu de part, & si en trafiquant avec eux, on leur enseignoit le chemin du Ciel & les vérités éternelles.

Des Missionnaires zélez qui regarderoient ces peuples comme rachetez du Sang de JESVS-CHRIST, & aussi capables, tout sauvages qu'ils sont, de glorifier Dieu dans l'éternité, que les nations les plus polies, seroient bien nécessaires dans cette partie reculée de l'Afrique. Ils aideroient premièrement les Catholiques du Cap, qui sont plusieurs années sans Messes ny Sacremens, faute de Prêtres. Ils instruiroient en même-tems les Hottentots, déjà connus, & d'autant plus faciles à gagner à JESVS-CHRIST, qu'ils n'ont aucun vice considérable qui les détourne du Christia-



Départ du  
Cap de Bon-  
ne Espéran-  
ce.

nisme. Dans la suite on pourroit pénétrer jusques chez les peuples les plus éloignez , dont on ameneroit sans doute plusieurs, avec la grace de Dieu, à la Bergerie du Sauveur.

Voilà les particularitez du Cap , que nous y avons apprises pendant nôtre séjour. On avoit résolu de lever l'ancre le fixième de Juin , tout le monde étoit embarqué pour cela dès le matin , mais nous ne pûmes fortir faute de vent. Le lendemain septième un petit vent de Nord s'étant levé , nous appareillâmes & mîmes à la voile sur les sept heures , & après avoir un peu louvoyé pour passer la queue du Lion, nous doublâmes le Cap sans aucune difficulté. On assure que cet endroit est un des plus dangereux de tout l'Océan. En effet les Mers y sont fort grosses , & quand on a le vent contraire il y a toujours du péril : mais nous n'y en trouvâmes aucun, grâces à Dieu , parce que nous avions un vent favorable. Il est vrai que nous eûmes toujours de fort grosses Mers , & que nôtre Vaisseau fatiguoit beaucoup par les grands roulis , qui ne nous permettoient pas d'être debout , ny même assis sans nous tenir à quelque chose , & beaucoup moins encore de reposer la nuit. Cependant nous nous consolions aisément , parce que nous fai-  
sions

fions beaucoup de chemin avec ces gros vents d'Oüest & de Sud-Oüest. Cela dura environ dix-huit jours , pendant lesquels on fit près de sept cens lieuës. Nous en eussions fait encore davantage , sans les courans , que nous rencontrâmes auprès de l'Isle de Madagascar , & qui étoient contraires. Nous avions d'abord couru jusques au trente-septième degré méridional , afin de trouver les vents d'Oüest , parce que dans la saison , où nous étions , ils y régnoient d'ordinaire. Cependant environ ce tems-là , c'est-à-dire le seizième sur les onze heures du matin , à la hauteur de trente-six degrés vers le Midy , comme nous allions assez vite avec un tems favorable , tout à coup le vent changea bout pour bout , & tomba sur nos voiles comme pour nous faire reculer , avec tant de violence , que nous pensâmes démâter de tous nos Mats. On eût bien de la peine à revirer de bord , & à mettre le vent dans les voiles. Le Baron de Saint Martin nous avoit averti de dire à nos Pilotes , qu'il ne falloit élever vers le Sud que le moins que l'on pourroit , & que dès que nous trouverions les vents d'Oüest , il falloit s'en servir , & porter à l'Est droit à la route. Il nous assûra que les Hollandois avoient remarqué, que

Il faut être toujours sur ses gardes au trentième degré de latitude australe.

Vigilance  
des Offi-  
ciers du  
Vaisseau.

plus on prenoit du Sud, plus on trouvoit de vents violents, & que quelquefois ils changeoient si promptement de la Poupe à la Proue, qu'ils avoient eu plusieurs fois leurs voiles entoncées, & leurs mâts rompus. Mais il n'étoit pas besoin de donner ce dernier avis à Monsieur de Vaudricourt : il n'y eut jamais un Capitaine plus vigilant ny plus appliqué. Et bien nous en prit, sur tout ce jour-là ; car si l'Equipage n'eût pas été à l'erte & les Officiers sur le Pont, nous eussions couru grand risque de perdre du moins nos mâts & nos voiles.

On voit assez par-là, qu'il ne faut pas aller vers le Sud que le moins que l'on pourra, & que si on trouve dès la hauteur du Cap les vents d'Oüest, il faut faire sa route, sans se mettre en peine d'élever davantage, à cause de la saison d'hyver & des accidens dont je viens de parler, qu'on ne peut guère éviter sans cette précaution. Il n'en est pas de même au retour, comme nous l'éprouvâmes par le travers de l'Isle Maurice, & je l'avois aussi entendu dire à Monsieur l'Ambassadeur par un Pilote Hollandois que nous prîmes à Batavia, pour nous mener à Siam. Il disoit que dans la saison d'Eté, que nous préions pour retourner au Cap, il

Remarques  
nécessaires  
pour ceux  
qui partent  
du Cap pour  
les Indes.

falloit élever beaucoup vers le Sud , jusqu'à la hauteur de trente-cinq à trente-six degrez pour se garantir de certains coups de vents furieux , qu'on sent ordinairement près des Isles Maurice & de Madagascar ; que ces vents sont comme des Ouragans , qui mettent en grand danger les meilleurs Vaisseaux. Cet avertissement étoit fort sage , & deux violens orages que nous avons essuyez dans les mêmes endroits , comme je le diray en son lieu , nous ont assez fait voir qu'il étoit véritable.

Je vous ay déjà fait remarquer qu'on nous avoit fait espérer inutilement , qu'après avoir passé la Ligne nous trouverions à la hauteur de six ou sept degrez Sud, des vents favorables qui nous mèneroient au Cap de bonne Espérance. Nous ne fûmes pas moins trompez , après avoir doublé le Cap , dans l'attente des vents d'Oüest , qu'on nous avoit promis avec tant d'assurance , si nous élevions jusques au trente-sixième ou trente-septième degré Sud. Nous suivîmes ces instructions , mais on trouva que les avis du Baron Van-Rhédén étoient véritables , lorsqu'il nous assûroit , que leurs Pilotes avoient remarqué depuis quatre ou cinq ans , que les saisons & les vents étoient extrêmement changez , &

qu'il ne falloit guère se fier aux expériences passées , mais naviger avec beaucoup de précaution.

Comme nos Pilotes régloient leur course sur les mémoires qu'on leur avoit donnez en France , ils allèrent jusques au trente-septième degré de latitude Sud & au delà , pour se conserver les vents d'Oüest , mais ce fut-là que nous les perdîmes ; car les ayant rencontrez dès notre départ du Cap , ils nous manquèrent au trente-quatrième degré. Ils devinrent même si contraires & si forts , que nous n'avions point vû la Mer si grosse , qu'elle étoit alors. C'étoit véritablement des montagnes & des abîmes d'eau. Nous reçûmes de si grands coups de Mer contre le Vaisseau , qu'ils faisoient presque autant de bruit qu'un coup de canon , de sorte qu'il eût couru grand risque de s'ouvrir s'il n'eût été bon , & si ce tems eût encore duré plusieurs jours. Les vagues étoient si hautes & si agitées qu'elles passaient par dessus la Dunette , & jetoient entre les Ponts plusieurs tonneaux d'eau à la fois , ce qui incommodoit & fatiguoit fort l'Equipage.

La Dunette c'est la plus haute partie de l'arrière du Vaisseau.

On fait des prières pour obtenir un vent favorable.

Au bout de six ou sept jours , ces vents se calmèrent un peu à la vérité , mais ils redevinrent contraires. Ce qui nous obligea

d'avoir recours à la sainte Vierge , à laquelle tout l'Equipage fit une neuf-vaine , pour la prier de nous obtenir un bon vent , parce que ayant été près de quinze jours sans avancer , on appréhendoit d'être obligé de relâcher à la côte de Malabar , ou à l'Île de Ceilon , ou du moins d'arriver trop tard à Batavia , pour faire cette année le voyage de Siam. Nous avions d'autant plus sujet de craindre ce retardement , que nous commençons à avoir bien des malades , tant à cause du mauvais tems , que de la mauvaise nourriture de l'Equipage , dont les vivres commençoient à se gâter. Il y eut jusque'à soixante malades à la fois , depuis le Cap jusques à Batavia , la plupart attaquez du scorbut , maladie qui leur pourrissoit les jambes , la bouche , & leur faisoit tomber les dents. Ce fut alors que nous eûmes une belle occasion de travailler au salut de ces pauvres affligés. Nous fîmes tout ce que nous pûmes pour les soulager spirituellement dans leurs maux , en leur apprenant à en faire un bon usage. Il étoit aisé de les résoudre à se résigner à la volonté de Dieu , dans les violentes douleurs qu'ils enduroient , sur tout quand on les pensoit , les Chirurgiens étant obligez de couper les gencives jusques au palais , & leur

La maladie  
se met dans  
l'Equipage.

La patience  
& la piété  
des malades.

faire laver ensuite la bouche avec du vinaigre ou de l'eau de vie , pour arrêter la pourriture & empêcher la gangrene. Nous étions quelquefois surpris de voir la tranquillité , où ils étoient au milieu de leurs peines , leur indifférence pour la santé ou pour la maladie , pour la vie ou pour la mort ; ne souhaitant au monde que l'accomplissement de la volonté de Dieu. Ils faisoient paroître tant d'empressement pour entendre la Messe & pour communier , que se faisant porter sur le Pont par leurs camarades , on les voyoit tomber en foiblesse , & s'en retourner contens , quoique plus malades , après avoir satisfait à leur dévotion. C'étoit sans doute une grande consolation pour nous. Elle fut encore beaucoup augmentée par la conversion de deux pauvres Matelots Calvinistes qui s'étoient embarquez à l'insçû de Monsieur l'Ambassadeur. Si on les eût reconnus hérétiques , on n'eût jamais souffert qu'ils eussent été du voyage ; mais la Providence divine se servit de la curiosité , qu'ils eurent , d'aller à Siam , pour les mettre dans la voye du salut. Ils eurent bien de la peine à se déterminer , mais enfin gagnés & instruits par un de nos Pères , ils renoncèrent publiquement aux erreurs de Calvin. Le Père de Fontenay après leur avoir

Deux hérétiques qui s'étoient embarquez , se convertissent.

fait une petite exhortation, pour les confirmer dans la résolution de vivre & mourir bons Catholiques, reçût leur Abjuration le troisiéme Dimanche d'après Pâques. On les instruisit encore dans la suite, pour les disposer à leur première Communion, qu'ils firent quelque-tems après avec beaucoup de piété, & depuis ils ont vécu l'un & l'autre avec une grande édification dans le Navire.

Dieu accorde un beau tems par l'intercession de la sainte Vierge.

Nous commençâmes donc nôtre neuvième le Samedi septième de Juillet, & dès le lendemain nos prières furent exaucées. Il se leva un vent si favorable, que nous fîmes cinquante lieuës en moins de vingt-quatre heures, après cela nous vîmes du Goëmon & des Oyseaux en plus grand nombre qu'à l'ordinaire. Car nous n'avons pas cessé d'en voir depuis le Cap jusques à Batavia. On crut qu'ils venoient de l'Isle de Saint Paul d'Amsterdam, qui est vers le trente-sixième degré de latitude Australe, & le quatre-vingt-neufvième de longitude.

Après avoir couru à l'Est près de mille lieuës, nous dressâmes nôtre route vers le Nord pour aller gagner l'Isle de Java, qui est au sixième degré de la Ligne du côté du Midy. Nous eûmes même durant quelque-tems un vent frais & favorable, mais le quinzième de Juillet il commença si fort



Précaution  
dont on doit  
se servir dans  
cette navi-  
gation.

à mollir , que nous ne faisons presque plus de chemin. La nuit du dix-septième au dix-huitième de ce même mois , nous repassâmes le Tropique du Capricorne ; & depuis ce jour-là nous allâmes toujours au plus près du vent jusques à la vûe de l'Isle de Java. Car nous craignons de tomber trop au Nord , & par conséquent au dessous du détroit de la Sonde ; ce qui nous eût fort embarrassé : parce que les vents qui régnerent de ce côté-là , & les courans qui s'y trouvent , ne nous permettant pas d'y entrer , nous aurions été obligés de relâcher à l'Isle de Ceilon ou à Sumatra. C'est pourquoy nous souhaitions , que les vents nous permissent de porter plus à l'Est , afin de gagner la terre de Java. Cependant comme on vit que les vents contraires continuoient toujours , le Mercredi vint-cinquième de Juillet , on tint conseil pour déterminer si on porteroit toujours au Nord Est , pour passer entre l'Isle des Cocos & le Trias , où si on iroit reconnoître la nouvelle Hollande. Deux de nos Pilotes furent de ce dernier avis , fondez sur des instructions particulières , qui le marquoient ; & ils disoient que les vents ne changeroient point , & que si on alloit reconnoître ces terres , ils deviendroient favorables pour entrer dans le détroit de la

là Sonde. Les trois autres s'y opposèrent , à cause des dangers qui se rencontrent le long de cette côte , & des fréquens naufrages qu'on y a faits : outre qu'ils firent voir qu'il étoit fort difficile de passer entre le Trial & la Terre , & qu'ainsi il valoit mieux gagner l'Isle de Java. Ils disoient que dans peu de tems les vents changeroient , ou qu'on relâcheroit à Sumatra en dernière ressource ; que ce party, quoyqu'assez fâcheux , étoit néanmoins sans péril , & qu'il falloit s'y résoudre plutôt que de risquer à se perdre. On suivit ce dernier avis & il se trouva le meilleur , comme on le verra par la suite. Il est vray que depuis ce tems-là les vents ne devinrent pas plus favorables , qu'ils l'étoient alors ; mais comme l'Isle de Java n'étoit pas si éloignée que nos Pilotes, fondez sur leurs Cartes, se l'imaginoient , on se trouva en peu de tems bien au dessus du détroit de la sonde , & on y entra de la maniere que nous allons le raconter. On n'avoit pas voulu se fier à l'expérience & aux bons avis de Monsieur de Saint Martin , qui nous avoit assuré, que l'Isle de Java étoit mal marquée sur les Cartes ordinaires, & qu'elle étoit d'environ cent lieues plus proche du Cap & beaucoup moins au vent qu'on ne croyoit.

Le Trial  
font trois  
Isles assez  
basses.

Q

Le vent étant contraire, on recommence à faire des prières.

Les Matelots de saint Malo se distinguent par leur dévotion.

Nous continuâmes donc cette route, & nous allâmes au Nord-est, dans l'espérance d'un vent plus favorable. Mais comme après avoir navigué long-tems, le vent ne changeoit point, on vouïa une autre neufvaine qu'on commença avec un renouvellement de dévotion & de ferveur. Plus de la moitié de l'Equipage étoit dangereusement malade, & l'autre partie étoit si foible qu'ils ne pouvoient fournir à faire la manœuvre. Les Matelots qui étoient de Saint Malo voulurent donner des marques de leur dévotion envers Saint Sauveur leur Patron. Ils députèrent vers un de nos Pères deux ou trois d'entre eux, pour le prier de les assister dans leurs bons desirs, & de leur prescrire ce qu'il falloit faire pour rendre leur vœu agréable à leur saint Patron. Ils ont cette coutume parmy eux, qu'ils observent inviolablement, lorsqu'ils se trouvent dans quelque péril sur Mer, de promettre à Saint Sauveur d'aller visiter son Eglise en linge, c'est-à-dire, en chemise, d'y communier, & d'y faire chanter une Messe solennellement. Ils avoient déjà concerté entre eux de faire ce vœu : plusieurs des leurs, qui étoient malades du scorbut, leur avoient inspiré cette pensée, & les pressoient de l'exécuter. Après qu'ils

eurent proposé leur dessein , on leur dit , qu'il falloit commencer par se confesser & se communier , afin de se mettre en état d'être exaucez. Ils s'y disposèrent durant le reste de la semaine , & le Dimanche ils se confessèrent & communiquèrent tous. Après quoy le Père , à qui ils s'étoient adressés , monta sur le Château d'avant , & les ayant fait mettre à genoux , prononça à haute voix la promesse qu'ils faisoient à Dieu , si par l'intercession de Saint Sauveur , ils obtenoient un vent favorable & un retour heureux en leur País.

La Providence est sans doute admirable en tous lieux , mais j'ose dire , & je l'ay souvent connu par expérience , qu'elle se fait sentir d'une manière toute particulière sur Mer. Jamais on n'avoit demandé le beau tems avec plus de confiance ; & on croioit n'en avoir jamais eu plus besoin durant toute la navigation. Cependant Dieu ne vouloit point exaucer nos prières , & nous estions surpris de nous voir déjà à la fin de nôtre neufvaine , sans avoir apperçu le moindre changement de tems.

Mais nous fumes bientôt heureusement détrompez , & nous reconnûmes qu'après les vœux & les prières , il faut s'abandon-

Protection  
speciale de  
Dieu sur  
nôtre voya-  
ge.

Qij

ner à la Providence. Car si nous eussions été exaucez, & que Dieu nous eût accordé le vent, que nous demandions avec tant d'empressement, nous eussions infailliblement donné, la nuit du deuxième au troisième d'Aoust, contre une Isle basse avec un tres-grand danger d'y faire naufrage. On ne reconnut cette Isle, que le matin à la pointe du jour, lorsque nous en avions déjà passé près de la moitié, n'en étant éloignez que de deux lieues ou environ. De sorte que si nous eussions eu cette nuit là le vent propre, pour aller droit à l'Est-Nord-Est, comme nos Pilotes le jugeoient à propos, nous ne pouvions manquer de nous perdre. Comme cette Isle est située presque au dixième degré de latitude, on crut quelque-tems que c'étoit l'Isle des Cocos, que nous croyions avoir déjà passée, d'autant qu'elle est marquée sur les Cartes au douzième degré de latitude méridionale.

Embarras  
où l'on fut,  
avant que  
d'arriver à  
l'Isle de Ja-  
va.

On ne pouvoit pas aussi s'imaginer que ce fût l'Isle de Mony la plus Australe, & la plus Orientale des deux Isles, qui sont proche de la côte de Java, soit parce que Mony est marquée sur les Cartes ordinaires à huit degrés de latitude, soit parce que nous ne vîmes de tout le jour, ny même le lendemain, l'autre petite Isle qui en est fort

proche. Ainsi nos malades dont le nombre étoit fort grand, & qui s'étoient levez pour voir la terre, furent bien tristes ne trouvant pas celle qu'ils avoient esperée. Et ils le furent encore davantage, quand ils apprirent que nous ne sçavions pas où nous étions. Dans le doute on prit le parti le plus seur, & on fit route vers l'Est, de peur de tomber au dessous du détroit de la Sonde, dans lequel il auroit été difficile d'entrer, à cause du vent de Sud & de Sud-Sud-Est, qui regne toujours en cette saison. Mais nous avons reconnu depuis, que c'étoit Monty, en voyant des Cartes plus exactes à Batavie, lesquelles mettoient justement cette Isle à dix degrés & onze minutes de latitude méridionale. Ce fut Monsieur le Trésorier Général, qui nous les fit voir le premier jour, que nous mîmes pied à terre, lorsque nous lay racontâmes le péril où nous nous étions trouvez. Il appella un vieux Pilote qui nous montra dans une grande Carte cette Isle marquée justement où nous l'avions trouvée. Les Signaux de Monty sont trois fortes d'Oiseaux que les gens de Mer appellent des Fous, des Frégates, & des Paille-en-queues. Les premiers se laissoient prendre à la main quand ils se reposoient à

Q. iij

l'entrée de la nuit sur les vergues du Vaisseau ; & les derniers ont des plumes à la queue longues d'environ vingt pouces , que l'on croiroit des pailles en les voyant de loin , ce qui a donné sujet de les nommer de la sorte.

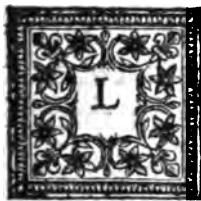
Pendant ce long trajet nous n'avions rien vu de fort remarquable , si ce n'est quelques Marsoüins qui sont assez différens des premiers , dont nous avons déjà parlé , pour la grosseur , pour la figure & pour la couleur : car ils sont deux fois plus gros & plus blancs , & ils ont le muse moins alongé & presque arrondi , comme on en voit la figure dans la Carte suivante de la rade de Bantam. Comme ils sont bien plus beaux que les premiers , & que plusieurs les prirent d'abord pour des Dorades , nous crûmes que c'étoient là ces Poissons , que les Anciens ont connus sous le nom de Dauphins. Nous n'avions point fait de pêche depuis le Cap , les Mers étant trop rudes pour pêcher. Nous avons vu des Souffleurs , qui sont comme de petites Balénes , & quelques autres beaucoup plus grands , qui pouffoient l'eau en l'air à plus de quinze ou seize pieds , autant qu'on en pouvoit juger de la distance , où nous les voyions.



# VOYAGE DE SIAM.

LIVRE TROISIÈME.

VOYAGE DE L'ISLE DE JAVA  
*au Royaume de Siam.*



LE cinquième d'Aouft nous découvrîmes une grande côte de terre , & nous en étant approchez , nous reconnûmes que c'étoit l'Isle de Java , dont nous nous croyions fort éloignez.

Arrivée à  
l'Isle de Ja-  
va.



Erreur con-  
sidérable des  
Cartes Hy-  
drographi-  
ques & Géo-  
graphiques.

Atterrir ,  
c'est, en ter-  
me de mari-  
ne, arriver à  
une terre.

Ce qui nous fit remarquer que cette Isle est beaucoup plus Occidentale , & par conséquent plus proche de soixante lieues du Cap de Bonne Espérance , qu'elle n'est marquée sur les Cartes Géographiques.

Cela fut cause que nous atterrîmes plus de soixante lieues au dessus de la pointe la plus Occidentale de cette Isle que nous cherchions. Erreur qu'on doit attribuer aux Cartes & non pas à l'incapacité des Pilotes qui ont toujours navigué très-juste, & qui se sont trouvez à terre, par leur point & par leur estime, le même jour, que nous l'avons vûe, soit à l'Isle de Java ou au Cap de Bonne Espérance, comme nous l'avons déjà remarqué. La vûe de ces terres nous paroissoit quelque chose d'admirable ; elles sont couvertes d'arbres d'une très-belle verdure , & qui répandent une odeur agréable jusques à deux & trois lieues dans les Vaisseaux qui passent. Nous côtoyâmes cette Isle avec un si bon vent , que nous fîmes dans un jour & demy les soixante lieues que nous avions trop couru à l'Est ; & le Lundy au soir sixième d'Aoust, nous nous trouvâmes à l'entrée du détroit de la Sonde, que forment les Isles de Java & de Sumatra.

Mais ce qu'il y a de plus surprenant, & qui

qui marque une Providence particulière de Dieu sur nôtre voyage, c'est que le soir même qu'on vit l'entrée du détroit de la Sonde, nous apperçûmes la Maligne, que les mauvais tems, dont j'ay déjà parlé, avoient séparé de nous, la nuit du vingt-quatrième au vingt-cinquième de Juin, & que nous n'avions pas revûe depuis. Quoyque Monsieur l'Ambassadeur crût, avec plusieurs autres, que c'étoit-là la Frégatte, nous ne pûmes en être assurés, parce qu'il étoit déjà tard, & que le tems étoit obscur. On ne la reconnut que huit jours après à la rade de Bantam, où nous la rejoignîmes. Les Pilotes qui la montoient, ayant vû le détroit de bonne heure, donnèrent dedans, & se servant du vent favorable, ils arrivèrent au mouillage. Mais comme on passe ordinairement le détroit de la Sonde, entre l'Isle du Prince & celle de Sumatra, le plus près que l'on peut de l'Isle du Prince, & que la nuit nous avoit empêché de la bien reconnoître, nous fûmes obligez de revirer de bord & de prendre le large durant la nuit. Ainsi ne pouvant nous servir du beau tems que nous avions alors, à la faveur duquel nous eussions aisément passé l'Isle du Prince, nous descendîmes trop bas, & nous demeurâmes le reste de la semaine dans le

R

détroit, qui n'a guere plus de trente lieües de long, à combattre contre les courans & contre les vents contraires. Un de nos Pilotes nous assûra que le Soleil d'Orient, sur lequel il étoit, en allant aux Indes, fut trois semaines entières, sans pouvoir avancer, & qu'on fut obligé de le remorquer avec des Chaloupes jusques à Bantam.

La passe  
est un passa-  
ge étroit.

Nous entrâmes donc dans le détroit de la Sonde trois jours après avoir reconnu la terre de Java. Mais comme l'Isle du Prince est située à l'entrée du détroit entre Java & Sumatra, & la divise en deux; nous entrâmes par la Passe la plus Septentrionale, qui est la plus grande & la plus sûre entre l'Isle du Prince & Sumatra. Nous fîmes plusieurs bordées pour doubler l'Isle de Cacatoïa (ainsi appelée à cause des Perroquets blancs qui se trouvent dans cette Isle, & qui en répètent sans cesse le nom) on fit, dis-je, tout ce qu'on pût pour doubler l'Isle de Cacatoïa qui est assez près de Sumatra, afin de gagner ensuite la terre de Java: mais nos efforts furent inutiles, parce que les vents étoient trop foibles, & les courans trop forts au milieu du Canal. Ce qui cause ces courans, c'est que l'eau qui est entrée par le détroit depuis plusieurs mois, poussée par les vents de Sud & de Sud-Oüest, qui

regnent ordinairement depuis le mois de Mars jusques au mois de Decembre , resort avec impetuosité durant les six autres mois de l'année , repoussée par les vents d'Est & de Nord-Est.

Le vent nous étant si peu favorable, & les courans nous étant contraires, on prit le party de côtoyer le plus près qu'on pourroit l'Isle du Prince, à la faveur de certains petits vents qui venoient de Sumatra , & qui interrompoient durant quelques heures les grandes chaleurs & les profonds calmes, qu'on trouve dans le détroit de la Sonde en cette saison.

Le vent se leve de Sumatra à certaines heures du jour.

Nous espérions à la faveur de cette petite Brise gagner peu à peu l'Isle de Java. Mais il falloit auparavant doubler l'Isle du Prince, qui est assez grande, à l'embouchure du détroit. Au reste la vûe que nous avions de la terre & de plusieurs petites Isles toutes couvertes de verdure, nous consolait un peu du tems que nous perdions dans ce détroit.

Brise, est un vent qui vient des Terres.

Nous pensâmes même une fois aller échoüer pendant la nuit contre l'Isle du Prince, à force d'en vouloir approcher. Nous n'avions pas remarqué que la Marée, qu'on ne sentoît point au milieu du détroit, étoit assez forte près de terre, & comme nous voulions

Danger que court le Vaisseau dans le détroit.

ranger la côte de bien près, parce qu'elle est fort saine, & qu'il n'y a point de fond qu'à la portée du pistolet, nous faisons cette nuit-là une bordée vers l'Isle, pour regagner ce que les courans & la marée nous avoient fait perdre le jour précédent. A peine eûmes nous quitté le fort des courans, que l'Officier qui étoit de quart, & les autres Mariniers qui étoient sur le Pont, prirent garde que le Vaisseau alloit bien vite vers la terre. On n'eût que le tems de revirer de bord & porter au large; ce qui se fit si à propos, que quand l'on eût fait cette manœuvre, on eût jeté facilement une pierre dans l'Isle, de la Poupe de notre Vaisseau.

Eclairs &  
tonnerres  
extraordi-  
naires à Ja-  
va & à Su-  
matra.

Si on eût pû mouïller dans le détroit, on ne se fut pas exposé à ce danger; mais comme on n'y trouve point de fond, au moins par le travers de l'Isle du Prince, nous étions contraints d'être continuellement à la voile, & durant le calme de nous tenir au large, exposez aux courans qui nous faisoient perdre quelquefois en moins de trois heures, ce que nous avions gagné en quatre avec les petits vents. Ainsi nous employâmes plusieurs jours à passer cette Isle, où nous eûmes tout le tems d'éprouver les chaleurs extraordinaires de ce Climat, & de considérer Su-

matra , qui nous parut toujours couvette d'une grosse brume noire & épaisse , & d'où le soir nous voyions sortir à tout moment de grands éclairs. Les tonnerres y sont fréquens & terribles. Il en fit un coup entre autres si fort & si éclatant , que plusieurs le prirent pour un coup de canon , & qu'il fit baisser la tête à quelques-uns , comme pour éviter le boulet. Enfin un bon Grain nous tira d'affaires , nous fit doubler l'Isle & nous porta vers la côte de Java. Quand nous nous fûmes fais de cette terre, nous avançâmes peu à peu, en mouillant si-tôt que le vent nous, abandonnoit. Cependant il venoit à toute heure à bord une infinité de Canots de Javans, qu'ils appellent Paux. Ces Bâteaux sont faits d'une seule pièce de bois creusé ; & on en voit de si petits, qu'à peine peuvent-ils contenir leur homme assis. Nous étions tout étonnez , de voir ces pauvres gens s'exposer ainsi à passer plusieurs lieues de Mer, dans des Bâteaux si fragiles, avec lesquels ils fendoient les flots & avançaient d'une vitesse incroyable , pour nous apporter des rafraîchissemens. Et parce que ces Paux naviguent tout autrement que les autres Canots , j'en ay voulu ajouter la Figure d'un qui est à la voile dans la rade de Bantam.

Brume est un brouillard sombre.

Grain est un petit vent frais , qui dure peu.

Les Javans viennent à bord dans leurs petits Bâteaux.

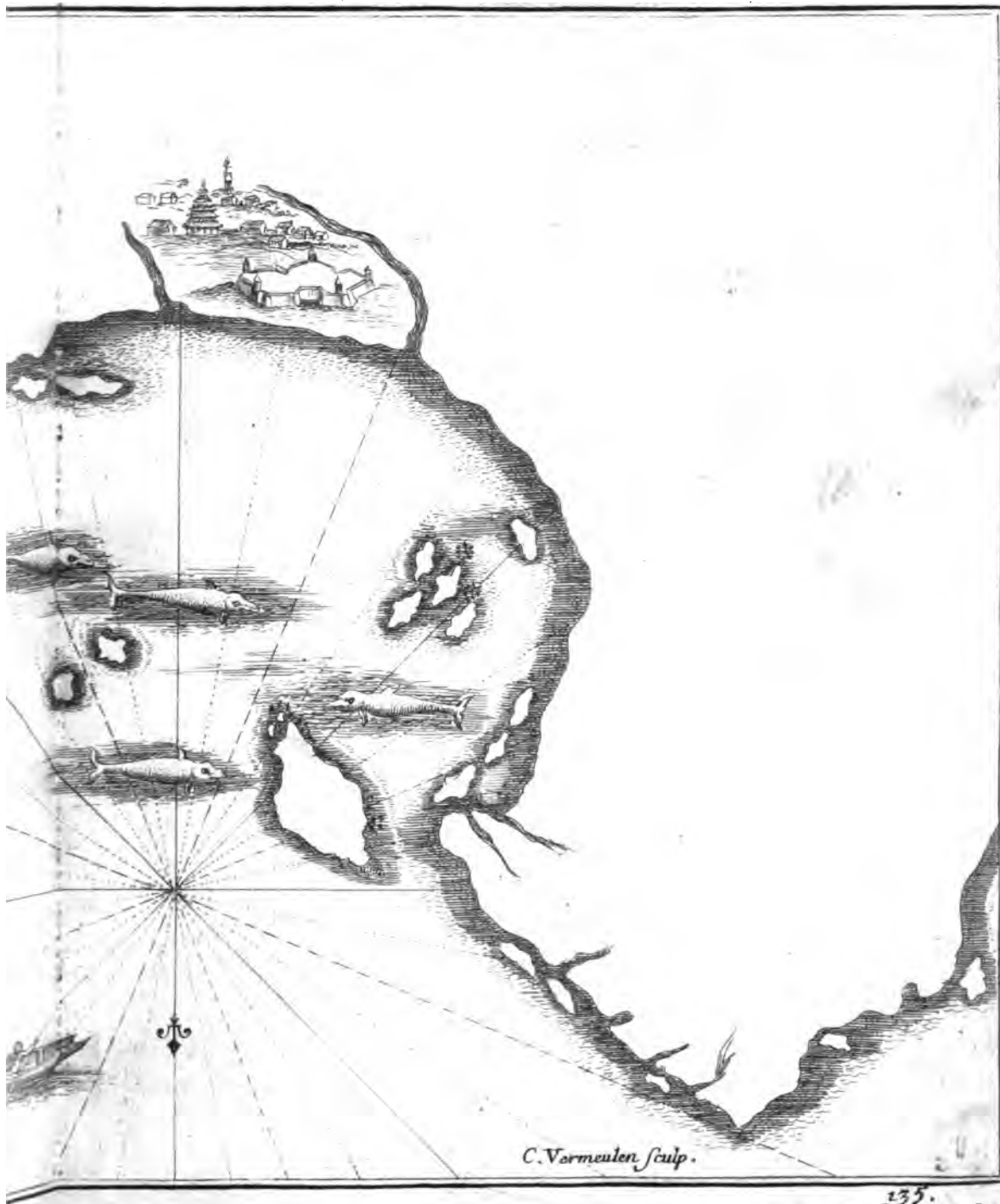
Leur Re-  
ligion &  
leurs mœurs.

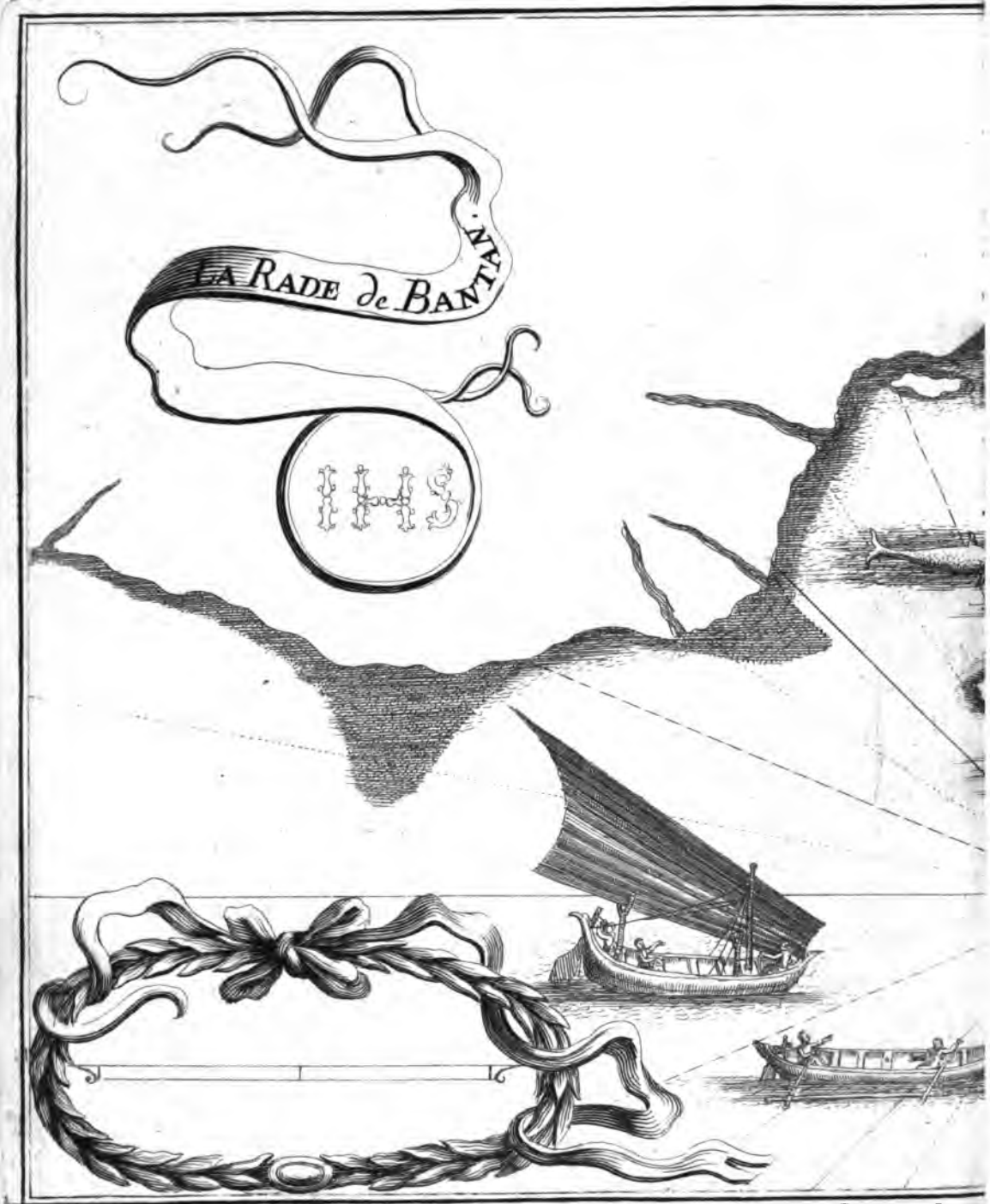
Les Javans sont bien faits & robustes : ils paroissent vifs & résolus , l'extrême chaleur du climat les oblige d'aller presque nus. Ceux qui sont dans le milieu de l'Isle sont idolâtres , & les autres qui habitent les côtes sont Mahométans , tous superstitieux jusqu'à l'excez. Quand ils venoient à bord on leur offroit du pain , du vin & de l'eau de vie , mais il n'y en eût pas un qui voulut rien prendre , disant qu'ils étoient dans le tems de leurs jeûnes , & que leur Loy défendoit de boire du vin. Ils ne laissent pas néanmoins d'être de grands & de hardis voleurs. J'en vis un, qui en plein jour enleva à un Matelot une chemise qu'il avoit attachée à une corde , & dont il tenoit le bout. Il eût beau crier , le Javan qui ne la tenoit que d'une main & ramoit de l'autre , fut le plus fort & l'emporta. Ce vice ne s'étend pas généralement sur toute la nation , & il y en a de fort fidelles. Un d'eux étant venu à bord , pour y vendre quelques petits rafraîchissemens , il parut de si bonne foy , que quelques Gentils-hommes de la suite de M. l'Ambassadeur , ne pouvant aller à terre , pour acheter certaines choses dont ils avoient besoin , luy confièrent leur argent. Il leur promit de leur apporter tout ce qu'ils souhai-toient , au terme qu'ils luy avoient fixé. Ce















Javan tint si bien sa parole , que Monsieur l'Ambassadeur ayant fait mettre à la voile avant l'heure marquée , il ne laissa pas de se mettre dans son Prau avec ses provisions , & fit tant de diligence , qu'il attrapa le Vaisseau & rendit compte de sa commission & de son emplete jusques au dernier denier.

Nous n'arrivâmes que le quinzième d'Aoust , jour de l'Assomption de Nôtre-Dame à la vûe de la rade de Bantam , comme nous étions arrivez à celle du Cap le jour de l'Ascension de Nôtre Seigneur. Cette Rade est une des plus belles du monde , & des plus commodes. Elle a environ huit à neuf lieues de tour. Ce ne sont , que terres basses de tous côtez : ce qui n'empêche pas que les Mers n'y soient toujours fort tranquilles. La Ville de Bantam qui est assez grande est située au milieu de la Baye. Les maisons y sont toutes bâties de bois. Vers le milieu de la Rade il y a un petit Fort où le Roy demeure , & où les Hollandois , depuis qu'ils s'en sont rendus maîtres , tiennent une forte garnison , en attendant qu'ils aient le tems de bâtir une bonne Forteresse , qui est déjà assez avancée. Bantam étoit autrefois une Ville de commerce , sur tout pour le Poivre , où tous les Européens entretenoient un grand trafic. Mais depuis

Rade de  
Bantam.

deux ou trois ans , qu'elle est tombée entre les mains des Hollandois , de la manière dont nous parlerons dans la suite , personne n'a la liberté d'y aborder , & tout le commerce a esté transporté à Batavia. Voicy la situation , la vûe de la Ville de Bantam & la description de la rade , comme nous la vîmes quand nous y eûmes mouillé.

D'abord on avoit eu dessein d'aller jusques à Batavia pour y prendre des rafraîchissemens. Mais comme la saison étoit déjà fort avancée , on craignoit de perdre la Mousson , c'est-à-dire le tems propre pour faire le voyage de Siam. D'ailleurs le chemin de Bantam à Batavia , quoyque de quatorze ou quinze lieues seulement , étant extrêmement difficile , à cause des Isles , des bancs & des rochers qui s'y trouvent de tous côtez , on jugea à propos de rester à la rade de Bantam , pour ne point perdre de tems & pour donner plus promptement du soulagement aux malades , dont la plupart étoient dans un état pitoyable. C'est pourquoy Monsieur l'Ambassadeur résolut d'envoyer dès le lendemain à Bantam vers celui qui commandoit dans le Fort pour les Hollandois , luy demander permission d'y prendre quelques rafraîchissemens , & d'y mettre nos malades à terre. C'est le souverain remede

remède contre cette maladie qu'on appelle mal de terre , & qui n'est à proprement parler, qu'une corruption de sang causée par la mauvaise nourriture & les viandes salées. Ce mal commence ordinairement par les gencives , qui deviennent d'abord toutes rouges, ensuite noires, & qui enfin se pourrissent entièrement ; de sorte que pour empêcher que cette corruption ne passe plus avant , il faut couper chaque jour les chairs pourries autour des dents qui tombent ordinairement , si on n'y remédie. Cette corruption se glisse aussi dans les jambes , & dans les cuisses , qui s'enflent & deviennent livides. On ne guerit ceux qui en sont atteints , qu'en les mettant à terre , & en leur donnant de bonne nourriture. Il y a quelques Chirurgiens qui les enterrent dans le sable jusqu'au cou durant plusieurs jours ; d'autres les baignent dans l'eau douce , & l'on a vu souvent ces remèdes réussir.

Remède contre le mal de Terre.

Avant que de mouiller à la rade de Bantam, le Chevalier de Fourbin étoit allé par ordre de Monsieur l'Ambassadeur à la Ville, rendre visite au Gouverneur. Mais à peine eust-il passé une petite isle, derrière laquelle nous mouillâmes, avant que d'être à la rade, qu'il apperçut la Frégate à l'ancre , de l'autre côté de cette Isle , à trois lieues de

S

On envoie le Chevalier de Fourbin au Gouverneur de Bantam.



Il rencon-  
tra la Mali-  
ne, & re-  
vient à bord  
avec le Lieu-  
tenant de la  
Fregate.

Bantam, & y alla tout droit. Son arrivée donna beaucoup de joye à tous ceux de la Maligne, qui étoient encore plus en peine de nous que nous n'étions d'eux : parce que l'Oiseau étant bien meilleur voilier que leur Frégate, ils nous croyoient déjà bien avancez au delà de Bantam. Mais comme ils avoient trouvé des vents plus favorables que nous, dans la route qu'ils avoient prises ; il y avoit déjà 4. ou cinq jours, qu'ils étoient dans cette rade ; sans avoir appris de nos nouvelles.

Accueil peu  
obligeant  
qu'on fait à  
ceux de la  
Maligne, a-  
vant nôtre  
arrivée à  
Bantam.

Ce fut de Monsieur de Joyeux, Capitaine de la Maligne, & de Monsieur du Tertre son Lieutenant, que Monsieur le Chevalier de Forbin apprit la manière, dont le Gouverneur de Bantam avoit reçu leur cōpliment. On luy dit, qu'on n'avoit pû avoir audience du Roy, quoy qu'on l'eût attenduë long-tems, & que les Hollandois l'eussent fait espérer ; qu'on n'avoit pas même pû parler au Gouverneur de leur Nation, qu'ils y ont étably ; ny en obtenir permission de prendre des rafraichissemens. Le Lieutenant du Fort fit entendre au sieur du Tertre de la part du Roy de Bantam, & du Gouverneur, qui étoit malade, que les affaires du Roy ne permettoient pas à sa Majesté de laisser mettre pied à terre aux Etrangers ; que son Trône n'étoit pas encore bien affermi ; que

ses peuples mal-contens du gouvernement present, soupiroient apres quelque changement; qu'ils n'attendoient que le moment de se soulever à la premiere apparence du secours; qu'on leur faisoit espérer d'Angleterre; & qu'ainsi les François ne devoient pas trouver mauvais; que ce Prince prît ses secretes; & que les Hollandois qui n'étoient dans ses intérêts que comme ses allies & ses amis, & qui ne le servoient que comme troupes auxiliaires, reçussent ses ordres & luy obéissent. L'Officier François piqué de cette réponse, & croyant pénétrer la véritable raison d'un procédé si mal-honnête, repartit qu'on seroit étrangement surpris, que les Hollandois, qui témoignent en Europe vouloir conserver avec tant de soin la paix & la bonne intelligence avec la France, ne leur accordassent pas dans les Indes, ce qu'on ne refuse qu'à des ennemis declarez; qu'assurément le Roy son Maître trouveroit fort mauvais, qu'on en usât ainsi à l'égard de ses Vaisseaux; & qu'enfin, on sçavoit assez qu'ils étoient les Maîtres à Bantam; que le Roy, de l'autorité duquel ils couvroient leur refus, étoit entierement en leur disposition; & même gardé par leur troupes. A ces mots le Lieutenant Hollandois repliqua, qu'en vain il tâcheroit de détruire dans

l'esprit du Sieur du Tertre les soupçons défavantageux, dont il le voyoit prévenu contre ceux de sa Nation; qu'on défabu-feroit les François assurément, s'ils vou-  
loient bien aller à Batavie où les Hollan-  
dois étoient les Maîtres, que là, on leur  
marqueroit le respect qu'on avoit pour le  
Roy, & l'estime qu'on y faisoit de la Na-  
tion François. Monsieur du Tertre eut  
beau se plaindre, on ne luy répondit au-  
tre chose, & il fut obligé de se retirer à  
bord de la Fregate.

Présens mu-  
tuels du  
Gouverneur  
de Bantam  
& du Capi-  
taine de la  
Fregatte.

Pangran,  
c'est le nom  
des Grands  
de l'Isle de  
Java.

Le lendemain le Gouverneur de Bantam  
envoya à Monsieur de Joyeux beaucoup de  
rafraîchissemens, de volailles, d'herbes, &  
de fruits du pais; & Monsieur de Joyeux  
répondit à cette honnêteté par un présent,  
qu'il luy fit, de beaucoup de curiositez de  
France. Quelques jours après, il vint à bord  
de la Fregate un Pangran (c'est ainsi qu'on  
appelle les Seigneurs de la Cour de Bantam)  
accompagné de quatre haliebardiens de la  
Nation. Il fit dire par son Interprete qu'il ve-  
noit de la part du Roy son Maître, témoi-  
gner aux François que ce Prince étoit sur-  
pris de les voir encore mouïller dans sa rade,  
qu'ils eussent au plutôt à lever l'ancre, &  
à se retirer de ses ports & de ses terres. Mon-  
sieur de Joyeux répondit fort fièrement, &

fit dire au Pangran, qu'il ne sçavoit obéir qu'au Roy de France son Maître, & qu'on répondit au Roy de Bantam, qu'il ne partiroit, que quand il jugeroit à propos, & qu'on n'oseroit envoyer de Vaisseau pour le combattre, comme on l'en avoit menacé. Alors sans autre compliment l'Envoyé du Roy de Bantam se retira.

On crut aisément que les Officiers Hollandois, qui étoient dans le Fort, faisoient jouer tous ces ressorts, & qu'ils se servoient de l'autorité du Roy pour éloigner les François de la Ville. Car le Gouverneur ne sçachant pas les raisons, qui avoient obligé le Roy d'envoyer deux de ses Vaisseaux de guerre dans les Indes, ne pouvoit croire que ce fût seulement pour conduire l'Ambassadeur qu'on envoyoit au Roy de Siam, comme on luy disoit : au contraire plus on insistoit à l'en convaincre, plus il s'imaginoit avoir sujet de soupçonner que c'étoit une partie de l'escadre, que les Rois de France & d'Angleterre envoyotent pour se vanger des insultes, qu'on avoit faites depuis peu à l'une & à l'autre Nation, lors que les Hollandois firent lever le siege de Bantam. Le bruit qui couroit parmi les Indulaires, qu'on armoit il y avoit déjà longtemps en Angleterre pour ce dessein, augmen-

Soupçons  
du Gouver-  
neur contre  
les François

toit ses soupçons, & on se persuadoit aisément que ce Vaisseau mouillé, & un autre encore plus grand, que l'on voyoit dans le détroit de la Sonde, seroient bien-tôt suivis de toute l'armée.

Les Javans  
sont irrités  
de voir Sul-  
tan Agoum  
leur ancien  
Roy en pri-  
son.

Ajoutez à tout cela que les Javans étoient furieusement irrités de voir le jeune Prince sur le Trône, les Hollandois Maîtres de Bantam, & leur vieux Roy detenu dans une étroite prison. Nous étions même surpris d'entendre parler ces Peuples avec tant de liberté, menaçant de passer les Hollandois au fil de l'épée & de détrôner le Roy régnant, si on leur vouloit prêter main-forte.

Toutes ces nouvelles firent prendre le parti au Chevalier de Fourbin de s'en retourner à bord de l'Oiseau, pour en informer M. l'Ambassadeur avant que de passer outre. Il prit dans son Canot le Sieur du Tertre Lieutenant de la Frégate, qui raconta lui-même toutes ces choses à Monsieur l'Ambassadeur en notre présence. Il ajouta qu'on l'avoit assuré que la Mousson n'étoit pas encore fort avancée, & qu'on pouvoit ne partir pour Siam, que dans trois semaines ou un mois.

Monsieur l'Ambassadeur s'étonna fort de cette conduite, il ne laissa pas d'envoyer à

Bantam demander la permission de faire de l'eau & du bois, dans la pensée que le Gouverneur du Fort, auroit d'autres égards pour son caractère, & qu'il luy accorderoit un Prau (c'est une espèce de bateau fort léger, dont on se sert communément dans ces Isles-là) pour porter la lettre de Monsieur de Van-Rhèden à Monsieur le Général de Batavia. Monsieur l'Ambassadeur ne voulût pas qu'on parlât des malades, parce qu'il avoit déjà ordonné, qu'on les mît pour quelques jours dans une petite Isle assez proche, où on leur devoit dresser des tentes, & les traiter, jusqu'à ce qu'ils fussent bien remis.

Le Chevalier de Fourbin étant chargé de ces ordres, partit de nouveau pour Bantam. En même tems on appareilla & on fit avvertir la Frégatte par un coup de canon de venir avec nous mouiller dans la rade, assez loin de Bantam, en attendant la réponse du Gouverneur. La Maligne salua notre Vaisseau de sept coups de canon lorsqu'il passa devant elle, & on la remercia de cinq coups. Environ une heure après midy le Chevalier de Fourbin revint à bord, & rapporta la même réponse qu'on avoit donnée aux gens de la Frégatte, sans avoir pû parler au Roy, ny même au Gouverneur, qu'on disoit toujours être malade. Il ajouta qu'on

Le Chevalier de Fourbin est envoyé à Bantam.

luy avoit dit qu'ils avoient envoyé au Vaifseau qui étoit arrivé le premier, tout ce qu'ils avoient pû trouver de rafraîchiffemens dans la Ville. Monsieur l'Ambassadeur ayant entendu cette mauvaise réponse, fit mettre à l'heure même à la voile pour aller à Batavia.

On lève  
l'ancre de la  
rade de Ba-  
tam pour al-  
ler à Bata-  
vic.

Nous mêmes deux jours & demy à faire ce trajet, parce que nous étions contraints de mouiller toutes les nuits à cause d'une multitude d'Isles, de Roches & de Bancs, qui sont sur cette route, outre qu'aucun de nos Pilotes n'avoit jamais fait ce chemin. Nous nous tirâmes cependant d'affaires assez heureusement, par le moyen d'une Carte fort exacte & à grand point, que le premier de nos Pilotes avoit trouvée par le plus grand bonheur du monde parmy les autres qu'il avoit.

Diverses ré-  
volutions  
arrivées  
dans le  
Royaume  
de Bantam.

Pour concevoir les raisons de cette conduite, qui paroît si étrange des Hollandois, il est à propos de sçavoir en peu de mots l'histoire du Prince regnant, qui a si fort éclaté dans les Indes, & qui même a fait assez de bruit en Europe.

Sultan Agoum pere du Sultan Agui qui regne aujourd'huy, las de porter la Couronne, se démit du gouvernement des affaires entre les mains du Prince son fils, pour ne plus s'occuper que de son Serrail & de

de ses plaisirs. Ce jeune Roy voulut gouverner à sa tête, sans avoir égard aux instructions que son Pere luy avoit données en le couronnant. Il commença par éloigner de sa Cour ceux qui avoient eu le plus de part aux affaires sous le regne précédent, soit qu'il fût mal-content de leur conduite, ou qu'il les regardât comme des espions secrets qui rendroient compte à son Pere de tout ce qu'il feroit dans le gouvernement de ses Etats. Il exila entre autres deux Pangrans, que son Pere luy avoit principalement recommandez. Sultan Agoum sentit vivement ce coup, & reconnut, mais trop tard, qu'il étoit plus aisé de quitter un Sceptre que de ne pas se repentir après l'avoir quitté. Il ne put s'empêcher de s'en plaindre à son fils, & de luy dire, qu'il étoit surpris, que sa recommandation & les sages conseils qu'il luy avoit donnez eussent fait si peu d'impression sur son esprit; mais celuy-cy piqué de cette remontrance, qu'il prit pour un sanglant reproche, envoya ordre sur le champ, de se défaire de ces deux Seigneurs. Cela joint aux sollicitations de ses anciens sujets, qui se croyoient opprimez sous ce nouveau gouvernement & aux secretes jalousies, comme ont voulu dire quelques-uns, que semoient

Le Roy de Bantam, ayant remis la Couronne entre les mains de son fils, veut la reprendre.

T



entre eux certaines gens, qui trouvoient leur intérêt dans la mauvaise intelligence du Pere. & du fils, détermina ce Prince à prendre les armes, pour rentrer par force dans un Royaume qu'il venoit de quitter de son bon gré. Il marche donc à la tête d'une grosse armée contre son fils, qui se trouva en un moment abandonné de tous les siens, assiégé dans sa Capitale, & sur le point de se rendre ou d'être livré entre les mains du vainqueur. Comme il se vit dans cette extrémité, il résolut de risquer tout plutôt que de se soumettre à la clémence de son Pere, qu'il avoit si fort irrité.

Le jeune  
Sultran assié-  
gé par son  
pere implo-  
re le secours  
des Hollan-  
dois.

Enfin ne voyant point d'autre ressource dans son malheur, il implora le secours des Hollandois par un Javan fidèle qui se sauva à Batavia à la faveur de la nuit. Le Général Spelman vivoit encore; & comme c'étoit un homme d'un esprit vif, qui aimoit les grandes entreprises, & qui ne se gouvernoit pas par des vûes ordinaires, il fit assembler son Conseil pour délibérer sur ce qu'il avoit à faire. Tout le Conseil opinâ qu'il ne falloit point se mêler du différent qui étoit entre le pere & le fils, qu'il n'y avoit point de party à prendre entre les deux Princes, puisqu'ils étoient également leurs alliez & leurs amis, que s'ils pre-

noient la résolution de secourir Sultan Aguy, les François & les Anglois se déclareroient inmancablement contre eux, & qu'ainsi ils s'attireroient une fâcheuse guerre. Le Général eut beau leur représenter l'occasion qu'ils perdroient de se rendre maîtres d'une Place & d'un Royaume si considérables, & si fort à leur bien-séance; qu'en faisant lever le siège, ce qu'on feroit sans doute, on alloit mettre le jeune Sultan tout-à-fait dans leur intérêt, & peut-être se rendre maître de sa personne, de son Royaume & de tout le commerce de l'Isle de Java, qui étoit ce que la Compagnie avoit le plus à souhaiter. Le Conseil ne changea point d'avis pour toutes ces raisons: on soutint toujours qu'il falloit demeurer neutre.

Alors le Général qui avoit bien d'autres vûes, se servant de l'autorité souveraine qu'il a dans ces rencontres, dit publiquement qu'il vouloit secourir ce Prince son allié, qui imploroit son secours, qu'il se chargeoit de l'événement & de faire approuver son procédé par la Compagnie en Hollande. Il fait appeler aussi-tôt le Baron de S. Martin Major de Batavia, le déclare chef de cette entreprise, & luy ayant ordonné de ramasser le plus de troupes qu'il pourroit parmy les soldats de

Le Général Spelman envoie un puissant secours au Sultan Aguy assiégé.

la Garnison & parmy les Bourgeois Européens ou Indiens, il les fait mettre sur douze Vaisseaux qui se trouvèrent alors à la rade devant Batavia. Le Baron de Saint Martin ne fut pas plutôt arrivé devant Bantam, qu'il fit sa descente, où il trouva peu de résistance. Alors sans donner aux ennemis le tems de se reconnoître, il marcha droit à leurs retranchemens, & à la seconde attaque il les força à lever le siege en desordre. Après cette victoire Sultan Aguy fit ouvrir les portes, & reçut le Baron de S. Martin avec toutes ses troupes dans la Ville.

Sultan Aguy est gardé par les Hollandois.

Les Hollandois se voyant les Maîtres de la Capitale, résolurent de subjuguier tout le Royaume, & de s'assurer de la personne des deux Rois. Ils donnerent une bonne garde Hollandoise à Sultan Aguy qu'ils avoient entre les mains, sous prétexte de luy faire honneur & le mettre hors d'état d'être insulté par ses ennemis. Après quoy poursuivant leur victoire, ils emporterent l'épée à la main la Citadelle de Tangran. Le vieux Sultan s'étant réfugié dans la Ville de Carthiace, ils l'en chassèrent & taillèrent en pieces la garnison composée de 1600. Macassars, les meilleurs soldats de tous ces Barbares, qui se firent tous tuer dans leurs postes, apres une vigoureuse résistance. Ce fut en ce tems-là qu'ils prirent ce pauvre Prince

Qui cherchoit à se sauver, & le livrerent à son fils. Celuy-cy voulut d'abord punir son Père de sa révolte & le faire mourir ; mais les Hollandois luy persuadèrent de ne pas tremper ses mains dans le sang de celuy, dont il tenoit la vie. Ainsi il se contenta de le resserrer dans une prison fort étroite, sans permettre à ses femmes de l'accompagner. Il s'est néanmoins relâché sur ce dernier article, depuis qu'il s'est vû paisible possesseur du Royaume.

Quelques jours après, le jeune Roy donna ordre aux François & aux Anglois de se retirer, sous prétexte qu'ils luy étoient suspects, & qu'on luy avoit dit qu'ils favorisoient le party du Roy son Père. Les François emportèrent leurs effets & sortirent de Bantam ; mais les Anglois protestèrent contre les Hollandois de la violence qu'ils leur faisoient, sous le nom du Roy ; & sortant de la Ville, ils laissèrent tous leurs effets dans leurs Magazins. Voila ce qui a causé, entre ces deux Nations, le grand différend qui a fait tant de bruit, & qui n'étoit pas encore terminé quand nous partîmes d'Europe.

Après cette digression que nous venons de faire sur la révolution arrivée dans l'Isle de Java, il faut reprendre la suite de nôtre

Les François & les Anglois sortent de la Ville par ordre du Roy de Bantam.

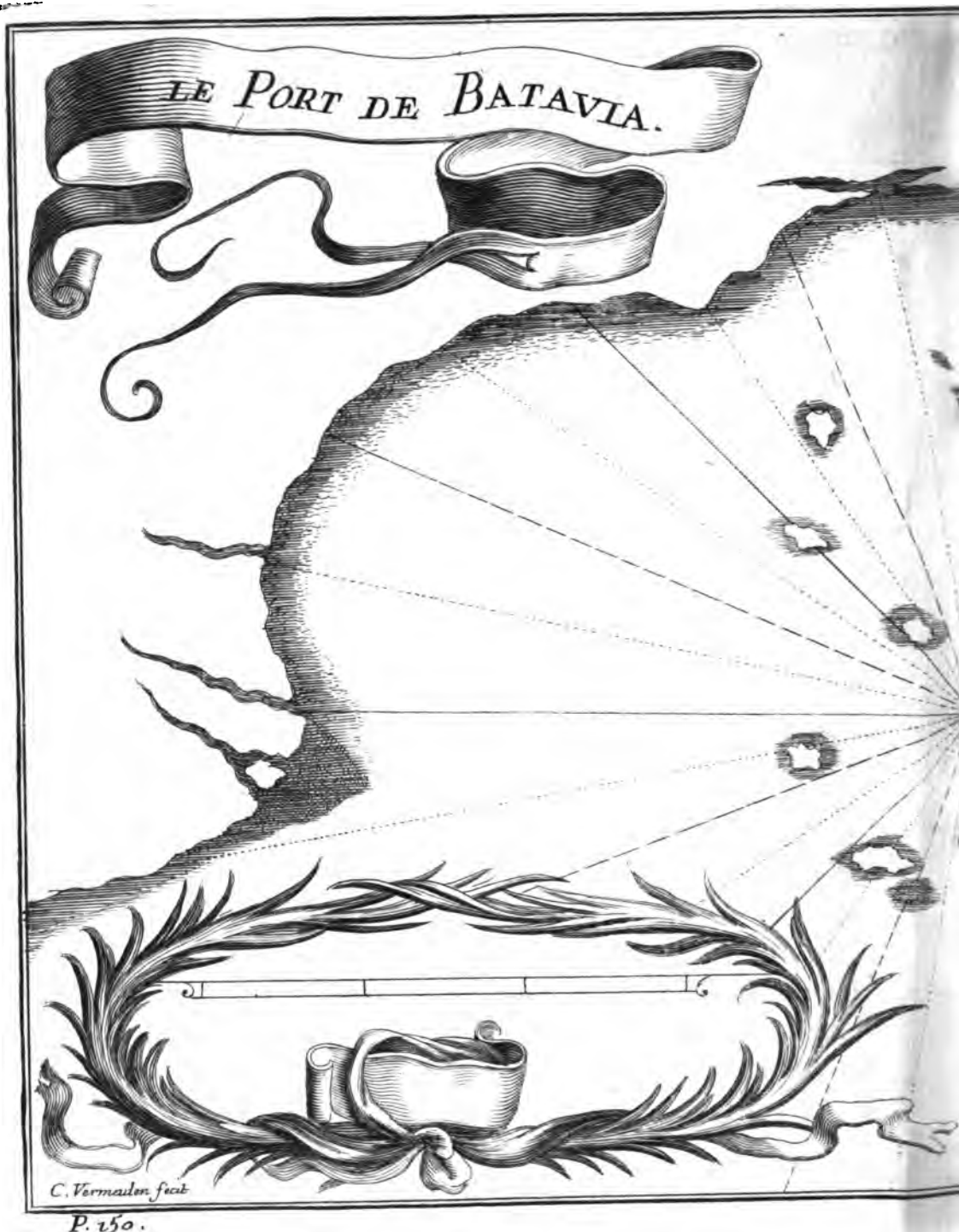
Arrivée à la rade de Batavia.

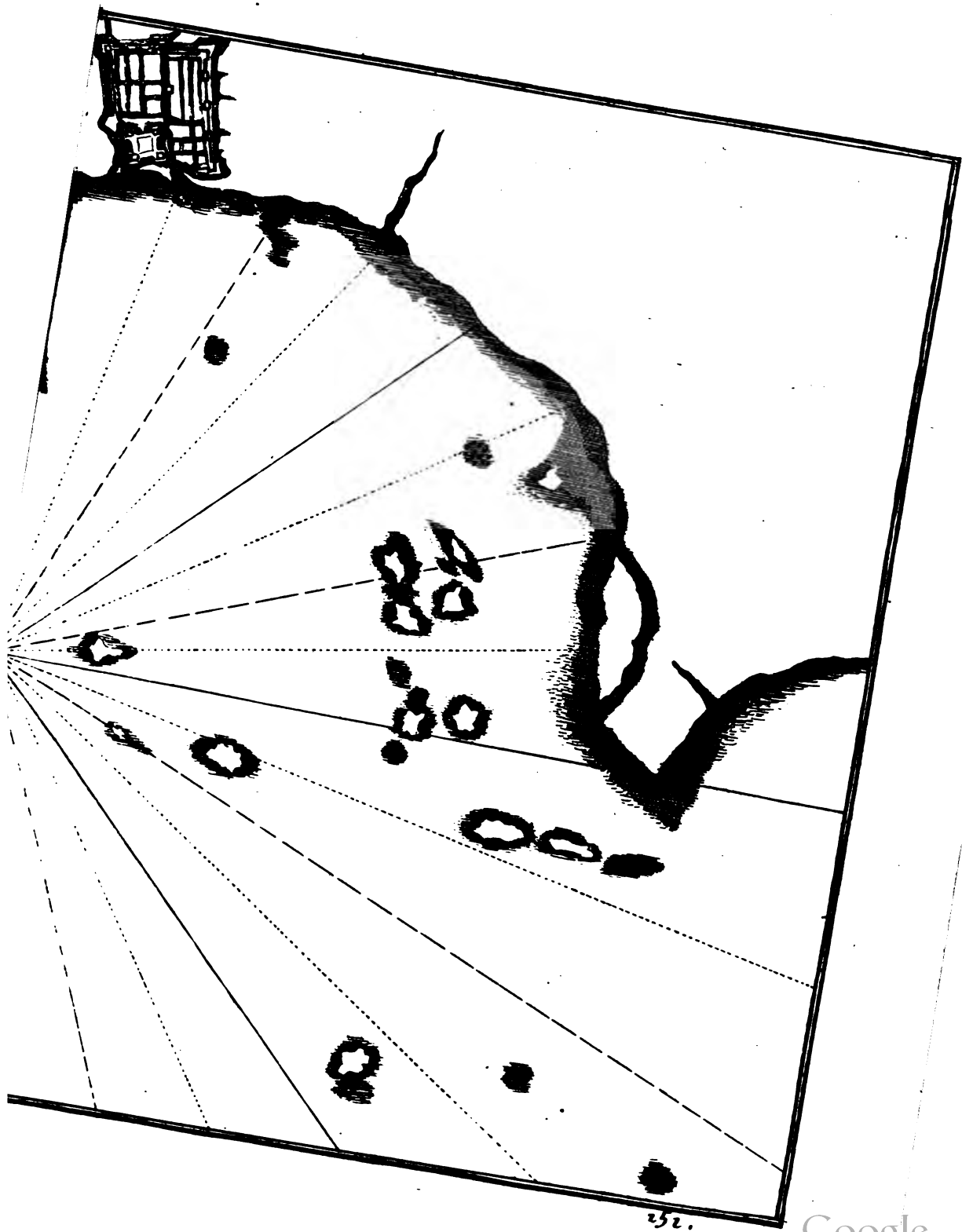
voyage. Ce fut un Samedi dix-huitième d'Aoust entre cinq & six heures du soir, que nous mouillâmes à la rade de Batavia au milieu de dix-sept à dix-huit gros Vaisseaux de la Compagnie Hollandoise avec un grand nombre de Barques que nous y trouvâmes à l'ancre. Cette rade est fort belle & fort sûre, on en peut voir la beauté dans la figure suivante.

Honêtez  
du Général  
de Batavia  
envers M.  
l'Ambassa-  
deur.

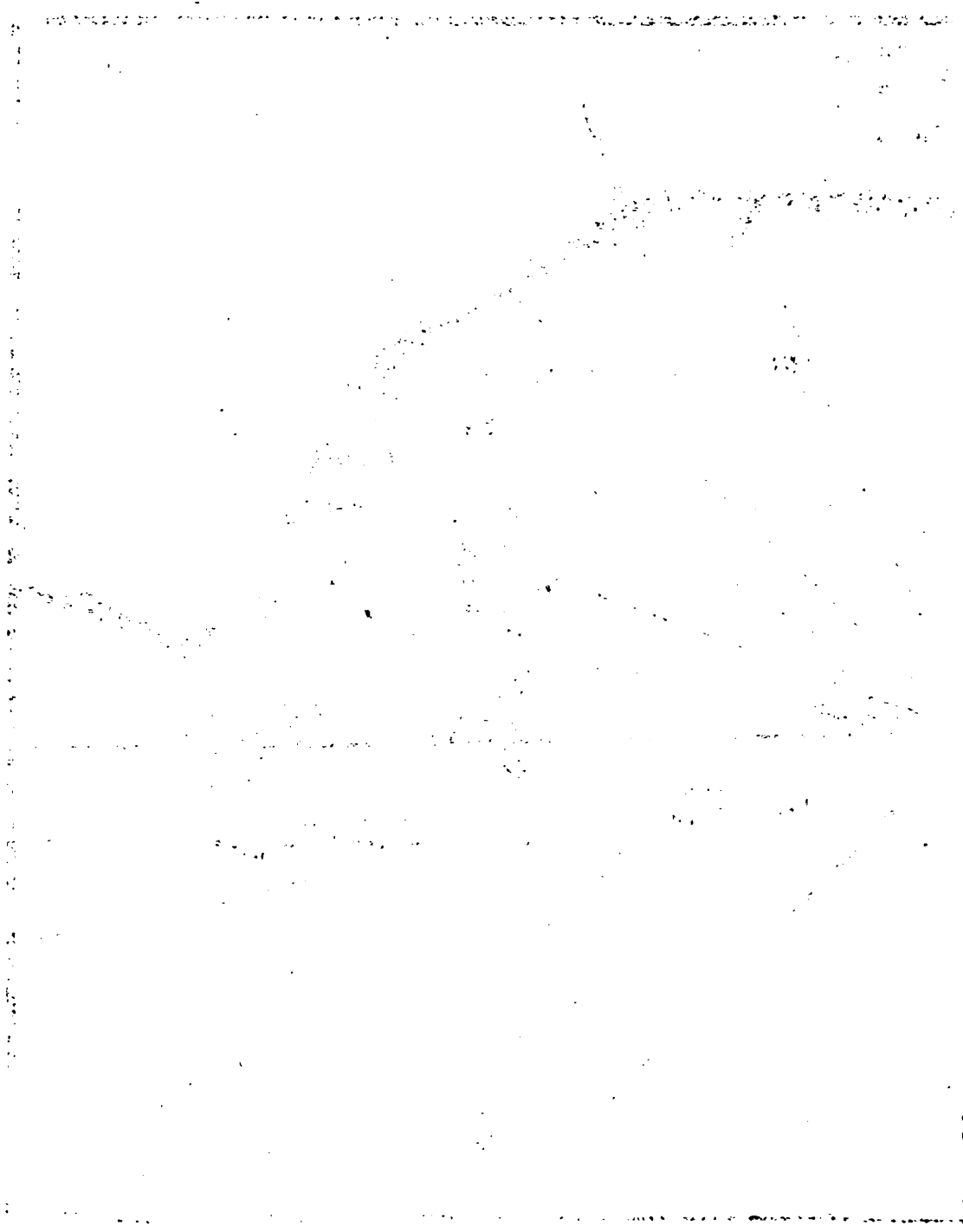
Monsieur l'Ambassadeur avoit fait partir dès la nuit précédente le Chevalier de Fourbin, pour aller complimenter Monsieur le Général de Batavie, & pour luy porter la lettre du Baron Van-Rhèden. Il nous revint joindre, lors que nous étions sur le point de mouiller, & rapporta que le Général avoit accordé tout ce qu'on luy avoit demandé. Il dit qu'on pouvoit faire du bois, & de l'eau, prendre toutes sortes de rafraîchissemens, & mettre les malades à terre; que les Hollandois donneroient un Pilote, pour nous conduire à Siam; & que quand on auroit salué la Forteresse, elle rendroit le salut coup pour coup, ce qui ne s'étoit point encore fait. Il est vray que le Général fit quelque difficulté sur ce dernier article, disant que jamais la Forteresse n'avoit rendu ce salut ny aux Anglois, ny aux Portugais, ny à aucune autre Nation, & qu'on s'étoit tou-











jours contenté de faire refalüer par le vaisseau Amiral , qui étoit à la rade. Mais sur ce qu'on luy representa, qu'il y avoit bien de la différence entre les Vaisseaux du Roy & les autres , & que si la Forteresse n'avoit point encore rendu de salut , c'est qu'elle n'avoit point encore vû de Vaisseaux du Roy. Le Général se rendit , & promit qu'en considération du Roy & de Monsieur l'Ambassadeur , il feroit rendre le salut coup pour coup pour cette fois & sans consequence. Monsieur l'Ambassadeur fut fort content dans la suite des honnêtetez de Monsieur Campiche ( c'est ainsi que s'appelle le Général ) qui luy fit faire tres-souvent des complimens par les principaux de la Ville , & luy envoya, presque tous les jours, toutes sortes de rafraîchissemens pour sa table & pour les équipages des deux Vaisseaux.

Après que le Chevalier de Fourbin eût ainsi rendu compte de son voyage à Monsieur l'Ambassadeur , & qu'il l'eust assuré que Monsieur le Général donneroit à son Excellence toutes les marques d'estime & de respect qui étoient deües à son caractère ; il fit entendre que les Jésuites ne recevroient pas dans cette Ville le bon accueil qu'on leur avoit fait au

Les Jéfui-  
tes descen-  
dent à Bata-  
via pour y  
faire des ob-  
servations.

Le bon ac-  
cueil qu'ils  
receurent des  
Officiers de  
la Comp-  
gnie de Hol-  
lande.

Cap. Il ajoûta que le Général de Batavia avoit donné des gardes à un Père de leur Compagnie venu depuis peu du Tunquin ; & qu'on l'avoit mis en maison sûre , pour avoir fecours les Catholiques qui s'adres-  
soient à luy , dans leurs besoins spirituels.

Après quelques réflexions sur ce que nous avions à faire , nous prîmes par le conseil de Monsieur l'Ambassadeur le même party , que nous avions pris au Cap de bonne Es-  
pérance, qui fut d'aller visiter M. le Général.

Nous arrivâmes à la Ville le Pere Fontenay & moy sur les dix heures du matin. L'Offi-  
cier qui étoit de garde à la porte , nous mena chez le grand Trésorier qui introduit les Etrangers auprès du Général. Apres les premiers complimens , nous luy dîmes qui nous étions , & nous le priâmes de nous présenter à M. le Général pour l'assurer de nos respects. Il nous promit que dès ce jour-là même il nous feroit avoir audience de son Excellence ( c'est le titre qu'on donne ordinairement au Général de Batavia. ) Mais comme il étoit déjà près de dix heures , & qu'on ne donnoit audience que le soir, nous voulûmes sçavoir de luy, si on ne trouve-  
toit point mauvais que nous allâssions voir un de nos Pères qui venoit du Tunquin , & qui étoit au Jardin du Général Spelman

man. Il nous dit que nous ferions tout ce qu'il nous plairoit, fans que personne y trouvât à redire, & qu'il nous donneroit son Canot pour y aller, mais que ce ne seroit qu'après dîner, parce qu'il étoit déjà tard, & en même tems il nous pressa de manger avec luy. Après l'avoir remercié de toutes ses honnêtetez, nous nous mîmes dans son canot, & nous allâmes voir le Pere Fucity dans le lieu où on l'avoit logé.

C'est une maison située hors de la Ville, mais si proche de la Citadelle, qu'il n'y a entre deux que la rivière qui sert de fossé; & comme cette rivière est par tout couverte de petits bateaux, on la passe à toute heure. Cet Edifice a été bâti par le feu Général Spelman, pour y prendre le frais pendant les grandes chaleurs de l'Esté, qui est presque continuel à Batavia, pour régaler les Officiers de la Compagnie, les Ambassadeurs, & les Envoyez des Princes ou des peuples Etrangers. Elle consiste en deux grandes galeries percées de tous côtés qui forment une double équêrre. La galerie du bout qui croise sur l'autre est extrêmement large. De toutes les deux on passe dans des Sales suivies de plusieurs cabinets, tout cela est environné de Parterres & de Jardins; à la droite il y a une Ménagerie pleine de plu-

Descrip-  
tion du lar-  
din du feu  
Général  
Spelman.

seurs fortes d'animaux, de Cerfs, de Biches, de Chevreuils, de Gazelles, d'Autruches, de Cigognes, de Canards, & d'Oyes, d'une espèce particulière. On voit à gauche des Jardins, & des Maisons de Plaisance qui appartiennent aux plus qualifiez de la Ville. Sur le derriere il y a un petit Pavillon, composé de trois chambres basses & d'une cuisine, qui est séparé des galeries par une grande cour laquelle s'étend d'un côté vers les fosses du Fort, & de l'autre jusqu'au bord de la mer. Il passe sous une des Galeries & au travers des Parterres une petite rivière qui sert à faire des reservoirs où l'on nourrit du poisson. Comme ce bâtiment n'a été fait que pour avoir du frais, il n'a rien de regulier dans le tout, quoy que chaque partie soit assez régulière. Les Parterres sont remplis de fleurs en tout tems, nous n'y envîmes point de rares, les arbres sont des orangers, des citroniers, & des grenadiers, en plein sol qui font de belles allées.

Les Jésuites François vont voir le Pere Dominique Fuciti.

Ce fut-là que nous trouvâmes le Pere Fuciti, qui ayant déjà sçu nôtre arrivée, nous attendoit avec impatience. On ne peut expliquer la joye & la consolation que nous ressentîmes en voyant ce saint homme, vénérable par sa vieillesse & par ses longs travaux dans les Missions de la Cochinchine.

ne & du Tunquin. Il étoit sorty de son Eglise le vingt-neufvième d'Octobre de l'an 1684. avec le Pere Emmanuel Fereira, qui étoit le Supérieur de la Mission. Ce fut une grande douleur pour cette nombreuse & florissante Chrétienté de les voir sortir du Pais. Il y eût bien des larmes répandues de part & d'autre. Et si les Peres ne leur avoient laissé quelque espérance de retour, ils ne se fussent jamais consolez. Jusqu'à des Mandarins idolâtres pleurèrent leur départ, & les Chrétiens conçurent tant d'averfion pour ceux qu'ils soupçonnoient d'en être cause, qu'ils ne voulurent plus se confesser, demandant sans cesse leurs premiers Maîtres & leurs anciens Pasteurs. C'est ce que nous avons appris aux Indes d'un Ecclesiastique digne de foy & fort instruit de ces sortes d'affaires.

Ces deux Peres arrivèrent à Batavia le vingt-troisième de Décembre sur un Vaiffeau Hollandois qu'une tempête éloigna de Siam, où ils avoient dessein d'aller. Le Pere Fuciti attendoit à Batavia l'occasion de passer à Siam, où il devoit recevoir par Macao les ordres de ses Supérieurs & de l'argent pour faire son voyage, avant que de retourner en Europe; le Pere Fereira étoit allé les prendre luy-même six se-

Bon traitement que les Jesuites Missionnaires du Tunquin receurent à Batavia.

Caractere  
du P. Fuciti,  
& ses tra-  
vaux Aposto-  
liques en  
divers Roy-  
aumes.

maines auparavant, & s'étoit embarqué à ce dessein sur un Vaisseau de Macao.

Le Pere Dominique Fuciti est Napolitain, il partit de Rome avec cette grande troupe de Jésuites, que le fameux Pere de Rhodes obtint du Révérend Pere Général pour les Indes. Ainsi il y avoit près de trente ans qu'il étoit dans ces Païs, où il a toujours travaillé comme un véritable Apôtre, avec un succez & une bénédiction admirable. Il a demeuré huit ans dans la Cochinchine, où il a baptisé plus de quatre mille ames de sa propre main, & seize ans entiers dans le Tunquin, où il en a baptisé dix-huit mille. Il a souffert de longues & rudes prisons : il a été huit jours & huit nuits la cangue au cou, qui est une grosse & pesante échelle, & huit ou neuf mois les fers aux pieds. Il a été condamné à mort, & s'est vu plus d'une fois à la veille du Martyre. Sa vie en est un presque continuel ; il a fait seize voyages par Mer & s'est trouvé cinq fois en danger d'être tué par les Infidèles : il a demeuré dix ou onze ans au Tunquin sans oser paroître, se tenant caché le jour dans un petit Bateau, & faisant la nuit ses excursions par les Villages du Royaume, visitant les Chrétiens tour à tour, prêchant, catéchisant,

baptisant & adminiftrant les Sacremens avec des travaux infinis.

Ce n'est pas de luy que nous ſçavons toutes ces choſes. Il eſt humble & modeſte & nous avons remarqué en luy de grandes vertus pendant nôtre ſéjour à Batavia & à Siam. Nous avons été ſur tout charmez de ſa douceur envers tout le monde, de ſa retenue à parler de ceux qui l'ont perſécuté avec le plus de violence, de ſon union continuelle avec Dieu, de ſa dévotion tendre qui le fait fondre en larmes toutes les fois qu'il dit la Meſſe, ou qu'il l'entend, de ſa patience à tout ſouffrir ſans ſe plaindre, & de ſon zèle pour le ſalut des ames. Enfin c'eſt un homme vraiment Apoſtolique, & qui recevroit des éloges à Rome où il eſt appelé pour ſe juſtifier, ſi ſes vertus y étoient connues comme elles ſont aux Indes.

Dés qu'on ſçut à Batavia l'arrivée de ces deux Peres, non ſeulement les Portugais qui y demeurent, mais encore les Catholiques des autres Nations qui y ſont, à ce qu'on nous a dit, en grand nombre, venoient tous les jours les voir, aſſiſtoient à leurs Meſſes les Fêtes & Dimanches, & ſe confeſſoient à eux. Quelque tems après le Pere Fereira partit dans un Vaiſſeau Portugais pour aller à Macao, où le Pere Fucity ne crut pas devoir l'accompagner, de crainte

V iij

Empreſſement des Catholiques de Batavia, pour recevoir les Sacremens.



que les Magistrats de cette Ville ne le contraignissent de retourner au Tunquin avec les Ambassadeurs qu'ils y vouloient envoyer, parce que ce Père y est extrêmement connu & respecté. Le zele des Catholiques fit trop d'éclat à Batavia, & l'affluence du monde qui venoit chez le Père Fucity fut si grande, que les Ministres Protestans firent des plaintes à Monsieur le Général, de ce qu'un Jésuite faisoit publiquement l'exercice de la Religion Catholique dans Batavia : Quoy qu'on y permette celui du Mahometisme, & même les sacrifices publics que les Idolâtres font à leurs Dieux, sans que les Ministres en fassent aucun scrupule aux Magistrats. Sur leurs remontrances, Monsieur le Général mit une sentinelle à la porte du Père, pour empêcher les Catholiques d'entrer chés luy, & le fit prier de ne sortir pour aller en ville, qu'avec un garde qui l'accompagnast par tout.

Après avoir long-temps entretenu le Père Fucity, nous retournâmes chés le grand Trésorier, croyant que l'heure de l'Audience approchoit. Sur les quatre heures apres midy nous entendîmes les tambours, les fifres & les trompettes de la Forteresse dont nous n'étions pas fort loin. Alors Monsieur le Trésorier nous dit, que nous pouvions

partit pour aller au Palais de son Excellence. Il nous prit dans son bateau, & voulut à toute force se placer au dessous de nous. Nous fîmes bien-tôt rendus au Palais, où nous trouvâmes qu'on faisoit la revue des Gardes de Monsieur le Général, en sa présence, dans une grande cour. Il y avoit quatre compagnies à pied & deux à cheval, d'environ cent hommes chacune, tous gens de bonne mine, bien armés, & habillez de la même couleur. Leur casaque étoit jaune, la culotte rouge & fort large, & ils avoient tous des bas de soye. Les Gardes à cheval étoient montés sur des chevaux de Perse, qui ne sont pas à la vérité fort grands; mais qui sont pleins de feu & déchargés de taille. Ces chevaux paroissent être mal en bouche, pesans à la main, & portent la tête toujours au vent; mais je croy que ces défauts viennent de leurs mords, & de ce qu'ils sont mal dressés.

La revue étant finie, nous montâmes par un escalier de pierre qui est au dehors, dans une grande Salle, où nous trouvâmes des Gardes & des Pages de Monsieur le Général, tous habillez de la même manière, avec cette seule différence, que les derniers ne portent point d'épée. M. le Trésorier nous pria de l'attendre dans cette Salle, jus-

Le Géné-  
ral de Bata-  
via reçoit  
les Jésuites  
avec beau-  
coup d'hon-  
nêteté &  
de bonté.

qu'à ce qu'il eût parlé à Monsieur le Général. Un moment après il revint, & nous mena par une galerie dans une autre Salle, qui n'étoit pas à beaucoup près si grande que la première. Nous y trouvâmes Monsieur le Général avec cinq ou six de ses amis, dont deux parloient fort bien François. On ne peut pas recevoir plus d'honnêteté & de marques d'amitié que nous reçûmes de luy dès cette première audience. La joye qui paroissoit sur son visage, ses manières caressantes, & ses discours obligants nous faisoient assés connoître la sincérité de son cœur & de ses sentimens pour nous. Il se fit lire nos Lettres Patentes de Mathématiciens du Roy, & nous pria de luy raconter les observations que nous avions faites au Cap de Bonne-Espérance, ne cessant de nous louer devant tous ces Messieurs qui l'accompagnoient.

Quand il eut appris que M. le Baron Van-Rhêden nous avoit logé au Cap, & la manière dont il nous avoit reçûs & régalez, il nous protesta qu'il ne luy céderoit pas cet avantage, & que si nous avions dessein de mettre pied à terre, il nous prioit d'aller loger avec le Père Fucity, à qui pour l'amour de nous il donna toute sorte de liberté dès ce jour-là. Il ajouta que le lieu étoit fort avantageux

geux pour faire des observations; qu'on y voyoit d'un côté la mer, & de l'autre une vaste pleine à perte de vûë; & qu'enfin si le tems étoit favorable & qu'il y eût quelque belle observation à faire, il vouloit y assister.

Nous répondîmes le mieux que nous pûmes à toutes ses bontez, en l'assurant que le Roy en seroit informé, & que Monsieur l'Ambassadeur y prendroit part. Enfin après un entretien de trois heures, qui ne fut interrompu que par le Thé, les Confitures & les fantez du Roy, de la Maison Royale, de Monsieur l'Ambassadeur & les nôtres qu'il nous porta, il nous permit avec peine de nous retirer. Il nous conduisit jusques au bout d'une grande galerie par où on entre dans la première sale, & ordonna à un Gouverneur de Province & à Monsieur le Trésorier de ne nous point quitter que nous ne fussions au Jardin du Général Spelman, où nous devions loger. En sortant de la sale nous trouvâmes un Carosse, avec deux Pages qui portoient des flambeaux pour nous mener. Malgré toutes nos résistances il fallut obéir, & ce fut un spectacle nouveau, de voir deux Jésuites dans le Carosse du Général traverser la Capitale des Indes.

Nous nous rendîmes bien-tôt à notre lo-

gis où le Pere Fuciti nous attendoit , & il ne fut pas peu étonné de nous y voir arriver en cet équipage. A peine y étions-nous , qu'on nous apporta un grand souper du Palais de M. le Général , lequel nous fit servir durant tout le tems que nous fûmes à Batavia une grosse table de douze couverts par ses Officiers, en Porcelaine fine & en vaisselle d'argent , avec toute la propreté , la délicatesse & l'abondance imaginable.

Le lendemain le Père Fuciti pria le Père Supérieur de le mener à bord , & de le présenter à Monsieur l'Ambassadeur pour l'assurer de ses respects & le remercier de l'intérêt qu'il avoit bien voulu prendre à sa liberté. Nous y fûmes conduits tous trois dans la Chaloupe de Monsieur le Général , qui nous fit dire qu'il nous l'abandonnoit pour nous en servir toutes les fois que nous en aurions besoin.

Les quatre Pères qui étoient demeurez à bord étoient en peine de nous ; parce que nous n'avions pû leur faire sçavoir de nos nouvelles , & qu'ils craignoient qu'il ne nous fût arrivé à Batavia quelque chose de désagréable. Mais ils furent bien surpris lorsqu'ils nous virent revenir dans une Chaloupe magnifique avec un grand Pavillon Hollandois & toutes les marques

de grandeur qui accompagnent le Général, à la réserve des Gardes. Monsieur l'Ambassadeur à qui nous rendîmes compte de ce qui s'étoit passé, reçut le Père Fuciti avec beaucoup de bonté, & luy offrit de le faire passer à Siam. Monsieur de Vaudricourt en usa à son égard de la même manière; ainsi il fut résolu sur l'heure que ce Père s'embarqueroit avec nous pour faire le reste du voyage.

Un moment après il falut retourner à terre avec quelques instrumens, pour faire des observations la nuit suivante. Mais le Ciel fut si couvert la nuit & le jour durant tout le tems que nous demeurâmes à Batavia, que nous ne pûmes en faire que très-peu, encore ne nous parurent-elles pas assez sûres pour les donner au public.

En descendant de la Chaloupe nous allâmes tous six avec le Père Fuciti visiter M. le Général. Il nous reçut avec les mêmes marques de bien-veillance, que le jour précédent. Il est vray qu'il se plaignoit un peu de la conduite du Père Fuciti, qu'on luy avoit rendu suspect à cause de son zèle à assister & à instruire les Catholiques; ajoutant qu'il étoit obligé de tenir la main à l'exécution des Loix établies par la Compagnie des Indes; qu'il croyoit que nous ne

trouverions pas son procédé, ny malhon-  
nête ny injuste ; qu'il nous prioit de garder  
des mesures , & de nous comporter de telle  
sorte à l'égard des Catholiques , qu'on ne  
luy pût pas reprocher les marques d'estime  
& d'amitié qu'il nous avoit données & qu'il  
nous donneroit dans toutes les occasions.  
Nous répondîmes en Portugais , que son  
Excellence seroit contente de nôtre con-  
duite , & qu'elle n'auroit jamais lieu de se  
repentir des graces dont elle nous avoit  
comblée jusques-icy , & dont elle voudroit  
bien nous honorer à l'avenir.

La conversation tomba ensuite sur di-  
verses choses , on parla de nouvelles , &  
sur tout du Roy , dont la gloire , la gran-  
deur , la sagesse , & toutes les autres rares  
qualitez sont connues & admirées jusques  
au bout du monde. Monsieur le Général  
prenoît tant de plaisir à nous en entendre  
parler , qu'il ne nous permit de nous retirer  
que vers la nuit , quoyque nous fussions a-  
vec luy dès quatre heures après midy. Il  
nous fit voir diverses curiositez du Japon ,  
entre autres deux Figures humaines d'une  
espèce de Plâtre , très-bien faites & vêtues  
de Soye à la manière des Japonnois : l'une  
d'un Seigneur & l'autre d'une Dame. Il  
nous montra aussi certains arbres dont le

pieu est enfoncé dans des pierres trouées & fort poreuses où les racines s'insinuent de telle sorte qu'elles tirent toute leur nourriture de l'eau qu'on verse dessus de tems en tems.

Quand nous n'aurions pas toutes les obligations que nous avons à Monsieur Cam-  
 piche Général de Batavia, nous ne pour-  
 rions en dire que du bien : son mérite l'a  
 élevé par degrés à la première Charge des  
 Indes, qu'il remplit aujourd'hui si digne-  
 ment, après avoir été trois fois Président  
 pour la Compagnie au Japon. Il est âgé  
 d'environ cinquante ans, d'une taille un peu  
 au dessus de la médiocre, honnête homme,  
 sincère, circonspect, & parlant peu, mais  
 judicieusement & à propos. Ces qualitez  
 jointes à un air doux & à des manières po-  
 pulaires luy ont attiré l'amour de sa Nation  
 & l'estime des Etrangers, tant Européens  
 qu'Indiens. On nous a dit qu'il avoit dans  
 son Cabinet quelques Tableaux, entre au-  
 tres un de JESUS-CHRIST priant au Jar-  
 din des Olives, avec ces paroles écrites de  
 sa propre main, *Anima mea Christus est.*

Les jours suivans nous allâmes visiter  
 les principaux Officiers de la Compagnie  
 des Indes. Il n'y en eut pas un qui ne nous  
 fit de grandes honnêtetez; plusieurs même

Caractère  
 du Général  
 de Batavia.



nous rendirent visite au Jardin de la Compagnie. Nous fûmes aussi visitez par les Catholiques de toutes sortes de conditions , qui demandoient à recevoir les Sacremens , mais pour ne pas déplaire au Général , & ne point attirer d'affaires aux Catholiques , on donna rendez vous à nôtre bord à ceux qui pouvoient y venir , & on confessa les autres si secrettement , soit chez eux , soit dans le lieu où nous étions , que cela ne fit aucun éclat. Le Pere Fuciti sur tout ne se reposa guères pendant tout le tems que nous demeurâmes avec luy. Car ayant eu à nôtre arrivée la liberté d'aller par tout , il étoit occupé depuis le matin jusques au soir à consoler & à confesser de côté & d'autre tous ceux qui avoient besoin de son secours.

L'Exercice de la Religion Catholique est le seul que l'on défend à Batavia.

Il est de la Religion Catholique à Batavia & dans les Indes , de la domination Hollandoise , comme dans la Hollande. L'exercice de toutes sortes de Sectes , & même de l'Idolâtrie y est permis , pourvu qu'on paye un certain tribut aux Magistrats. Il n'y a que la Religion Catholique qui soit défendue , non pas qu'ils la jugent la plus mauvaise , mais parce qu'ils la croient la plus dangereuse , & qu'ils craignent , que plusieurs qui ne préfèrent pas

leur intérêt à leur salut , ne l'embrassassent s'ils la connoissoient.

On nous assûra que depuis quelques mois les Portugais , qui sont en grand nombre , avoient offert une grosse somme à la Compagnie des Indes , pour avoir permission de bâtir une Eglise Catholique , ou dans la Ville , ou dans quelques Faux-bourgs , & qu'ils s'engageroient de payer encore , outre cela, seize mille écus tous les ans. Cette affaire ayant été proposée au Conseil des Indes , a été renvoyée en Hollande aux Chefs de la Compagnie , mais on n'espère pas qu'ils accordent cette grace aux Catholiques , de crainte , dit-on, qu'ils ne devinsent les Maîtres à Batavia. Il y a quatre Temples , deux où l'on fait tous les Dimanches le Prêche en Hollandois , un dans le Fort & l'autre dans la Ville. Un troisième où on le fait en Portugais , qui est la Langue la plus ordinaire du Pais. Le quatrième est pour les François , dont le nombre est assez considérable.

Pour ce qui est de Batavia , c'est la Ville la plus agréable de toutes les Indes, & elle passeroit pour très-belle en Europe. Les Hollandois l'ont bâtie à plaisir , dans le dessein d'en faire la Capitale de leur Empire. Les rues y sont longues & larges , toutes tirées

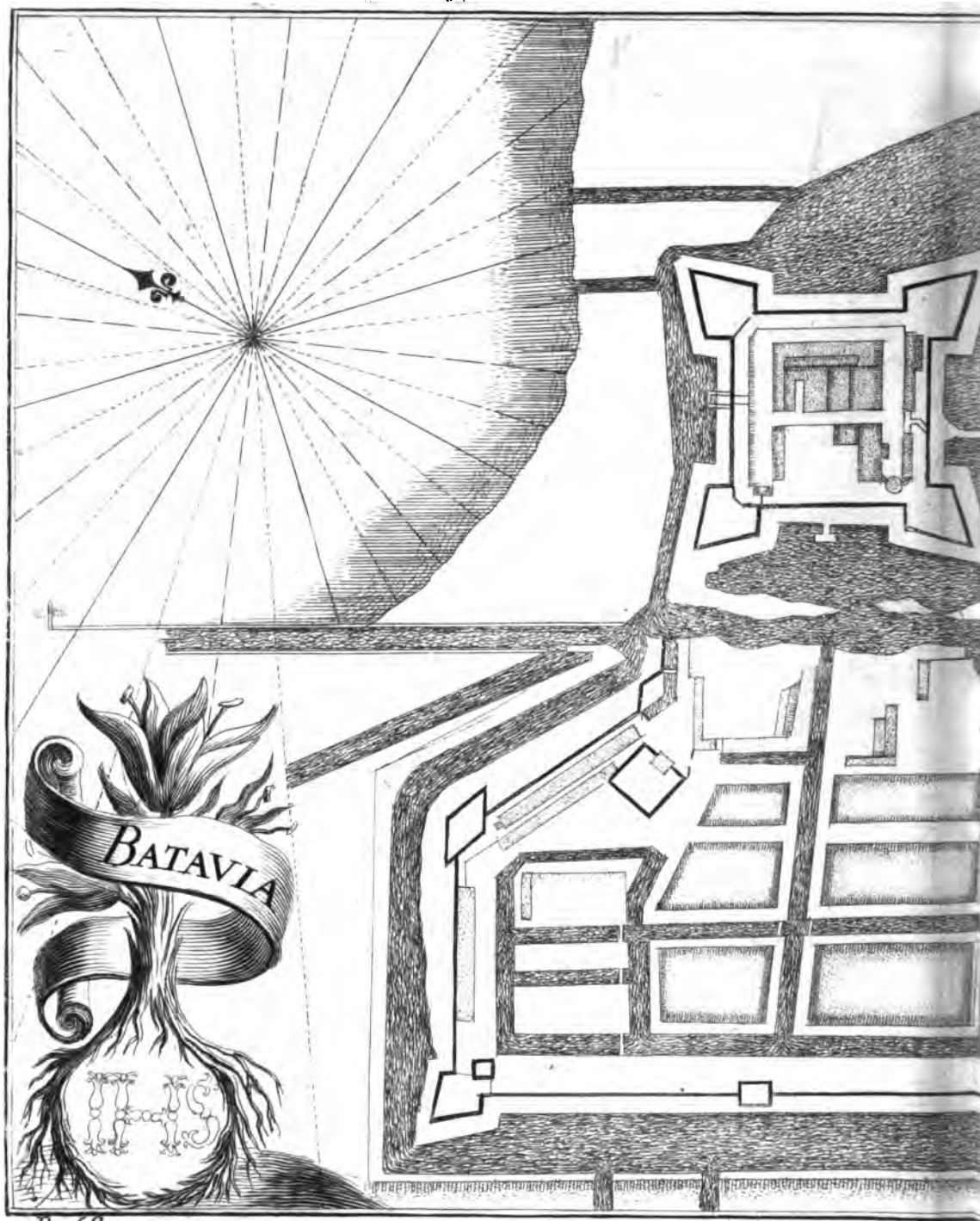
Description  
de Batavia.

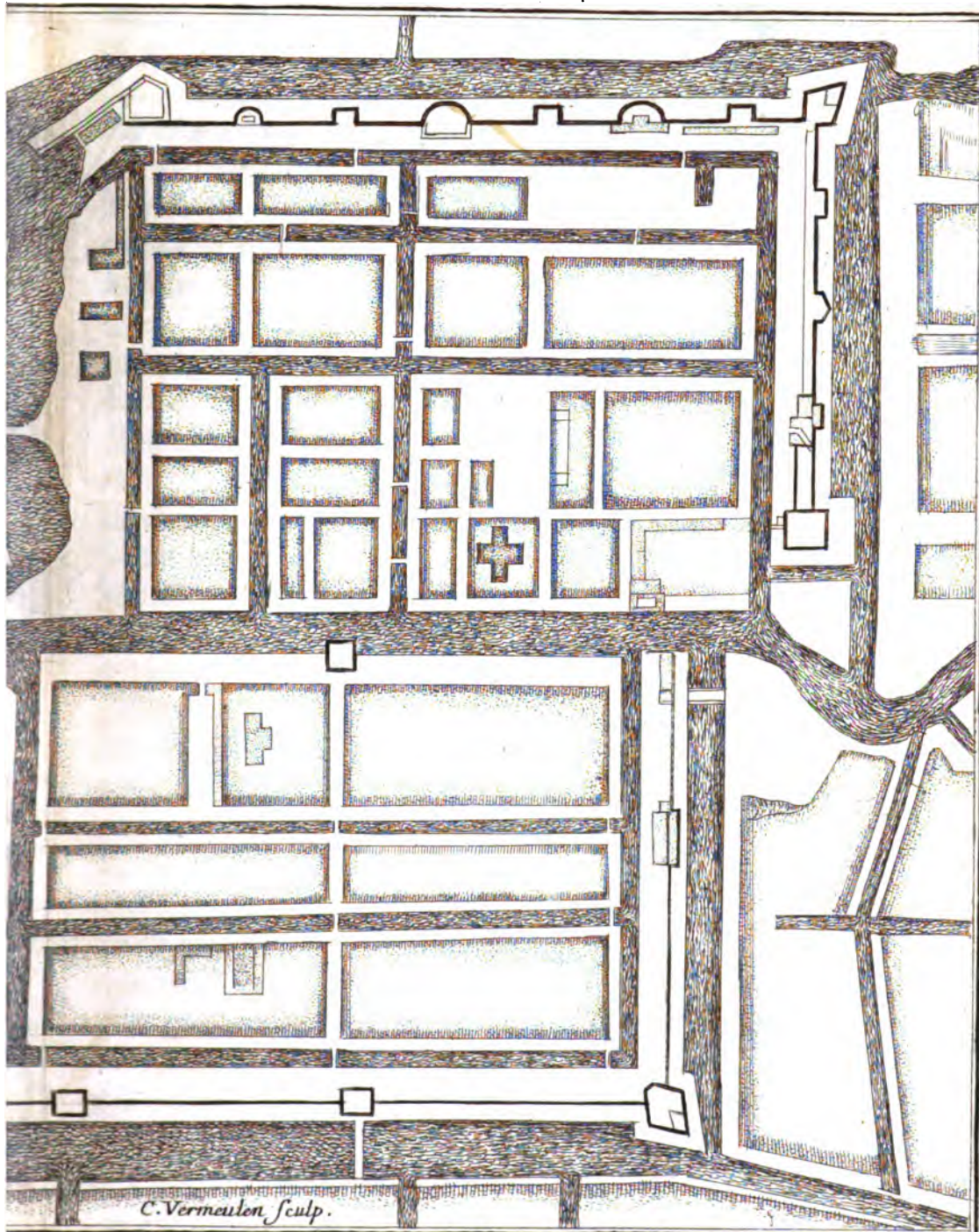
au cordeau , entre deux allées d'arbres du pays toujours verts : la plupart même sont partagées en chemins fort unis, & en beaux canaux revêtus que remplit en toute saison une grande Rivière qui se vient jeter dans la Mer en cet endroit.

On a conduit les eaux de cette rivière dans les Fosses de la Ville & de la Forteresse, & presque dans toutes les rues, sans beaucoup de dépense, parce que le terrain est égal & aisé à remuer. Cet ouvrage est un grand ornement pour la Ville & une grande commodité pour les Habitans, qui peuvent à leur choix aller à pied ou en bateau & se promener, quelque tems qu'il fasse. Car on marche pendant la chaleur à l'ombre des arbres, & les rues y sont tellement disposées, par la pente qu'on leur donne vers le canal, que l'eau s'y écoule à mesure qu'elle tombe. Les maisons sont encore plus propres que les rues, elles n'ont rien à la vérité ny au dedans ny au dehors de fort magnifique, mais elles sont jolies & commodes. Tout y paroît riant, les murailles sont blanches comme la neige, on n'y voit pas la moindre tache, non plus que sur les meubles, qui sont polis & luisans comme des glaces de Miroirs.

Quoyque Batavia ne soit qu'à six degrez de











de la Ligne , & par conséquent dans un climat fort chaud , les maisons y sont bâties de telle manière , qu'on y a toujours du frais par le moyen de certaines petites cours pratiquées dans le milieu , où le Soleil ne donne qu'à midy durant huit ou neuf mois de l'année. Elle est fortifiée à l'Européenne , entourée de Fosses pleins d'eau & dans un terrain tout coupé de canaux , ce qui la rend difficile à assiéger. La Citadelle a quatre Bastions revêtus avec un grand nombre de Canons de Fonte verte. On y entretient une bonne Garnison , non seulement pour la défendre des Indiens ou des Européens , & pour secourir les autres Places , en cas de besoin : mais encore pour faire voir la puissance & la grandeur de la Compagnie aux Ambassadeurs & aux Princes qui y viennent de toute l'Inde. Le circuit de Batavia est fort grand , & elle ne laisse pas d'être extrêmement peuplée de toutes sortes de Nations , de Malais , de Maures , de Chinois , qui payent tribut par tête , pour exercer librement le commerce. Les derniers y sont au nombre de quatre à cinq mille , dont la plupart s'y retirèrent pour ne se pas soumettre aux Tarrares quand ceux-ci se rendirent Maîtres de la Chine. Comme les Chinois sont laborieux



& adroits , ils font tout valoir à Batavia , & fans leur secours il seroit difficile d'y vivre commodément. Ils cultivent les Terres, il n'y a guères d'autres Artisans qu'eux ; en un mot ils font presque tout. Il y en a de fort riches ; on nous dit qu'il en étoit mort un depuis peu qui avoit laissé un million d'argent monnoyé.

Ayant sçû d'un Soldat Catholique , que ces Peuples avoient leur Temple & leurs Sepulchres à une demie lieüe de Batavia dans les Terres, nous le priâmes de nous y mener pour voir leurs cérémonies. Dans cette promenade nous vîmes à loisir les avenues de la Ville. Ce sont des allées à perte de vûë , d'une largeur extraordinaire. Elles sont bordées des deux côtez de certains Bois toujours verts beaucoup plus droits & du moins aussi élevez que nos plus grands Bois de haute Fûtaye , ornées de maisons de plaifance & de jardins bien entretenus , qui appartiennent aux principaux Bourgeois. En sortant de Batavia nous trouvâmes trois ou quatre de ces allées qui aboutissoient toutes à la porte principale par laquelle nous étions sortis, nous prîmes celle du milieu , qui nous devoit conduire à nôtre terme. Si les autres portes qui regardent la Campagne ont

d'aussi belles avenues que celle-cy , on ne peut rien s'imaginer de plus agréable.

A une demie lieuë nous trouvâmes le premier Cimetière des Chinois dans un Bois taillis, où ils avoient pratiqué diverses petites routes, qui mènent toutes à des Sepulchres différens. C'est-là où l'on enterre les Chinois de basse naissance, aussi le lieu est un peu en desordre & les Tombeaux n'ont rien de magnifique. A quelques pas de-là est situé le petit Fort de Jacatra. Il a quatre Bastions, qui ne sont point revêtus, avec un méchant Fossé. Les Hollandois y entretiennent cinquante à soixante hommes de Garnison. Au de-là de ce Fort nous entrâmes dans un Bois, ou plutôt dans une grande Campagne pleine d'une infinité de collines toutes couvertes de Boccages semez de tous côtez, ce qui faisoit un effet assez agréable à la vûë, & c'est dans ce second Cimetière où les Bonzes Chinois enterrent les gens de qualité de leur Nation. Sur le haut d'une de ces collines je vis un Cabinet de feuillage fort bien pratiqué avec une table au milieu & des bancs à l'entour, où près de quarante personnes peuvent tenir commodément. On y voit diverses Idoles fort petites & grotesques, suspenduës aux branches qui couvrent ce

Y ij

Cabinet. On dit que les Bonzes font là des festins pour les morts , & qu'ils leur font apporter à manger. La plupart de ces Tombeaux sont autant de petits Mausolées fort propres & fort jolis. On peut voir la Figure d'un des plus beaux dans la Vignette qui est au commencement de ce Livre , d'où l'on pourra juger des autres , parce qu'ils se ressemblent tous , avec cette différence que quelques-uns ont des Dragons au lieu de Lions , & qu'ils ont plus ou moins de marches & de hauteur à proportion de leur magnificence.

Etant sortis du Cimetière nous entendîmes des Timbales & des Clochettes , nous allâmes au bruit & nous nous rendîmes au Temple des Chinois , où leurs Prêtres étoient assemblez pour y faire un sacrifice. Ce Temple est à peu près bâti , comme nos petites Eglises au dehors & au dedans. A l'entrée étoit un porche assez grand & couvert de tous côtez. C'est-là où s'entretiennent les Chinois qui assistent aux Sacrifices, ils y causent , ils y mangent, ils y boivent avec liberté , & ne font point de difficulté d'y inviter les étrangers. Nous ne voulûmes pas accepter le Betel & l'Areke qu'ils nous présentèrent de peur qu'ils n'eussent été offerts aux Idoles. En effet aux deux côtez de la porte

du Temple sous le porche il y avoit comme deux especes d'Autels avec leur gradin, chargez de pyramides, de confitures de toutes sortes, de Bétel & d'Areke en cinquante ou soixante porcelaines grandes comme des asfiettes, qu'ils presentent à leurs Idoles avant que de les donner à leurs Bonzes ou de les manger eux-mêmes. On voyoit sur ces gradins diverses statues d'hommes & d'animaux différens. Au milieu des Figures d'hommes il y en avoit une qui représentoit un Bonze avec une barbe fort noire & fort longue, lisant attentivement dans un Livre qu'il avoit fort près de ses yeux, comme s'il eut eu la vue basse. Auprès de luy étoit un autre Docteur avec une barbe blanche, & un espèce de surplis, qui paroissoit parler en public. En entrant dans le Temple nous vîmes sept ou huit Prêtres revêtus de leurs habits Sacerdotaux, assez semblables aux nôtres. Celui qui paroissoit le Supérieur, étoit au milieu, & toujours accompagné de deux ou de quatre qui faisoient avec luy les mêmes cérémonies. Derrière eux étoient deux ou trois Ministres qui faisoient de tems en tems de profondes inclinations de corps jusqu'à terre, quand les autres en faisoient de médiocres, & deux autres enfin qui avoient deux clo-

chettes à la main.

Dans un coin auprès de la porte, il y avoit un Timbalier qui frappoit sur des Timbales, au son desquelles & de quatre clochettes que tenoient deux Prêtres qui assistoient le Supérieur, tous sortoient en cadence d'auprès de l'Autel d'un pas lent & modeste, faisant quelques tours, tantôt se suivant les uns les autres, tantôt se mettant en rond, & chantant toujours d'une manière qui n'est pas désagréable.

Pendant le Sacrifice il y eust deux Ministres qui se détacherent de l'Autel, & qui allumèrent des pastilles & des chandelles sur tous les Autels. Car outre le principal Autel qui étoit dans le fond de la Chapelle, il y en avoit encore un à la gauche. Lors qu'ils s'approchoient ou qu'ils se retiroient des Autels, ils faisoient de profondes inclinations. Comme les Chinois parurent étonnez de nous voir, nous leur dîmes que nous étions des Prêtres du Dieu du Ciel & de la terre, & que nous allions à la Chine prêcher l'unique & la véritable Religion; ils nous firent entendre qu'ils sçavoient qu'il y avoit dans leur pays beaucoup de nos Peres qui étoient fort habiles Docteurs, & en grande estime auprès de l'Empereur & des Grands du Royaume. Nous voulions voir tout jusqu'à la fin, mais

ayant appris que ce Sacrifice se faisoit pour chasser le Diable du corps d'un malade, & que la cérémonie dureroit jusqu'au soir; après avoir demeuré là près d'une heure, nous nous retirâmes avec beaucoup de compassion de l'aveuglement de ces peuples, & un grand desir de travailler à la conversion de leurs compatriotes.

Le vingt-quatrième jour d'Aoust, veille de Saint Louis, Monsieur l'Ambassadeur fit la civilité à Monsieur le Général de le faire avertir qu'il ne fut pas surpris s'il entendoit le soir tirer du canon à la rade, que c'étoit la coutume des Vaisseaux du Roy d'honorer la Fête de Saint Louis par ces fortes de réjouissances. Monsieur l'Ambassadeur avoit chargé un autre Jésuite & moy de cette commission, nous allâmes au Palais, Monsieur le Général étoit au Conseil. Dès qu'on l'eût averti que nous l'attendions, il vint à nous & nous luy fîmes nôtre compliment de la part de Monsieur l'Ambassadeur. Il se sentit fort obligé de cette honnêteté, disant que les François se distinguoient par tout, & que les Anglois n'avoient pas eu pour luy les mêmes égards. Il nous demanda si c'étoit le jour de la naissance du Roy, parce qu'il vouloit prendre part à nôtre réjouissance, & témoigner ses respects à ce grand Mo-

narque par la décharge de toute l'artillerie de la Forteresse & des Vaisseaux. Mais ayant sçû que nous honorions par cette marque publique de joye la Fête de Saint Louïs Roy de France, dont le Roy portoit le nom; je suis bien fâché, mes Pères, nous dit-il, que je ne puisse faire en l'honneur de Saint Louïs ce que j'eusse fait de tout mon cœur pour honorer Louïs le Grand. Nous prîmes congé de luy, il nous fit mille offres de services, & il nous obligea de luy promettre que nous ne confierions nos dépêches qu'à luy seul, & que nous ferions la même chose quand nous écrivions de la Chine en France; qu'il vouloit se charger de cette commission pour entretenir commerce avec nous. Nous usâmes de la liberté qu'il nous donnoit, le chargeant de nos lettres à nôtre départ. Etant sortis du Palais nous allâmes droit à bord pour rendre compte de tout cela à Monsieur l'Ambassadeur, & pour confesser des Catholiques qui devoient s'y rendre le lendemain matin. Lorsque nous fûmes à trois portées de mousquet de l'Oyseau, nous luy vîmes tirer dix-sept coups de canon & treize à la Maligne, qui furent suivis dans l'un & dans l'autre Vaisseau de plusieurs cris de Vive le Rôy & de quelques décharges de mousqueterie.

Nous

Nous apprîmes à Batavia que l'entrée de la Chine n'est plus si fermée qu'elle étoit autrefois, & que l'Empereur vouloit éprouver si la liberté du commerce qu'il permettroit, n'augmenteroit point les richesses de son Empire. On dit que les Hollandois se sont servis de cette occasion, qu'ils ont envoyé cette année une solennelle Ambassade avec des presens vers l'Empereur de la Chine pour avoir la liberté du commerce dans ses Etats, & que les Anglois sur cette nouvelle avoient aussi envoyé un de leurs Vaisseaux à Chinchin ; mais qu'on n'avoit pas voulu laisser mettre pied à terre, à ceux qui étoient dedans, & qu'ils furent obligés de se retirer après avoir perdu leur tems, leur frêt & leur marchandise.

Le Dimanche au soir, qui étoit le vingt-cinquième d'Aoust, tous ceux qui étoient à terre eurent ordre de se rendre incessamment à bord. Avant que de nous embarquer nous allâmes tous sept au Palais de Monsieur le Général pour prendre congé de luy, & le remercier de toutes ses honnêtetés. Nous luy promîmes d'en conserver un éternel souvenir, & de prier Dieu de luy en rendre la recompense en l'autre vie. Il nous dit mille choses obligeantes, & s'adressant au Père Fuciti ; J'avois espéré, mon

Z



Père, luy dit-il, que je vous ferois conduire à Siam sur un de nos vaisseaux; mais puisque vous ne voulez pas vous séparer de vos Peres, je ne m'opposeray point à vôtre dessein. Je vous prie encore une fois de me donner les occasions de vous servir. Après mille actions de grâces, nous prîmes congé de luy tout pénétrés de reconnoissance. Il nous envoya le lendemain son canot pour nous remener à bord, apres l'avoir fait remplir de biscuit fin, de poisson sec, de fruits, & d'autres provisions pour le Père Fuciti. Il sçavoit bien que nous étions traittez magnifiquement par Monsieur de Vaudricourt à la table de Monsieur l'Ambassadeur, & que nous ne manquions de rien; mais il ne sçavoit pas qu'on dût faire la même grace au Père Fuciti. Avant que de partir de Batavia, nous nous informâmes du Gouvernement des Hollandois dans les Indes. En voicy les principales particularitez.

Le Généralat est la première Charge: elle donne droit à celui qui la possède sur tout sans exception: elle est à vie; mais revocable au gré de la Compagnie. Le Général s'en peut défaire après trois ans de service; Le conseil d'Estat est composé du Général; du Directeur Général, & de six Conseillers,

La pluralité des voix le doit emporter dans la décision des affaires; mais les Généraux qui n'ont ordinairement que deux suffrages, passent quelque fois sur cette formalité quand ils veulent se charger du succès de quelque affaire. Les Charges de Conseiller sont la récompense des services considérables rendus à la Compagnie. Elles sont de deux mille livres d'appointement par mois, & le Général n'a que douze mille livres par an, sa Maison entretenue. Mais comme il a tout en son pouvoir sans être obligé de rendre compte, on peut dire qu'il a ce qu'il veut. Chaque Conseiller a son département, les affaires de certaines Provinces se devant adresser à luy. Le Grand Conseil, ou Conseil suprême qui est le Parlement du pays, & qui juge souverainement du Civil & du Criminel, est composé d'un Président, d'un Vice-Président, & de deux Procureurs Généraux. Ce Tribunal peut juger & condamner le Général même. Le troisième Conseil est celui des Eschevins qui connoissent des choses qui regardent la Ville.

Le quatrième qui répond à nos Présidiaux, prend connoissance des causes de moindre importance, jusqu'à la somme de cent écus sans appel. Le Directeur Général

Z ij

tient le second rang. Tout ce qui regarde le commerce passe par ses mains, & il est obligé d'en rendre compte. Après les Conseillers d'Etat pour le Gouvernement, sont les Gouverneurs de Province, qui sont au nombre de six, celui de Coromandel qui reside à Pasi-cate, celui d'Amboyn, dont la Capitale est Victoria, celui de Ternate dont le Roy a été obligé de quitter son Royaume à la Compagnie qui luy fait une pension de douze cens écus, celui de Banda, celui de Ceylan qui reside à Colombo, & enfin celui de Malaca. Ce dernier Gouvernement a quelquefois des Gouverneurs, & quelquefois il n'en a point. Après les Gouverneurs des Provinces les plus considérables sont le premier Marchand, les Commandeurs des Places, les Présidents ou Chefs de Comptoirs.

Pour la guerre, après le Général tout le Commandement se rapporte au Major Général. Celui qui a présentement cette Charge est François de nation & s'appelle le Baron de Saint Martin. Ce Commandement se partage ensuite entre les Capitaines de Batavia, qui deviennent Colonels quand ils sont hors de la Ville. Il y a douze mille hommes de troupes réglées, & cent cinquante Vaisseaux; il y a de plus un Bailly ou Commandeur de la Ville de Batavia.

Le Lundy au matin vingt-fixième, nous sortîmes de la rade de Batavia avec un vent favorable. Le soir entre huit & neuf, la nuit étant assez obscure, on appercût tout d'un coup un Vaisseau aussi gros que le nôtre qui n'étoit qu'à deux portées de mousquet, & qui venoit vent arriere sur nous. On cria aussi-tôt aux gens qui étoient dedans pour leur demander qui ils étoient. Mais ce fut en vain, personne ne répondit. Cependant comme le vent étoit bon, ce Vaisseau fut tout à coup sur nous. Sa manœuvre fit juger d'abord qu'il venoit nous prendre en flanc pour nous enfoncer, & voyant les deux basses voiles carguées comme pour combattre, on ne douta pas qu'en nous abordant il ne nous tirât toute sa bordée. Cette surprise ne troubla personne, chacun parut prest à bien faire son devoir. L'empressement des Soldats & des Matelots qui étoient de quart, soit à prendre les armes, ou à faire les manœuvres qu'on leur commandoit, éveilla bien-tôt ceux qui étoient couchez. En un moment tout le monde fut sur le pont.

Monsieur l'Ambassadeur voyant que ce Vaisseau étoit attaché au nôtre par son Mast de Beau-pré qui avançoit sur nôtre Château de Poupe, & qu'aucun ennemi ne

Rencontre  
d'un Vais-  
seau Hollan-  
dois qui  
nous abor-  
da.

Cargué, si-  
gnifie levé  
ou plié.

paroissoit , jugea que ceux qui le montoient n'avoient nul mauvais dessein. Il se contenta de leur faire tirer vingt-cinq à trente coups de mousquet , pour leur apprendre à être une autre fois sur leurs gardes. Ainsi ce Navire ayant abbatu quelque partie du couronnement de nôtre Vaisseau avec son mast de beaupré, se détacha de luy-même , sans qu'aucun matelot eust parû dedans.

On raisonna bien diversement sur cette aventure. Les plus sencez furent du sentiment de Monsieur l'Ambassadeur , qui attribuoit cela aussi bien que Monsieur de Vaudricourt à une méchante manoeuvre. En effet si ce Vaisseau avoit eu quelque mauvais dessein , il n'auroit pas manqué, en nous abordant, de nous tirer son canon , & de faire une décharge de sa mousqueterie. Nous scûmes à Siam, des Hollandois qui étoient partis après nous de Batavia , que c'étoit un de leurs Vaisseaux qui venoit de Palimbam, où tout le monde étoit yvre ou endormi.

Le Détroit de Banka est difficile à passer , à cause du peu d'eau qu'on y trouve.

Comme le vent étoit bon , nous continuâmes nôtre route, sans que cette rencontre nous détournât d'un moment. Nous ne mîmes guère à nous trouver à l'entrée du Détroit de Banka, formé par une Isle de ce nom, & par l'Isle de Sumatra. Les bancs &

les bas-fonds , qui se trouvent à l'entrée de ce Détroit , en rendent le passage difficile à ceux qui ne le connoissent pas. Quoÿque nous eussions un Pilote Hollandois fort habile , qui avoit déjà passé plusieurs fois par ce détroit , & qu'on eût continuellement la Sonde à la main , nôtre Navire ne laissa pas d'échoüer aussi bien que la Frégatte ; mais le fond étant vaseux , il n'y avoit aucun danger , & nous en fûmes quittes pour nous échouer sur nos Ancres , c'est-à-dire , que nous portâmes dans un lieu éloigné & assez profond un Ancre , auquel l'on avoit attaché un cable fort long , & à force de bras l'on tira le Vaisseau vers le lieu où on avoit laissé tomber l'Ancre.

Le vent continuant à nous être favorable , nous repassâmes bien-tôt la Ligne. Les chaleurs nous ont paru bien plus grandes en cet endroit environné de terres , que quand nous la passâmes la première fois en haute mer , avant que d'arriver au Cap. Les calmes n'y sont pas si à craindre à cause des vents qui y régissent ordinairement & qui viennent tantôt de terre & tantôt du large. Le vrai moyen de naviger sûrement dans ces Mers calmes & tranquilles comme des Estangs , c'est d'aller toujours terre , à terre à douze , quinze ou vingt brasses d'eau , sans quitter les

côtes de vûë , comme nous fûmes. En prenant cette précaution, on a toujours la commodité de mouïller quand on veut , ce qu'on est obligé de faire à tout moment , à cause des courans qui entraînent contre terre, & de certains vents forcez qui accompagnent ordinairement les gros orages qui se forment sur l'Isle de Sumatra. Les Marins les appellent Saumatres. Quelques jours après nôtre départ de Batavia , nous fûmes surpris tout d'un coup d'un de ces gros vents qui nous fit grand peur , parce que nous portions alors toutes nos Voiles : mais la diligence que l'on fit pour les amener, nous tira d'affaire..

Le cinquième d'Octobre nous commençâmes à découvrir les terres d'Asie, & la première que nous vîmes fut la pointe de Malaca. Nous sentîmes tous une joye secrete de voir ces lieux arrosez des sueurs de Saint François Xavier, & de nous trouver dans ces Mers si fameuses par ses navigations & par ses miracles. On invoquoit publiquement chaque jour le secours de ce grand Saint dans nôtre bord, après les Litanies de la Vierge. Nous rangeâmes ensuite les côtes de Johor, de Patane & de Pahan, dont les Rois sont tributaires du Roy de Siam ; mais les Hollandois ont tout le commerce de ces Royaumes.

Le

Le fixième de Septembre Monsieur Devanderets d'Hebouville Gentilhomme de la suite de Monsieur l'Ambassadeur , mourut dans la Frégate en la fleur de son âge. Il étoit bien fait, sage, l'aîné d'une maison de Normandie fort ancienne & fort riche. Sa maladie étoit un flux de sang , assez ordinaire dans les Indes , à ceux particulièrement qui mangent trop de fruit , comme fit ce jeune Gentilhomme pendant cinq ou six jours qu'il demeura à Batavia. Nous fûmes avertis de sa mort par le pavillon que mit la Frégate à huit heures du matin, & le soir nous scûmes le tems de ses obsèques par cinq coups de canon tirez lentement l'un après l'autre.

Les funeraillles de mer se font avec peu de cérémonies. Apres avoir chanté quelques prières , on envelope le corps d'un linceul , on luy attache un gros boulet aux pieds , & de dessus la planche où on l'a mis , on le laisse doucement couler dans la mer. Le lendemain tout ce que nous étions de Prêtres dans nôtre Navire nous dîmes la Messe pour le repos de son ame.

Enfin le vingt-deuxième Septembre, nous aperçûmes l'embouchure de la riviere de Siam , & le lendemain nous allâmes mouil-

A a



ler à trois lieuës de la Barre , qui est à l'entrée. La veüe de ce Royaume causa à tout le monde une joye incroyable , après tous les périls , & toutes les fatigues d'une si longue navigation. On avoit peu parlé jusques-là de la conversion du Roy de Siam qui faisoit le sujet de l'Ambassade. Mais alors on ne s'occupa presque plus d'autre chose. Tout le monde sçavoit que le Roy avoit dit publiquement à Monsieur l'Ambassadeur , qu'il espéroit que , par sa sage conduite, il viendrait à bout de cette grande affaire , qui paroissoit déjà si avancée. Nous la demandions instamment à Dieu dans nos prières , & dès les premiers jours de l'embarquement , nôtre Père Supérieur avoit ordonné à chacun de nous , de dire toutes les semaines une Messe à cette intention.

Dés qu'on eust mouillé , Monsieur l'Ambassadeur dépêcha le Chevalier de Fourbin & Monsieur Vachet pour porter les nouvelles de son arrivée au Roy de Siam & à ses Ministres. Le premier ne devoit pas passer Bancok qui est la première place du Royaume , qu'on trouve en remontant la rivière à dix lieuës de son embouchure , & l'autre devoit prendre un balon , qui est un bateau du país fort léger , & aller jusqu'à

Siam en toute diligence. Le Gouverneur de Bankok Turc de nation & de Religion Mahométane, étant averti que l'Ambassadeur du Roy de France étoit à la rade, pria Monsieur Vachet de se reposer le reste de la nuit, & de permettre qu'il envoyast un Exprés, en donner promptement avis à la Cour.

Cet Envoyé du Gouverneur de Bancok arriva le lendemain après midy à Siam. Le Seigneur Constance Ministre d'Etat sçavoit dès le matin par une Lettre qu'on luy avoit écrite de la coste de Coromandel, que le Roy Tres-Chrétien avoit nommé Monsieur le Chevalier de Chaumont son Ambassadeur extraordinaire à la Cour de Siam, & qu'il étoit parti de France dès le mois de Mars avec deux Vaisseaux de guerre. Comme nous devons souvent parler de ce Ministre dans la suite de cette Rélation, & qu'il a été seul député par le Roy son Maître pour traiter des affaires de l'Ambassade, il est à propos de le faire connoître.

Le Seigneur Constance s'appelle proprement Constantin Phaulkon, & c'est ainsi qu'il signe. Il est Grec de nation, né à Céphalonie d'un noble Vénitien, fils du Gouverneur de cette Isle, & d'une fille des plus anciennes familles du país. Environ l'an

A a ij

mil six cens soixante, n'étant âgé que de dix ans, il eût assez de discernement pour connoître le mauvais état où ses parens avoient mis les affaires de sa Maison. Cette veüe luy fit prendre une résolution qu'on n'eust pas dû attendre d'un enfant de cet âge. Ne pouvant soutenir sa qualité dans son pais, il s'embarqua avec un Capitaine Anglois qui retournoit en Angleterre. Son esprit, sa vivacité, son humeur accommodante, & ses manieres agreables le firent bien-tôt connoître, & luy attirerent la bienveillance de quelques Seigneurs de la Cour; mais désesperant d'y réüssir, il se mit sur mer dans le dessein de passer aux Indes. Il avoit en tête de s'avancer. Son génie luy donnoit des ouvertures pour sa fortune, & s'il eût eu moins de probité, il en eut fait une considérable en peu de tems. Mais il aima mieux passer par tous les degrez de la Marine, & s'élever peu à peu avec honneur, que de s'enrichir tout d'un coup par des voyes peu légitimes.

Ayant demeuré quelques années à Siam, & amassé un peu de bien, il résolut de quitter le service de la Compagnie d'Angleterre, d'avoir un Vaisseau à luy, & de négocier de son chef. Il eut de la peine à sortir de Siam, retenu par ses amis, & par ses effets qu'il

n'avoit pas encore retirez. Il en sortit enfin ; mais il fut repoussé par le mauvais tems, & fit naufrage deux fois de suite vers l'embouchûre de la riviere.

S'étant remis en Mer , il en fit un troisième bien plus fâcheux sur la côte de Malabar , il y pensa périr luy-même , & ne put sauver que deux mille écus de tout son bien. Accablé de tristesse, de fatigue & de sommeil, il se coucha sur le rivage. Alors soit qu'il fût endormi ou éveillé, car il m'a protesté plus d'une fois qu'il ne le sçavoit pas luy-même , il crut voir une personne pleine de Majesté , qui le regardant d'un œil riant , luy dit avec beaucoup de douceur : Retourne, retourne sur tes pas. Ces paroles le frappèrent si vivement, qu'il luy fut impossible de dormir tout le reste de la nuit , & il ne songea plus qu'à trouver les moyens de revenir à Siam.

Le lendemain comme il se promenoit au bord de la Mer, rêvant à ce qu'il avoit vû pendant la nuit, & incertain de ce qu'il en devoit croire, il vit venir à luy un homme tout degoutant d'eau avec un visage triste & abattu. C'étoit un Ambassadeur du Roy de Siam , qui en revenant de Perse avoit fait aussi naufrage , sans avoir rien pû sauver que sa vie. Comme ils parloient tous deux

Aa iij

Siamois , ils se communiquèrent bien-tôt leurs aventures. L'Ambassadeur se fit connoître & exposa l'extrême nécessité où il étoit réduit. Le Seigneur Constance touché de son malheur , s'offrit de le remener à Siam. Il acheta, des deux mille écus qui luy étoient restez de son naufrage, une petite Barque , des habits pour luy & pour l'Ambassadeur , & des vivres pour faire le trajet. Cette conduite si obligeante charma l'Ambassadeur de Siam , qui ne pensa depuis qu'aux moyens d'en témoigner sa reconnoissance.

Quand ils furent arrivez à Siam , après que l'Ambassadeur eut rendu compte de sa négociation & de son naufrage au Barcalon , qui est le premier Ministre du Royaume , il luy raconta tous les bons offices qu'il avoit reçus de Monsieur Constance , avec de si grands éloges de son mérite , que le Ministre voulut le connoître. Il l'entre tint , il le goûta & résolut de le retenir auprès de luy. Le Seigneur Constance gagna bien-tôt l'estime & la confiance de son Maître. Ce Barcalon étoit homme d'esprit , & fort éclairé dans les affaires, mais il fuyoit le travail & aimoit le plaisir. Il fut ravy d'avoir trouvé une personne habile , fidèle , & appliquée , sur laquelle il pût se reposer

des fonctions de sa Charge. Il en parla même souvent au Roy , mais ce qui contribua le plus à le bien mettre dans l'esprit de ce Prince, fut l'occasion que je vais dire.

Le Roy de Siam avoit pris de dessein d'envoyer une Ambassade dans un Royaume étranger. Et comme il aime l'éclat & la grandeur, il ne vouloit rien épargner pour la rendre célèbre par de magnifiques présens. Les Mores, à qui il avoit coutume de s'adresser dans ces occasions, luy demandoient des sommes immenses pour faire cette Ambassade de la manière qu'il souhaitoit. Le Barcalon, à qui le Roy s'en plaignit, le dit au Seigneur Constance, qui luy promit, que si le Roy vouloit l'honorer de cette commission, il feroit des présens encore plus beaux & qui coûteroient moins que ce que le Roy avoit offert aux Mores. Le Roy en ayant été averti, le fit appeller aussi-tôt ; & le chargea de ses ordres. Il les exécuta avec tant d'exactitude & de succès, que Sa Majesté conçut dès lors une grande estime de son habileté. Cependant les Mores piqués de ce qu'on n'avoit pas voulu leur donner la somme qu'ils avoient demandée, présentèrent une Requête au Roy, pour le prier de leur faire payer l'argent dont Sa Majesté leur étoit redevable. Dans cette Reque-

ste ils avoient mis en détail ce qu'ils avoient touché & ce qu'ils avoient employé. De sorte qu'à leur compte il leur étoit dû une grosse somme, dont ils disoient avoir un extrême besoin. Le Roy voulut sçavoir l'avis du Seigneur Constance là-dessus, & il luy mit entre les mains le mémoire des Mores. Dès qu'il l'eut examiné, il dit au Roy qu'on l'avoit trompé, & que bien loin que Sa Majesté leur dût quelque chose, ils luy étoient redevables de soixante mille écus. Le Capitaine More fut obligé d'en convenir, & d'avouer, devant les Députez que le Roy nomma pour juger de ce differend, qu'on s'étoit trompé.

Le Barcalon étant mort quelque-tems après, le Roy voulut mettre Monsieur Constance en sa place. Il s'en excusa, & répondit à Sa Majesté que ce poste luy attireroit l'envie de tous les Grands, qu'il la supplioit tres-humblement de ne le point élever au dessus de son état, & qu'il n'avoit plus rien à souhaiter, étant assez heureux pour avoir part à ses bonnes grâces. Sa modestie, sa facilité pour les affaires, sa diligence à les expédier, sa fidélité dans le maniement des Finances, & son desintéressement qui luy faisoit refuser & les appointemens de sa Charge & tous les pré-  
sents

sens des particuliers, ont encore beaucoup augmenté la confiance du Roy à son égard. Tout luy passe présentement par les mains, & il ne se fait plus rien sans luy. Cependant sa faveur ne l'a point changé, il est aisé à aborder, doux & affable à tout le monde, toujours prest à écouter les pauvres & à faire justice aux moindres du Royaume. Il est le refuge des affligés & des misérables, mais les Grands & les Officiers qui ne font pas leur devoir, le trouvent sévère & sans complaisance.

Etant sorti jeune de son País, & par conséquent peu instruit dans la Religion Catholique dans laquelle il avoit été élevé, il ne fut pas difficile aux Anglois de luy faire embrasser la Religion Protestante qui luy paroissoit peu différente de la sienne. Mais depuis ayant eu quelques conférences avec les Peres Thomas & Maldonat de notre Compagnie pour qui il conserve toujours une tendre amitié, & reconnoissant par ses propres lumières le mauvais party qu'on luy avoit fait prendre, il le quitta quand il en fut pleinement convaincu & abjura son hérésie entre les mains du Pere Thomas. Depuis ce tems-là il mène une vie fort régulière & fort édifiante, & contribué beaucoup par son exemple & par son crédit à l'établisse-

Bb



ment de la Foy Catholique , comme on verra dans la fuite de cette Histoire.

Dès que le Roy de Siam eût été averty par son Ministre de l'honneur que luy faisoit le Roy de France , par la célèbre Ambassade qu'il luy envoyoit , & qu'il eût appris que Monsieur l'Ambassadeur étoit arrivé à l'embouchure de la Rivière, il en eut une grande joye & voulut en donner des marques publiques à toute sa Cour. Il fit assembler son Conseil , & ordonna sous peine d'encourir sa disgrâce , qu'on s'appliquât incessamment à bien recevoir cet Ambassadeur , qu'on luy fit tous les honneurs que meritoit celuy qui représentoit la personne d'un si grand Prince, & qu'on n'eut point d'égard aux coûtumes qu'on observoit à la reception des autres Ambassadeurs.

En même tems il nomma deux des principaux Seigneurs de sa Cour , dont l'un étoit le premier Gentilhomme de sa Chambre & l'autre premier Capitaine de ses Gardes du Corps , pour aller jusques à la Barre le féliciter de sa part, de son heureuse arrivée, & luy dire qu'il attendoit avec impatience le jour de son Audiance & de sa reception. Quelques heures après le Seigneur Constance envoya un de ses Secre-

raires pour complimenter Son Excellence & luy présenter toutes sortes de rafraîchissemens , pour luy , pour sa suite & pour ses deux Equipages. Le Gouverneur de Bancok l'avoit déjà fait auparavant , de sorte qu'on se vit tout à coup dans l'abondance de toutes choses.

Comme sa Majesté prétendoit qu'on fît à Monsieur l'Ambassadeur une reception extraordinaire ; le Seigneur Constance voulut aussi contribuer de sa part à luy faire des honneurs qu'on n'avoit encore rendus à personne , non seulement pour exécuter les ordres de son Maître , mais pour témoigner le profond respect qu'il avoit toujours eu pour le Roy de France. Il alla luy-même dans la Ville de Siam marquer le Logis où devoit demeurer Monsieur l'Ambassadeur , & par son ordre on bâtit auprès , divers appartemens pour loger les Gentilshommes de sa suite & tout son Equipage. Il fit préparer les Balons d'Etat qui devoient porter M. l'Ambassadeur , & ceux devoient le suivre ; parce qu'au mois de Septembre où nous étions alors , la Rivière de Siam étoit débordée & toute la Campagne couverte d'eau. Il ordonna qu'on fit élever incessamment de cinq en cinq lieues sur le bord de la Rivière des maisons fort

propres & fort magnifiquement meublées, jufques à la Tabangue qui eft à une heure de chemin de la Ville de Siam, où Monsieur l'Ambaffadeur devoit attendre que tout fut prêt pour le recevoir.

Sur ces entre-faites, Monsieur l'Evêque de Metellopolis Vicaire Apoftolique d'une grande partie des Indes, vint à bord avec Monsieur l'Abbé de Lyonne. On les reçut avec toutes les marques d'estime & de refpect qui étoient dûes à la dignité de l'un & à la qualité de l'autre. Monsieur l'Ambaffadeur & Monsieur l'Evêque après la Mefle fe renfermèrent tous deux & eurent une longue conférence fur le fujet de l'Ambaffade.

Quoyque nous euflions eu l'honneur de baifer la main à Monsieur de Metellopolis quand il fut monté fur le Pont, nôtre Pere Superieur jugea à propos que nous allaffions encore tous fix enfemble l'affûrer de nos tres-humbles refpects. Ce Prélat qui eft d'une grande douceur & d'une extrême bonté, nous reçut avec mille témoignages de joye & d'affection. Il nous offrit même fon Seminaire pour y demeurer, tandis que nous ferions à Siam, nous difant que la Maifon de la Compagnie étoit trop petite pour nous loger tous; nous

l'en remerciâmes avec bien du respect & de la reconnoissance.

Alors les deux grands Mandarins que le Roy de Siam envoyoit à Son Excellence arrivèrent à nôtre bord dans une Galère. On les introduisit dans la Chambre de Monsieur l'Ambassadeur, où il y avoit un Tapis de Pied. Quand ils furent entrez ils s'assirent sur le Tapis, & ensuite le plus ancien demanda à Monsieur l'Ambassadeur de la part du Roy son Maître des nouvelles du Roy de France & de toute la Maison Royale, & il le félicita de son heureuse arrivée. Il ajoûta conformément aux Visions de la Métempsicose, dont la plupart des Orientaux sont entêtez, qu'il sçavoit bien que Son Excellence avoit été autrefois employée à de grandes affaires, & qu'il y avoit plus de mille ans qu'il étoit venu à Siam pour renouveler l'amitié des Rois qui gouvernoient alors les deux Royaumes de France & de Siam. Monsieur l'Ambassadeur ayant répondu fort honnêtement à leurs complimens, ajoûta en souriant, qu'il ne se souvenoit pas d'avoir jamais été chargé d'une si importante négociation, & que c'étoit le premier voyage qu'il eût jamais fait à Siam. Ils prirent congé après un entretien fort court, en assurant Mon-

sieur l'Ambassadeur, que le Roy étoit dans l'impatience de le voir, & qu'il avoit ordonné qu'on choisît le plus heureux jour de l'année pour sa réception & pour son Audience. On leur servit du Thé & des Confitures. L'un d'eux qui étoit un homme fort bien fait & d'un air agréable, but du Vin, & l'autre n'en voulut jamais goûter. Etant sortis ils se retirèrent dans leur Galère, où ils écrivirent tout ce qu'ils avoient vu & tout ce qu'on leur avoit dit, avant que de partir.

Sur le soir nôtre Pere Supérieur voulut que je prisse les devans avec les Peres Visselou & Bouvet, pour donner ordre à nos affaires. L'occasion étoit favorable par le retour de Monsieur l'Evêque & de Monsieur l'Abbé de Lyonne, qui devoient partir le lendemain, & qui nous avoient offert un de leurs Balons. Monsieur l'Ambassadeur ordonna au Chevalier de Fourbin & au Chevalier du Fay de reconduire Monsieur l'Evêque & Monsieur l'Abbé de Lyonne, qui se mirent dans la Chaloupe, où nous eûmes l'honneur de les accompagner, parce que leurs Balons n'étoient pas assez forts pour venir à bord.

Nous arrivâmes le soir assez tard à l'entrée de la Rivière, elle n'a qu'une petite

lieuë de large en cet endroit, à une demie, lieuë de là, en montant, elle n'a pas un quart de lieuë, & un peu au dessus sa plus grande largeur n'est que d'environ cent soixante pas. Son canal est fort beau & assez profond. La Barre est un banc de vase qu'on trouve à l'embouchûre, où il n'y a que douze à treize pieds d'eau quand la Mer y est la plus haute. Il n'est rien de plus charmant que la vûe de cette rivière, le rivage des deux côtez est tout couvert de grands arbres toujous verts, & au de-là ce ne sont que de vastes Plaines à perte de vûe couvertes de Ris. Il étoit nuit quand nous abordâmes à une petite loge, où les Balons de Monsieur l'Evêque de Metellopolis l'attendoient. Comme les terres qui sont aux environs jusques à une journée de chemin au dessus de Siam sont extrêmement basses, elles sont toutes noyées pendant la moitié de l'année. Les pluyes qui y durent plusieurs mois de suite enflant la Rivière causent ces grands débordemens, & c'est ce qui rend le Pais si fertile. Sans cela le Ris qui ne croît guères que dans l'eau, & dont les Campagnes sont toutes couvertes, ne fourniroit pas, comme il fait, à la nourriture de tous les Siamois & des Royaumes voisins. Ces inondations ont encore cette

commodité qu'on peut aller en Balon de tous côtez , même dans les Champs ; ce qui répand par tout une si grande multitude de Bâteaux , que dans la plus grande partie du Royaume le nombre des hommes est moindre que celui des Balons. Il y en a de grands couverts comme des maisons , qui servent de logemens à des familles entières, & qui se joignant plusieurs ensemble forment comme des Villages flottans dans les endroits , où ils se trouvent.

Nous continuâmes à monter la Rivière toute la nuit , pendant laquelle nous vîmes une chose tres-agréable , c'étoit une multitude innombrable de mouches luisantes , dont tous les arbres qui bordoient la Rivière étoient tellement couverts , qu'ils paroissent comme autant de grands lustres chargez d'une infinité de lumières , que la réflexion de l'eau , unie alors comme une glace , multiplioit à l'infiny. Tandis que nous étions occupez à les regarder , nous fûmes tout d'un coup enveloppez d'une prodigieuse quantité de Mousquites ou Maringouïns. C'est une espèce de cousins fort importuns , qui piquent au travers des habits , & on en demeure incommodé long-tems après. Les Siamoïses qui conduisoient nôtre Balon , quoy qu'ils fussent nuds & occupez

occupez à ramer s'en défendoient mieux que nous, ils se frappent du plat de la main à chaque maringouin qu'ils sentent, & ils prennent si bien leur tems qu'ils n'en manquent pas un, sans perdre pour cela un seul coup de rame.

Nous trouvâmes beaucoup de Singes & de Sapajoux sur le bord de la Rivière, qui grimpoient sur les arbres & qui alloient par bandes. Mais rien n'est plus agréable à voir que le grand nombre d'Aigrettes dont les arbres sont couverts; il semble de loin qu'elles en soient les fleurs. Le mélange du blanc des aigrettes & du verd des feuilles fait le plus bel effet du monde. L'Aigrette est un oiseau de la figure d'un Héron, mais beaucoup plus petit. Sa taille est fine, son plumage beau & plus blanc que la neige. Il a des aigrettes sur la tête, sur le dos & sous le ventre, qui font sa principale beauté, & qui le rendent extraordinaire.

Les Oiseaux champêtres sont tous d'un plumage admirable, il y en a de diverses couleurs, de tout jaunes, de tout rouges, de tout bleus, de tout verts & en tres-grande quantité. Car les Siamois croyant la transmigration des ames dans d'autres corps, ne tuent point d'animaux, de peur d'en chasser, disent-ils, les ames de leurs

Cc



parens , qui pourroient bien s'y être logées.

Nous ne faisons pas une lieue sans rencontrer quelque Pagode , c'est-à-dire , un Temple d'Idoles. Il est toujours accompagné d'un petit Monastere de Talapoins , qui sont les Prêtres & les Religieux du Pais. Ces Talapoins vivent en communauté , & leurs Maisons sont autant de Séminaires, où les enfans de qualité sont élevez.

Tandis que ces enfans y demeurent ils portent l'habit de Talapoin , qui consiste en deux pièces d'une espèce de toile de coton jaune, dont l'une sert à les couvrir depuis la ceinture jusqu'aux genoux ; pour l'autre, tantôt il s'en font une écharpe qu'ils passent en bandoulière, tantôt ils s'en enveloppent, comme d'un petit manteau. On leur rase la tête & les sourcils aussi bien qu'à leurs Maîtres , qui sont persuadez qu'il y auroit de l'immodestie & du peché à les laisser croître. Leur aveuglement nous inspiroit une extrême compassion pour eux.

Après avoir ramé toute la nuit , nous arrivâmes sur les dix heures du matin à Bangkok. C'est la plus importante Place du Royaume , parce qu'elle défend le passage de la Rivière, avec un Fort qui est de l'autre côté. Tous deux sont bien fournis de

éanon de fonte, mais mal fortifiez. Monsieur de la Mare Ingénieur François, que Monsieur l'Ambassadeur a laissé à Siam, a eu ordre du Roy de la fortifier régulièrement, & d'en faire une bonne Place. Nous vîmes le Gouverneur en passant ; c'est un grand homme fort bien fait, qui nous reçut avec beaucoup d'honnêteté. Nous allâmes dîner ensuite chez un Artisan François ; car il n'y a point d'Hostellerie en ce pays-là. Nous commençâmes dès ce jour-là, à user de ris, au lieu de pain, & à boire seulement de l'eau de la rivière. Comme on fait cuire le ris avec de l'eau, c'est un manger assez fade, nous eûmes bien de la peine à nous y accoutumer d'abord, mais au bout de quinze jours nous le trouvions aussi bon que le pain, qui est icy rare & fort cher, parce qu'il faut faire venir le blé de Surrate ou du Japon.

Depuis Bancok jusques à Siam on rencontre quantité d'Aldées ou de Villages dont la rivière est bordée presque par tout. Ces Villages ne sont qu'un amas de Cabanes élevées sur de hauts piliers, à cause de l'inondation. Elles sont faites de Bambous ; c'est un arbre dont le bois est d'un grand usage en ce pays-là. Le tronc & les grosses branches servent à faire les piliers.

& les folives , & les petites branches à faire le toit & les murailles. Proche des Villages font des Bazars ou Marchez flottans , où les Siamois qui montent & qui descendent sur la rivière trouvent toujours leur repas tout préparé ; c'est à dire du fruit , du ris cuit , de l'Arraque ( qui est une espèce d'eau de vie faite avec du ris & de la chaux ) & de certains ragoufts à la Siamoise dont les François ne sçauroient goûter.

Le lendemain matin troisième jour d'Octobre nous nous trouvâmes à Siam. Comme nous croyons que Monsieur de Metellopolis avoit pris les devants, nous allâmes d'abord au Séminaire pour luy rendre nos devoirs chez luy. Mais il n'étoit pas encore arrivé. En l'attendant nous dûmes la Messe pour rendre grâces à Dieu de sa protection pendant tout le voyage , qui avoit été justement de sept mois ; car nous étions partis de Brest le troisième de Mars , & arrivés à Siam le troisième d'Octobre.

De là nous allâmes à la maison du Pere Suarez, le seul Jésuite qui fust alors à Siam. Le Pere Maldonat étant allé depuis quelque tems à Macao , d'où il devoit revenir vers le mois de Mars prochain ; nous passâmes par la Fakturie Française , c'est ainsi qu'on appelle le Comptoir des Marchands

François, nous y saluâmes les Officiers de la Compagnie. On nous conduisit ensuite au Palais qu'on préparoit pour Monsieur l'Ambassadeur, où nous rencontrâmes le Seigneur Constance, le premier. Ou pour mieux dire, l'unique Ministre de ce Royaume. Nous scavions déjà que c'étoit un homme de mérite, & qu'il avoit de l'affection pour nous; mais nous trouvâmes l'un & l'autre au dessus de nos pensées. Dans cette première entreveuë il nous donna mille marques de bonté; nous le remerciâmes du Balon qu'il avoit envoyé au devant de nous, & des chambres qu'il avoit bien voulu prendre soin de nous faire bâtir proche le Pere Suarez, dont la maison étoit trop petite pour nous loger. Il nous dit qu'il se faisoit un plaisir de nous obliger, & qu'il s'acquittoit de son devoir en bâtissant un appartement à ses Freres (car c'est ainsi qu'il nous fait l'honneur de nous appeller) ne pouvant pas les loger chez luy : qu'au reste il attendoit d'autres Jésuites qu'il avoit demandez au Pere Général, il y avoit déjà plus d'un an. Il nous fit voir ensuite tous les appartemens du Palais de Monsieur l'Ambassadeur, que nous trouvâmes fort beaux & fort propres.

Le Seigneur  
Constance  
reçoit les  
Jésuites a-  
vec une ex-  
traordinaire  
bonté.

Le Roy de Siam avoit ordonné qu'on bâtit un Hostel magnifique pour recevoir Monsieur l'Ambassadeur ; mais comme il n'étoit pas encore achevé, & qu'il étoit impossible de différer à cause de la saison qui pressoit pour le retour, Monsieur Constance alla luy-même marquer la plus belle maison de toute la Ville, & la plus commode, qui appartenoit à un grand Mandarin, Persan de nation, & la fit meubler magnifiquement..

Descriptio  
du Palais où  
logea Mon-  
sieur l'Amba-  
assadeur à  
Siam.

Dans le premier étage il y avoit deux Salles de plein-pied, tapissées de toile peinte tres-belle & tres-fine. La première étoit garnie de chaises de velours bleu, & l'autre de chaises de velours rouge à frange d'or, & la chambre de Monsieur l'Ambassadeur étoit toute entourée d'un paravant du Japon d'une beauté singuliere ; mais rien ne nous parut plus beau que le Divan. C'étoit une grande Salle l'ambrissée, séparée des autres appartemens par une grande cour, & bâtie pour prendre le frais pendant les chaleurs. Il y avoit un jet d'eau à l'entrée, au dedans une estrade, avec un Daix & un fauteuil fort riches, & dans les enfoncemens un peu obscurs, deux cabinets qui donnoient sur la riviere, & qui servoient à se baigner. De quelque côté qu'on jettât

les yeux , on ne voyoit que Porcelaines fines de toutes grandeurs , placées dans des niches ; enfin tout y étoit frais & agréable.

Après y avoir demeuré quelque tems , nous prîmes congé de Monsieur Constance pour nous retirer dans nôtre maison , où nous trouvâmes le Pere Suarez qui nous attendoit. Il nous reçut avec toutes les marques d'une joye extraordinaire , & n'oublia rien pour nous régaler autant que sa pauvreté le pouvoit permettre. C'est un Jésuite Portugais , âgé de soixante & dix ans , il en a passé plus de trente dans les Indes , où il s'est acquis par son zèle & par sa capacité l'estime & l'amitié de tous ceux qui le connoissent. Il nous mena d'abord voir les logemens que le Seigneur Constance nous faisoit préparer. On nous bâtissoit dans la Rivière sur des pilotis fix petites chambres pour nous loger , & une galerie pour mettre nos instrumens ; près de cent ouvriers y étoient occupez avec deux Mandarins qui les pressoient jour & nuit. Sans cette augmentation le Pere Suarez n'eut pas pû nous recevoir chez luy ; il n'avoit qu'une chambre & un cabinet , tous deux si pauvres & si mal fermez , que les Toquets , qui sont des Lézards fort veni-

M. Constance fait bâtir des appartemens pour loger les Jésuites à Siam.

meux y étoient par tout derrière les coffres & parmi les meubles.

Le Roy de  
Siam envoya  
un magnifi-  
que Balon à  
M. l'Amba-  
ssadeur.

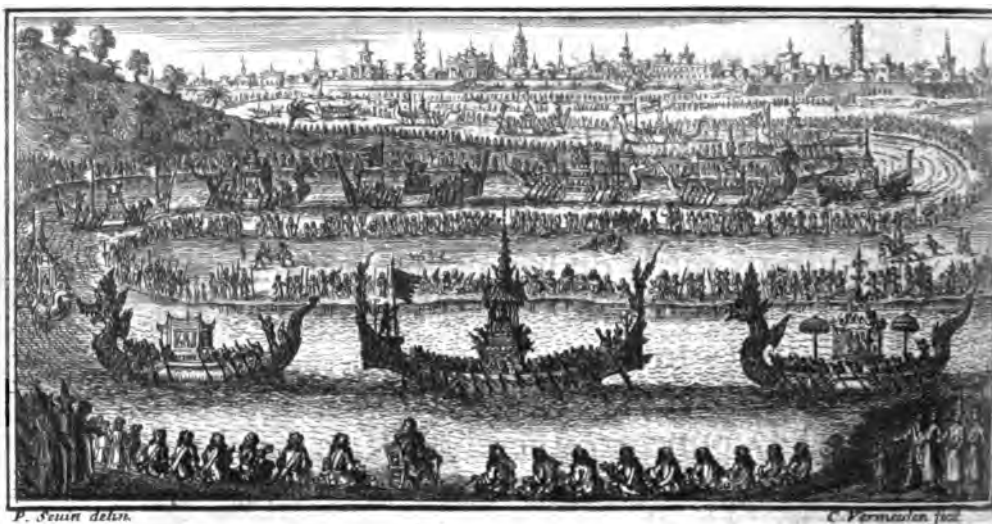
Tandis qu'on préparoit ainsi toutes choses ; le Roy envoya deux Seigneurs qualifiés de la Cour avec dix Mandarins de la quatrième & cinquième dignité , chacun avec un Balon d'Etat , pour aller prendre celui de Monsieur l'Ambassadeur , & le lui mener à l'entrée de la Rivière. Il étoit fort magnifique , tout doré , long de soixante & douze pieds , mené par soixante & dix hommes bien faits , avec des rames couvertes de lames d'argent. La Chirole , qui est une espèce de petit Dome placé au milieu , étoit couverte d'écarlate & doublée de brocard d'or de la Chine , avec les rideaux de même étoffe. Les balustres étoient d'ivoire , les coussins de velours , & il y avoit sous les pieds un Tapis de Perse. Ce Balon étoit accompagné de seize autres , dont quatre ornés aussi de Tapis de pied & de couvertures d'écarlate , étoient pour les Gentilshommes de la suite de M. l'Ambassadeur & les autres douze pour le reste de son Equipage. Le Gouverneur de Bancok s'y joignit avec les principaux Mandarins du voisinage , de sorte qu'il y avoit environ soixante & six Balons quand ils arrivèrent à l'entrée de la Rivière. La Figure de ces Bâteaux

Bâteaux est extraordinaire , ils sont fort longs & fort étroits ; il y en a d'aussi longs que des Galères , c'est-à-dire , de cent ou six-vingts pieds de longueur , qui n'en ont pas six dans leur plus grande largeur. Les Chiourmes sont de cent , de six-vingts , & quelquefois de cent trente rameurs.

Les Députés trouvèrent à l'embouchure de la Rivière une Galère qui devoit les porter à bord , elle étoit suivie de trois autres & de six Miroirs , qui sont de longues Barques pour prendre le bagage. Étant arrivés au Vaisseau de Monsieur l'Ambassadeur , ils le complimentèrent de la part du Roy , luy disant qu'ils avoient ordre de Sa Majesté de l'accompagner jusques à la Capitale où le Roy l'attendoit avec beaucoup d'impatience , pour sçavoir des nouvelles de France son bon amy & de toute la Maison Royale.

*Fin du Troisième Livre.*





# VOYAGE DE SIAM.

LIVRE QUATRIÈME.

*VOYAGE DE LA BARRE DE  
Siam, aux Villes de Siam & de Louvo.*

M. l'Ambassadeur  
s'embarque  
dans les Balons du Roy  
de Siam.



E huitième d'Octobre Monsieur l'Ambassadeur ayant sçu que les Balons du Roy devoient le venir prendre ce jour-là avec toute sa suite, descendit dans la Chaloupe, au son des Trompettes

qui marchaient devant, & fut salué par son Navire de quinze coups de canon. Il arriva de bonne heure à l'entrée de la Rivière, où les Balons du Roy se rendirent, il monta dans celui qui luy étoit destiné, avec M. de Metellopolis & fut suivi de tous les autres. On ne fit ce jour-là que deux lieues depuis l'embouchure de la Rivière & les Balons s'étoient rangés au tour de la Maligne, qui étoit montée jusques-là, chacun passa la nuit dans le sien.

Le lendemain on alla à Prépadem, où l'on avoit préparé le premier Palais de repos. Ces petits édifices, quoy qu'ils soient bâtis en huit jours, & faits seulement de nattes & de roseaux, ne laissent pas d'être commodes & agréables. Comme celui-cy est le premier, & que tous les autres étoient semblables, il est à propos d'en faire la description.

En sortant du balon on montoit par un escalier de six ou sept marches, qui descendoit jusqu'à la surface de l'eau, il conduisoit dans un coridor, où après avoir marché dix ou douze pas, on trouvoit deux Salles assez grandes l'une à droit & l'autre à gauche, qui servoient d'Office, de cuisine, & de logement aux gens de Monsieur l'Ambassadeur. Au delà il y avoit deux cham-

Descrip-  
tion des  
maisons  
qu'on avoit  
fait bâtir sur  
les bords de  
la Rivière  
pour le re-  
cevoir.

bres , d'un côté étoit celle de Monsieur l'Ambassadeur , & de l'autre une Chapelle. Le Coridor aboutissoit à une Salle que les Portugais appellent *Sala da Presença* ; en y entrant on voyoit à la droite une estrade couverte d'un tapis de Perse , un grand Daix d'une étoffe d'or & de soye , avec un fauteuil doré au dessous , & des carreaux de velours rouge galonnez d'or. Vis-à-vis étoit un buffet couvert d'un tapis d'or d'un fort bel ouvrage de la Chine , & au milieu de la Salle une longue table de soixante couverts. Tous les appartemens étoient proprement meublez ; & comme la chaleur est grande en ce pays-là , ils n'étoient tapissiez que d'Indiennes fort belles , & le plancher étoit couvert de nattes très-fines. Celui de Monsieur l'Ambassadeur étoit couvert d'un grand tapis de Perse , & le plafond d'une étoffe fort riche.

Dans tous ces Palais de repos , il y avoit sept Officiers de la Maison du Roy , dont les six premiers étoient Gentilshommes ordinaires de la Chambre , & le septième Capitaine des Gardes du Corps , avec quelques soldats , qui faisoient la garde jour & nuit , & plusieurs rondes autour du logis pour empêcher le bruit & le desordre. Les six premiers avec les gens qu'ils commandoient

avoient soin que rien ne manquât à la magnificence de la Table, & à la propriété des Appartemens.

Monsieur l'Ambassadeur n'eust pas plutôt mis pied à terre à Prépadem, qu'il fut complimenté par les Gouverneurs de Bancok & de Piplis qui l'y attendoient dès le jour précédent. Après dîné il se rembarqua avec toute sa suite, & avec le même cortège pour aller à Bancok. A demie lieue de la Ville deux Oloüans Mandarins du troisième ordre, dont le dernier étoit comme Général des Galeres, le vinrent recevoir de la part du Roy, pour l'accompagner ensuite jusques à la Capitale. On n'arriva que vers les cinq heures à Bancok. Un Navire Anglois qui étoit mouillé sous la Forteresse salua son Excellence de vingt & un coup de canon, & la Ville qui étoit vis-à-vis de trente & un. En débarquant, il fut reçu par un grand nombre de Mandarins rangez en file de part & d'autre, ayant les Gouverneurs de Bancok & de Piplis à leur teste, & il fut conduit au logis qu'on luy avoit préparé dans la Ville. Les rues par où il passoit étoient parfumées d'Aquila, qui est un bois fort précieux, & d'une odeur admirable. Dès qu'il fut arrivé à son Hôtel, la Forteresse qui ne l'avoit point encore salué,

Dd. iij

fit une tres-belle décharge de toute son artillerie. Le lendemain après le déjeuner on reconduisit son Excellence avec les mêmes cérémonies à son Balon. En quittant le bord, la forteresse qui étoit du même côté, le salua de vingt & un coup de canon, l'autre Fort en tira vingt-neuf, & le Navire Anglois vingt & un, & ce fut à la recommandation du Seigneur Constance, que le Vaisseau fit cette honnesteté à Monsieur l'Ambassadeur.

On luy fit les mesmes honneurs par tout où il débarqua, & le Roy luy envoyoit chaque jour des Mandarins les plus qualifiez le saluer de sa part; & comme ils avoient ordre de demeurer auprès de luy jusqu'à un certain endroit nommé la Tabangue, où il devoit attendre le tems de son entrée, son cortege croissoit tous les jours. A un quart de lieuë de là, il trouva les Capitaines de toutes les Nations qui sont à Siam. Les Anglois y vinrent avec huit grands Balons, ensuite les Chinois & les Maures. Après que chaque nation eust fait son compliment, ils l'accompagnèrent tous ensemble jusques à son logis, où ils prirent congé. Les Gouverneurs des Places qui l'avoient reçu à l'entrée de leur Gouvernement, l'avoient aussi accompagné jusques-là. C'est un honneur extraordinaire & qui ne s'étoit rendu à nul Ambassadeur.

Le Roy de Siam voulût que l'Ambassadeur du Roy de France fût distingué de tous les autres, & même de ceux de l'Empereur de la Chine, qui passe dans tout l'Orient pour le plus grand Monarque de l'Univers.

On reçoit les Ambassadeurs des Rois de la Cochinchine, du Tunquin, de Golconde, des Malayes, des Laos dans une cour couverte de Tapis. Les Grands du Royaume sont prosternez dans deux salles qui sont à côté, & les autres Mandarins inférieurs en dignité sont prosternez dans la cour.

La manière dont le Roy de Siam reçoit les Ambassadeurs des Princes ses voisins.

L'Ambassadeur avec toute sa suite est dans une autre cour plus éloignée, où il attend qu'on le vienne querir par ordre du Roy pour avoir Audience.

Le Roy dans le tems qu'il a déterminé, paroît à une espèce de tribune ou de fenêtrée élevée de dix pieds au dessus de la première cour, au son des Trompettes, des Tambours & des autres instrumens de musique qui sont en usage dans les Cours des Princes d'Orient. Alors le premier Ministre après en avoir demandé l'ordre au Roy, envoie appeller l'Ambassadeur par un Officier de la Chambre plus ou moins qualifié, selon qu'on veut honorer le Roy son Maître. Dès qu'on ouvre la porte de la

cour, l'Ambassadeur paroît prosterné avec les Interprètes de sa nation, & le Gentilhomme ordinaire qui sert dans cette occasion de Maître des Cérémonies. Ils sont tous ensemble devant le Roy la zombaye, qui est une profonde inclination, & se traînent ensuite lentement sur les genoux & sur les mains jusques au milieu de la cour. Alors en se levant trois fois sur les genoux les mains jointes au dessus de la tête, ils se courbent & frappent autant de fois la terre de leur front. Après quoy ils continuent à se traîner comme auparavant jusques à ce qu'ils arrivent à un escalier qui est entre les deux salles où les Grands sont prosternés, & là après avoir fait la zombaye, l'Ambassadeur attend que le Roy luy fasse l'honneur de luy parler. Avant que d'obtenir Audiance, il doit envoyer les Présens & la Lettre au premier Ministre, qui après les avoir examinez en plein Conseil, les fait mettre sur une table entre le Roy & l'Ambassadeur. Entre cette table & l'Ambassadeur il y a encore un Mandarin pour recevoir l'ordre du Roy, quand il plaira à Sa Majesté d'envoyer le betel dont il fait présent à l'Ambassadeur à la fin de l'Audiance.

Il y a à la Cour de Siam des Mandarins établis

établis pour avoir soin des affaires de chaque Nation. C'est à eux que les particuliers s'adressent pour présenter leurs Requêtes au Roy & pour en obtenir Audiance, ils accompagnent les Ambassadeurs des Royaumes dont les affaires sont de leur ressort, & s'appellent pour cela Mandarins de la Nation ou Capitaines du Port.

Ce Mandarin dans les Audiances publiques est entre l'Ambassadeur & le premier Ministre, pour porter la parole de l'un à l'autre. Le Roy parle le premier & fait demander par son Ministre à l'Ambassadeur depuis quand il est party d'auprès du Roy son Maître, s'il l'a laissé en bonne santé & toute la famille Royale; l'Ambassadeur répond ce qui en est par son Interprète, non pas au Roy immédiatement, mais au Capitaine de la Nation, celui-cy le répète au Barcalon qui le redit au Roy. Il est interrogé ensuite de la même manière sur les principaux points de son Ambassade, & dès qu'il a fait sa réponse on luy porte du Bétel & une veste par ordre du Roy, lequel aussitôt sans autre cérémonie se retire au bruit des Trompettes & des autres instrumens, comme il étoit entré.

Mais à l'égard des Ambassadeurs des Rois indépendans, comme du Roy de Perse, du

La manière  
dont on  
reçoit à Siam

E c



les Ambaf-  
deur des  
Rois indé-  
pendans.

Grand Mogol , des Empereurs de la Chine & du Japon , voicy comme on en use. Les grands Mandarins du premier & du second ordre sont prosternez en haye selon leur rang , au bas du Trône du Roy , & les autres Mandarins demeurent prosternez dans les deux Salles basses qui sont à côté , & dont nous avons déjà parlé. L'Ambassadeur doit se rendre avec son Interprete à un lieu qui luy est marqué auprès du Palais , où il attend que le grand Maître des ceremonies le vienne prendre pour l'introduire à l'Audiance.

En entrant dans le Palais il s'affied à terre & met les mains sur sa teste , qui est une marque du profond respect qu'il rend à sa Majesté. Il se releve & marche ensuite entre les deux Salles , où les Mandarins du troisiéme , quatriéme , & cinquiéme ordre sont prosternez en silence. Quand il est arrivé au pied de l'escalier qui conduit à la Salle d'audiance , il se met à genoux , se traînant sur les mains jusques dans la Salle , & il paroît en cette posture devant le Roy qui est sur un Trône élevé de dix ou douze pieds sur une estrade fort large , où les grands Mandarins sont prosternez. Il s'arrête au bord de l'estrade , éloigné du Trône de plus de trente pieds. Il y a dans

l'entre-deux une table qui porte une grande bandege ou bassin d'or, où sont les présens que l'Ambassadeur apporte avec la Lettre du Roy son Maître toute ouverte & qui a été lue par le Barcalon. Quand il est arrivé à sa place il y demeure sans se reléver. Le Lieutenant du premier Ministre prend la Lettre du Prince sur la table & la lit au Roy à haute voix. Après cette lecture Sa Majesté demande à l'Ambassadeur des nouvelles de la santé du Roy son Maître & de toute la famille Royale. C'est au Barcalon que le Roy adresse la parole, le Barcalon la répète au Capitaine de la Nation, & le Capitaine à l'Interprète qui l'explique à l'Ambassadeur. Celui-cy répond à son Interprète, & cette réponse passe par les mêmes personnes pour aller au Roy. Enfin Sa Majesté après avoir fait quelques questions & entendu les réponses, fait présenter à l'Ambassadeur le Betel & la Veste, puis elle se retire au son des Trompettes.

Monsieur leChevalier de Chaumont ayant sceu ces manieres de recevoir les Ambassadeurs peu dignes du caractère qu'il soutenoit, fit appeller les principaux Mandarins qui l'accompagnoient par ordre du Roy leur Maître, & leur dit qu'il seroit bien aise que le Roy de Siam nommât quelque Sei-

E c ij

gneur de la Cour pour convenir des cérémonies de son entrée & de son audience, afin qu'il ne s'y passât rien qui ne répondit à la grandeur & à l'amitié des deux Roys. Ces Mandarins repliquèrent à son Excellence qu'ils en avertiroient le Barcalon qui auroit l'honneur d'en parler à Sa Majesté.

Le Roy de Siam donne ordre au Seigneur de Constance de régler avec Monsieur l'Ambassadeur les cérémonies de la réception.

Ils n'y manquèrent pas, & le Roy nomma sur le champ le Seigneur Constance, avec ordre d'aller incessamment trouver Monsieur l'Ambassadeur, & de régler avec lui la manière dont on le recevoit dans la Capitale & au Palais. Sa Majesté avoit déjà dit publiquement, qu'elle ne vouloit pas qu'on observât à son égard l'ancienne coutume de recevoir les Ambassadeurs du Mogol, de Perse & de la Chine, & qu'elle consentoit que l'Ambassadeur de France entrât dans son Palais l'épée au côté, & qu'il s'assit à l'Audience, ce qui n'avoit jamais été accordé à aucun Ambassadeur.

Le Seigneur Constance se sentit fort honoré de cet ordre, & vint trouver son Excellence. Après les premiers complimens, M. de Chaumont parla de la conversion du Roy comme du principal sujet de son Ambassade. M. Constance en témoigna de l'étonnement, & dit à Monsieur l'Ambassadeur,

que c'étoit la chose du monde qu'il souhaitoit le plus, mais qu'il n'y voyoit aucune apparence ; que le Roy étoit extrêmement attaché à la Religion de ses Ancêtres, & qu'il seroit fort surpris d'une proposition à laquelle on ne l'avoit point préparé ; qu'il conjuroit Monsieur l'Ambassadeur de ne point parler de cette affaire qui causeroit sans doute du desordre dans les conjonctures présentes , & qui ne pouvoit produire aucun bien. Monsieur l'Ambassadeur répondit qu'il y penseroit , mais qu'il auroit bien de la peine à supprimer la plus considérable & presque l'unique raison de son voyage.

On traitta ensuite de la maniere dont les Gentilshommes de Monsieur l'Ambassadeur feroient à l'Audiance ; car on vouloit , ou qu'ils n'y fussent point , ou qu'ils y fussent dans une posture humiliante.

Monsieur l'Ambassadeur voulut absolument qu'ils entraissent avec luy dans la Salle d'Audiance , & qu'ils y demeurassent tandis qu'il y seroit. Le Seigneur Constance eût beau luy dire que c'étoit une chose nouvelle qui ne s'étoit jamais pratiquée à la Cour de Siam , & que le Roy auroit bien de la peine à se relâcher là-dessus ; que les Ambassadeurs même des Rois du Tunquin , & de la Co

chinchinene venoient qu'en rampant à l'escalier de la Salle , & qu'ils paroissent prosterner devant le Roy. Mais Monsieur l'Ambassadeur tint ferme , & ajouta qu'il ne pouvoit aller à l'audiance qu'à cette condition ; que pour accommoder les choses il consentiroit que ses Gentilshommes ne fussent pas debout en presence du Roy. Qu'ils entroient dans la Sale avant que Sa Majesté y parût , & qu'ils seroient assis sur les tapis quand il paroîtroit sur son Trône. Ce Ministre jugeoit ces propositions raisonnables. Mais comme il connoissoit la delicatessé du Roy là-dessus , il pria Monsieur l'Ambassadeur de luy donner le tems d'en parler à sa Majesté ; surquoy après une longue conférence ils se séparèrent pleins d'estime & d'amitié l'un pour l'autre. Monsieur Constance ménagea si bien cette affaire , que le Roy accorda à Monsieur l'Ambassadeur tout ce qu'il demandoit ; ainsi on ne pensa plus qu'à achever les préparatifs de l'entrée.

Les Nations différentes qui sont à Siam vont complimenter M. l'Ambassadeur.

Deux jours après , toutes les nations de l'Orient , qui demeurent à Siam , voulurent marquer chacune en particulier la haute estime qu'elles avoient conçues du Roy de France. Il y en eût jusques à quarante-trois de divers Pais des Indes qui se joignirent en-

semble pour rendre leur cérémonie plus éclatante , & qui vinrent dans une infinité de Balons diversement parez , complimenter Monsieur l'Ambassadeur. Le lendemain arrivèrent quatre grands Balons d'Etat , par ordre du Seigneur Constance , armez chacun de quatre-vingts rameurs , nous n'en avions point encore vû de semblables. Les deux premiers avoient la figure de Chevaux Marins , ils étoient tout dorez , & à les voir venir de loin sur la Rivière , on eût crû qu'ils étoient animez. Deux Officiers des Gardes du Corps étoient dessus pour y recevoir les présens du Roy de France. Dès qu'ils en furent chargez ils s'allèrent poster en grand silence au milieu du Canal. Durant tout le tems qu'ils y restèrent on n'entendoit pas le moindre bruit sur le rivage , & il ne fut plus permis à aucun Balon de monter ou de descendre sur la Rivière , de peur de manquer de respect aux Balons d'Etat & aux présens qu'ils portoient.

La veille du jour déterminé pour l'entrée de Monsieur l'Ambassadeur dans la Ville de Siam , & pour sa premiere Audiance , le Roy luy députa deux Princes de sa Cour pour l'accompagner le jour suivant. Le premier s'appelloit Oya Prassedet , & l'autre Peya Tep de Châ. Celuy-cy étoit cousin

germain du Roy de Camboje, & Oya Prasedet étoit le chef & le protecteur de tous les Talapoins du Royaume, avec droit de les juger & de les faire punir quand ils le méritoient, qui est une des premières & des plus importantes Charges de l'Etat.

Ils menotent avec eux seize Balons d'Etat & six autres de la Garde du Corps, & ils étoient suivis de quarante Mandarins du troisième, quatrième & cinquième ordre, montez sur leurs Balons de cérémonie destinés pour accompagner celui sur lequel M. l'Ambassadeur devoit s'embarquer, qui étoit un des plus beaux que le Roy eût. On commença à se mettre sur la Rivière vers les huit heures du matin. Les Balons des Mandarins les moins qualifiés marchoient les premiers deux à deux & dans une juste distance les uns des autres au nombre de quarante. Après eux venoient dix ou douze Mandarins du second & du troisième rang, qui étoient toujours venus depuis Bancok, & les derniers étoient suivis par les deux Princes que le Roy avoit envoyé le soir précédent. Après un assez grand intervalle paroissoient les quatre Balons sur lesquels on avoit mis les présents du Roy, & ensuite celui qui portoit la Lettre, séparé de tous les autres par un espace considérable; car avant  
que

que de partir de la Tabangue, pour s'accommoder à la coutume de ces peuples, il fallut que Monsieur l'Ambassadeur prît la Lettre du Roy avec un grand respect, & qu'il la mît entre les mains de Monsieur l'Abbé de Choisi qui la devoit porter dans un grand Balon destiné uniquement pour elle. Monsieur l'Ambassadeur venoit ensuite dans un magnifique Balon qui brilloit de tous côtez de l'or dont il étoit couvert. Il avoit à droit & à gauche six galeres de la garde, où étoient les trompettes, les tambours & les autres instrumens qui marchent devant le Roy dans ses sorties publiques. Il étoit suivi de quatre Balons du Roy où étoient les Gentilshommes de l'Ambassade, & les gens de M. l'Ambassadeur. Après eux venoient en confusion un si grand nombre de Balons grands & petits de toutes les Nations, qu'ils couvroient le Mênam; c'est le nom de la riviere, qui signifie en langue Siamoise, *Mere des eaux*. Cette longue suite de Balons d'Etat qui marchaient en bon ordre, au nombre de cent cinquante, & une foule d'autres, occupoient tout l'espace de la riviere où la vue pouvoit s'étendre & faisoient un agréable spectacle. Les cris de joye souvent redoublez que pouffoient les rameurs, selon la coutume des

Ff



Siamois , comme s'ils fussent allez à la charge , faisoient accourir sur les deux côtez du rivage une infinité de peuples pour voir cette auguste cérémonie.

Les seuls Portugais ne s'y trouverent point , à la reserve de trois ou quatre, qui sont Officiers dans les troupes du Roy de Siam. Ils prétendoient par là rendre la pareille aux François , qui deux années auparavant n'avoient point assisté à l'entrée de l'Ambassadeur de Portugal. Il n'y eut que le Pere Suarez Jésuite que son grand âge & ses infirmités ne purent empêcher de venir assurer M. l'Ambassadeur de ses respects. Ce bon vieillard témoigna sa joye de toutes les manieres qu'il pût , & fit sonner les cloches lors que son Excellence passa pardevant nôtre Eglise.

La Fauterie Hollandoise , qui est de l'autre côté de la Rivière , & un de ses Vaisseaux mouillé auprès, saluerent Monsieur l'Ambassadeur de tout leur canon. La Ville de Siam fit la même chose lorsqu'il passa devant le premier bastion , & la Compagnie Françoise fit faire à son Vaisseau , qui étoit magnifiquement pavoisé , deux décharges de son artillerie, lorsque Monsieur l'Ambassadeur passa devant , en allant & en revenant de l'Audience.

Après avoir côtoyé une partie des murailles de la Ville, on arriva au lieu du débarquement, qui étoit à un quart de lieuë du Palais. Monsieur Constance s'y trouva pour y donner les ordres & pour y recevoir Monsieur l'Ambassadeur. Dès qu'on l'eût averty que le Balon approchoit du bord, il monta sur son Eléphant & se mit à la tête de vingt autres Eléphants de guerre rangez sur le rivage. Et quand Monsieur l'Ambassadeur débarqua, il descendit de son Eléphant après avoir fait une profonde inclination au Balon qui portoît la Lettre du Roy, il vint au devant de Son Excellence, & ils se firent l'un à l'autre de grandes honnêtetez. Monsieur l'Ambassadeur alla ensuite pour prendre la Lettre du Roy sur le Balon où on l'avoit mise, mais il trouva que le Mandarin l'avoit déjà portée à terre avec la Pyramide dorée où elle étoit. Ce pauvre Mandarin fit une grande faute en pensant bien faire, il en fut puni sur le champ, & eut la tête piquée, en attendant un plus sévère châtement. Car dans les Ambassades d'Orient on a bien un autre respect pour les Lettres que les Princes envoient, que pour leurs Ambassadeurs. On regarde la Lettre comme la parole Royale, dont l'Ambassadeur n'est que le porteur.

Le Seigneur  
Constance  
reçoit M.  
l'Ambassa-  
deur au bord  
de la riviere.

Respect  
qu'on rend  
à la Lettre  
du Roy.

F f ij

Monsieur le Chevalier de Chaumont prit donc cette Lettre & la donna à Monsieur l'Abbé de Choisi qui l'alla poser avec un grand respect, sur un char doré qui la devoit porter enfermée dans une haute Pyramide jusqu'à la porte du Palais.

Monsieur  
l'Ambassa-  
deur est por-  
té au Palais.

Après cette cérémonie Monsieur l'Ambassadeur s'assit dans un grand fauteuil doré élevé sur une estrade couverte d'un beau Tapis & d'un Carreau de velours. Il fut ainsi porté sur les épaules de dix hommes, environné de Mandarins, qui marchoient à pied, à la réserve de deux qu'on portoit à ses côtes sur des chaises plus basses. Monsieur l'Abbé de Choisi le suivoit porté dans une chaise peinte de rouge, dont les ornemens étoient d'yvoire, & Messieurs les Gentilshommes montèrent sur des chevaux qu'on leur avoit préparés. Cette marche avoit quelque chose de singulier. Elle commença par vingt Eléphans de guerre, qui défilèrent les premiers au milieu d'une double haye de piquiers & de mousquetaires le long d'une grande rue, qui alloit depuis le rivage jusqu'au Palais : ensuite venoient les Gardes & les Officiers du Gouverneur de la Ville & beaucoup de Mandarins à cheval. Monsieur Constance marchoit le dernier sur un Eléphant & précé-

doit immédiatement le Char qui portoit la Lettre du Roy, à laquelle le peuple assis à terre, faisoit la zombaye dès qu'elle commençoit à paroître. Après le Char marchoient les trois Trompettes de Monsieur l'Ambassadeur à cheval, avec leurs magnifiques livrées, & Monsieur l'Ambassadeur paroissoit élevé comme sur un Trône. Il étoit vêtu d'un riche brocard de couleur de feu brodé d'or, d'un éclat admirable. Monsieur l'Abbé de Choisi suivoit, porté dans sa chaise découverte, en surplis & en camail. Les Gentilshommes marchaient en suite à cheval, tout couverts d'or & d'argent, suivis de Pages, de Valets de pied, & d'un grand nombre de domestiques, tous fort proprement vêtus. La marche étoit fermée par une multitude incroyable de peuple qui gardoit un profond silence.

Le Palais du Roy de Siam a beaucoup d'étendue; mais l'architecture n'a rien de régulier ny de semblable à la nôtre. Ce sont de grandes cours entourées de murailles avec des corps de logis; d'un côté sont les appartemens des Officiers du Roy, & de l'autre un grand nombre de pavillons, où sont les Elephans. Il y a aussi beaucoup de Pagodes grandes & petites, dont l'irrégularité ne laisse pas d'avoir quelque agré-

Description  
du Palais du  
Roy de Siam

Ff iij

ment. Quand on fut arrivé à la première porte du Palais, tout le monde mit pied à terre, & Monsieur l'Ambassadeur alla prendre la Lettre de dessus le Char de Triomphe pour la remettre entre les mains de Monsieur l'Abbé de Choisi.

On entra en cet ordre dans la première cour du Palais, où il y avoit d'un côté cinquante Elephans de guerre enharnachez d'or, & de l'autre deux regimens des Gardes rangez en bataille au nombre de huit cens hommes. De là on passa dans la seconde cour, où il y avoit huit autre Elephans de guerre, & une compagnie de soixante Mores à cheval. Ils étoient armez de lances, & ils avoient fort bonne mine. Dans la troisième cour étoient soixante Elephans avec des harnois encore plus riches que les premiers, & deux regimens des Gardes du Corps sous les armes qui faisoient deux mille hommes. En entrant dans la quatrième cour, dont le pavé étoit moitié couvert de nattes, on trouvoit deux cens soldats prosternez qui portoient des sabres d'or & de tambag, appelez en Portugais, *Os Braços pintados*, parce qu'ils ont les bras peints de rouge. Ces soldats sont les rameurs du Bâton du Roy, & comme les gardes de la Manche. Dans deux Salles plus avancées étoient cinq cens Perses de la Garde du Roy, assis à

terre, les jambes croisées, parce que dans le Palais il n'est permis à personne d'être debout à moins qu'on ne marche, & tous les soldats Siamois étoient accroupis, tenant leurs armes entre leurs mains jointes.

La cinquième cour où l'on entra étoit toute couverte de fines nattes, sur lesquelles étoient prosternés tous les Mandarins du troisième, quatrième & cinquième ordre, & à quelque distance ceux du second ordre étoient dans la même posture sur des Tapis de Perse. Après avoir passé entre tous les Mandarins & traversé tant de cours, on arriva enfin au pied d'un escalier, où l'on trouva à la droite deux Eléphants tout couverts d'or, & à la gauche six chevaux de Perse, dont une partie de la selle & les étriers étoient d'or massif, & les harnois semés de perles, de diamans, de rubis & d'émeraudes. Monsieur l'Ambassadeur s'arrêta-là, & les Gentilshommes montèrent dans la salle de l'Audience où le Roy n'étoit pas encore, ils s'affirent sur des Tapis de Perse vis-à-vis du Trône, à vingt pas de distance, comme on étoit convenu. Ce Trône n'est à proprement parler qu'une grande fenêtre qui est élevée de sept à huit pieds au dessus de l'estrade, & qui répond au milieu de la salle. A droit & à gauche

Descrip-  
tion du  
Trône du  
Roy de  
Siam.

étoient deux grands paraffols d'une étoffe d'or à sept ou huit étages, dont les bastons étoient d'or massif & si hauts qu'ils touchoient presque au plancher. Monsieur l'Evêque de Métellopolis, Monsieur l'Abbé de Lyonne & Monsieur le Vachet étoient assis dans la falle de même que les Gentilshommes, auprès du siège qu'on avoit préparé à Monsieur l'Ambassadeur. Dans cette falle les Princes, les Ministres & les Mandarins du premier ordre étoient prosterner, selon leur rang, à droit & à gauche.

Il y a de trois sortes de Princes à la Cour de Siam; les premiers sont les Princes du Sang Royal de Camboje & des autres Royaumes tributaires du Roy de Siam. Les seconds sont les Princes de Laos, de Chiamay & de Banca qui ont été pris à la guerre & quelques autres qui se sont volontairement mis sous la protection du Roy. Les troisièmes sont ceux que le Roy a élevez au rang de Princes. Ils avoient chacun devant eux de grandes coupes d'or & d'argent, qui sont les marques de leur dignité, & ils demouroient prosterner dans un profond silence attendant la venue du Roy. Quelque tems après qu'on se fut ainsi placé, on entendit le son des trompettes, des tambours & de beaucoup d'autres instrumens, & alors le  
Trône

Trône du Roy s'ouvrit & il parut dessus. Mais on ne le voyoit que jusques à la ceinture, le reste étoit caché par le rebord de la fenestre. Tous les Mandarins prosternez se leverent sur les genoux, & ayant les mains jointes par dessus leurs testes firent de profondes inclinations & frapperent la terre du front. Le Roy avoit une Thiare toute brillante de pierreries. C'est un grand bonnet terminé en pyramide, environné de trois cercles d'or à quelque distance l'un de l'autre. Il avoit aux doigts beaucoup de gros diamans qui jettoient un grand éclat; sa Veste étoit rouge à fond d'or, & par dessus il avoit une gaze d'or dont les boutons étoient de gros diamans; tout cela joint à un air vif, plein de feu & toujours riant, luy donnoit beaucoup de grace & de majesté.

Monsieur l'Ambassadeur ne fut pas plutôt averty par le son des instrumens que le Roy étoit arrivé, qu'il entra dans la Salle suivy de Monsieur l'Abbé de Choisi & du Seigneur Constance. Quand il eut avancé quatre pas, regardant le Roy comme s'il l'eût appercû pour la première fois, il fit une profonde révérence, il en fit une seconde au milieu de la Salle, & une troisième lors qu'il fut auprès du siege qu'on luy

M. l'Ambassadeur entre dans la Salle d'Audience.

Gg



avoit préparé. Le Roy répondit à chaque révérence par une inclination de corps accompagnée d'un visage riant & ouvert. Alors Monsieur l'Ambassadeur commença son compliment en cette maniere , & après en avoir prononcé les premieres paroles il s'assit & se couvrit.

**S**I R E,

Harangue  
de l'Ambas-  
sadeur de  
France au  
Roy de Siam

Le Roy mon Maître si fameux aujourd'huy dans le monde par ses grandes victoires , & par la paix qu'il a souvent donnée à ses ennemis à la teste de ses armées , m'a commandé de venir trouver Vòtre Majesté pour l'assûrer de l'estime particuliere qu'il a concûe pour Elle. Il connoît , SIRE , vos augustes qualitez , la sagesse de vòtre Gouvernement , la magnificence de vòtre Cour, la grandeur de vos Etats , & ce que vous vouliez particulièrement luy faire connoître par vos Ambassadeurs, l'estime que vous avez pour sa personne , confirmée par cette protection continuelle que vous donnez à ses sujets , principalement aux Evêques qui m'environnent , & qui sont les Ministres du vray Dieu.

Il ressent tant d'illustres effets de l'estime

que vous avez pour luy , & il veut bien , SIRE , y répondre de tout son pouvoir. Dans ce dessein il est prest de traiter avec Vòtre Majesté , de vous envoyer de ses sujets pour entretenir & pour augmenter le commerce , de vous donner toutes les marques d'une amitié sincere ; & de commencer entre les deux Couronnes une union aussi étroite dans la posterité que vos Etats sont éloignez des siens par ces vastes mers qui les séparent. Mais rien ne l'affermira tant en cette résolution , & ne vous unira plus étroitement ensemble que de vivre dans les sentimens d'une même croyance.

Et c'est particulièrement , SIRE , ce que le Roy mon Maistre , ce Prince si sage & si éclairé , qui n'a jamais donné que de bons conseils aux Rois ses alliez , m'a commandé de vous représenter de sa part. Il vous conjure par l'intérêt qu'il prend déjà , comme le plus sincere de vos amis , à vòtre véritable gloire , de considérer que cette suprême Majesté dont vous êtes revêtu sur la terre , ne peut venir que du vray Dieu C'est à dire , d'un Dieu tout puissant , éternel , infini , tel que les Chrétiens le reconnoissent , qui seul fait regner les Rois & règle la fortune de tous les peuples.

Gg ij

Soûmettre vos grandeurs à ce Dieu qui gouverne le Ciel & la Terre ; c'est une chose, SIRE, beaucoup plus raisonnable que de les rapporter aux autres Divinitez qu'on adore dans l'Orient, & dont vôtre Majesté qui a tant de lumière & de pénétration, ne peut manquer de voir assez l'impuissance.

Mais elle le verra encore plus clairement, si elle veut bien entendre durant quelque-tems les Evêques & les autres Missionnaires qui sont icy. La plus agréable nouvelle que je puisse porter au Roy mon Maître, est celle-là, SIRE, que Vôtre Majesté persuadée de la vérité, se fait instruire dans la Religion Chrétienne. C'est ce qui luy donnera plus d'admiration & d'estime pour Vôtre Majesté, & qui excitera ses sujets à venir avec plus d'empressement dans vos Etats : & enfin ce qui achevera, SIRE, de vous combler de gloire, puisque par ce moyen Vôtre Majesté s'assûre d'un bonheur éternel dans le Ciel, après vous regné avec autant de prospérité qu'elle fait sur la terre.

Monsieur l'Evêque dit en Portugais au Seigneur Constance à peu près le sens du compliment de Son Excellence, & ce Ministre l'expliqua au Roy en Siamois, se te-

nant cependant dans une posture tres-respectueuse, comme les autres Princes & Seigneurs qui demeurèrent toujours prosternez dans la salle à côté de luy, mais un peu plus bas. Il seroit difficile d'expliquer la joye que le Roy de Siam fit paroître en cette occasion & dans toute cette journée.

Monsieur l'Ambassadeur avoit été surpris en entrant dans la salle de voir le Roy si élevé au dessus de luy, & avoit témoigné quelque peine qu'on ne l'en eût pas averty. Après avoir fait son compliment il devoit naturellement s'avancer pour présenter la Lettre du Roy son Maître au Roy de Siam. On étoit convenu avec le Seigneur Constance, qu'afin de marquer plus de respect pour la Lettre du Roy, Monsieur l'Ambassadeur la prendroit de Monsieur l'Abbé de Choisi, qui devoit pour cela demeurer debout à son côté pendant la harangue & tenir la Lettre dans une coupe d'or soutenue d'un pié fort long. Mais Monsieur l'Ambassadeur voyant le Roy si élevé, que pour atteindre jusqu'à luy il faudroit prendre la coupe par le bas du pié, & lever le bras fort haut, jugea que cette distance ne convenoit pas à sa dignité, & qu'il devoit présenter la Lettre de plus prés.

Maniere  
dont Monsieur  
l'Ambassadeur  
donna la Lettre  
du Roy  
au Roy de  
Siam.

Après avoir balancé un moment, il prit son parti, qui fut de tenir la coupe par le haut, & de ne lever le bras qu'à demy. Le Roy qui comprit ce qui le faisoit agir de la sorte, se leva sur ses pieds en souriant, & se baissant en dehors, fit la moitié du chemin pour prendre la Lettre : il la porta ensuite sur sa tête, ce qui est une marque extraordinaire d'honneur & d'estime que ce Prince voulut donner au grand Roy qui la luy envoyoit. Alors il répondit à Monsieur l'Ambassadeur, qu'il se sentoît extrêmement obligé de l'honneur que luy faisoit le Roy tres-Chrétien, & qu'il n'avoit point de plus forte passion que d'entretenir une amitié & une paix éternelle avec Sa Majesté. Ensuite il luy demanda des nouvelles de la santé de ce Prince, qu'il nommoit toujours son bon amy, & de toute la Maison Royale, & luy témoigna la joye qu'il avoit de le voir arrivé en bonne santé avec toute sa suite.

M. l'Ambassadeur  
présente au  
Roy de Siam  
M. l'Abbé  
de Choisi &  
& les Gen-  
tils hommes  
de la suite.

Monsieur l'Ambassadeur après avoir remercié Sa Majesté de toutes ses bontez, luy présenta Monsieur l'Abbé de Choisi en luy faisant connoître son mérite, & les Gentils-hommes de sa suite disant qu'ils étoient tous Officiers sur les Vaisseaux du Roy; que la plupart s'étoient

trouvez dans diverses occasions contre les ennemis de l'Etat, où ils s'étoient distingués par leur valeur. Le Roy l'écoûta avec beaucoup de plaisir, & fit ensuite tomber le discours sur les Ambassadeurs qu'il avoit envoyez en France, dont il n'avoit eu aucune nouvelle. Il se répandit sur les loüanges du Roy assez long-tems, témoignant une extrême joye d'entendre ce que Monsieur l'Ambassadeur luy racontoit de sa grandeur, de sa sagesse, de ses conquestes, & de la paix qu'il venoit de donner à l'Europe. Enfin il fit dire à M. l'Ambassadeur, que s'il avoit besoin de quelque chose de son Royaume pour luy & pour les personnes de sa suite, qu'il s'adressât à son Barcalon, auquel il avoit donné des ordres exprés de le satisfaire en toutes choses. Ainsi finit la première audience avec beaucoup de satisfaction de part & d'autre.

Au sortir de la Salle, Monsieur Constance mena Monsieur l'Ambassadeur voir l'Elephant blanc qui est si estimé dans les Indes, & qui a été le sujet de tant de guerres. Il est assez petit & si vieux qu'il en est tout ridé. Plusieurs Mandarins sont destinez pour en avoir soin, & on ne le sert qu'en vaisselle d'or, au moins les deux bassins qu'on avoit mis devant luy, étoient d'or massif,

On va voir  
l'Elephant  
blanc dans  
son appartem.  
ent.

d'une grandeur & d'une épaisseur extraordinaire. Son appartement est magnifique, & le lambris du Pavillon où il est logé, est fort proprement doré. Comme il étoit déjà tard, on sortit du Palais du Roy pour aller à celui qu'on avoit préparé à Monsieur l'Ambassadeur, & on marcha dans le même ordre & avec la même pompe qu'on étoit allé à l'Audience.

Monsieur l'Evêque fut appelé quelques tems après par ordre du Roy, pour traduire en Siamois la Lettre du Roy de France, qui fit beaucoup d'impression sur l'esprit de ce Prince. En voicy les termes :

Lettre du  
Roy de France  
au Roy  
de Siam.

**T**RES-HAUT, TRES-EXCELLENT,  
ET TRES-MAGNANIME PRINCE,  
notre tres-cher & bon Amy, Dieu veuille augmenter vôtre grandeur avec une fin heureuse. J'ay appris avec déplaisir la perte des Ambassadeurs que vous nous envoyâtes en l'année 1681. & nous avons été informez par les Peres Missionnaires qui sont revenus de Siam, & par les lettres que nos Ministres ont reçu de la part de celui à qui vous confiez le principal soin de vos affaires, l'empressement avec lequel vous souhaitez nôtre amitié Royale. C'est pour y correspondre que nous avons choisi le Chevalier de Chaumont

Chaumont pour nôtre Ambassadeur près de vous, qui vous apprendra plus particulièrement nos inclinations sur tout ce qui peut contribuer à établir pour toujours cette amitié solide entre nous. Cependant nous serons tres-aisés de trouver les occasions de vous témoigner la reconnoissance avec laquelle nous avons appris, que vous continuez votre protection aux Evêques & aux Missionnaires Apostoliques, qui travaillent à l'instruction de vos sujets dans la Religion Chrétienne; & nôtre estime particulière pour vous, nous fait désirer ardemment, que vous vouliez bien vous-même les écouter & apprendre d'eux les véritables maximes & les mystères sacrez d'une si sainte Loy, dans laquelle on a la connoissance du vray Dieu, qui seul peut, après vous avoir fait regner long-tems & glorieusement sur vos sujets, vous combler d'un bonheur éternel.

Nous avons chargé nôtre Ambassadeur de quelques présens des choses les plus curieuses de nôtre Royaume, qu'il vous présentera comme une marque de nôtre estime, & il vous expliquera aussi ce que nous pouvons désirer pour l'avantage du commerce de nos Sujets. Sur ce nous prions Dieu qu'il veuille augmenter votre grandeur.

Hh



avec toute fin heureuse. Fait en nôtre Château de Versailles le vingt-unième jour de Janvier 1685

Vôtre tres-cher  
& bon Amy,  
LOUIS.

COLBERT.

M. l'Ambassadeur va voir M. l'Evêque de Métellopolis.

Après que Monsieur l'Ambassadeur eût eu son Audiance du Roy, il rendit sa première visite à Monsieur l'Evêque de Métellopolis au Seminaire. Ce Prélat est Vicaire Apostolique dans la plus grande partie des Provinces soumises aux Vicaires Apostoliques, il travaille depuis long-tems avec beaucoup d'application & de zele à la conversion des Siamois, dont il a étudié la langue avec un grand soin. Nous receûmes de luy nos approbations par écrit, & en nous les envoyant il nous fit dire, que nous pouvions exercer nos fonctions dans les Indes aussi librement qu'en Europe. Il réside ordinairement au Seminaire depuis que ses grandes maladies l'ont affoibli. Cette maison est la plus belle qui soit dans la Ville & dans les Camps qui sont autour de Siam. Elle consiste en un grand corps de logis double à deux étages bâtis à la Françoisé, où vingt personnes peuvent loger commodément. Les

chambres sont grandes & élevées , les unes donnent sur le jardin , & les autres sur une Eglise que le Roy de Siam fait bâtir auprès , & qui n'est pas encore achevée. Elle fera fort grande , & si on eût eu soin de prendre d'abord un dessein régulier , elle pourroit passer pour belle même dans les Villes d'Europe.

C'est une coutume établie à la Cour de Siam , de donner une veste à tous ceux qui ont l'honneur d'être introduits en la présence du Roy , & on la porte toujours aux Ambassadeurs , en leur présentant le Betel à la fin de l'Audience. Le Roy ayant sçu que les François n'usoient point de Betel , & qu'ils ne s'accommoderoient peut-être pas d'un habit fait à Siam , il ne voulut pas le leur faire donner alors , mais quelques jours après il envoya à son Excellence vingt pièces d'une étoffe fort riche à fleurs d'or , & autant d'une étoffe de soye pour faire des doubles. Il fit un semblable présent aux Gentilshommes de sa suite , pour s'en faire des habits plus légers ( ce sont les paroles du Roy ) & souffrir avec moins d'incommodité les grandes chaleurs du climat auquel ils n'étoient pas accoutumés. Monsieur l'Ambassadeur dès qu'il eût reçu le présent du Roy fit jeter beaucoup d'argent par les

Le Roy de Siam en-voie un présent à M. l'Ambassadeur.

M. l'Ambassadeur fait jeter par les fenê-

H h ij

tres de son  
Palais une  
somme d'ar-  
gent à ceux  
qui luy a-  
voient ap-  
porté ce pré-  
sent.

fenêtres aux gens des Mandarins qui l'a-  
voient apporté, & au peuple qui y étoit en  
foule. Cela fit beaucoup de bruit dans la  
Ville de Siam, & surprit tout le monde qui  
n'avoit jamais vû cette sorte de magnificen-  
ce. On ne parla durant long-tems que de  
cette riche pluie d'or & d'argent qui tom-  
boit dans la cour del' Ambassadeur de Fran-  
ce. Cette libéralité faite à propos augmenta  
beaucoup l'estime que les Grands & les Peu-  
ples avoient conceüe de la Nation Françoisse  
au dessus de toutes les autres de l'Europe.

Aussi-tôt que Monsieur l'Ambassadeur  
fut dans la Ville de Siam, le Seigneur  
Constante qui demouroit auparavant dans  
le Camp des Japonois, vint se loger dans  
une belle maison qu'il a, proche l'Hôtel de  
son Excellence, & durant tout le tems que  
nous fûmes à Siam il tint table ouverte aux  
François, & en leur considération à toutes  
les autres Nations. Sa maison étoit fort  
bien meublée, & au lieu de tapisseries qu'on  
ne sçauroit souffrir à Siam à cause du chaud,  
on avoit étendu tout' autour du Divan un  
grand paravant du Japon d'une hauteur &  
d'une beauté surprenante. Il y avoit tou-  
jours deux tables de douze couverts chacu-  
ne, & où on faisoit une chere fort abon-  
dante & fort délicate. On y trouvoit de

toutes sortes de vins, d'Espagne, du Rhin, de France, de Cephalonie, & de Perse. On y étoit servi à grands bassins d'argent, & le buffet étoit garni de tres-beaux vases d'or & d'argent du Japon fort bien travaillez, avec plusieurs grands bassins des mêmes métaux & du même travail.

Le bruit qui se répandoit alors, que le Roy devoit aller faire un présent à la Pagode avec un grand cortége, excita la curiosité des Gentilshommes François, qui voulurent être spectateurs de la Pompe. Un des Mandarins qui étoient toujours dans l'Hôtel pour empêcher le desordre & prendre garde que rien n'y manquât, les mena dans un endroit où ils pouvoient voir commodément ce spectacle. Les rues par où le Roy devoit passer étoient bordées à hauteur d'appuy d'un treillis peint de rouge, & semées de fleurs en plusieurs endroits. Le Roy ne sortit pas ce jour-là, mais son présent ne laissa pas d'être porté à la Pagode en grande cérémonie. On vit d'abord paroître un homme sur un Eléphant qui jouoit des timbales, précédé de deux trompettes à cheval. Plusieurs Mandarins, aussi à cheval, marchoient après deux à deux; un grand nombre de soldats à pied de ceux qu'on appelle les bras peints venoit ensuite en

Le Roy de Siam fait porter ses présens aux Pagodes avec beaucoup de pompe.

H h iij

bon ordre. Ils étoient suivis de quinze Elephans, dont sept ou huit portoient des Parasols à triple étage avec des chaises dorées, où étoient autant de Mandarins chargez des Présens du Roy. Après ces Elephans venoient les Mandarins du premier & du second ordre, qu'on reconnut aux cercles d'or & d'argent, qui étoient à leur bonnet rond fait en forme de Pyramide.

A la Cour de Siam on ne donne jamais que deux audiences aux Ambassadeurs, la première & celle de congé. Souvent même on n'en accorde qu'une & l'on remet toutes les affaires au Barcalon qui en doit rendre compte au Roy. Mais Sa Majesté pour distinguer cette Ambassade de toutes les autres, fit dire à Monsieur l'Ambassadeur, que toutes les fois qu'il voudroit avoir audience il étoit prest à la luy donner avec plaisir. En effet, huit ou dix jours après l'audience d'entrée, Monsieur l'Ambassadeur en eut une autre, elle fut secrette, & Messieurs les Gentilshommes n'y entrèrent pas. Monsieur l'Ambassadeur n'y mena que Monsieur l'Eveque de Metellopolis, Monsieur l'Abbé de Choisy, & Monsieur l'Abbé de Lyonne, les autres demeurèrent dans la première cour du Palais, où il y avoit à l'ombre des arbres sur le bord d'un canal une grande

table dressée de vingt-quatre couverts avec deux Buffets garnis de tres-beaux Vases d'or & d'argent du Japon, & plusieurs cassolettes où le bois précieux d'Aquila n'étoit pas épargné.

L'audiance étant finie, on se mit à table & on y fut près de quatre heures. On y servit plus de cent cinquante bassins & une infinité de ragoûts, sans parler des confitures, dont on fait ordinairement deux services. On y but de cinq ou six sortes de vins. Tout y fut magnifique & délicat, le Roy voulut que les plus grands de son Royaume servissent les François ce jour-là, pour honorer davantage Monsieur l'Ambassadeur & rendre ce régal plus agréable.

Le Roy  
traite ma-  
gnifique-  
ment dans  
son Palais  
M. l'Am-  
bassadeur.

Environ ce tems-là on commença à examiner le procédé qu'avoient tenu les deux Mandarins que le Barcalon avoit envoyez en France avec Monsieur Vachet. Les plaintes qu'on avoit faites d'eux, étoient venues jusqu'aux oreilles du Roy, qui avoit été choqué de leur conduite. Monsieur l'Ambassadeur parla en leur faveur. Le plus vieux en a été quitte pour un mois de prison & pour quelque autre punition. On ne sçait pas encore quel sera le châtiment de l'autre, mais il est certain que sans une si puissante intercession, il luy en eût coûté la tête.

Monsieur l'Ambassadeur n'avoit pû envoyer d'abord les présens qu'il avoit apportez au Barcalon, qui possède la premiere Charge du Royaume de Siam. Il avoit fallu différer quelque tems pour les faire visiter & y réparer ce que l'air & la Mer y avoient gâté. Quand tout fut en bon état Monsieur Vachet alla les luy présenter dans sa maison, & Monsieur l'Ambassadeur luy rendit visite deux jours après.

Comme il n'y a point de Carosse à Siam, il se mit dans une chaise fort propre qu'il avoit apportée de France, Monsieur l'Evêque en prit une semblable à celles dont se servent les Supérieurs des Talapoins, Monsieur l'Abbé de Choisi fut porté sur un Palanquin, & Messieurs les Gentilshommes monterent à cheval. Le logis du Barcalon étoit éloigné de l'Hôtel de plus d'un grand quart de lieuë, quoyqu'il ne faille passer que trois ruës pour y aller, mais elles sont extrêmement longues, toutes pavées de briques & bordées des deux côtez de maisons assez basses, derriere lesquelles il y a de grands arbres qui répandent leur ombre dans les ruës, & qui en font des promenades fort agréables quand la chaleur est passée. La maison du Barcalon est grande, mais elle est de bois comme la plupart de celles

celles de Siam, avec cette différence qu'elle a trois toits l'un sur l'autre, qui sont la marque de sa dignité. Elle étoit alors environnée d'eau à cause de l'inondation, & il fallut passer sur un pont qui aboutissoit à une terrasse. Il y avoit plusieurs Mandarins rangez en haye à l'entrée du pont. Tout le monde y descendit, à la réserve de Monsieur l'Ambassadeur, qui fut porté jusques sur la terrasse, d'où il entra dans la salle où le Barcalon donne audience. Il vint recevoir Monsieur l'Ambassadeur à la porte de la salle & le conduisit jusques au bout où il le fit asseoir dans un fauteuil vis-à-vis du sien. On en fit donner aussi à Monsieur l'Evêque & à Monsieur l'Abbé de Choisi aux côtez de Monsieur l'Ambassadeur; les Gentilshommes étoient derrière & debout. L'entretien dura peu, on n'y parla que de choses indifférentes, & on se retira de la même manière qu'on étoit venu.

Tout ce qu'on avoit dit à Monsieur l'Ambassadeur de la Pagode du Palais & des Idoles qui y sont, luy donna envie de les voir. Comme on ne cherchoit qu'à luy plaire, on prit un jour commode pour luy montrer toutes choses à loisir. Le matin vers les huit heures on le mena dans le Pa-

Monsieur l'Ambassadeur va voir la plus célèbre Pagode de Siam.



lais où le Seigneur Constance l'attendoit, Après avoir traversé huit ou neuf cours on parvint enfin à la Pagode la plus riche & la plus célèbre du Royaume. Elle est couverte de Calin, qui est une espèce de métal fort blanc, entre l'étain & le plomb, avec trois toits l'un sur l'autre. Il y a à la porte une vache d'un côté & de l'autre un monstre extrêmement hideux. Cette Pagode est assez longue, mais fort étroite, & quand on y est entré on ne voit que de l'or. Les piliers, les murailles, le lambris, & toutes les figures sont si bien dorées, qu'il semble que tout soit couvert de lames d'or. L'édifice est assez semblable à nos Eglises, il est soutenu de gros piliers, On y trouve en avançant une manière d'Autel sur lequel il y a trois ou quatre Figures d'or massif à peu près de la hauteur d'un homme, dont les unes sont debout & les autres assises, les jambes croisées à la Siamoise. Au delà est un espèce de chœur où se garde la plus riche & la plus précieuse Pagode ou Idole du Royaume, car on donne ce nom indifféremment au Temple & à l'Idole qui est dedans. Cette statue est debout & touche de sa tête jusques à la couverture, Elle a environ quarante-cinq pieds de hauteur & sept ou huit de largeur. Ce

qu'il y a de plus surprenant , c'est qu'elle est toute d'or. De la taille dont elle est , il faut qu'il entre dans sa masse plus de cent pics de ce métal, & qu'elle vaille au moins douze millions cinq cens mille livres. On dit que ce prodigieux Colosse a été fondu dans le lieu même où il est placé, & qu'ensuite on a construit le Temple dans lequel il est. On ne comprend pas, où ces peuples d'ailleurs assez pauvres ont pu trouver tant d'or; mais on ne peut s'empêcher d'être vivement touché de voir une seule Idole plus riche que ne sont tous les Tabernacles des Eglises d'Europe. A ses côtez il y en a plusieurs autres moins grandes qui sont aussi d'or & enrichies de pierreries. Ce Temple n'est pourtant pas le mieux bâti de Siam. Il est vray qu'il n'y en a point qui ait des Figures de si grand prix, mais on en voit plusieurs qui ont plus de proportion & de beauté, un entre autres dont il faut faire icy la description.

Un pic pèse  
cent vingt-  
cinq livres.

A cent pas du Palais du Roy vers le Midy est un grand parc fermé de murailles, au milieu duquel s'élève un vaste & haut Edifice bâti en forme de croix à la manière de nos Eglises, surmonté de cinq dômes solides & dorez, faits de pierre ou de brique, & d'une structure particulière. Le Dôme du mi-

Description  
d'un des plus  
beaux Tem-  
ples de Siam

lieu est bien plus grand que les autres, qui sont aux extremitez & sur les travers de la Croix. Cet Edifice est posé sur plusieurs bases ou pieds-d'estaux, qui s'élèvent les uns sur les autres en s'étressissant par le haut. On n'y monte des quatre côtez que par des escaliers roides & étroits de trente-cinq à quarante marches de trois palmes chacune, toutes couvertes de Calin ou d'Etain doré comme le toit. Le bas du grand escalier est orné des deux côtez de plus de vingt Figures d'une hauteur au dessus de la naturelle, dont les unes sont d'airain & les autres de Calin & toutes dorées, mais représentant assez mal les personnages & les animaux dont elles sont les figures. Tout ce grand Edifice est accompagné de quarante-quatre grandes pyramides de formes différentes, bien travaillées, & rangées tout autour avec symétrie sur trois plans différens. Sur le plus bas plan aux quatre coins sont les quatre plus grandes, posées sur de larges bases. Ces pyramides sont terminées en haut par un long cône fort délié, tres-bien doré & surmonté d'une aiguille ou flèche de fer, dans laquelle sont enfilées plusieurs petites boules de cristal d'inégale grosseur. Le corps de ces grandes pyramides aussi bien que des autres, est d'une espèce d'architecture qui ap-

proche assez de la nôtre ; mais il est trop chargé de sculpture , & n'en ayant ny la simplicité ny les proportions, il n'en a pas la beauté , du moins aux yeux qui n'y sont pas encore accoutumez. Quand nous aurons le tems , nous pourrons donner une connoissance plus exacte de cette architecture. Sur le second plan , qui est un peu au dessus du premier, il y a trente-six autres pyramides un peu moins grandes que les premières, rangées en quarré sur quatre lignes au tour de la Pagode, neuf de chaque côté. Elles sont de deux Figures différentes , les unes sont terminées en pointe comme les premières , les autres arrondies par le haut en campane de la forme des dômes qui couronnent l'Edifice ; elles sont tellement mêlées qu'il n'y en a pas deux de suite de même forme. Au dessus de celles-cy dans le troisiéme plan il y en a quatre autres aux quatre coins , lesquelles sont terminées en pointe , elles sont plus petites à la verité que les premières , mais plus grandes que les secondes. Tout l'Edifice avec les pyramides est renfermé dans un espece de cloître quarré , dont chaque côté a plus de six-vingt pas communs de longueur sur cent ou environ de largeur & quinze pieds de hauteur. Les galleries du cloître sont toutes ouvertes du côté de

la Pagode ; le lambris n'en est pas laid ; il est tout peint & doré à la Moresque. Au dedans des galleries, le long de la muraille extérieure qui est toute fermée, regne tout autour un long pied d'estal à hauteur d'appuy, sur lequel sont posées plus de quatre cent Statuës d'une tres-belle dorure, & disposées dans un tres-bel ordre. Quoy-qu'elles ne soient que de brique dorée, elles ne laissent pas de paroître assez bien faites ; mais elles sont si semblables que si elles n'étoient d'inégale grandeur, on croiroit qu'elles ont été toutes jettées dans un même moule. Parmi ces figures nous en avons conté douze de taille gigantesque, une au milieu de chaque gallerie, & deux à chaque angle. Ces figures à cause de leur hauteur sont assises sur des bases plates, les jambes croisées à la maniere du pais & de tous les Orientaux. Nous eûmes la curiosité de mesurer une de leurs jambes, elle avoit six pieds entiers depuis le bout du pié jusques au haut du genou, le poulce de la grosseur d'un bras ordinaire, & le reste du corps gros & grand à proportion. Outre celles-cy, qui sont de la première grandeur, il y en a environ cent autres qui sont comme des demi-géans, & qui ont quatre pieds depuis l'extrémité du pié, jusques au haut du ge-

noù. Enfin entre les premières & les secondes, nous en contâmes plus de trois cens, dont il n'y en a gueres qui soient au dessous de la grandeur naturelle, & celles-cy sont dressées sur pied. Je ne parle point de quantité d'autres petites Pagodes qui ne sont pas plus grandes que des poupées, & qui sont mêlées parmy les autres.

Nous n'avons point vû d'Edifice même en France, où la symétrie soit mieux observée, soit pour le corps du bâtiment, soit pour les accompagnemens, que dans cette Pagode. Son cloître est flanqué en dehors des deux côtez de seize grandes Pyramides solides, arrondies par le haut en forme de Dôme, de plus de quarante pieds de hauteur, & de plus de douze pieds de chaque côté en quarré, disposées sur une même ligne, comme une suite de grosses colonnes, dans le milieu desquelles sont de grandes niches, garnies de Pagodes dorées. La vue de toutes ces choses nous arrêta si long-tems que nous n'eûmes pas le loisir de considérer plusieurs autres Temples qui étoient tout proche du premier, au dedans de la même enceinte de murailles. On juge à Siam de la noblesse des familles par le nombre des toits dont les maisons

sont convertes. Celle-cy en a cinq les uns sur les autres , & l'appartement du Roy en a sept.

Quelques jours après que nous fûmes arrivez à Siam , l'on fit dans l'Eglise que nous avons au Camp des Portugais, deux Services solennels, le premier pour la feüe Reyne de Portugal, & le second pour le feu Roy Dom Alphonse. Le Pere Suarez & un Pere de saint Dominique firent les Oraisons Funébres. Ensuite la Feste du Couronnement de Dom Pedro Roy de Portugal à present regnant se fit dans l'Eglise des Peres Dominicains, où un de leurs Peres prêcha. Ce fut Monsieur Constanco qui fit la dépense des obseques & de la Feste. Il auroit encore fait faire un service solennel pour le feu Roy d'Angleterre, s'il avoit eu des nouvelles certaines qu'il fût mort Catholique. Il se contenta de témoigner sa joye au sujet du Couronnement du Duc d'York par des illuminations & des feux d'artifices qui plurent beaucoup aux François pour leur nouveauté. Il y avoit de longues cornes, d'où il sortoit de certaines fusées qu'on peut appeller des jets de feu, semblables à nos jets d'eau, tant elles durent long-tems. Toutes ces Festes étoient accompagnées de grands festins, où les

Les Chefs de toutes les Nations d'Europe ,  
 ſçavoir les François , les Anglois , les Por-  
 tugais & les Hollandois étoient invitez .  
 Monsieur l'Ambassadeur ne put ſe diſpen-  
 ſer de ſe trouver aux deux feſtins qui ſe fi-  
 rent à la Feſte du Couronnement des Rois  
 d'Angleterre & de Portugal . Nous fûmes  
 obligez d'y aſſiſter , Monsieur Conſtance  
 nous étant venu prendre luy-même dans  
 ſon Balon . Au commencement du repas  
 Monsieur l'Ambassadeur but la ſanté du  
 Roy de Portugal , & celle du Roy de Siam ,  
 Monsieur Conſtance but celle du Roy de  
 France & de toutes les perſonnes de la Fa-  
 mille Royale , enſuite celle de ſon Excellen-  
 ce . Toutes ces ſantez furent buës au bruit  
 des canons dont on fit pluſieurs déchar-  
 ges .

Réjouif-  
 ſances faites  
 à Siam pour  
 le Couron-  
 nement des  
 Roys d'An-  
 gleterre &  
 de Portu-  
 gal .

A ces réjouifſances ſuccédèrent pluſieurs  
 divertifſemens . Le premier fut une eſpece  
 de Comédie Chinoiſe , diviſée par actes .  
 Différentes poſtures hardies & grotesques ,  
 & quelques ſauts aſſez ſurprenants y ſer-  
 voient d'intermèdes . Tandis que les Chi-  
 nois d'un côté jouïoient la Comédie , les  
 Laos , qui ſont des peuples voiſins de ce  
 Royaume vers le Nord , donnèrent de  
 l'autre à Monsieur l'Ambassadeur le ſpec-  
 tacle des Marionettes des Indes , qui ne

Kk



sont pas fort différentes des nôtres. Entre les Chinois & les Laos étoit une troupe de Siamois & de Siamoises, disposez en rond qui dansoient d'une manière assez bizarre, c'est-à-dire, des mains aussi bien que des pieds, faisant autant de figures avec les unes qu'avec les autres. Quelques voix d'hommes & de femmes, qui chantoient un peu du nez, jointes au bruit de leurs mains régloient toute la cadence.

Divers  
cours de  
souplesse  
des Sia-  
mois.

Après ces jeux on vit paroître des fauteurs qui montoient sur de grands Bambous plantez debout comme des mâts & hauts de quatre-vingts ou cent pieds; ils se tenoient dessus d'un seul pied, ayant l'autre en l'air, puis posant la tête où ils avoient mis le pied, ils élevoient les pieds tout droit en haut. Enfin après s'être suspendus par le menton, qui étoit seul appuyé sur le haut des Bambous, les mains & le reste du corps étant en l'air, ils descendoient le long d'une échelle toute droite, faisant passer leur corps entre tous les échelons avec une agilité & une vitesse incroyable. Un autre fit mettre sur une manière de brancart sept ou huit poignards la pointe en haut, s'assit dessus, puis s'y coucha, sans que son corps tout nud portât ailleurs; il fit monter ensuite sur son estomach un homme fort pesant qui s'y

tenoit debout , & toutes ces pointes qui touchoient immédiatement sa peau ne le perçoient point. Ces divertissemens furent suivis de plusieurs concerts exécutez par des Musiciens de diverses Nations. La musique & les voix n'avoient rien de fort beau, mais la nouveauté & la diversité leur donnoit de l'agrément & les faisoit entendre sans ennuy la première fois. Les Siamois , les Malayes , les Pegus & les Laos firent entendre leur harmonie chacun à leur tour , tâchant de se surpasser les uns les autres. Leurs instrumens ressembloient assez aux nôtres , mais ils sont fort imparfaits : il y en eut un qui nous parut extraordinaire , il étoit monté d'une douzaine de clochettes suspendues , qui étant légèrement frappées avec de petits bâtons , rendoient un son tout-à-fait harmonieux. Enfin la scène fut fermée par une autre Comédie Chinoise qui commença à lasser un peu les spectateurs, déjà fatiguez. Nous fûmes obligez d'assister à tous ces spectacles. Monsieur Constance nous ayant engagez à demeurer jusqu'à la fin , & Monsieur l'Ambassadeur nous ayant pressé de ne le point abandonner.

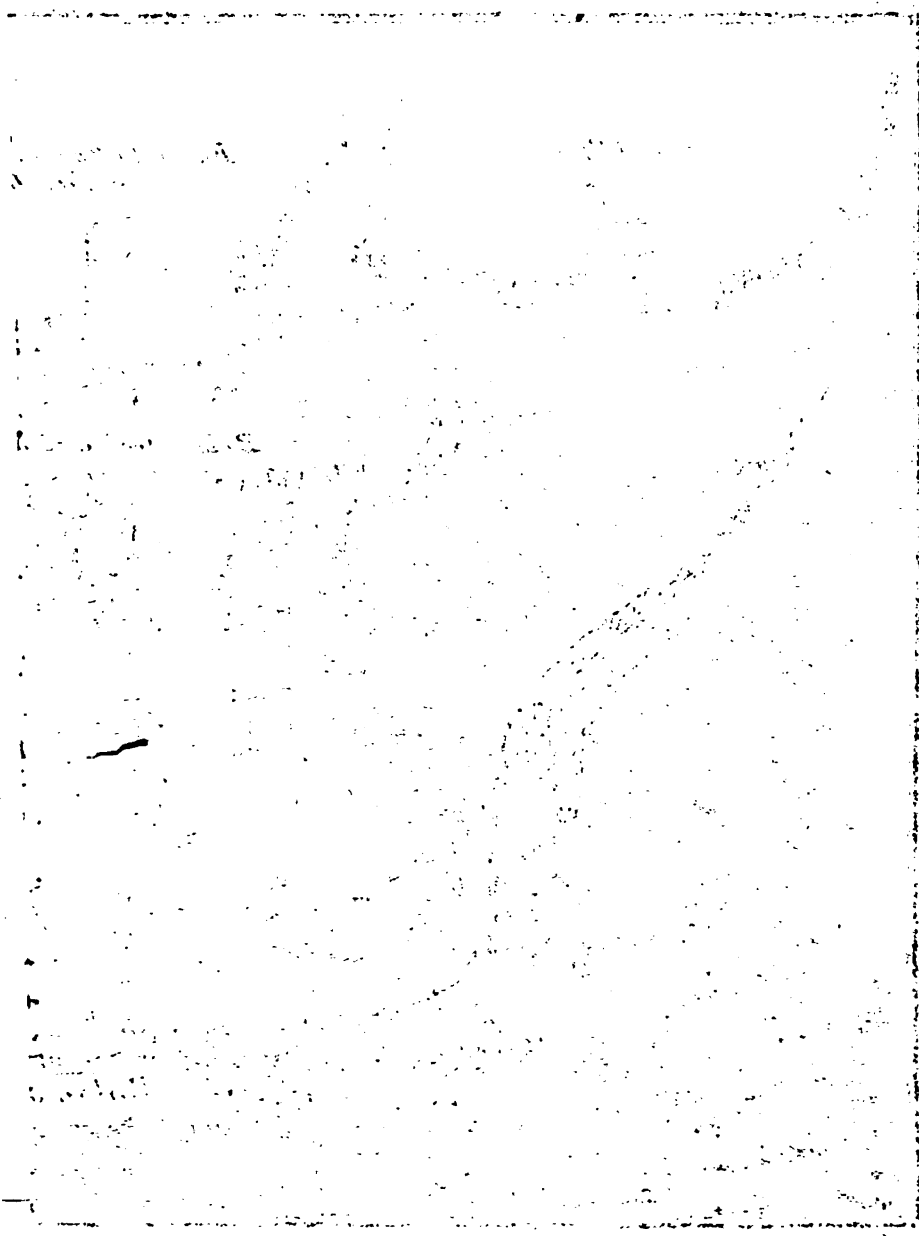
Le vingt-huitième jour d'Octobre , qui étoit un Dimanche , nous apprîmes que le

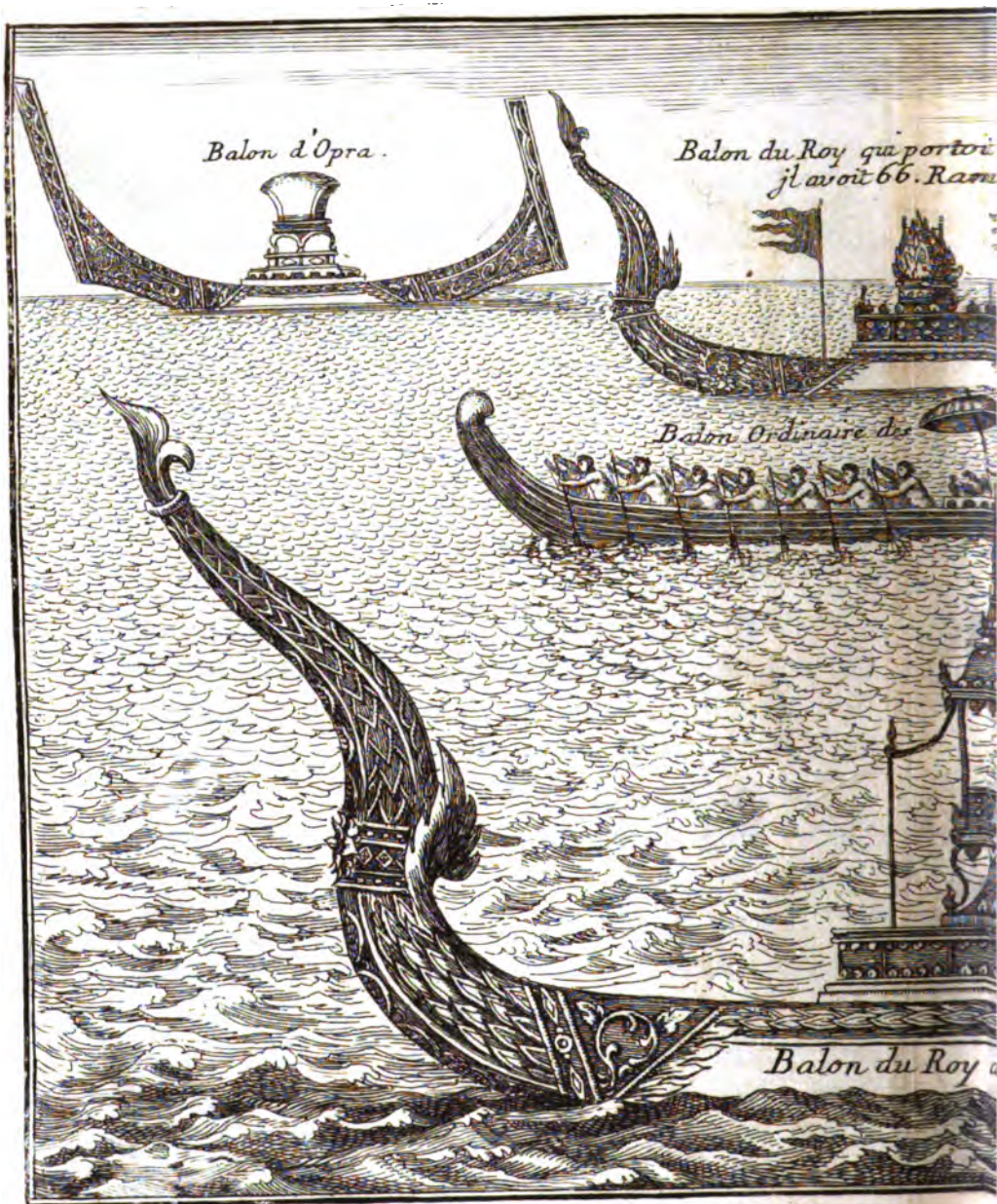
Sortie publique du

Kk ij

Roy de Siam  
pour aller à  
une Pagode  
hors de la  
Ville.

Roy devoit sortir pour aller, selon sa coutume, faire ses prières à une fameuse Pagode située à trois lieues de la Ville sur le bord de la Rivière, & pour rendre visite en même tems au Sancra qui est le Chef de la Religion & de tous les Talapoins du Royaume, & que ce Prince considère beaucoup. Il avoit accoutumé autrefois en cette occasion de faire la cérémonie, de couper les eaux, c'est-à-dire, de fraper la Rivière de son poignard au tems de la plus grande inondation & de commander aux eaux de se retirer : mais ce Prince ayant reconnu depuis plusieurs années que les eaux montoient encore quelquefois malgré l'ordre qu'on leur avoit donné de descendre, a abandonné cette ridicule cérémonie & s'est contenté cette année de témoigner en allant comme en triomphe à la Pagode, l'attachement qu'il conserve pour sa Religion. Pour faire voir cette magnificence à Monsieur l'Ambassadeur, qui gémissoit en secret de l'aveuglement de ce Prince, on prépara exprès une galerie sur le bord de la Rivière pour luy & pour toute sa maison. M. Constance qui s'y trouva pour expliquer toute la suite de la marche, voulut que nous fussions aussi présens. Voicy l'ordre & la pompe de cette sortie,

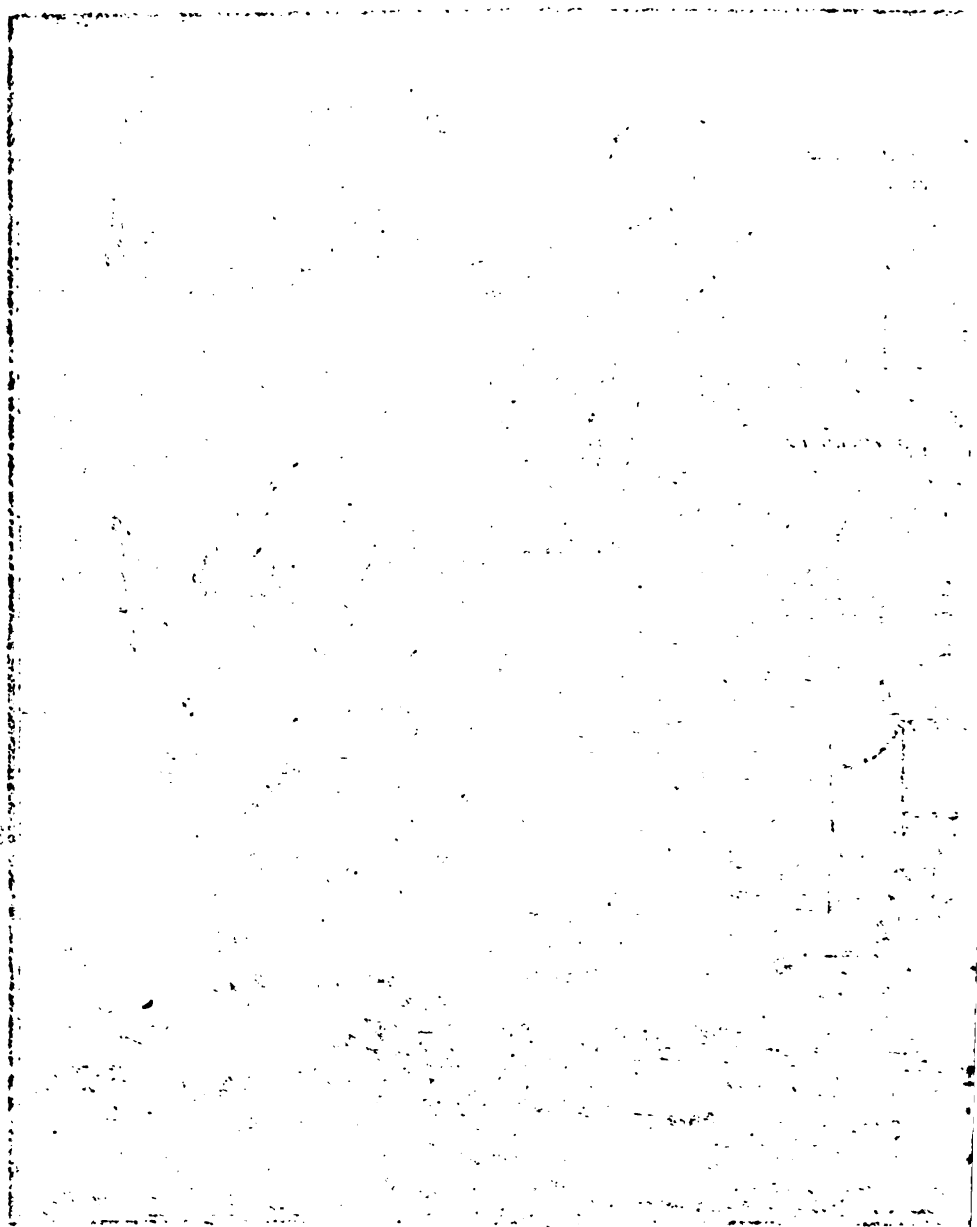




P. 260.



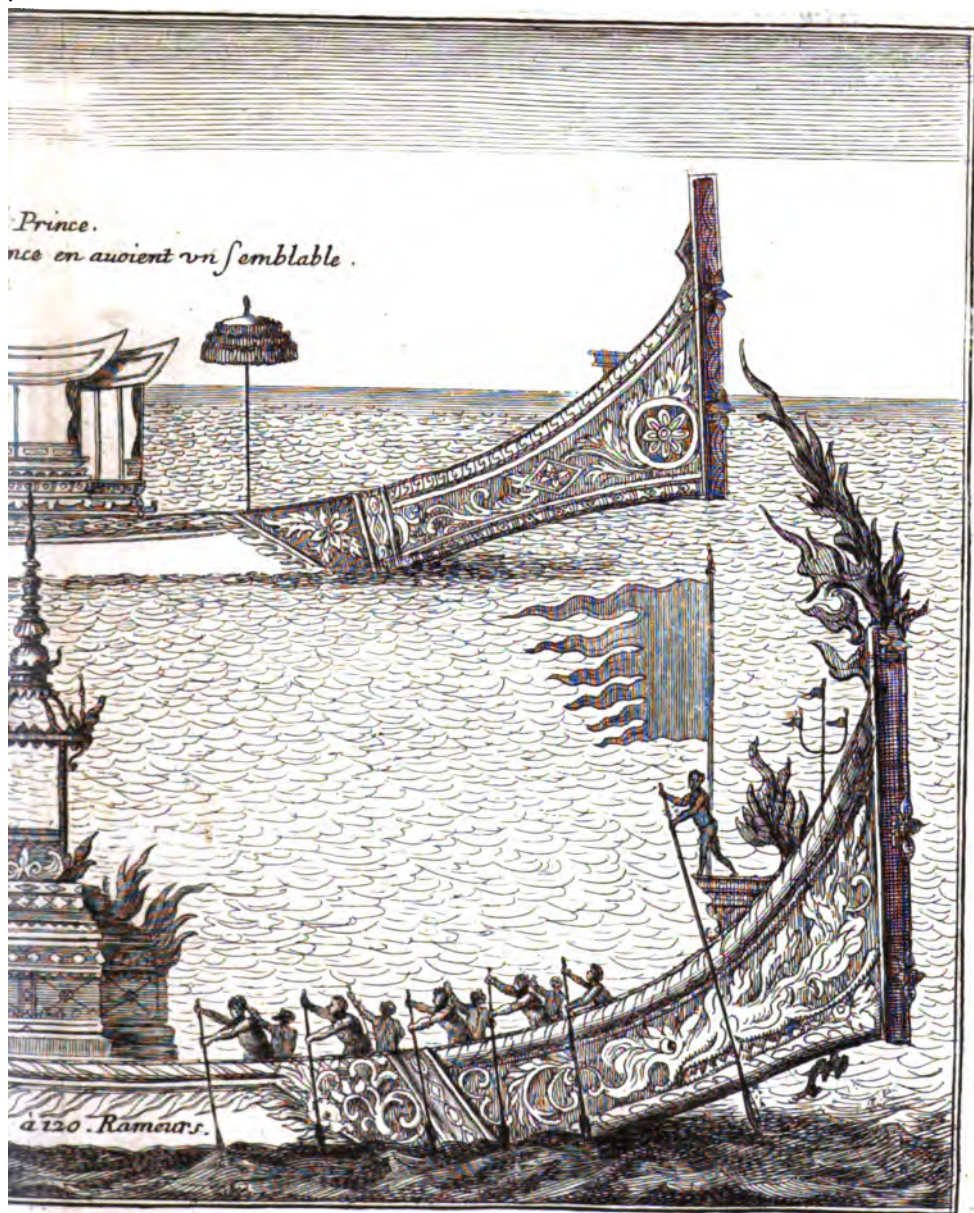
















Vingt-trois Mandarins du Palais du plus bas ordre parurent d'abord , chacun dans un Balon d'Etat , dont la chirole étoit peinte de rouge. Ces Balons s'avançoient à la file sur deux lignes , & côtoyoient le rivage. Ils étoient suivis de cinquante-quatre autres Balons des Officiers de Sa Majesté , tous assis dans leurs chiroles , dont les unes étoient dorées entièrement , & les autres seulement par les bords. Chaque Balon avoit depuis trente jusques à soixante rameurs , occupant tous un tres-long espace , à cause de l'ordre où ils marchoient. Après ceux-cy venoient vingt autres Balons plus grands que les premiers , au milieu desquels il y avoit un siege fort élevé , tout doré & terminé en pyramide , c'étoient les Balons qu'on appelle de la garde Royale , dont seize avoient quatre-vingt rameurs & des rames dorées , & celles des quatre autres étoient seulement rayées d'or. Après cette longue file de Balons , le Roy parut dans le sien , élevé sur un Thrône d'une figure pyramidale & tres-bien doré. Il étoit vêtu d'un beau brocard d'or enrichi de pierreries , il avoit un bonnet blanc terminé en pointe , entouré d'un cercle d'or avec des fleurons , le tout parsemé de pierreries. Le Balon du Roy étoit

Kk iij

doré jusqu'à l'eau, & il étoit conduit par six-vingts rameurs qui avoient sur la tête une espèce de toque couverte de lames d'or, & sur l'estomac des plastrons ornés de la même manière. Comme il faisoit un très-beau temps ce jour-là, les rayons du Soleil donnoient encore un nouvel éclat à cette parure. Le Porte-Enseigne du Roy tout couvert d'or se tenoit debout vers la Poupe avec la Bannière Royale d'un brocard d'or à fond rouge, & quatre grands Mandarins étoient prosternés aux quatre coins du Trône. Le Balon étoit escorté de trois autres de la même forme, qui n'étoient gueres moins magnifiques, mais les toques & les plastrons des rameurs n'étoient pas si riches.

Le Roy qui vouloit se faire voir à Monsieur l'Ambassadeur, passa proche de luy, avançant lentement pour luy donner le tems de le considérer. Monsieur le Chevalier de Chaumont se leva de son siège & fit trois profondes révérences au Roy, tous les autres qui étoient assis sur un tapis luy firent de grandes inclinations. Les Siamois qui étoient rangez sur les deux rivages, tous assis à terre, d'aussi loin qu'ils apperçurent le Roy, se mirent à genoux, & portant les mains jointes sur la tête, touchoient en cette posture la terre du front

FIN

& ne cessoient de faire la zombaye qu'ils n'eussent perdu le Roy de vûe. Vingt Balons à chiroles & à rames rayées de lignes d'or suivoient ccluy du Roy, & seize autres, moitié peints, moitié dorez, fermoient toute la marche. Nous en contâmes cent cinquante-neuf, dont les plus grands avoient près de six-vingts pieds de longueur, & à peine six pieds dans leur plus grande largeur. J'ay mis icy la figure des plus extraordinaires. Les bords sont à fleur d'eau, & les extrémitéz recourbées s'élèvent fort haut; la pluspart de ces Balons ont la figure de chevaux marins, de dragons, & d'autres sortes d'animaux. Il n'y a gueres que la poupe & la prouë qui soient peintes & dorées, le reste ne sortant presque pas hors de l'eau; quelques-uns sont ornez de différentes figures faites de morceaux de nacre rapportez. Il y avoit sur tous ces Balons plus de quatorze mille hommes.

Le Roy après être arrivé à la Pagode, & y avoir fait ses présens, se retira dans un de ses Palais qui est tout proche, & retourna le soir à la Ville selon la coûtume; au retour il prit plaisir pour donner de l'émulation à tous les rameurs, de proposer un prix à ceux qui arriveroient les pre-

miers au Palais, dont on étoit parti le matin. Toute l'après-dînée se passa à ranger les Balons par escadrons, & à donner à chacun ses antagonistes. Pendant qu'on dispo-  
soit ainsi toutes choses, Monsieur l'Ambassadeur arriva pour voir ce spectacle. Il étoit conduit par Monsieur Constance qui nous y invita aussi, & qui nous envoya un Balon afin de l'y accompagner. Le Roy voulut être du combat, mais comme son Balon étoit fourni d'un plus grand nombre de rameurs, & des mieux choisis, il gagna bien tôt l'avantage, & entra victorieux dans la Ville long-tems avant les autres. Nous nous étions rangez proche de Monsieur l'Ambassadeur pour voir le Roy. Comme il passa le long de nôtre Balon, nous le vîmes de fort près, & il nous regarda d'une manière qui nous fit juger que le Seigneur Constance luy avoit déjà parlé de nous. C'étoit un plaisir de voir la rapidité avec laquelle ces Balons tout propres pour fendre l'eau remontoient la rivière à l'envy les uns des autres, sans qu'aucun des rameurs dans l'espace de trois lieues se reposât un seul moment. Ils jetoient continuellement des cris de joye ou de tristesse, selon qu'ils gagnoient ou perdoient l'avantage. Toute la Ville & tout le  
peuple

peuple d'alentour étoit accouru à ce spectacle. Ils étoient rangés vers les rivages dans leurs Balons, comme sur deux lignes qui s'étendoient jusques à trois lieues de la Ville; de sorte qu'après avoir vû cette foule de gens en montant & descendant la rivière, nous jugeâmes qu'il y avoit environ vingt mille Balons; & plus de deux cent mille ames; les autres François en contoient beaucoup d'avantage, & quelques-uns assuroient qu'il y avoit plus de six cens mille personnes. Lors que le Roy passa sur la rivière, toutes les fenestres & les portes des maisons étoient fermées, & les Sabors même des Navires. Tout le monde eût ordre de sortir, afin que personne ne fût dans un lieu plus élevé que le Roy.

Huit jours après le Roy sortit encore de son Palais avec la Princesse & toutes ses femmes pour aller à Louvo. C'est une Ville à quinze ou vingt lieues de Siam vers le Nord, où il passe neuf ou dix mois de l'année, parce qu'il y est plus en liberté, & qu'il n'est pas obligé de s'y tenir renfermé comme il fait à Siam; pour entretenir ses sujets dans l'obéissance & dans le respect.

Le Seigneur Constance qui ayant vû nos Lettres de Mathématiciens du Roy tres-Chrétien, avoit résolu de nous procurer une au-

LI

Voyage du  
Roy de  
Siam à Louvo.  
vo.



dience particulière à Louvo , voulut que nous y allassions avec nos instrumens , & nous fit entendre que le Roy souhaitoit nous retenir à sa Cour, jusqu'à ce que nous nous embarquassions pour Macao. Il nous envoya deux grands Balons pour notre bagage , & un autre à vingt-quatre rameurs pour nous porter. Nous partîmes le quinzième de Novembre à une heure après midy à la suite de Monsieur l'Ambassadeur.

Funerailles  
d'un grand  
Talapoin.

A deux lieues de la Ville nous rencontrâmes un spectacle nouveau sur une vaste campagne couverte d'eau à perte de vue. C'étoient les obseques d'un fameux Talapoin Chef de la Religion des Pegous. Son corps étoit renfermé dans une biere de bois aromatique. La Bière étoit élevée sur un bucher, autour duquel il y avoit quatre grandes colonnes de bois doré qui portoient une haute Pyramide à divers étages. Cette espèce de Chapelle ardente étoit accompagnée de plusieurs petites tours assez hautes & quarrées, faites de bois & couvertes de carton peint d'une façon fort grossière, avec quantité de figures de papier. Tout cecy étoit environné d'un enclos bâti en quarré, sur lequel étoient rangez plusieurs autres tours d'espace en espace. Il y en

avoit quatre aussi élevées ~~quela~~ Pyramide du milieu qui étoient placées aux quatre coins; & à chaque côté de ce grand quarré étoient deux autres Tours plus petites que les premières. Elles étoient toutes pleines de feux d'artifice & nous en vîmes sortir plusieurs fusées volantes. Les quatre grandes Tours posées aux quatre coins du grand carré étoient jointes par de petites maisons de bois peintes de diverses figures grotesques, de dragons, de singes, de demons avec des cornes à la teste, &c. De distance en distance entre ces cabanes il y avoit certaines ouvertures pratiquées en forme de Portail, pour laisser entrer & sortir les Balons. Les Talapoins du Pegu en tres-grand nombre dans leurs Balons, occupoient presque tout l'espace qui étoit entre le bucher & le circuit du grand quarré. Ils avoient tous un air grave & modeste, chantant de tems en tems, & quelquefois gardant un profond silence. Une multitude infinie de peuple, hommes & femmes indifféremment, assistoit derrière eux à cette pompe funébre.

Une scène si nouvelle & si peu attendüe, fit arrêter quelque-tems Monsieur l'Ambassadeur & nous avec luy, pour considérer les cérémonies de ces superbes funérailles.

Ll ij

Mais nous ne vîmes que des dances burlesques & certaines farces ridicules, que jouoient les Pégus & les Siamois sous des cabanes de bambous & de joncs ouvertes de tous côtez. Ils faisoient des contorsions de possédéz, ayant sur le visage des masques hideux. Comme cette pompe funèbre ne devoit finir que sur le soir, & qu'il falloit faire quatre ou cinq lieues pour arriver au lieu de la couchée, nous n'en vîmes que le commencement & quelques feux d'artifice. Ces sortes d'honneurs qu'on rend aux morts parmi les Siamois leur donnent un grand attachement pour leur Religion. Les Talapoins, Docteurs fort interressez, enseignent, que plus on fait de dépense aux obseques d'un mort, plus son ame est logée avantageusement dans le corps de quelque Prince ou de quelque animal considérable. Dans cette croyance les Siamois se ruinent souvent pour se faire faire de magnifiques funérailles.

Nous arrivâmes de bonne heure à la maison où nous devions coucher, elle étoit toute semblable à ces petits Palais qu'on avoit dressés à Monsieur l'Ambassadeur sur la Rivière. Ce qu'on peut dire de ce Pais, c'est qu'il n'y a rien de si agréable à la vûe. Quand nous étions sur le canal,

creusé dans les terres pour abréger le chemin de Siam à Louvo, nous voyions des campagnes pleines de Ris à perte de vûe, & lorsque nous entrions dans celui de la Rivière, le rivage bordé d'arbres verts & de villages récréoit nos yeux par une agréable variété.

Avant que de partir de ce lieu Monsieur l'Ambassadeur voulut voir un Palais du Roy qui étoit proche delà. Nous n'en vîmes que les dehors, parce que le Concierge avoit ordre de n'y laisser entrer personne. Ce Palais paroît fort petit & fort étroit, il est entouré par dehors d'une petite gallerie assez basse en forme de cloître, dont l'architecture est tout-à-fait irrégulière, les pieds d'estaux n'étant pas moins hauts que les pilastres. Au tour de cette gallerie regne un balcon assez bas & environné d'une balustrade de pierre à hauteur d'appuy.

A cent pas de ce Palais nous en vîmes un autre bien plus grand & beaucoup plus régulier. On y voit par dehors de grands pilastres à une égale distance les uns des autres & d'un très-bon goût. Il est sur un grand quarré qui a plus de cent cinquante à cent soixante pas de longueur; sur les quatre côtez sont élevez quatre grands corps de

Descrip-  
tion d'un  
Palais du  
Roy de  
Siam, bâti  
à la façon  
d'Europe.

Ll iij

logis fort exhaussez bâtis en forme de gallerie & couverts d'un double toit arrondi en voûte par le haut. Ces galleries sont ornées par dehors de tres-beaux pilastres avec leurs bases & leurs chapiteaux, dont les proportions approchent fort des nôtres ; de sorte qu'il faut que l'Architecte qui a bâty ce vieux Palais, présentement abandonné, quoyqu'il soit encore presque entier & incomparablement plus beau que le nouveau, eût une grande connoissance de l'Architecture d'Europe, tant cet édifice a de régularité. Ces galleries ne sont percées que par des portes qui sont au milieu de chaque face : & l'on voit par dessus d'autres bâtimens de tous côtez plus exhaussez que les premiers, & au milieu de ceux-cy un grand corps de logis qui les surpasse tous, & qui fait avec les autres une tres-belle symétrie. C'est le seul édifice que nous ayons trouvé régulier & bien proportionné dans ce Pais.

Après avoir vû ce Palais, nous allâmes droit à Louvo, où l'on avoit fait préparer pour Monsieur l'Ambassadeur le Palais que le Roy achevoit de faire bâtir pour le Seigneur Constance. Ce Ministre vint l'y recevoir, & luy dit en nous regardant de la manière du monde la plus

obligeante , qu'ayant appris la bonté qu'il avoit pour ses freres , il ne doutoit point qu'il ne demeurât volontiers dans une maison qui leur appartenoit. Après souper nous fûmes conduits dans un petit corps de logis de nattes & de bambous, bâty exprès pour nous, tendu par dedans de toile peinte avec de petits lits d'esté extrêmement propres. Mais le Seigneur Constance s'étant apperçu que nos instrumens & nos Balots ne pouvoient être placez avec nous en ce lieu, il nous fit meubler un grand logis appartenant au Roy, pour nous mettre un peu au large, en attendant qu'il pût nous loger plus commodément.

Peu de jours après que nous fûmes arrivés à Louvo, Monsieur Constance conduisit Monsieur l'Ambassadeur à l'audiance. Nous l'accompagnâmes tous jusques dans le Palais, Monsieur Constance l'ayant ainsi souhaité, parce que le Roy vouloit nous voir en particulier, & qu'il desiroit que nous fissions en sa présence l'observation de l'éclipse de Lune qui devoit paroître dans trois semaines. Monsieur l'Evêque, & Monsieur l'Abbé de Lionne suivirent Monsieur l'Ambassadeur jusques à la Salle de l'audiance.

Pendant ce tems-là nous considérâmes

Le Roy  
donne au-  
diance à M.  
l'Ambassa-  
deur à Lou-  
vo.

les jardins & le dehors du Palais. La situation en est fort belle. Il est placé au bord de la rivière sur une élévation assez unie. L'enceinte en est grande. Nous n'y vîmes rien de remarquable que deux grands corps de logis détachés, dont les toits étoient tout éclatans de dorure. Ils ont cela de singulier qu'ils sont couverts de thuyiles d'un vernis jaune, qui brille comme de l'or quand le soleil donne dessus; on nous dit que chacune de ces thuyilles coûtoit quarante sols. Nous vîmes hors du Palais un Lion, dont la Compagnie Françoisë a fait présent au Roy. Il nous parut plus grand, plus beau, & plus fort que ceux qui sont à Vincennes, mais il n'a pas le poil tout-à-fait si jaune.

L'audiance dura près de deux heures. On y parla de beaucoup de choses, d'où le Roy prit occasion de dire à Monsieur l'Ambassadeur, qu'on luy avoit rapporté que six Jésuites étoient venus avec luy; qu'ils étoient Mathématiciens du Roy de France, envoyez par sa Majesté pour observer dans les Indes, & pour travailler à la perfection des Arts; & qu'il seroit bien aise de voir ces personnes sçavantes. Monsieur l'Ambassadeur ne laissa pas perdre l'occasion de nous rendre un bon office, & dit cent choses obligantes de nous. Le Roy n'étoit pas alors

Il étoit élevé au dessus de Monsieur l'Ambassadeur qu'à la première audience. Il avoit sur la teste un bonnet blanc pointu entouré par le bas d'un cercle de diamans. Il étoit vêtu d'un jupon broché d'or, avec une large Veste par dessus, d'une étoffe très-fine & transparente. Il portoit aux doigts quelques gros diamans mal taillez & mal mis en œuvre. Comme il a de l'esprit plus que l'ordinaire des Princes Orientaux, il dit diverses choses tout à fait spirituelles, glorieuses pour le Roy très-Chrétien, & obligantes pour Monsieur l'Ambassadeur. Il ajouta qu'il prioit le Dieu du Ciel de, lui donner un retour encore plus prompt & plus heureux que n'avoit été son voyage.

Le soir Monsieur Constance fit promener Monsieur l'Ambassadeur, & tous ceux de sa suite, chacun sur un Eléphant. On monte sur le milieu du dos de cet animal, & on y est assis dans une espèce de chaise fort large sans dossier, & environnée d'une petite balustrade dorée, tandis que deux Officiers qui servent l'Eléphant, montez l'un sur le cou & l'autre sur la croupe, le gouvernent avec un grand crochet de fer, comme on le peut voir dans la figure. Il faut remarquer que ces animaux ont leurs domestiques comme les gens de qualité. Les moins

Mm



dres ont quinze hommes qui les servent par quartiers, d'autres en ont vingt, vingt-cinq, trente & quarante, selon leur rang, & l'Éléphant blanc en a cent. Monsieur Constance m'a dit que le Roy en a bien vingt mille dans tout son Royaume, sans conter les sauvages qui sont dans les bois & dans les montagnes. On en prend quelquefois jusques à cinquante, soixante & même quatre-vingt à la fois dans une seule chasse.

Les Ele-  
phants ont  
cinq doigts  
à chaque  
pied.

Messieurs de l'Académie Royale des Sciences nous avoient recommandé d'examiner si tous les Elephants avoient des ongles aux pieds; nous n'en avons pas vû un seul qui n'en eust cinq à chaque pied, à l'extrémité des cinq gros doigts : mais leurs doigts sont si courts qu'à peine sortent-ils de la masse du pied. Nous avons remarqué, qu'ils n'ont pas beaucoup près les oreilles si grandes qu'on les dépeint ordinairement, & qu'elles sont marquées dans l'estampe qu'on nous a donnée, il s'en faut près de la moitié. Nous en avons vû qui ont les dents d'une beauté & d'une longueur admirable, elles sortent à quelques-uns plus de quatre pieds hors de la bouche, & sont garnies d'espace en espace de cercles d'or, d'argent & de cuivre. Dans une maison de Campagne du Roy, à une lieüe de Siam, sur la Rivière, je vis

un petit Eléphant blanc qu'on destine pour être le successeur de celui qui est dans le Palais, que l'on dit avoir près de trois cens ans. Ce petit Eléphant est un peu plus gros qu'un Bœuf, il a beaucoup de Mandarins à son service, & en sa considération on a de grands égards pour sa mere & pour sa tante qu'on élève avec luy. C'est le Roy de Camboje qui en fit présent au Roy de Siam, il y a environ deux ou trois ans, en luy envoyant demander du secours contre un de ses Sujets révolté & soutenu par le Roy de Cochinchine.

La Ville de Louvo est dans une situation très agréable & dans un air fort sain; son enceinte est assez grande, elle est fort peuplée depuis que le Roy y fait un long séjour. On a dessein de la fortifier, & Monsieur de la Marre habile Ingénieur, que Monsieur l'Ambassadeur a laissé à Siam, a déjà dressé le plan des fortifications, qu'il y faudroit faire pour la rendre une Place forte & régulière. Elle est située sur une hauteur qui découvre tout le pais d'alentour, qui n'est commandée d'aucun endroit, & qui est baignée par un côté d'une grosse Rivière qui passe au pied. Il est vray que cette Rivière n'est considérable que durant

Descriptiō  
de Louvo.

Mm ij

l'inondation. Mais comme l'inondation des pluies durent sept ou huit mois, on ne peut gueres assiéger la Ville de ce côté-là, qui est outre cela extraordinairement escarpé. Les autres côtes sont, ou des marais que l'on peut inonder aisément, ou des hauteurs faites en amphithéâtre, qu'on a dessein de renfermer dans la Ville, & qui serviront de profonds fossés & de ramparts terrassés à l'épreuve de toute sorte d'artillerie. On travaillera aux fortifications de Louvo, dès qu'on aura fortifié Bancok, qui est une Place plus importante & comme la clef du Royaume de Siam. Ces ouvrages seront bien-tôt achevez, parce qu'on y emploiera une infinité d'ouvriers, & que le terrain n'est pas difficile à remuer.

Le Roy de Siam donne une audience particulière aux Jesuites François.

Le vingt-deuxième jour de Novembre nous fûmes avertis, que le Roy vouloit nous donner ce jour-là une audience particulière. Le Seigneur Constance nous conduisit sur les quatre heures du soir au Palais, & nous fit passer par trois cours, où nous vîmes plusieurs Mandarins prosterner des deux côtes. En entrant dans la cour la plus intérieure nous trouvâmes un grand tapis où ce Ministre nous fit asséoir. Nous n'avions point d'habit de cérémonie, on ne nous obligea pas

même de nous déchauffer, ce qui fut une grande marque de distinction. Si-tôt que nous fûmes assis, le Roy qui alloit sortir pour voir un combat d'Eléphants, dont il vouloit donner le plaisir à Monsieur l'Ambassadeur, monta sur le sien superbement enharnaché, qui l'attendoit à la porte de son appartement, & nous ayant apperçû à dix ou douze pas de luy, il s'avança vers nous. Notre Perc Supérieur avoit préparé un compliment pour le remercier de l'honneur qu'il nous faisoit de nous admettre en sa présence, comme l'on en étoit convenu avec le Seigneur Constance. Mais ce Ministre voyant le Roy pressé de sortir parla pour nous. Le Roy nous regardant attentivement les uns après les autres avec un visage riant & un air plein de bonté, nous dit qu'ayant sceû que le Roy de France nous envoyoit tous fix à la Chine pour un grand dessein, il avoit désiré nous voir pour nous dire de bouche, que si nous avions besoin de quelque chose dans son Royaume, ou pour le service du Roy nôtre Maître, ou pour nous en particulier, nous n'avions qu'à nous adresser à son Ministre à qui il avoit donné ordre de nous fournir tout ce qui nous feroit nécessaire. Nous n'eûmes le tems de répondre à cette

Mm iij

faveur que par des remerciemens respectueux & de profondes inclinations. Nous luy fîmes seulement entendre que nous ferions sçavoir au Roy nôtre Maître les obligations que nous luy avions.

Le Roy continua son chemin, & étant passé de cette cour dans une autre, au milieu d'une haye de Mandarins prosternez devant luy le front contre terre dans un grand silence, il trouva à la première porte du Palais les Chefs des Compagnies des Marchands d'Europe, déchaussés, à genoux & appuyez sur leurs coudes; à qui il donna une courte audience. Comme le Seigneur Constance nous avoit averti qu'il seroit bon de faire écrire le compliment qu'on devoit faire au Roy, & le présenter ensuite à Sa Majesté, le Pere Fontenay qui avoit prévu que cette précaution ne seroit pas inutile, parce qu'il n'auroit peut-être pas le tems de le dire, le présenta au Roy, qui ordonna au Seigneur Constance de le prendre. Il étoit en Siamois & en François. En voicy les termes :

SIRE,

Harangue  
des Jésuites  
présentée  
au Roy.

Nous avons quitté le plus grand Roy, que la France ait jamais eue; mais nôtre bonheur en arrivant icy est de retrouver en Vôtre

Majesté les qualitez de ce grand Prince. Cette grandeur d'ame qui vous porte à secourir si généreusement vos Alliez, le courage avec lequel vous réprimez vos ennemis, les avantages que vous venez de remporter sur eux, cette soumission extraordinaire de vos sujets ; cette magnificence avec laquelle vous vous montrez à eux ; ces Ambassades célèbres que vous recevez des parties du Monde les plus éloignées ; cette protection que vous donnez aux Etrangers, cette affection particulière que vous témoignez aux Ministres de l'Evangile ; cette bienveillance que vous avez la bonté de nous marquer aussi ; toutes ces choses, SIRE, sont des marques que vous êtes un Roy magnanime, victorieux, politique, équitable, & comme vos sujets & la renommée le publient, le plus grand de tous les Rois qui ayent jamais porté la Couronne de Siam.

Les sciences dont nous faisons profession, SIRE, sont estimées par toute l'Europe. Nôtre Roy les aime jusques à leur élever des Observatoires superbes, dans sa Ville Capitale, & à donner son Auguste nom au College de nôtre Compagnie dans lequel on les enseigne. Nous les avons cultivées depuis nôtre jeunesse, & particulièrement l'Astronomie qui est plus conforme à nos in-

clinations, parce qu'elle porte nos esprits à penser souvent au Ciel, le séjour des Bienheureux, & nôtre véritable patrie. Sa Majesté tres-Chrétienne sçachant que nôtre profession est de nous servir des sciences humaines, afin de porter les hommes à la connoissance & à l'amour du vray Dieu, & persuadée que nous avions fait une étude particulière des Mathématiques, nous a choisis pour aller à la Chine en qualité de Mathématiciens. Ainsi nous sommes chargés de travailler de concert avec ceux qui demeurent à Paris auprès de sa Personne, à la perfection des Arts & des Sciences. Pour nous faciliter un si grand dessein, nôtre grand Monarque nous a donné des Lettres Patentes qui nous recommandent à tous les Princes de la terre, en considération desquelles Vòtre Majesté nous comble aujourd'huy d'honneur, nous admettant en sa présence.

Il nous est impossible, SIRE, de reconnoître nous-mêmes une telle faveur. Mais ne le pouvant pas de la manière que nous devons, Vòtre Majesté nous permettra de le faire de la manière que nous pouvons. Nous sommes serviteurs du vray Dieu, & sujets d'un grand Monarque. Comme sujets d'un si grand Roy, nous l'informerons

rons des graces que V<sup>otre</sup> Majesté nous fait, & comme serviteurs du vray Dieu, nous le prions instamment de combler v<sup>otre</sup> regne de toutes sortes de prospérité, & d'éclairer V<sup>otre</sup> Majesté de ses divines lumieres, afin qu'elle posséde le Ciel après avoir regné si glorieusement sur la terre.

Quelques jours après Monsieur Constance entretint le Roy sur un projet qu'il méditoit depuis long-tems, de faire venir à Siam douze Jésuites Mathématiciens qu'il avoit déjà demandez à nôtre Révérend Pere Général, & sur le dessein de bâtir un Observatoire à l'imitation de ceux de Paris & de Pékin. Il fit comprendre à Sa Majesté la gloire & l'utilité qui luy en reviendroient, & l'avantage qu'en retireroient ses sujets, à qui on apprendroit les plus beaux Arts & les plus belles Sciences de l'Europe. Sa Majesté approuva fort ce projet, & nous fit dire par le Seigneur Constance qu'il vouloit faire bâtir un Observatoire dans son Royaume & le donner aux Peres de la Compagnie de Jésus, qu'il estimoit beaucoup, qu'il vouloit protéger & favoriser en tout ce qui dépendroit de luy. Surquoy le Seigneur Constance jugea qu'il étoit à propos que quelqu'un de nous retournast en France pour presser cette affaire, qui luy pa-



roissoit d'une extrême conséquence pour la Religion. Il le témoigna au Pere Supérieur un jour que nous étions tous trois ensemble. Nous y consentîmes avec joye ; & la commission étant tombée sur moy , dès le même jour j'eus ordre de me préparer au retour. Je sentis alors une extrême douleur de me voir encore pour long - tems éloigné de la Chine , après laquelle je soupirois depuis tant d'années ; mais il fallut obéir.

Le Seigneur Constance, qui n'est pas moins attentif aux occasions d'avancer la gloire de Dieu , qu'à celles de procurer les avantages du Roy son Maître , nous communiqua une autre vûë qu'il croyoit pouvoir beaucoup contribuer à la conversion des Siamois. Il prétend que quand on aura une fois gagné leur estime & leur affection par le zele , par la douceur & par la science, il ne sera pas difficile de les mettre dans la disposition d'écouter ; qu'il connoît parfaitement le génie de cette nation , qu'il sçait mieux que personne à quoy il tient que le Christianisme n'ait fait jusques-icy de plus grand progres à Siam depuis tant de tems qu'on y travaille ; qu'outre l'Observatoire il falloit encore une autre Maison de Jésuites, où l'on menât, autant qu'il se pourroit, la vie austere & retirée

des Talapoins, si autorisez parmi le peuple, qu'on prît leur habit, qu'on les vît souvent & qu'on tachât d'en attirer quelqu'un à la Religion Chrétienne; qu'on sçavoit enfin combien cette conduite avoit réüssi aux Jésuites Portugais qui sont à Maduré vers Bengale.

En effet nous avons appris de divers endroits, & encore depuis peu à Siam par un Missionnaire François qui avoit été à S. Thomé depuis deux mois, que ces Peres avoient demeuré plusieurs années parmi ces peuples & s'étoient appliquez avec beaucoup de soin & de travaux à leur conversion, sans aucun fruit considérable. Un d'eux qu'on a établi le Supérieur de cette Mission après avoir long-tems imploré le secours du Ciel, & faisant réflexion à l'attachement de cette nation pour les Braemanes ou Bramines, qui sont leurs Prêtres & leurs Religieux, jugea que s'il prenoit l'habit des Bramines & qu'il vécût à leur manière, il pourroit s'attirer la confiance de ces peuples, & les gagner à JESUS-CHRIST. Il communiqua ce dessein à ses Supérieurs, qui le proposèrent à la Congrégation de *Propaganda fide*. On l'examina à Rome, & sur ce qu'on exposa aux Cardinaux que les habits dont les Bramines étoient vêtus n'étoient pas une mar-

que de Religion mais d'une noblesse & d'une qualité distinguée, ils permirent à ce Pere & à quelques autres Jésuites qui appuyoient son sentiment d'éprouver ce dernier moyen pour la conversion de ces peuples.

Ainsi ayant pris la marque des Bramines, ils commencèrent à vivre comme eux, & depuis ce tems-là on vit ces hommes Apostoliques, les pieds & la tête nue marcher sur le sable brûlant, exposez sans cesse aux ardeurs du Soleil qui y sont extraordinaires, parce que les Bramines ne portent point de chaussure, & ne se couvrent jamais la tête; ne vivre que d'herbes, & passer les trois & quatre jours sans manger, sous un arbre, ou au milieu d'un chemin public, en attendant que quelque Indien touché d'une austerité si surprenante les vint écouter. Dieu a donné tant de bénédiction à leur zèle & à leur mortification, qu'ils ont converti plus de soixante mille Indiens, & la foule des peuples qui accourent avec une ferveur incroyable pour se faire instruire, est si grande, qu'ils content pour rien toutes les fatigues qu'ils endurent.

Ce même Ecclesiastique ajouta qu'il avoit vû un de ces Peres à qui les sables brûlans de Maduré avoient fendu tous les pieds, & étans entrez ensuite dans ses playes,

luy cauſoient d'extrêmes douleurs & d'horribles enflûres. Sur ce qu'il nous dit de ces Miſſions, nous conçûmes un deſir ardent d'en voir une Relation plus ample, perſuadez que nous y trouverions de rares exemples de zele & de grands ſujets d'édification.





# VOYAGE DE SIAM.

---

LIVRE CINQUIÈME  
*RETOUR DU VOYAGE*  
*de Siam.*

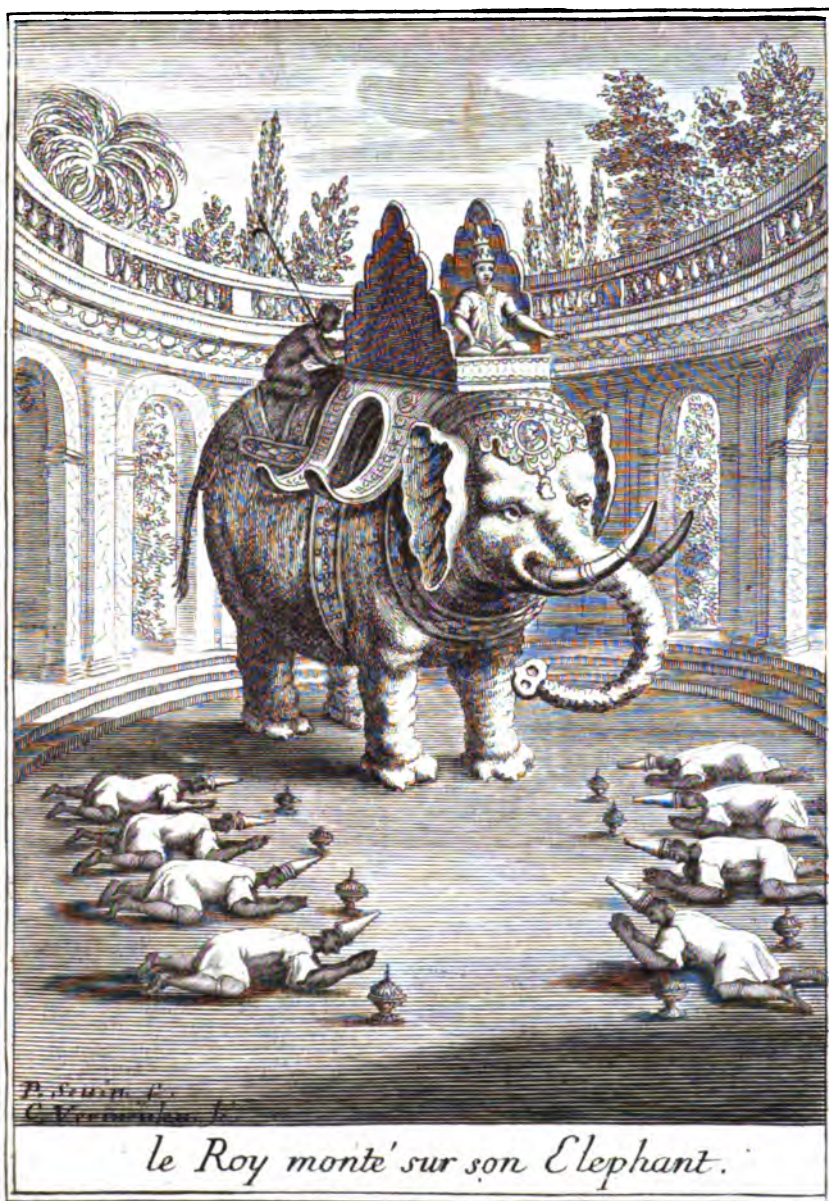


Près qu'on eut résolu que je retournerois en France, Monsieur Constance redoubla les témoignages d'amitié dont il m'avoit honoré jusqu'alors, me disant qu'il souhaitoit que nous eussions

souvent ensemble des entretiens particuliers. Le lendemain je l'allay voir, selon l'ordre qu'il m'en avoit donné avant nôtre séparation. Je le trouvay occupé à préparer des presens pour les personnes qui avoient le plus de part à la faveur que le Roy nous avoit fait, de nous envoyer à la Chine ; & nous faisant approcher pour les voir, voilà bien peu de chose, nous dit-il, pour d'aussi grands Seigneurs. Mais vous leurs direz, mon Pere, que je n'en ay été averti que fort tard, & après avoir donné tout ce que j'avois de plus beau & de plus curieux. Car sans les presens qu'il envoyoit en France, & ceux qu'il avoit donné aux François qui étoient à Siam, il en avoit encore envoyé de considérables en Portugal, par les trois Ambassadeurs que le Roy de Siam avoit fait partir pour Lisbonne, quelque tems avant que nous arrivassions. Aussi, ajouta-t-il, ce n'est pas un présent que je leur veuille faire comme de moy, mais en qualité d'un de vos freres, pour les remercier de la bonté qu'ils ont pour vous & de la protection dont ils vous honorent. Nous ne pûmes répondre à des sentimens si obligeans que par de tres-humbles actions de grâces ; mais il ne nous écoula pas là-dessus, il nous interrompit en nous conjurant de ne luy plus parler

de la sorte, qu'étant nôtre frere, il étoit persuadé qu'il ne faisoit que son devoir.

Le même jour que nous eûmes audience, le Roy devoit régaler Monsieur l'Ambassadeur d'un combat d'Eléphants, & Sa Majesté avoit ordonné qu'on nous en préparât six pour le suivre au champ de bataille qui étoit hors la Ville. Le Seigneur Constance nous donna un Mandarin pour nous conduire, & nous trouvâmes à la sortie du Palais six Elephans avec leurs chaises dorées & leurs coussins fort propres; chacun s'approcha du sien, & monta dessus en cette maniere. Le Pasteur (c'est ainsi qu'on appelle l'homme qui est sur le col de l'Eléphant pour le gouverner) fit mettre l'Eléphant à genoux, lequel se coucha ensuite à demy sur le côté, de telle sorte que l'on pouvoit poser le pied sur une des jambes de devant qu'il avançoit, & puis sur son ventre : après quoy l'animal se redressant un peu, donnoit le temps de s'asseoir commodément dans la chaise qu'il porte sur le dos; on peut aussi se servir d'échelles, ainsi que font quelques uns, pour se mettre à la hauteur de l'Eléphant. C'est pour la commodité des Etrangers qui ne sont pas accoutumés aux Eléphants, qu'on met des chaises sur le dos de ces animaux. Les Naturels  
du



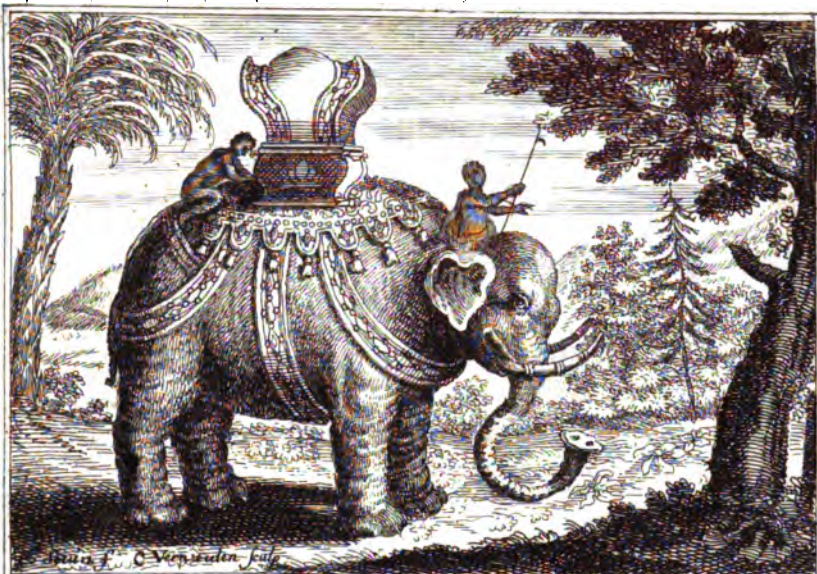
*le Roy monte' sur son Elephant.*

P. 288.

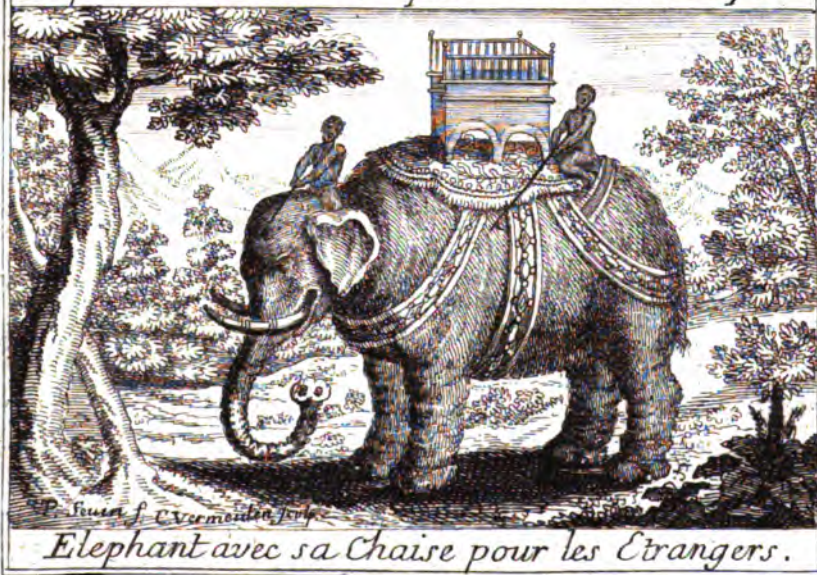
289.







*Elephant avec sa Chaise pour la Princesse Reyne.*



*Elephant avec sa Chaise pour les Etrangers.*



du Pais de quelque qualité qu'ils soient, excepté le Roy; montent sur le cou & le conduisent eux-mêmes, à moins qu'ils n'aillent à la guerre. Car alors outre deux Pasteurs, dont l'un est sur le cou & l'autre sur la croupe, le Mandarin armé d'une lance ou d'une espèce de javelot, est sur le dos de l'Eléphant, ainsi que je l'ay vû moy-même dans une chasse d'Eléphants, où les Mandarins vont armez comme à une bataille. J'y remarquay aussi que le Roy qui étoit dans une espèce de Trône, se leva sur ses pieds lorsque les Eléphants sauvages voulurent forcer le passage de son côté, & se mit sur le cou du sien pour les arrêter.

Nous suivîmes donc le Roy dans une grande campagne à cent pas de la Ville. Le Roy monté sur un Elephant avoit Monsieur l'Ambassadeur à sa droite à quinze ou vingt pas de luy, le Seigneur Cónstance à sa gauche, & tout autour une grande multitude de Mandarins prosternez par respect aux pieds de son Eléphant. On entendit d'abord certaines trompettes dont le son est fort dur & sans inflexion. Alors les deux Eléphants destinez pour combattre jetterent des cris horribles. Ils étoient attachez par les pieds de derriere avec de grosses cordes



que plusieurs hommes tenoient, afin de les retirer en cas que le choc fût trop rude. On les laissoit approcher de telle maniere que leurs défenses se croisoient sans qu'ils pussent se blesser. On dit qu'ils se choquent quelquefois si rudement qu'ils se brisent les dents & en font voler les éclats de tous côtez. Ceux-cy ne se bâttirent pas avec tant de violence, ils ne se choquerent que quatre ou cinq fois, après quoy on les sépara, & le combat fut si court, qu'on crût que le Roy ne l'avoit ordonné que pour avoir occasion de faire d'une maniere plus agréable un présent à Monsieur de Vaudricourt qui avoit amené les deux Mandarins Siamois, & qui devoit conduire ses Ambassadeurs en France. Car à la fin de ce spectacle Sa Majesté s'approcha de luy, & luy donna de sa main un sabre dont la poignée étoit d'or massif, & le fourreau d'écailles - tortuë orné de cinq lames d'or, avec une grande chaîne de filigrane d'or pour luy servir de baudrier, & une veste de brocard à boutons d'or : il luy dit qu'il luy mettoit ce cimenterre en main pour conduire ses Ambassadeurs en secreté, & pour servir le Roy son Maître contre ses ennemis. Cette sorte de sabre ne se donne par le Roy de Siam qu'à ses Généraux d'ar-

mées lors qu'ils partent pour aller à la guerre. Il fit à Monsieur de Joyeux Capitaine de la Frégate un présent semblable , mais il étoit moins magnifique.

Quelques jours après le Seigneur Constance en envoya de magnifiques à Monsieur l'Ambassadeur, à Monsieur l'Abbé de Choisi, à Monsieur de Vaudricourt, à Monsieur de Joyeux, & à chacun des Gentilshommes de la suite de l'Ambassade. C'étoient des vases d'argent de la façon du Japon; des ouvrages d'Agathe, des Porcelaines fines en grand nombre & de toutes grandeurs, des robes de chambre de la Chine, des pierres de Bézoar éprouvées, de la racine de Ginseng qui vaut huit fois son pesant d'argent, du bois odoriférant d'Aquila si estimé dans les Indes, du Thé excellent & en quantité. Ces présens parurent d'un si grand prix que plusieurs crurent quelque temps qu'ils venoient de la part du Roy.

La pluspart des jours qu'on demeura à Louvo se passèrent en spectacles. Le combat dont nous venons de parler fut suivy d'un autre d'Eléphans contre un Tigre: nous fûmes obligez de nous y trouver comme les autres, montez sur des Elephans. Nous ne nous sommes point servis d'autre monture, pour ne pas scandaliser les Tala-

O o ij

poins, qui disent qu'il leur est défendu de monter à cheval.

A un quart de lieuë de la Ville on avoit élevé une haute palissade de bambous d'environ cent pas en quarré. Au milieu de l'enceinte étoient entrez trois Eléphans destinez pour combattre le tigre. Ils avoient une espèce de grand plastron, en forme de masque, qui leur couvroit la teste & une partie de la trompe. Dès que nous fûmes arrivez sur le lieu, on fit sortir de la loge, qui étoit dans un enfoncement, un tigre d'une figure & d'une couleur qui parurent nouvelles aux François, qui assistoient à ce combat. Car outre qu'il étoit bien plus grand, plus gros, & d'une taille moins éfilée que ceux que nous avions vûs en France. Sa peau n'étoit pas mouchetée de même, mais au lieu de toutes ces taches, semées sans ordre, il avoit de longues & larges bandes en forme de cercles. Ces bandes prenant sur le dos se rejoignoient par dessous le ventre, & continuant le long de la queue y faisoient comme des anneaux blancs & noirs placez alternativement dont elle étoit toute couverte. La teste n'avoit rien d'extraordinaire, non plus que les jambes, hors qu'elles étoient plus grandes & plus grosses que celles des Tigres communs, quoy que celui cy ne fût qu'un jeu-

ne Tigre qui avoit encore beaucoup à croître : Car Monsieur Constance nous a dit, qu'il y en avoit dans le Royaume de plus gros trois fois que celui-là, & qu'un jour étant à la chasse avec le Roy, il en vit un de fort près qui étoit grand comme un mulet. Il y en a aussi de petits dans le pays, semblables à ceux qu'on apporte d'Afrique en Europe, & on nous en montra un le même jour à Louvo.

On ne lâcha pas d'abord le Tigre qui devoit combattre, mais on le tint attaché par deux cordes, de sorte que n'ayant pas la liberté de s'élancer, le premier Eléphant qui l'approcha luy donna deux ou trois coups de sa trompe sur le dos. Ce choc fut si rude, que le Tigre en fut renversé, & demeura quelque-temps étendu sur la place, sans mouvement, comme s'il eût été mort. Cependant dès qu'on l'eut délié, quoique cette première attaque eût bien rabattu de sa furie, il fit un cry horrible, & voulut se jeter sur la trompe de l'Eléphant, qui s'avançoit pour le frapper, mais celui-cy la repliant adroitement, la mit à couvert par ses défenses, qu'il présenta en même-tems, & dont il atteignit le Tigre si à propos, qu'il luy fit faire un fort grand saut en l'air. Cet animal en fut si étourdy qu'il n'osa plus approcher, il



fit plusieurs tours le long de la palissade , s'élançant quelquefois vers les personnes qui paroissoient sur les galeries. On poussa ensuite trois Eléphans contre luy , qui luy donnèrent tour à tour de si rudes coups , qu'il fit encore une fois le mort , & ne pensa plus depuis qu'à éviter leur rencontre ; ils l'eussent tué sans doute si Monsieur l'Ambassadeur n'eût demandé sa grace à Monsieur Constance , qui fit finir le combat.

Le lendemain nous allâmes sur le soir au Palais avec Monsieur l'Ambassadeur. Nous y vîmes une illumination qui s'y fait tous les ans au commencement de l'année. Elle consistoit en dix-huit cens ou deux mille lumières , dont les unes étoient rangées sur de petites fenêtres pratiquées exprès dans les murailles de l'enceinte du Palais , & les autres en des lanternes dans un ordre assez beau & assez particulier. Nous admirâmes sur tout certains grands falots de la Chine en forme de globes , qui sont d'un seul morceau de corne transparente comme le verre , & quelques autres d'une espèce de verre de la Chine fait de ris. Ces illuminations étoient accompagnées du son de tambours , des fifres & des trompettes. Durant tout le temps que le Roy assista à ce spectacle , la Princesse en donnoit un

semblable aux Dames de la Cour dans un autre côté du Palais.

Après que le Roy fut retiré, nous eûmes le loisir de considérer de près toutes choses. Le Seigneur Constance nous fit voir l'Eléphant Prince, qui est d'une hauteur & d'une beauté extraordinaire; on nous dit qu'on l'appelloit de ce nom, parce qu'il est né le même jour que le Roy qui regne à présent. Il nous fit encore remarquer auprès de l'Appartement du Roy un pavillon où l'on tient l'Eléphant de garde, c'est un de ceux qui sont dans le Palais, lesquels se relevent tour à tour, & qu'on tient toujours prêts en cas que le Roy en ait besoin de jour & de nuit. Comme nous avons souvent parlé des Eléphants du Roy, & qu'ils sont enharnachez différemment selon les personnes qui les montent, on a crû qu'on feroit bien aise de les voir représentez chacun à sa maniere dans les figures suivantes. Ces illuminations durèrent plusieurs jours: tant que nous fûmes dans le Palais à les regarder, une multitude de Mandarins du premier & du second ordre étoient prosternez en terre, dans deux Salles différentes devant le Roy, qui paroissoit alors, & ils luy faisoient la zombaye, qui est la marque d'adoration la plus respectueuse.

Les Mores firent aussi presque en même temps de grandes illuminations huit jours de suite pour célébrer le jour des funérailles de leur Prophète Mahomet & de son fils. Ils commencèrent à en solemniser la feste dès la veille, sur les quatre heures du soir, par une espece de procession, où il y avoit plus de deux mille personnes. On y portoit la figure des tombeaux de ces deux imposteurs avec quantité de Symboles d'une assez belle représentation, entre autres, certaines grandes cages couvertes de toiles peintes, dont les porteurs marchaient & tournoient sans cesse en cadence, au bruit des tambours & des timballes. Le mouvement prompt & réglé de ces grosses machines qu'on voyoit de loin, sans appercevoir ceux qui les portoient, causoit une agreable surprise.

A la teste de cette foule de peuple, des Estafiers menaient par la bride trois ou quatre chevaux superbement enharnachés, & un grand nombre de gens portant chacun plusieurs lanternes au bout d'un long bâton conduisoient toute la troupe & chantoient à divers chœurs d'une maniere bizarre. Ils continuèrent cette Feste plusieurs nuits de suite avec la même ferveur jusques à cinq heures du matin. On ne peut com-  
prendre

prendre comment ces porteurs de machines qui tournoient sans cesse, pouvoient faire cet exercice quinze ou seize heures entieres, ny comment les chantres, qui pouffoient leur voix de toutes leurs forces pouvoient chanter si long-tems. Le reste de cette marche avoit une contenance modeste, les uns marchoient devant les chantres qui environnoient les cercueils que huit hommes porteroient sur leurs épaules, & les autres étoient mélez parmy eux. Il y avoit un grand nombre de Siamois de tout sexe & de tout âge qui ont embrassé le Mahométisme. Car depuis que les Maures se sont introduits dans le Royaume, ils ont attiré à leur Religion beaucoup de peuple; ce qui fait voir qu'il n'est pas si attaché à ses superstitions qu'il ne les quitte, quand on aura eu long-tems la patience & le zele de l'instruire de nos Mysteres. Il est vray que cette nation aime extrêmement les spectacles, les cérémonies d'éclat, & c'est par là que les Maures qui célèbrent toutes leurs festes avec beaucoup de magnificence, en ont attiré une grande multitude à la secte de Mahomet.

Ces spectacles nous donnoient une véritable compassion du malheur de ces pauvres infidèles, & nous nous entretenions souvent du fruit que pourroient faire parmy

P.p.

Les Maures  
foir une fête  
pour célébrer la mémoire de leur Prophete.

eux tant de personnes habiles qui sont en Europe , & particulièrement en France, s'ils avoient autant de zele que de sçavoir.

Le Roy qui cherchoit à donner tous les jours de nouveaux divertissemens à Monsieur l'Ambassadeur , voulut luy faire voir la manière de prendre & d'appriivoiser les Eléphants. Comme c'est une chose inconnue en Europe , & dont nous avons été témoins , on fera bien aise d'en trouver icy une ample & exacte description.

Manière de  
prendre &  
d'appriivoi-  
ser les Elé-  
phants.

A un quart de lieuë de Louvo il y a un es-  
pèce d'amphiteâtre , dont la figure est d'un  
grand quarré long , entouré de hautes mu-  
railles terrassées , sur lesquelles se placent les  
spectateurs. Le long de ces murailles en de-  
dans regne une palissade de gros piliers fichez  
en terre à deux pieds l'un de l'autre , derriere  
lesquels les chasseurs se retirent lorsqu'ils  
sont poursuivis par les Eléphants irritez. On  
a pratiqué une fort grande ouverture vers la  
campagne , & vis à-vis , du côté de la Ville ,  
on en a fait une plus petite , qui conduit dans  
une allée étroite par où un Eléphant peut  
passer à peine , & cette allée aboutit à une  
maniere de grande remise , où l'on acheve  
de le dompter.

Lorsque le jour destiné à cette chasse est  
venu , les chasseurs entrent dans les bois ,

montez sur des Eléphans femelles qu'on a dressées à cet exercice , & se couvrent de feuilles d'arbre afin de n'être pas vûs par les Eléphans sauvages. Quand ils sont avancés dans la forêt , & qu'ils jugent qu'il peut y avoir quelque Elephant aux environs , ils font jetter aux femelles certains cris propres à attirer les mâles , qui y répondent aussi-tôt par des hurlemens effroyables. Alors les chasseurs les sentant à une juste distance , retournent sur leurs pas , & menent doucement les femelles du côté de l'amphitéâtre dont nous venons de parler ; les Elephans sauvages ne manquent jamais de les suivre ; celui que nous vîmes dompter y entra avec elles , & dès qu'il y fut on ferma la barrière ; les femelles continuèrent leur chemin au travers de l'Amphitéâtre , & enfilèrent queue à queue la petite allée qui étoit à l'autre bout : l'Elephant sauvage qui les avoit suivies jusque-là s'étant arrêté à l'entrée du défilé , on se servit de toutes sortes de moyens pour l'y engager , on fit crier les femelles qui étoient au delà de l'allée , quelques Siamois l'irritant en frappant des mains , & criant plusieurs fois , Pat , pat ; d'autres avec de longues perches armées de pointes le harceloient , & quand ils en étoient pour-

suivis, ils se glissoient entre les piliers, & s'alloient cacher derrière la palissade que l'Eléphant ne pouvoit franchir: enfin après avoir poursuivy plusieurs Chasseurs il s'attacha à un seul avec une extrême fureur. L'homme se jetta dans l'allée, l'Eléphant courut après luy, mais dès qu'il y fut entré il se trouva pris, car celui-cy s'étant sauvé, on laissa tomber à propos deux coulisses l'une devant & l'autre derrière l'Eléphant, de sorte que ne pouvant, ny avancer, ny reculer, ny se tourner, il fit des efforts surprenans & poussa des cris terribles. On tâcha de l'adoucir en luy jettant des sceaux d'eau sur le corps, en le frottant avec des feuilles, en luy versant de l'huile sur les oreilles, & on fit venir auprès de luy des Eléphants privez mâles & femelles qui le caressoit avec leurs trompes. Cependant on luy attachoit des cordes par dessous le ventre & aux pieds de derrière, afin de le tirer de-là, & on continuoit à luy jeter de l'eau sur la trompe & sur le corps pour le rafraîchir. Enfin on fit approcher un Eléphant privé de ceux qui ont coutume d'instruire les nouveaux venus. Un Officier étoit monté dessus qui le faisoit avancer & reculer, pour montrer à l'Eléphant sauvage qu'il n'avoit rien à craindre & qu'il pouvoit sortir. En effet on luy ouvrit

sa porte & il suivit l'autre jusqu'au bout de l'allée. Dès qu'il y fut, on mit à ses côtez deux Eléphans que l'on attacha avec luy. Un autre marchoit devant & le tiroit avec une corde dans le chemin qu'on luy vouloit faire prendre, pendant qu'un quatrième le faisoit avancer à grands coups de teste qu'il luy donnoit par derriere, jusques à une espeece de remise où on l'attacha à un gros pillier fait exprés qui tourne comme un cabestan de navire. On le laissa là jusques au lendemain pour luy faire passer sa colere; mais tandis qu'il se tourmentoit autour de cette colonne, un Bramine, (c'est à dire un de ces Prêtres Indiens qui sont à Siam en assez grand nombre,) habillé de blanc s'approcha monté sur un Eléphant, & tournant doucement autour de celuy qui étoit attaché, l'arrosa d'une certaine eau consacrée à leur maniere, qu'il portoit dans un vase d'or. On croit que cette cérémonie fait perdre à l'Eléphant sauvage sa férocité naturelle, & le rend propre à servir le Roy. Dès le lendemain il commence à aller avec les autres, & au bout de quinze jours il est entièrement apprivoisé.

Parmy tous ces divertissemens Monsieur l'Ambassadeur n'étoit occupé que du sujet



de son Ambassade, qui étoit la conversion du Roy ; mais voyant qu'on ne luy répondoit rien de solide ny de seur, il résolut de dresser un petit mémoire qu'il vouloit faire présenter au Roy de Siam par le Seigneur Constance. Il en parla à ce Ministre, qui dans un long entretien qu'ils eurent ensemble, luy apporta plusieurs raisons pour le dissuader de presser le Roy sur cet article ; mais M. l'Ambassadeur persista toujours avec beaucoup de sagesse dans son sentiment, & pria le Seigneur Constance de présenter cet écrit à sa Majesté, par lequel il la supplioit de luy donner une réponse positive qui pût estre agreable au Roy son Maître. Le Seigneur Constance ayant reçu le memoire des mains de Monsieur l'Ambassadeur, alla au Palais dès le soir, & s'étant jetté aux pieds du Roy, luy fit un discours, plein de cette eloquence asiatique si estimée dans l'ancienne Grece. Voicy les propres termes dont il se servit que l'on n'a fait que traduire.

Harangue  
de M. Con-  
stance au  
Roy de Siam

SIRE, l'Ambassadeur de France m'a mis entre les mains un memoire qui contient certaines propositions dont il doit rendre compte au Roy son Maître ; mais avant que de le lire à Vôtre Majesté, elle me permettra, s'il luy plaist, de luy représenter le principal motif qui a engagé le Roy tres-

Chrétien à luy envoyer une si solennelle Ambassade. Ce Prince si sage, vôtres bon amy, Sire, connoissant la grandeur d'ame & la générosité du cœur Royal de Vôtres Majesté par les Ambassadeurs, & les magnifiques présens qu'elle luy avoit destinez, sans autre interest que celuy de rechercher l'amitié Royale d'un Prince si glorieux & si renommé dans tout l'Univers; & voyant ensuite que les Ministres de Vôtres Majesté avoient envoyé aux Ministres de son Royaume deux Mandarins avec des présens considérables pour les féliciter de la naissance du petit fils de leur grand Roy, digne d'une perpétuelle postérité, qui représente eternellement à la France l'image de ses admirables vertus & qui assure le bonheur de ses peuples. Ce grand Monarque, Sire, surpris d'un procédé si desinteressé résolut de répondre à ces empressements obligeans, & pour le faire il imagina un moyen qui fût digne de luy & convenable à Vôtres Majesté. Car de vous presenter des richesses? c'est dans vôtres Royaume, Sire, où les Etrangers les viennent chercher. De vous offrir ses forces? il sçavoit bien que Vôtres Majesté est redoutée de tous ses voisins & en état de les punir s'ils ne vouloient pas s'en tenir à la paix qu'ils ont obtenue à for-

ce de prières. Eût-il voulu donner des terres & des Provinces au Souverain de tant de Rois & au Maître d'un si grand nombre de Royaumes, qui font près de la quatrième partie de l'Asie ? Il ne pouvoit pas non plus luy venir en pensée d'envoyer icy de ses sujets dans la seule vûe du commerce, parce que ce seroit un interest commun à ses peuples & aux sujets de Vòtre Majesté. Ainsi il eût eu de la peine à prendre son party, s'il n'eût fait réflexion qu'il pouvoit offrir à Vòtre Majesté quelque chose d'infiniment plus considérable & qui convenoit parfaitement à la dignité de deux si grands Rois. Ayant considéré ce qui l'avoit élevé dans le haut point de gloire où il se trouve, ce qui luy avoit fait prendre tant de Villes, subjugué tant de Provinces & remporté tant de victoires, ce qui avoit fait jusqu'à présent le bonheur de ses peuples, & ce qui luy attiroit des extrémités de la terre tant d'Ambassadeurs de Rois & de Princes qui recherchent son amitié, ce qui enfin avoit obligé Vòtre Majesté à prévenir ce Prince incomparable par une si célèbre Ambassade qu'elle luy avoit envoyée, après avoir, dis-je, attentivement considéré toutes ces grandes choses, ce Roy si sage & si éclairé a vû que le Dieu qu'il adore étoit

étoit uniquement l'auteur, que sa divine Providence les luy avoit ménagées, & qu'il les devoit à l'intercession de la Sainte Mere du Sauveur du monde, sous la protection de laquelle il a consacré sa personne & son Royaume au vray Dieu. Cette vûë & l'extrême desir de communiquer à Vòtre Majesté tous ces grands avantages, luy a fait prendre la résolution de vous proposer, Sire, les mêmes moyens qui luy ont acquis tant de gloire & de bonheur, & qui ne sont autres que la connoissance & le culte du vray Dieu qui se trouve seulement dans la Religion Chrétienne. Il l'envoye donc offrir à Vòtre Majesté par son Ambassadeur, la conjurant de l'accepter & de la suivre avec tout son Royaume.

Ce Prince, Sire, est encore plus admirable par sa pénétration, par ses lumières & par sa sagesse que par ses conquestes & par ses victoires. Vòtre Majesté connoît sa générosité & son amitié Royale; elle ne scauroit faire un meilleur choix que de suivre les sages avis d'un si grand Roy son bon amy. Pour moy, Sire, je n'ay jamais demandé autre chose au vray Dieu que j'adore que cette grace pour Vòtre Majesté, & je serois prest de donner mille vies pour l'obtenir de la divine bonté. Que Vòtre Majesté veuille bien

Qq

considérer que par cette action elle couronnera tout ce qu'elle a fait de grand & d'illustre durant son regne, qu'elle éternisera sa mémoire, & se procurera une gloire & un bonheur immortel dans l'autre vie.

Ah, Sire, je conjure V<sup>otre</sup> Majesté de ne pas renvoyer l'Ambassadeur d'un si grand Roy avec ce mécontentement, il vous demande cela de la part du Roy son Maître, pour établir & rendre inviolables vos alliances & vos amitez Royales, au moins si v<sup>otre</sup> Majesté a conçu quelque bonne pensée de prendre ce parti, ou si elle y sent la moindre inclination qu'elle le fasse connoître. C'est la plus agréable nouvelle qu'il puisse porter au Roy son Maître. Que si V<sup>otre</sup> Majesté a résolu de ne se rendre pas à tout ce que j'ay eu l'honneur de luy représenter, ou qu'elle ne puisse pas donner une réponse favorable au Seigneur Ambassadeur, je la supplie de me dispenser de porter sa Royale réponse, qui ne peut qu'être désagréable au vray Dieu que j'adore. Elle ne doit point trouver étrange que je luy parle de la sorte, quiconque n'est pas fidèle à son Dieu ne le peut être à son Prince, & V<sup>otre</sup> Majesté ne devrait pas me faire l'honneur de me souffrir à son service, si j'avois d'autres sentimens.

Le Roy écouta le discours du Seigneur Constance sans l'interrompre , & s'étant recueilly en luy-même un moment comme une personne occupée d'une grande pensée , il luy repliqua sur le champ en ces termes. N'apprehendez point que je veuille gesner vôtre conscience. Mais qui a fait accroire au Roy de France mon bon amy que je pouvois avoir de semblables sentimens ? Hé qui peut douter , Sire , répliqua le Seigneur Constance , que Vôtre Majesté n'ait ces grandes pensées , en voyant la protection qu'elle donne aux Missionnaires , les Eglises qu'elle fait bâtir , les aumônes qu'elle fait aux Peres de la Chine. C'est sur cela , Sire , que le Roy de France s'est persuadé que Vôtre Majesté avoit du penchant pour le Christianisme. Mais quand vous avez dit à l'Ambassadeur , ajouta le Roy , les raisons qui me retiennent dans la Religion de mes Ancestres , quelle réponse en avez-vous reçue ? L'Ambassadeur de France , répartit le Seigneur Constance , a trouvé que ces raisons étoient d'un grand poids ; mais comme la proposition qu'il faisoit de la part du Roy son Maître étoit desintéressée , & que ce grand Monarque n'avoit en veüe que le bien de vôtre Majesté , il n'a pas jugé qu'aucune des raisons que je luy ay apportées , dût :

Le Roy de  
Siam ré-  
pond au Sei-  
gneur Con-  
stance.

Qq ij

l'empêcher d'exécuter les ordres du Roy son Maître , sur tout quand il a appris que l'Ambassadeur de Perse étoit arrivé dans le Royaume de Siam , & qu'il apportoit à vôtre Majesté l'Alcoran afin qu'elle le suivit. Dans cette vue l'Ambassadeur de France a crû qu'il étoit obligé d'offrir à Vôtre Majesté la Religion Chrétienne , & de conjurer Vôtre Majesté de l'embrasser. Est-il vrai , reprit le Roy , que l'Ambassadeur de Perse m'apporte l'Alcoran ? On le dit ainsi , Sire , répondit le Seigneur Constance. A quoy le Roy repliqua sur le champ : Je voudrois de tout mon cœur que l'Ambassadeur de France fût icy pour voir de quelle maniere j'en useray envers l'Ambassadeur de Perse. Il est bien sûr que si je n'étois d'aucune Religion , je ne choisirois pas la Mahométane.

Mais pour répondre à l'Ambassadeur de France , poursuivit le Roy , Vous luy direz de ma part , que je me sens extrêmement obligé au Roy de France son Maître , connoissant par son mémoire les marques de la Royale amitié de sa Majesté tres-Christienne , & que comme l'honneur que me fait ce grand Prince s'est déjà rendu public dans tout l'Orient , je ne scaurois assez reconnoître cette honnêteté ;

mais que je suis extrêmement fâché que le Roy de France mon bon amy me propose une chose si difficile, & dont je n'ay pas la moindre connoissance; que je me rapporte moy-même à la sagesse du Roy mes-Christien, afin qu'il juge de l'importance & de la difficulté qui se rencontre dans une affaire aussi délicate que l'est le changement d'une Religion receüe & suivie dans tout mon Royaume sans discontinuation depuis deux mille deux cens vingt-neuf ans.

Au reste je m'étonne que le Roy de France mon bon amy s'interresse si fort dans une affaire qui regarde Dieu, où il semble que Dieu même ne prenne aucun interest, & qu'il a entièrement laissée à nôtre discretion. Car ce vray Dieu qui a créé le Ciel & la Terre & toutes les créatures qu'on y voit, & qui leur a donné des natures & des inclinations si différentes, ne pouvoit-il pas, s'il eût voulu, en donnant aux hommes des corps & des âmes semblables, leur inspirer les mêmes sentimens pour la Religion qu'il falloit suivre, & pour le culte qui luy étoit le plus agréable, & faire naître toutes les Nations dans une même Loy. Cet ordre parmi les hommes & cette unité de Religion dépendant absolument de la Providence divine, qui pouvoit aussi aisément l'introduire

Motifs qui retiennent le Roy de Siam dans sa Religion.



dans le monde que la diversité des Sectes qui s'y sont établies de tout tems ; ne doit-on pas croire que le vray Dieu prend autant de plaisir à estre honoré par des cultes & des cérémonies différentes , qu'à estre glorifié par une prodigieuse quantité de creatures qui le louent chacune à sa maniere ? Cette beauté & cette variété que nous admirons dans l'ordre naturel , seroient-elles moins admirables dans l'ordre surnaturel , ou moins dignes de la sagesse de Dieu ? Quoy qu'il en soit , conclud sa Majesté , puis que nous sçavons que Dieu est le maître absolu du monde , & que nous sommes persuadez que rien ne se fait contre sa volonté , je résigne entièrement ma Personne & mes Etats entre les bras de la miséricorde & de la Providence divine , & je conjure de tout mon cœur son éternelle sagesse d'en disposer selon son bon plaisir.

Ainsi je vous ordonne tres-expressement de dire à cet Ambassadeur que je n'oubli ray rien de tout ce qui sera en mon pouvoir pour me conserver l'amitié Royale du Roy tres - Chrétien , & que pour suppléer au moyen qu'il me fait proposer , je feray en sorte durant tout le tems que Dieu me conservera la vie , que dans la suite , mes successeurs & mes sujets marqueront aussi

bien que moy dans toutes les occasions la parfaite reconnoissance & la haute estime qu'ils doivent avoir pour la personne Royale de sa Majesté très-Christienne, & pour tous ses successeurs.

Voilà la réponse du Roy de Siam dans les mêmes termes qu'il l'expliqua à son Ministre, & que celui-ci la donna par écrit à Monsieur l'Ambassadeur. On voit assez par ce raisonnement l'esprit de ce Prince, qui sans aucune connoissance des sciences d'Europe, a exposé avec tant de force & de netteté la raison la plus plausible de la Philosophie Payenne contre la seule vraie Religion. Ceux qui connoissent la droiture de ce Prince ne peuvent douter qu'il n'ayt dit sincèrement ce qu'il pensoit, & ce qui luy paroïssoit de plus véritable.

Après que le Roy eut parlé de la sorte, il fut quelque tems sans rien dire, & ensuite regardant le Seigneur Constance ; Que croiez-vous, poursuivit-il, que répondra l'Ambassadeur à toutes ces raisons que je vous ordonne de luy donner par écrit ? Je ne manqueray pas, Sire, dit Monsieur Constance, d'exécuter les ordres de Vôte Majesté ; mais je ne scay pas ce que l'Ambassadeur de France répondra à ce que Vôte Majesté vient de me dire, qui me paroît ex-

Réplique  
de M. Con-  
stance aux  
objections  
du Roy de  
Siam sur le  
changement  
de Religion.

trêmement fort & d'une grande conséquence. Je suis sûr qu'il ne pourra s'empêcher d'estre surpris de la haute sagesse & de la merveilleuse pénétration de votre Majesté.

Il me semble néanmoins qu'il pourra luy repliquer, qu'il est vray que tous les estres que Dieu a créés le glorifient chacun à sa manière, mais qu'il y a cette différence entre l'homme & les bêtes, que Dieu en créant celles-cy, leur a donné des propriétés différentes, & des instincts particuliers, pour connoître leur bien & le chercher sans aucune réflexion, pour discerner leur mal & le fuir sans aucun raisonnement. Ainsi le Cerf fuit le Lion & le Tigre la première fois qu'il les voit, les Poulets sortant de la coque craignent le Milan, & se réfugient sous l'aîle de leurs meres, sans autre instruction que celle qu'ils ont reçüe de la nature. Mais Dieu a donné à l'homme dans sa création l'entendement & la raison, pour démêler le bien d'avec le mal, & la Providence divine a voulu qu'en cherchant & aimant le bien qui luy est propre, & fuyant le mal qui luy est contraire, par rapport à sa fin dernière qui est de connoître Dieu & de l'aimer, l'homme méritât de la divine bonté une récompense éternelle.

En effet, il est aussi aisé à l'homme de se servir

vir de ses mains , de ses yeux & de ses pieds pourcommettre le mal que pour faire le bien, si sa prudence éclairée de la sagesse de Dieu ne le dirigeoit à chercher les voyes de la véritable grandeur , qui ne se rencontre que dans la Religion Chrétienne , où l'homme trouve les moyens de servir Dieu comme il plaît à sa divine volonté. Mais tous les hommes ne suivent pas des lumieres si saintes & si raisonnables. Il en est de même que des Officiers de vôtre Majesté , qui ne sont pas tous également attachez à ses intérêts , comme elle ne le sçait que trop , quoy qu'ils se disent tous ses sujets , & qu'ils se fassent honneur d'être à son service. Ainsi tous les hommes servent Dieu à la vérité ; mais d'une maniere bien différente. Les uns comme les bêtes vivent en suivant leurs passions & leurs déréglemens , demeurant dans la Religion où ils sont sans l'examiner. Mais les autres se voyant si distinguez des bêtes s'élèvent au dessus de leurs sens , & cherchent par le moyen de leur raison , que Dieu ne manque pas d'éclairer , ils cherchent , dis-je , à reconnoître leur Créateur & le véritable culte qu'il veut qu'on luy rende , sans autre interest que celui de luy plaire & de luy obéir , & c'est à cette recherche sincère de la vérité que Dieu a at-

Rr

raché le salut de l'homme. D'où vient que la négligence à nous instruire , & la foiblesse à ne pas suivre ce que nous aurons jugé le meilleur , nous rendra coupables devant Dieu, qui est la souveraine justice.

Cette réponse d'un homme sans étude, appliqué depuis l'âge de dix ans au commerce & aux affaires , me causa une extrême surprise , quand il me fit l'honneur de me la communiquer. Je luy avouay sans craindre de le flatter , qu'un Théologien consommé dans l'étude de la Religion, eût eu de la peine à mieux répondre. Le Roy fut frappé du discours de Monsieur Constance ; & si quelque personne sçavante , & qui luy soit agréable , a le bonheur de s'insinuer dans ses bonnes grâces , & d'acquiescer son estime , on ne doit pas desespérer de luy faire connoître & embrasser la vérité : & s'il l'a une fois connue , comme il est le Maître de ses peuples qui l'adorent , toutes les Nations qui luy sont soumises, suivront aveuglément son exemple.

Caractère  
du Roy de  
Siam.

Le Roy de Siam qui regne à présent est âgé d'environ cinquante-cinq ans. C'est sans contredit le plus grand Prince qui ait jamais gouverné cet Etat. Il est d'une taille un peu au dessous de la médiocre, mais fort droite & bien prise. Son air est enga-

geant & ses manieres pleines de douceur & de bonté, sur tout pour les Etrangers, & particulièrement pour les François. Il est vif & agissant, ennemy de l'oïiveté & du repos, qui paroît si délicieux aux Princes d'Orient, & qu'ils regardent comme le plus grand privilège de leur Couronne. Celuy-cy au contraire est toûjours ou dans les bois à la chasse des Eléphants, ou dans son Palais appliqué aux affaires de son Royaume. Il n'aime pas la guerre parce qu'elle ruïne ses peuples qu'il chérit tendrement, mais quand ses sujets se révoltent, ou que les Princes ses voisins luy font la moindre insulte, ou ne se tiennent pas dans le respect; il n'y a gueres de Roy dans l'Orient qui se vange avec plus d'éclat, & qui paroisse plus passionné pour la gloire.

Quelques Grands de son Royaume s'étant soulevez, & étant appuyez ouvertement par les forces de trois Rois, dont les Etats environnent le Royaume de Siam, il attaqua ces Princes si vivement, qu'ils furent obligez d'abandonner les rebelles à sa colere. Il veut tout sçavoir, & comme il a l'esprit pénétrant & fort étendu, il n'a pas de peine à entrer dans tout ce qu'il veut apprendre. Il est magnifique, généreux, bon amy au delà de ce qu'on

Rr ij

peut s'imaginer. Toutes ces grandes qualitez luy attirent la considération de ses voisins , la crainte de ses ennemis , l'estime de ses sujets & un respect qui va jusques à l'adoration. Il n'a jamais été sujet aux vices si ordinaires parmy les Princes d'Orient , il a même fait punir avec beaucoup de sévérité les principaux Mandarins & les premiers Officiers de la Couronne pour avoir été trop attachez à leurs plaisirs. Ainsi on ne trouve point en luy l'obstacle le plus invincible à la conversion des Princes Idolâtres , je veux dire la l'amour déréglé des femmes.

Par la force de son esprit il a découvert la fausseté de la Religion de ses Ancestres , & il ne croit point un Dieu aneanti , selon l'opinion populaire , ou comme disent quelques-uns de leurs Docteurs , un Dieu , qui las de gouverner le Ciel , se plonge dans le repos & s'ensevelit pour jamais dans l'oubli de tout ce qui se passe au monde , ny mille autres superstitions prêchées par les Talapoins , qui sont les Prêtres & les Prédicateurs du Royaume. Au contraire il croit que Dieu est éternel , que sa Providence veille incessamment au gouvernement du monde , & qu'elle ménage toutes choses. C'est à ce même Dieu immortel qu'il fait souvent des Prières & dont il

implore le secours avec un tres-profond respect deux fois pour le moins chaque jour pendant deux heures, le matin après s'être levé, & une heure le soir avant que de se coucher. Le Pape luy ayant envoyé deux Tableaux dont l'un représente le Sauveur du monde, & l'autre la Sainte Vierge, il les a en singuliere vénération, & pour la témoigner il les a placez dans un endroit de sa chambre fort élevé au dessus de luy ; & il n'en parle jamais qu'avec des termes d'honneur & de respect.

L'Ambassade que le Roy luy a envoyée, quoyqu'elle ne l'ait pas déterminé à embrasser le Christianisme, l'a fait r'entrer en luy-même. Comme il estime infiniment la sagesse du Roy tres-Chrétien, lors que le Seigneur Constance luy fit voir l'unique prétention de ce grand Monarque en envoyant vers luy Monsieur l'Ambassadeur, il en parut touché, & on sçait qu'il y a fait depuis de fréquentes reflexions. Toutes ces choses doivent exciter ceux qui lironat ces Mémoires à prier Dieu pour la conversion de ce Prince, qui seroit suivie de celles d'une multitude innombrable de peuples, & qui attireroit sans doute à nôtre sainte Loy les Princes voisins qui admirent la conduite & le grand génie du Roy de Siam.

Rr iij



Nous avons de grandes obligations à ce Monarque, pour toutes les marques d'estime & de bien-veillance dont il nous a honorez, & nous sommes bien aises d'avoir occasion de le publier. Dès que le Seigneur Constance luy a fait connoître nos manieres & les vûës qui nous font agir, ce Prince nous a favorisé en toutes rencontres, malgré les mauvaises impressions qu'on avoit tâché de luy donner des Jésuites. Monsieur Constance n'a pas oublié de luy faire valoir les bontez extraordinaires que Louis le Grand a pour nôtre Compagnie, & c'est ce qui a le plus contribué à nous mériter ses bonnes grâces. Cet exemple est d'un grand poids sur l'esprit du Roy de Siam. Aussi il nous a marqué par des soins obligeans qu'il vouloit l'imiter, & il nous a assuré plusieurs fois de sa protection Royale, ajoutant que nous trouverions toujours un azile assuré dans son Royaume.

On commence à faire des observations à Louvo.

Dès que nous fûmes arrivez à Louvo, nous commençâmes à faire diverses observations, & sur tout celles qui pourroient nous être nécessaires pour observer exactement l'éclipse de Lune qui devoit arriver l'onzième Décembre. Nous n'avions pû jusqu'alors nous servir de nos instrumens pour ces operations; parce que pendant tout le

tems que nous fûmes à Siam, la Ville & les Camps étoient si fort inondez , que nous n'avions point eu d'endroit pour les placer. La maison même où nous étions logez n'étant que de bois, la moindre agitation l'ébranloit tellement, que nos Pendules & nos Quarts de cercles en étoient tout déconcertez.

Le fixième & le septième Décembre nous remarquâmes par l'anneau Astronomique du Sieur Butterfield, que la variation de l'aiguille étoit de deux degrez vingt minutttes vers l'Oüest. Cette observation fut trouvée constamment semblable durant ces deux jours consécutifs.

Observa-  
tion sur la  
déclinaison  
de l'Aimant

Le neuvième du même mois par les hauteurs prises du même bord du Soleil, matin & soir l'heure veritable du midy à la pendule à secondes, étoit de 12. h. 5'. 3".

La variation de l'aiguille par la machine parallattique du Sieur Chapotot, a été remarquée

une fois.	18. min. seulement.	
une autre.	31. min.	} vers
une autre.	35. min.	} l'Oüest
une autre.	38. min.	

Cette variation a été trouvée en prenant plusieurs fois matin & soir la même hauteur du Soleil, & observant chaque fois

l'Azimuth, l'aiguille demeurant toujours sur la Ligne Nord & Sud.

Le Roy de Siam veut observer une Eclipsé de Lune avec les Jésuites dans son Palais.

Dans la dernière Audiance que Sa Majesté donna à Monsieur l'Ambassadeur, elle luy témoigna qu'elle seroit bien aise que nous fissions l'observation de la première Eclipsé en sa présence. Quelques jours après ce Prince ordonna à Monsieur Constance de nous avertir de l'honneur qu'il vouloit nous faire. On choisit pour cela une Maison Royale qu'on nomme Thlée-Poussonne, à une petite lieue de Louvo, vers l'Est, peu éloignée de la Forest où le Roy étoit à la Chasse des Eléphants. Monsieur Constance nous mena reconnoître le lieu deux jours avant l'Eclipsé, c'est-à-dire le neuvième de Décembre. On ne pouvoit choisir un endroit plus commode. Nous voyions le Ciel de tous côtez, & nous avions tout l'espace qu'il falloit pour placer nos instrumens. Après avoir disposé toutes choses, nous revînmes à Louvo.

Le lendemain dixième Decembre par les hauteurs du même bord du Soleil prises le matin entre neuf & dix heures, & le soir entre deux & trois, l'heure véritable du midy à la même pendule à secondes . . . . étoit 12. h. 2'. 31".

Variation de l'aiguille par la machine Parallattique. une

une fois 28. min. }  
 une autre 33. min. } vers l'Oüest.  
 une autre 21. min. }

Dans la suite nous examinerons si l'aiguille de l'anneau Astronomique décline trop vers l'Oüest, comme il est fort probable; car si cela est, il faudra déduire quelque chose de la variation du Cap de Bonne Esperance, que nous avons trouvée d'onze degrez & demy vers l'Oüest, & les Pilotes d'environ neuf degrez seulement avec leurs Boussolles.

Ce jour-là même le Roy invita Monsieur l'Ambassadeur à venir voir les illuminations qu'on faisoit pour la chasse des Eléphants. Sa Majesté voulut que nous fussions aussi de la partie, & nous fit l'honneur de nous envoyer vers les quatre heures après midy six Eléphants avec le Lieutenant du Barkalon pour nous conduire. Nous fîmes porter à Thlée-Poussonne nos Lunettes & une pendule spirale fort seure & montée au Soleil. Car nous devions y observer l'Eclipse, selon les ordres du Roy. La disposition de la Chasse étoit telle que je vas le raconter.

Près de quarante-six à quarante-sept mille hommes avoient formé dans les bois & sur les montagnes une enceinte de vingt-

Le Roy de  
Siam invite  
M. l'Ambassadeur à  
la Chasse des  
Eléphants.

Description de cette  
Chasse.

Si

fix lieues en quarré long , dont les deux grands côtez pouvoient bien avoir chacun dix lieues de longueur , & les deux autres chacun trois lieues. Toute cette vaste étendue étoit bordée de deux rangs de feux , qui regnoient tout au tour sur deux lignes à quatre ou cinq pas de distance les uns des autres. Ces feux sont entretenus toute la nuit du bois de la Forest, & soutenus en l'air à la hauteur de sept ou huit pieds sur de petites plattes-formes quarrées , élevées sur quatre pieux , ce qui faisoit qu'on pouvoit les voir tout à la fois de fort loin. Ce spectacle me parut dans les tenebres la plus belle illumination que j'aye jamais vûe. De grandes lanternes disposées d'espace en espace faisoient la distinction des quartiers , que commandoient différens Chefs, avec certain nombre d'Eléphants de guerre & de Chasseurs armez comme les soldats. On tiroit de tems en tems de petites pieces de Campagne , afin d'étonner par ce bruit , aussi bien que par tous ces feux , les Eléphants qui voudroient forcer le passage , ainsi qu'ils l'avoient forcé peu de jours auparavant , parce qu'on n'avoit pas pris cette précaution. Comme il s'étoit trouvé dans l'enceinte de la Chasse une montagne escarpée , on l'avoit crû si inaccessible à ces animaux qui

sont d'une grosseur énorme , qu'on avoit négligé d'y placer des feux , des gardes & de l'artillerie : mais il y en eut dix ou douze qui pour s'échapper se servirent, d'un expédient qui surprit. S'attachant avec leurs trompes à un des arbres , qui étoient sur la pente de cette montagne fort roide , ils se guinderent au pied du tronc suivant , & ils grimperent de la même manière , d'arbre en arbre avec des efforts incroyables jusqu'au sommet de la montagne , d'où ils se sauvèrent dans les bois. Ce qui étoit arrivé dans cette chasse, fut cause qu'on ne négligea rien dans celle-cy, afin qu'il ne s'en sauvât plus.

Le Roy trouva au retour de la chasse les François rangez en haye sur une ligne à l'entrée de la Forest , & montez sur des Eléphants. Il les regarda fort , & prit plaisir à voir des gens de si bon air. Il venoit de donner audience à Monsieur l'Ambassadeur , & elle avoit été assez longue. Sur la fin, le Roy avoit fait appeller le Chevalier de Fourbin. Tout le monde connoît la qualité & le mérite de cet Officier. Il sert depuis long-temps, & il s'est distingué en plusieurs occasions. Monsieur Constance avoit prié M. l'Ambassadeur de le laisser à Siam auprès du Roy son Maître. Sa Majesté voulut bien le demander à M. l'Ambassadeur, & elle luy fit pre-

Le Roy de  
Siam de-  
mande M.  
le Chevalier  
de Fourbin  
à M. l'Amba-  
assadeur.

sent d'un fort beau sabre, comme pour luy donner une marque qu'elle le prenoit à son service. Elle ajouta encore à ce présent un juste-au-corps de brocard à boutons d'or. Cependant il étoit déjà tard, & le Roy s'en étoit retourné. On ne laissa pas de mettre pied à terre dans un endroit agreable, où l'on avoit dressé une magnifique collation. On y servit des confitures & des fruits de toute espece. Monsieur l'Ambassadeur bût la santé du Roy de Siam dans une grande coupe d'or massif dont il luy avoit fait présent. Le couvercle & la sou-coupe étoient du même métal. Ce lieu fut aussi-tôt entouré d'Elephans de guerre & de feux, pour nous garantir des Tigres & des autres bêtes féroces, qui étoient dans l'enceinte. Après cela Monsieur l'Ambassadeur reprit le chemin de Louvo, & le Seigneur Constance nous mena droit au Château de Thléc-Poussonne, où le Roy s'étoit déjà rendu pour assister à l'observation de l'Eclipse.

Les Jésuites se rendent à Thléc-Poussonne pour observer devant le Roy.

Nous arrivâmes sur les neuf heures au bord du canal, qui conduit au Château, & nous trouvâmes là un Balon du Roy fort propre qui nous attendoit depuis longtemps. Ce canal est fort large, & a plus d'une lieue de longueur. Il étoit éclairé de part & d'autre d'une infinité de feux semblables

à ceux dont on a parlé cy-dessus, & qui tous ensemble dans l'obscurité de la nuit faisoient un effet charmant à la veüe. Quand nous fûmes à un demi quart de lieue du Château, nos rameurs qui avoient nagé jusqu'alors avec beaucoup de force & de bruit, commencerent à ramer si doucement que nous n'entendions presque pas le bruit de leurs rames. On nous dit qu'il falloit se taire ou parler extrêmement bas. En effet, quand nous mîmes pied à terre, tout étoit si tranquille, quoy qu'il y eût aux environs beaucoup de Soldats & de Mandarins, que nous pensions être dans une solitude écartée. Le respect qu'ils ont pour la personne du Roy, leur fait observer ce profond silence dans tous les endroits où il est. D'abord nous disposâmes plusieurs Lunettes sur divers appuis qu'on avoit élevez exprés pour les soutenir. Il ne nous falut pas employer beaucoup de tems pour ajuster nos instrumens; ainsi nous nous rembarquâmes une heure, après pour aller passer une partie de la nuit dans la maison du Seigneur Constance qui est à prés de cent pas du Palais.

Quand il falut débarquer au pied de la muraille qui est au delà du canal, il y avoit danger de s'enferrer dans des espèces de chausses-trappes. Ce sont plusieurs chaînes

Sf iij



de fer , placées à côté les unes des autres à un demi-pied de distance , qui occupent la largeur du terreplain entre le canal & le mur. Elles sont armées d'un double rang de grosses pointes de fer. On ne manque pas de les tendre toutes les nuits autour du Château , & elles servent à en défendre les approches. Au débarquement , Monsieur Constance nous avertit fort à propos de prendre garde à nous , ayant remarqué qu'un de nos Peres alloit descendre sur le rivage. Il fit venir l'Officier de garde , & luy ordonna de faire lever ces chausses-trapes qui nous empêchoient de mettre pied à terre. Ensuite nous approchant de plus près que nous pouvions des murailles , nous marchâmes dans un petit sentier large de deux pieds qu'on laisse libre pour faire les rondes durant la nuit , & nous arrivâmes sur les onze heures du soir à la maison du Seigneur Constance.

On commence l'observation de l'Eclipse devant le Roy.

Après avoir reposé trois ou quatre heures , nous nous rembarquâmes pour nous rendre à la galerie où se devoit faire l'observation. Il étoit alors près de trois heures après minuit. Dès que nous fûmes arrivés nous mîmes tout en état. Nous avions déjà fait voir à Sa Majesté par le moyen de Monsieur Constance un grand Type de l'Eclipse,

dans lequel on voyoit la Lune, qui entroit peu à peu dans l'ombre, avec l'immersion des taches, & sa Majesté témoigna qu'elle y prenoit plaisir. Nous luy préparâmes une fort longue Lunette de cinq pieds dans la fenêtre d'un salon, qui donnoit sur la galerie, dans laquelle nous étions. La Pénombre étant bien avancée, on avertit le Roy, qui vint incontinent à cette fenêtre. Nous étions assis sur des tapis de Perse, les uns aux Lunettes d'approches, les autres à la Pendule, d'autres devoient écrire le tems de l'observation. Nous saluâmes avec une inclination profonde sa Majesté, après quoy on commença à observer.

Le 11. de Déc. après minuit. Heure. Min. Sec.

Commencement de			
la Pénombre,	2.	53.	0.
Pénombre plus épaisse	3.	2.	0.
Pénombre fort épaisse,		12.	0.
Commencement douteux		15	8.
de l'Eclipse,			
Commencement certain,		19.	0.
Riccioli,		19.	45.
Commencement de			
Grimaldi,		21.	34.
Fin de Grimaldi,		22.	36.
Kepler,		29.	32.
Gassendi,		32.	36.
Heraclides,		36.	40.

	Heur.	Min.	Sec.
Commencement de Copernic,	37.	10.	
Milieu de Copernic,	39.	0.	
Commencement de Platon,	43.	48.	25.
Milieu de Platon,	49.	5.	
Fin de Platon,	49.	24.	
<i>Meneclæus</i> ,	58.	45.	
Saint Denis,	59.	49.	
<i>Plinius</i> ,	4.	2.	11.
<i>Prometorium acutum</i> ,	27.	40.	
Commencement de			
<i>Mare Chrysum</i> ,	14.	30.	
Milieu de <i>Mare Chrysum</i> ,	17.	45.	
Fin de <i>Mare Chrysum</i> ,	19.	18.	
L'Immersion totale,	22.	45.	

Le Roy  
fait diverses  
questions  
d'Astrono-  
mie aux Jé-  
suites.

Le Roy témoigna une satisfaction particulière, voyant toutes les taches de la Lune dans la Lunette, & sur tout voyant que le Type qu'on en avoit fait à l'Observatoire de Paris, leur étoit si conforme. Il nous faisoit diverses questions durant l'Eclipse, par exemple. Pourquoi la Lune paroïssoit renversée dans la Lunette? Pourquoi on voyoit encore la partie de la Lune qui étoit éclipsée? Quelle heure il étoit à Paris? A quoy des observations faites de concert en des lieux si éloignez pourroient être utiles, &c. Tandis qu'on luy expliquoit toutes ces choses, un des principaux Officiers de la Mai-  
son

son nous apporta sur un grand bassin d'argent six Soutanes & autant de Manteaux de Satin à fleurs, dont le Roy nous fit présent d'une manière fort obligeante. Il voulut spéculer avec une Lunette de douze pieds, dont le Pere de Fontenay se servoit, & nous la luy portâmes sur le champ. Il nous permit de nous lever & d'être debout en sa présence, & il voulut bien regarder après nous dans la Lunette, car il falloit que nous la remissions à son point pour la luy présenter. Ceux qui sçavent avec quel respect les Rois de Siam veulent qu'on soit devant eux, nous ont parlé de cette faveur comme d'une chose très-singulière.

Sa Majesté voulut ensuite sçavoir lequel des Peres retourneroit en France, & ayant sceu que c'étoit moy, il me dit fort obligeamment, que comme il envoyoit des Ambassadeurs en France fort peu instruits des manieres de l'Europe, il comptoit fort sur les bons conseils que je leur donneroie, & sur tous les bons offices que je leur rendrois par le moyen de nos amis, qu'il leur avoit ordonné de demander au Roy de France douze Mathématiciens de nôtre Compagnie, & de s'adresser pour cela au Pere de la Chaize, afin qu'il appuyât leur demande, enfin qu'il ne devoit pas que

Tt

je ne fisse aussi en particulier tout ce que je pourrois pour ménager cette affaire. En même tems le grand Chambellan me présenta sur un grand bassin d'or, devant sa Majesté, deux fort beaux Crucifix. Le Christ étoit d'or massif, la Croix de tambag, qui est composé d'un mélange de sept parties d'or, & de trois autres parties d'un métal aussi précieux que l'or même, le pied étoit d'argent. Sa Majesté me dit que le plus grand étoit destiné pour le Père de la Chaize Confesseur du Roy, dont il connoissoit le mérite, & la fidélité au service du Roy son Maître, par le portrait que luy en avoit fait le Seigneur Constance. Alors il se mit à louer le zèle & le désintéressement de son Ministre, qu'il nommoit toujours notre frère, nous disant qu'il en avoit reçu de très-signeaux services dans toutes les occasions qui s'étoient présentées. Après quoy Sa Majesté m'ordonna de dire au Père Confesseur, en luy présentant de sa part le Crucifix, qu'il ne pouvoit luy rendre un service plus agréable ny plus utile à son Etat, qu'en obtenant du Roy douze Mathématiciens; que je les pouvois assurer qu'avant leur arrivée ils trouveroient à Louvo une observatoire, une maison & une Eglise aussi bien qu'à Siam. Il donna ordre en même tems au Seigneur Constance de les

faire bâtir incessamment, & de choisir avec les Peres des emplacements dans les deux Villes dont je viens de parler. Pour ce qui est de l'autre Crucifix, je vous le donne avec plaisir, me dit-il, d'un air plein de bonté, pour vous servir de fidele compagnon durant tout le voyage. Faites-moy sçavoir de vos nouvelles le plus souvent que vous pourrez, & sur tout tâchez de revenir au plutôt, je prie la divine providence qui veille toujours à la conduite de l'Univers de vous donner une heureuse navigation. Enfin, après m'avoir recommandé ce qu'il venoit de m'ordonner & ce qu'il m'avoit fait dire de sa part, il me souhaita de nouveau un prompt retour, & se retira témoignant le plaisir & la satisfaction qu'il avoit receuë durant les deux heures qu'il nous fit l'honneur d'assister à nos observations. Il n'y avoit que M. Constance, le Grand Chambellan & un Gentilhomme de la Chambre auprès de sa personne tout le temps qu'il fut avec nous. Tant de graces auxquelles il falloit répondre sur le champ, nous empêcherent d'observer l'immersion de plusieurs taches. Après le départ du Roy, M. Constance demeura seul avec nous, & ayant bien remarqué le cercle de l'ombre, & *Mare Chrysiæ* dans la Lunette, il observa le

Tt ij

reste des Phases conjointement avec nous, jusques à l'immersion totale.

Delà nous retournâmes à la maison du Seigneur Constance, où nous attendîmes l'émerfion de la Lune qui parut plus d'un quart d'heure avant le lever du Soleil, c'est à dire, à six heures & six minutes. Le commencement de l'émerfion fut à 6. heures 1. min. 11. sec. ou plutôt à 6. heur. 9. min. & on tomba d'accord qu'il falloit s'en tenir à cette observation, il est vray que les vapeurs de l'horifon nous empêchèrent un peu. On voyoit encore la Lune proche de l'horifon à 6. heur. 22. min. 9. sec. elle se coucha peu de tems après, & le Soleil se leva. La pendule fut rapportée à une heure après midy, & n'avoit retardé depuis la veille trois heures après midy, que de trois minutes & trois secondes seulement. Les heures marquées dans l'observation sont celles de l'horloge non corrigées. Ainsi les heures du midy à la grande pendule observées le neufvième & le dixième Décembre 1685, & le retardement de la petite à l'égard de la grande, sur laquelle on la régla le dixième à trois heures après midy, montrent que la petite pendule à 4. heures 22. min. 45. sec. après minuit du lendemain retardoit d'une minute, & que l'heure vé-

fixable étoit 4. heures. 23. min. 45. sec.

J'ay communiqué ces Observations à Messieurs de l'Académie Royale des Sciences, & on a trouvé que l'immersion totale ayant été observée l'onzième en cet instant.

	Heur.	Min.	Sec.
A Louvo;	4.	13.	45.
A Paris par	9.	49.	30.
M. Cassini.			

La différence des méridiens,

A 6. heur. 9. min. la même petite pendule retardoit 1. min. 25. sec. l'heure étoit donc 6. heur. 10. min. 25. sec. Ce fut le tems du commencement de l'émersion, comme elle parut à Louvo. Cette même émerision fut observée à l'Observatoire de Paris par Monsieur Cassini.

	Heur.	Min.	Sec.
La différence des Méridiens,	11.	36.	18.
	6.	34.	7.
	Deg.	Min.	

Ainsi la différence des Longitudes sera

La Longitude de Paris étant 22. 30.  
Donc celle de Louvo sera 121. 2.

Par les Observations de l'Eclipse de Lune du 21. Fevrier 1682. on avoit trouvé la lon-



gitude de Siam de 121 degré, ce qui s'accorde parfaitement à ces nouvelles Observations.

C'est une chose étonnante qu'il y ait des Cartes modernes qui mettent la longitude de Siam à 145. degrez, au lieu que la grande Carte de l'Observatoire faite avant toutes ces observations, la donne de 122. degrez à un degré près de ces observations.

Un Astrologue Bramine, qui étoit à Louvo, avoit prédit cette Eclipsé à un quart d'heure près, mais il s'étoit trompé notablement pour la durée, disant que l'émerfion ne paroîtroit sur l'horison qu'après le lever du Soleil. Nous'avions eu quelques jours auparavant une conférence avec ce Bramine, mais comme nous n'entendions pas la langue Siamoise, nous ne pûmes rien savoir de la maniere dont ils calculent les Eclipses. Il nous proposa quelques questions sur le Soleil & sur les Etoiles auxquelles il n'étoit pas difficile de répondre; comme, par exemple, dans quel signe étoit le Soleil, combien nous contions d'Etoiles fixes, &c. Il nous demanda si ce qu'il avoit lû dans quelques Livres Chinois, étoit véritable, qu'il paroïssoit toujours une Etoile fixe & fort brillante perpendiculairement sur le Palais de l'Empereur de la Chine à Péquin. Nous luy dîmes que c'étoit une fable, &

on n'eût pas de peine à l'en faire convenir. Il n'étoit point du sentiment des Talapoins Siamois qui s'imaginent & qui enseignent que quand la Lune s'éclipse, un Dragon la dévore & qu'il la rejette ensuite. Quand on leur objecte d'où vient que nous sçavons & que nous prédisons même le moment de l'Eclipse, de quelle grandeur elle sera, combien elle doit durer, d'où vient que tantôt il n'y a qu'une partie de la Lune éclipsée, & qu'elle l'est quelquefois toute entière : ils répondent froidement que ce Dragon a ses repas réglez, que nous en sçavons l'heure, & que nous connoissons la mesure de son appetit, qui est quelquefois plus grand & quelquefois plus petit. On a beau leur prouver que tout cela est chimérique, ils persistent opiniâtrément dans leur illusion. Pour finir cette matiere, j'ajoute icy la Lettre que le Seigneur Constance a écrite au Pere de la Chaize, dans laquelle ce Ministre a bien voulu luy rendre compte de ce qui se passa dans la dernière Audiance que le Roy nous donna à l'occasion de l'Eclipse, elle a esté traduite du Portugais.

**M**on tres-Reverend Pere,

Je ne puis expliquer à vôtre tres-Révérènde Paternité la joye que j'ay ressentie cette année, dont vous ne trouverez pas mauvais que je vous raconte les sujets en détail. Le premier a esté l'arrivée en cette cour de l'Ambassadeur de Sa Majesté tres-Chrétienne, qui m'a fait naître l'occasion que j'avois désirée avec tant de passion, de rendre à ce grand Prince en la personne de son Ambassadeur tous les services dont je suis capable. Le second a esté les grandes & pieuses affaires, que cet Ambassadeur est venu ménager icy; & enfin la venue de six de mes freres, que le Roy tres-Chrétien a envoyez en ces quartiers pour un si noble dessein. Ces entreprises dignes d'un si grand Monarque ont ravi en admiration tous les Princes d'Orient, & leur ont donné un desir ardent de rechercher l'amitié d'un Roy si sage & si généreux. Mais le Roy mon Maître a senti toutes ces choses plus que tous les autres Princes des Indes. Quoy qu'avant toutes ces marques mutuelles d'amitié, le Roy mon Maître eût conçu une haute estime & une amitié particuliere pour Sa Majesté tres-Chrétienne,

Chrétienne , j'ose assûrer vôtre Paternité que depuis le tems que j'ay l'honneur d'être à son service, il n'a jamais témoigné prendre plus de plaisir qu'à entendre raconter les Conquêtes , les Victoires & les autres grandeurs qui accompagnent toujours Sa Majesté très-Chrétienne. Je ne veux pas m'étendre davantage là-dessus ; parce qu'il m'est impossible ; & à tout autre qui aura l'honneur de connoître le Roy mon Maître , d'expliquer combien il est sensible à tout ce qui regarde la gloire du Roy très-Chrétien , qu'il estime & qu'il aime très-particulièrement. Au reste ce qui rend ma joye parfaite dans cette conjoncture, c'est que j'y trouve l'occasion de demander la bonne correspondance de vôtre Paternité , pour qui j'auray toujours toute l'estime que je dois. Aussi je la conjure de tout mon cœur de me faire sçavoir ses intentions , & de m'aider de ses bons conseils , & elle me trouvera disposé à tout , principalement lorsqu'il s'agira de la gloire de Dieu ou des intérêts du Roy très-Chrétien. Toutes ces raisons m'ont obligé à demander de la part du Roy mon Maître le Pere Tâchard au Reverend Pere Supérieur , pour s'en retourner en France, & je l'ay chargé de

Vu

certaines affaires , qu'il doit communiquer à vôtre Paternité.

J'ay présenté au Roy mon Maître le Pere Supérieur & mes autres Freres qui sont venus avec luy. Sa Majesté me fit l'honneur de les recevoir avec des marques extraordinaires d'affection. Elle les a aussi honorez de sa Présence, n'ayant auprès d'elle que quatre de ses principaux Mandarins , lorsqu'ils ont observé l'Eclipse qui arriva l'onzième de ce mois de Décembre. Durant tout ce tems-là Sa Majesté n'étoit pas éloignée de quatre pieds des Peres qui étoient assis, se servant de leurs instrumens, & agissant devant le Roy avec la même liberté que s'ils eussent été à l'Observatoire de Paris. Le Roy eut même la bonté d'appeller le Pere Supérieur auprès de luy, & de luy ordonner d'ajuster sa Lunette afin que Sa Majesté pût observer plus facilement, recevant cet instrument de la main du Pere comme s'il eût été son ami familier. Durant cette observation il fit l'honneur aux Peres de leur donner chacun une Soûtane & un Manteau de Damas de la Chine, & il ajouta pour le Pere Tachard, qui présentera cette Lettre à vôtre Paternité, un Crucifix d'or, afin de luy donner un fidelle Compagnon de son voya-

ge ( ce sont les propres termes du Roy ) chargeant ce même Pere d'en présenter un autre beaucoup plus grand à vôtre Paternité , afin de la prier en particulier de luy procurer auprès de Sa Majesté tres-Chrétienne douze Peres Mathematiciens de la Compagnie qui seront reçûs icy avec beaucoup de joye. Le Roy mon Maître ayant déjà ordonné au Pere Supérieur de choisir un lieu à Louvo & un autre à Siam pour y bâtir des Eglises , des Observatoires & des Maisons qui leur soient propres , il me chargea en même tems de donner ordre que toutes ces choses fussent prestes pour recevoir ces Peres à leur arrivée. Si les six Peres Mathematiciens & mes Freres , ont été capables de faire de si belles choses en deux mois , que n'en feront pas cinquante ou davantage dans l'espace de vingt années.

J'ay donné à l'Ambassadeur du Roy mon Maître quelques curiositez de ces Pais-cy pour les présenter de ma part à vôtre Paternité. Je la prie de les accepter , & ce me fera un nouveau sujet de joye pour recevoir ses ordres & luy rendre mes services en tout ce qui dépendra de moy. Je me recommande à ses saints Sacrifices , & je suis

V u ij

avec toute l'amitié & le respect que je dois,

Mon Très-Reverend Père,

Vôtre très-humble & très-obéissant Serviteur & Frere,  
CONSTANTIN PHAVLKON,

La manière de prendre les Eléphants.

Le Roy après avoir spéculé l'Eclipse avec nous de la manière qu'on l'a raconté, nous fit inviter à prendre part au divertissement qu'il donnoit ce jour-là dans la forest, pour la prise des Eléphants qu'on y tenoit renfermez. Nous nous disposâmes sur les sept heures à partir. Alors on nous dit que Monsieur l'Ambassadeur paroïsoit, & que le Roy sortoit de son Palais. En effet un moment après, Monsieur l'Ambassadeur arriva à cheval avec toute sa maison, Monsieur l'Evêque de Metellopolis, Monsieur l'Abbé de Lyonne, & Monsieur Vachet étoient de la suite. On n'eût pas plutôt descendu de cheval & monté sur des Eléphants qu'on avoit préparé, que le Roy parût suivi d'un grand nombre de Mandarins montez sur des Eléphants de guerre. On suivit, & on s'enfonça dans les bois environ une lieue, jusqu'à

l'enclos où étoient les Eléphants sauvages. C'étoit un parc quarré de trois cens ou quatre cens pas Géométriques, dont les côtez étoient fermez par de gros pieux. On y avoit pourtant laissé de grandes ouvertures de distance en distance. Il y avoit quatorze Eléphants de toute grandeur. D'abord qu'on fut arrivé, on fit une enceinte d'environ cent Eléphants de guerre qu'on posta autour du parc pour empêcher les sauvages de franchir les pallissades, nous étions derrière cette haye tout auprès du Roy. On poussa dans l'enceinte du Parc une douzaine d'Eléphants privez des plus forts, sur chacun desquels deux hommes étoient montez avec de grosses cordes à nœuds coulans, dont les bouts étoient attachez aux Eléphants qu'ils montoient. Ils couroient d'abord sur l'Eléphant qu'ils vouloient prendre, qui se voyant poursuivy se présentoit à la barrière pour la forcer & pour s'enfuir; mais tout étoit bloqué d'Eléphants de guerre par lesquels ils étoient repoussez dans l'enclos; & comme ils fuyoient dans cet espace, les chasseurs qui étoient montez sur des Eléphants privez, jettoient leurs nœuds si à propos dans l'endroit où ces animaux devoient mettre le pied, qu'ils ne manquoient guère de les prendre; en effet tout fut pris dans une heure.

Vu iij



En suite on attachoit chaque Eléphant sauvage, & l'on mettoit à ses côtez deux Eléphans privez avec lesquels on devoit les laisser pendant quinze jours pour être apprivoisez par leur moyen.

Parmy cette troupe d'Eléphans sauvages, il s'en trouva deux ou trois fort jeunes & fort petits. Le Roy dit qu'il en envoyroit un à Monsieur le Duc de Bourgogne : mais faisant réflexion que Monsieur le Duc d'Anjou en pourroit être jaloux, il ajouta qu'il vouloit aussi luy en envoyer un plus petit, afin qu'il n'y eût point entre eux de jalousie ny de dispute.

Après la Chasse Sa Majesté dit à Monsieur l'Ambassadeur, qu'on n'en avoit jamais fait de si heureuse en si peu de tems, que la Providence avoit ménagé cela à cause de luy, & qu'on devoit en rendre graces à Dieu. Elle le pria ensuite de luy laisser Monsieur de la Mare. Monsieur l'Ambassadeur le luy présenta, & Sa Majesté luy fit donner à l'instant par le Seigneur Constance une veste d'une étoffe d'argent garnie de boutons d'or. Monsieur de la Mare est un Ingénieur tres habile dans son métier, & fort honneste homme. Il a servi long-temps sur mer & sur terre. S'étant appliqué dès sa jeunesse aux Mathématiques, il y a fait de

grands progres. Il entend parfaitement bien la Navigation , les Fortifications & la Geometrie. Tous les Gentilshommes prirent dans cette occasion congé du Roy, qui leur souhaita un heureux voyage , & leur donna mille marques de bonté.

Le Roy s'en retourna à Thlée Poussonne, & Monsieur l'Ambassadeur à Louvo. Le Roy s'y rendit aussile soir , afin de donner le lendemain à Monsieur l'Ambassadeur son audience de congé. Sur les huit heures du matin douzième Decembre , un Oya qui est un Mandarin du premier rang, vint avec un grand Cortege prendre Monsieur l'Ambassadeur à son Hôtel , pour le mener à l'Audience. On y observa à peu près les cérémonies qui se pratiquerent le jour de l'entrée & de la premiere audience , à la reserve que les Gentilshommes de la suite n'accompagnerent Monsieur l'Ambassadeur que jusques dans la seconde cour du Palais. L'audience ne fut pas longue. Le Roy après avoir chargé Monsieur l'Ambassadeur de ses complimens pour le Roy tres-Chrétien , & pour toute la maison Royale , luy fit present d'un grand vase d'or , qu'on appelle en Siamois *Telom* , & en Portugais *Bolseta* , qui est la marque de grand Oya & de Prince. Il n'est permis qu'au seul Prince de Camboje d'en a-

M. l'Ambassadeur prend son audience de congé du Roy de Siam.

voir un semblable à la Cour de Siam. Le Seigneur Constance dit à Monsieur l'Ambassadeur de la part du Roy, que Sa Majesté eût volontiers achevé la cérémonie qui se pratique dans ces sortes d'occasions, mais qu'elle l'omettoit à cause de certaines choses, qui peut-être ne seroient pas agréables aux Européens. Sa Majesté fit aussi donner à Monsieur l'Abbé de Lyonne & à Monsieur le Vachet, qu'elle envoyoit en France pour accompagner ses Ambassadeurs, un Crucifix d'or semblable à celuy qu'elle m'avoit donné le jour précédent. A la sortie de l'Audiance on trouva dans un beau Salon au milieu d'un parterre entouré de jets d'eau, une grande table dressée, où il y avoit plus de cinquante couverts. On y servit en grands bassins d'argent. L'abondance des viandes n'étoit pas moins grande, que les ragoûts étoient délicats. On n'y manquoit d'aucune sorte de vins, on estimoit sur tout les confitures de la Chine & du Japon. Monsieur l'Ambassadeur & Monsieur Constance voulurent absolument que nous fussions à ce régal. Après ce magnifique repas, Monsieur l'Ambassadeur s'embarqua pour Siam, étant accompagné d'un grand nombre de Mandarins de tous les ordres. Je demeuray avec le Seigneur Constance

rance jusqu'au lendemain, quand il fallut se séparer de nos Peres, je sentis que j'avois une extrême peine à les quitter. Le Pere Supérieur & deux autres voulurent venir avec moy, & accompagner Monsieur l'Ambassadeur jusqu'à son Vaisseau.

Nos conducteurs ramèrent toute la nuit, & le quatorzième Décembre nous nous rendîmes vers les sept heures du matin à l'Hôtel de Monsieur l'Ambassadeur à Siam. On étoit occupé à embarquer les Porcelaines & les autres meubles de son Palais, dont le Roy luy avoit fait présent. Avant que de partir de la Ville, j'eus un long entretien avec le Pere Suarez & le Pere Fuciti. Ces Peres ont appris à souffrir sans se plaindre, & ils ont sur ce point une délicatesse de conscience, qui leur fait garder des mesures, dont la morale la plus sévère ne s'accommode pas toujours. Ils me témoignèrent seulement qu'ils avoient été surpris, qu'on accusât les Jésuites qui sont dans les Indes, de prendre de l'argent à la façon des Paroisses, pour administrer le Baptême, dire la Messe, &c. vû qu'une infinité de peuples pouvoit rendre témoignage du contraire, & ils me protestèrent devant Dieu qu'on n'avoit jamais rien fait qui pût altérer le moins du monde la règle de nos Constitutions. Je cher-

chois il y a long-tems à m'éclaircir d'un fait qui avoit éclaté, mais j'avois oublié jusqu'alors de le faire. Je leur demanday s'il étoit vray, qu'un certain Ministre de Batavie, nommé Ferreira, fût un Jésuite apostat, ainsi qu'on le publioit. Ils me répondirent qu'il n'avoit jamais été ny de nôtre Compagnie, ny d'aucune autre Societé Religieuse, qu'il l'avoit avoué à diverses personnes, & au Pere Fuciri même à Batavie; que ce qui avoit peut-être donné quelque fondement à ce bruit, étoit la conformité de son nom avec celui d'un Jésuite, qui s'appelle aussi Ferreira, & dont on a parlé cy-dessus : d'où on auroit eu lieu de les confondre dans une seule personne. Dieu veuille qu'on ne puisse attribuer l'origine de ces sortes de bruits qu'à une simple méprise. Car combien en a-t-on publié de semblables depuis quelques années dans de certains libelles qui courent en Hollande ? L'éloignement des lieux a favorisé en cecy les mal-intentionnez, & la pente naturelle ou l'intérêt qu'on a de croire le mal, a fait que quelques gens leur ont ajouté foy. Après avoir vû les choses de plus près, j'ay adoré avec une humble soumission la Providence, qui permet quelquefois que les hommes s'échappent à dire plus de mal lorsqu'ils

qu'ils auroient plus de bien à dire, s'ils vouloient être équitables. Ils devroient considérer que bien loin de nuire à ceux qu'ils prétendent décrier, ils ne font qu'exercer leur patience, les conserver dans l'humilité, & les empêcher de recevoir du monde une foible récompense pour des travaux qui en méritent une plus solide dans le Ciel, ce qui est un fort grand bien pour eux : au lieu que tout retombe sur la Religion, qu'on expose à la censure des Heretiques & au mépris des Infideles.

On partit de Siam le quatorzième Décembre sur les quatre à cinq heures du soir. Monsieur Constance, qui vouloit accompagner Monsieur l'Ambassadeur jusqu'à la Barre, le suivit dans un Balon magnifique de Prince, que le Roy l'avoit obligé de prendre depuis quelque tems, tout semblable à celui qui portoit Monsieur l'Ambassadeur. Le cortège étoit de vingt Balons d'Etat, qui descendirent jusqu'à la Tabangue, où on l'étoit venu prendre le jour de son Entrée. D'abord qu'ils y arrivèrent, ils se rangerent en haye selon leur rang, pour faire passer au milieu d'eux le Balon de Monsieur l'Ambassadeur. Les Mandarins qui les montoient prirent congé de luy & s'en retournèrent. On arriva à Bancok à

Départ de  
Siam.

X x ij

On apporte à bord de l'Oyseau la Lettre du Roy de Siam

quatre heures du matin , où le Seigneur Constance pria Monsieur l'Ambassadeur de séjourner jusqu'au lendemain , afin qu'il visitât les Fortifications de la Citadelle , & qu'il en dît son sentiment. Tandis que nous étions à Bancok, il y passa une Frégate du Roy de Siam, qui portoit la Lettre que sa Majesté écrivoit au Roy tres-Chrétien. La Lettre étoit dans une boîte d'or faite en forme de Cone , la première boîte étoit enfermée dans une plus grande d'argent. Cette seconde dans une troisième de bois vernissé du Japon, enveloppée d'un riche brocard d'or. Tout cela étoit dans une Pyramide dorée qu'on avoit placée sur la Dunette de la Frégate , avec plusieurs parasols qui la couvroient. Quand la Frégate passoit avec son escorte de Balons d'Etat, tous les Gouverneurs des Places, qui sont sur la rivière , faisoient faire une décharge générale de leur artillerie , & chacun accompagnoit la Lettre sur les Terres de son Gouvernement , un autre la recevoit ensuite avec les mêmes honneurs & les mêmes cérémonies.

Le Dimanche seizième Décembre , M. l'Ambassadeur arriva à la Barre , & il alla à bord de l'Oyseau le même jour sur les sept heures du soir. Comme j'avois toujours été dans le Balon du Seigneur Constance, il

voulut que j'entrasse dans l'une de ses Frégates à l'entrée de la rivière, & que je restasse avec luy pendant deux jours, pour expédier quelques affaires. Ce fut là qu'il me chargea d'une Lettre pour le Roy, que j'ay eu l'honneur de présenter à sa Majesté. Monsieur Constance fit lever l'ancre, & alla mouïller auprès du Vaisseau de Monsieur l'Ambassadeur, & luy rendre un honneur qu'il n'avoit jamais rendu à personne. Les Ambassadeurs du Roy de Siam qui ne s'étoient pas encore embarquez dans l'Oyseau, demanderent à Monsieur l'Ambassadeur la grande chaloupe pour porter à bord la Lettre de leur Maître. Ils l'allerent prendre dans la Frégate, & quand on fut arrivé à bord, le second Ambassadeur mit sur ses épaules la pyramide où elle étoit, & monta ainsi dans le vaisseau sans que personne osât y toucher. On la plaça sur la Dunette avec les parasols, au bruit d'une décharge de vingt- & un coup de canon. Cependant on fit descendre Messieurs les Ambassadeurs à la porter dans leur Chambre, parce qu'étant ainsi placée, elle empêchoit la manœuvre du Vaisseau. Monsieur l'Ambassadeur & le Seigneur Constance se rendirent visite dans leurs bords, avec les saluts ordinaires. Le dernier vint une seconde fois à bord de



l'Oyseau pour prendre congé ; ils se donnerent l'un à l'autre mille témoignages d'amitié , & se séparèrent avec douleur. Nos trois Peres , qui étoient venus jusques-là , s'en retournerent avec le Seigneur Constance & Monsieur l'Evêque de Metellopolis , me laissant dans un sensible regret , que je tâchois de modérer par l'espérance de les revoir dans quelques années. Quand tout le monde fut descendu dans la Chaloupe , le Seigneur Constance m'appella pour me faire present d'un Chapelet , fait du bois précieux de Calamba , dont la Croix & les gros grains étoient de Tambag. Après cela la Chaloupe mit au large , & on la salua de treize coups de canons pour le dernier adieu.

On étoit prest à faire voile , & on n'attendoit plus que Monsieur le Vachet & le Secrétaire de Monsieur l'Ambassadeur ; ils étoient descendus avec tout le monde à l'embouchure de la rivière ; mais on ne sçavoit ce qu'ils étoient devenus depuis trois jours. Cela recula nôtre voyage , & on alloit lever l'ancre lors qu'on les vit venir avec deux ou trois Mandarins de la suite des Ambassadeurs de Siam. Les courans avoient emporté la Galère qui les portoit , avec tant de violence , qu'ils n'avoient pû y résister , & nous rejoindre plutôt ; plusieurs autres devoient

s'embarquer avec nous ; mais la saison déjà avancée ne nous permit pas de les attendre , & on mit à la voile.

Ainsi nous partîmes de la Barre de Siam le vingt-deuxième Décembre avec un bon vent. Le Seigneur Constance nous avoit envoyé toutes sortes de rafraîchissemens & en si grande abondance , qu'on fut obligé de le prier qu'il n'en envoyât plus , & d'en laisser même une partie. Nous nous rendîmes à Bantam le dixième de Janvier après avoir échoué au détroit de Banca par la faute du Pilote Hollandois , que nous avions pris à Batavie. On ne sçait pas bien par quel caprice il s'avisa de faire jeter l'ancre , ce qui nous mit en danger de périr ; car si le fonds eut été moins vaseux qu'il l'étoit , l'ancre qu'on avoit jetté eut fait crever le Vaisseau qui avoit couru dessus. On eut un peu de peine à le retirer de-là. Un Navire Hollandois qui venoit après nous , n'eût garde de nous suivre , aussi n'échoüa-t'il pas comme nous.

On ne fut pas plûtôt mouillé devant Bantam , que M. l'Ambassadeur envoya M. de Cibois Lieutenant du Vaisseau faire compliment au Gouverneur , ne doutant pas qu'il ne fit les choses de meilleure grace qu'il n'avoit fait la première fois , & d'autant plus qu'il n'ignoroit pas les honnêtetez que

Départ de  
la Barre de  
Siam.

le Général des Batavie avoit faites à Monsieur l'Ambassadeur ; mais on fut trompé. Monsieur Cibois ne pût parler au Gouverneur, qu'on disoit être malade, & qui luy fit dire par le Commandant du Fort, qu'on enverroient des rafraichissemens. Cette promesse n'aboutit qu'à envoyer à nôtre bord deux ou trois bœufs ; Son excuse fut qu'il n'avoit rien trouvé d'avantage. Le soir il vint un homme qui se disoit envoyé du Gouverneur, pour demander l'argent des bœufs dont on croyoit que le Gouverneur avoit fait présent à Monsieur l'Ambassadeur. On traita cet Envoyé comme il le méritoit, & on luy fit porter une réponse au Gouverneur conforme à un procédé aussi mal honneste que celui-là. On fit voile le lendemain vers le Cap de Bonne-Espérance.

Nous passâmes le plus heureusement du monde le détroit de la Sonde ; c'est un passage fort difficile à traverser à cause des vents contraires qui devoient y regner en cette saison. Mais Dieu nous favorisa du plus beau tems du monde, qui nous tira en peu d'heures de ce mauvais pas. Nous sentîmes encore un effet plus particulier de sa Providence trois jours après. Nos Pilotes vouloient passer à trente ou quarante lieues au dessus.

dessus de l'Isle Mony, vers le Sud, ils croyoient avoir pris de justes mesures pour cela, lorsqu'à la pointe du jour Monsieur de Vaudricourt vit une terre à trois ou quatre lieues de nous; on y auroit échoué si on eût eu un vent plus frais pendant la nuit. Cette terre est si basse qu'on ne la reconnoît qu'aux brisans. Nous fûmes obligez de passer sous le vent & de la laisser au Sud contre notre premier dessein. Durant toute la traversée nous eûmes un tems à souhait, jusques à ce que nous fûmes arrivés par le travers de l'Isle de Bourbon le treizième de Février, où nous reçûmes un des plus violens coups de vent, selon le témoignage des plus vieux Officiers, qu'ils eussent jamais vû. Il dura trois jours, & après avoir emporté la grande voile de la Frégate, il la sépara de nous; presque au même endroit où nous l'avions perdue en allant, & nous ne la revîmes que le jour que nous mouillâmes au Cap de Bonne-Espérance, où elle arriva deux heures avant nous.

Le dixième de Mars on découvrit un Vaisseau qui faisoit sa route vers les Indes. En s'en approchant on reconnut à son Pavillon qu'il étoit Anglois. Monsieur l'Am-

Y y

On deman-  
de des nou-  
velles d'Eu-  
rope à un  
Vaisseau An-  
glois.

·bassadeur voulant apprendre des nouvelles d'Europe , dépêcha vers le Capitaine Monsieur de Cibois avec son Secrétaire , qui parloit fort bon Anglois. Ils rapportèrent que ce Vaisseau étoit parti d'Angleterre depuis cinq mois , & qu'il alloit droit au Tunquin sans toucher nulle part , que tout étoit tranquille en Europe ; que le Roy d'Angleterre avoit défait les Rebelles , & pris prisonnier le Duc de Montmouth ; qui les commandoit ; que son procez luy ayant esté fait , on luy avoit coupé la teste , selon l'Arrest qui en avoit esté porté ; que plusieurs de ses complices avoient subi le même châtiment , quoy que d'autres eussent éprouvé la clémence de sa Majesté Britannique.

Ces nouvelles nous furent tres-agréables , & particulièrement celle qu'il nous dit , que la terre du Cap avoit paru la veille sur le soir à sept lieues de distance. Alors nous vîmes que nous étions bien plus proche qu'on ne pensoit , & dès le lendemain en sondant l'on se trouva le matin vers les sept heures sur le banc des Aiguilles à 90 brasses , & sur le midy on découvrit le Cap des Aiguilles. Le vent étoit alors favorable , on s'en servit toute la nuit , ce qui fit que le lendemain on

reconnut le Cap de Bonne-Espérance à huit lieues de nous. On arriva à l'entrée de la Baye sur les trois heures après midy. Mais comme le vent étoit trop violent pour y entrer, nous allâmes mouiller entre l'Isle Robin & la terre ferme auprès de la Frégate.

Le jour suivant treizième de Mars le vent s'étant calmé, on alla mouiller dans la Baye entre sept gros vaisseaux Hollandois qui composoient la flotte des Indes, qui devoit retourner en Europe dès que trois ou quatre autres vaisseaux seroient arrivez au Cap, où ils les attendoient tous les jours. Monsieur l'Ambassadeur envoya faire compliment au Gouverneur du Fort, qui ne le reçut pas moins bien que la première fois que nous y passâmes. On salua le Fort de sept coups de canon, qui rendit coup pour coup. Tandis qu'on faisoit de l'eau, & qu'on se fournissoit des autres provisions nécessaires, je fus rendre visite au Gouverneur, qui avoit demandé des nouvelles des six Jesuites qu'il avoit vûs l'année précédente. Il me fit mille offres de services, m'offrant une maison d'amy, en cas que je voulusse demeurer à terre, parce que l'Observatoire qu'on avoit démoly, pour le rebâtir avec plus de magnificence, n'étoit pas encore achevé.

Y y ij

Ayant ſceu que je devois revenir aux Indes avec pluſieurs autres Jéſuites , il ajouta fort obligeamment que tout ſeroit preſt à nôtre arrivée , & il m'invita par avance & tous mes compagnons à nous y venir délaſſer. Après toutes ces honneſtetez , il me fit preſent de quatre belles peaux de tigres & d'un petit animal privé qu'il avoit pris dans ſon dernier voyage. Il reſſembloit par ſon poil & par ſa grandeur à un Eſcureüil , & en avoit preſque la figure. En me le donnant il me fit entendre , que c'étoit l'ennemi implacable des Serpens , & qu'il leur faiſoit une cruelle guerre.

C'étoit le temps des Vandanges ; mais elles étoient déjà fort avancées , nous mangeâmes du raiſin de l'Afrique qui a un merveilleux gouſt , & qui y vient en abondance. Le vin blanc eſt fort délicat , & ſi les Hollandois ſçavoient auſſi bien cultiver les Vignes , qu'ils ſont habiles à faire des Colonies & à entretenir le commerce , on y auroit des vins excellens d'autre couleur.

Le Gouverneur me dit qu'il venoit de faire un grand voyage dans les terres vers le Nord , où il avoit découvert beaucoup de Nations qui ont quelque forme de Gouvernement & de Police bien réglée , ainſi

qu'on le peut voir dans la description du Cap de Bonne-Espérance.

Nos provisions étant faites, & nos malades rétablis par l'air de terre, on sortit de la Baye du Cap le vingt-sixième de Mars. On dressa la route pour aller à l'Isle de l'Ascension. Cette Isle est à huit degrez de Latitude Sud, & à sept degrez & quinze minute de Longitude. La pesche qu'on y fait de la Tortuë est si abondante, qu'on en prend dans une ou deux nuits autant qu'il en faut pour nourrir un Equipage de quatre cens hommes durant plus de quinze jours. Ces Tortuës sont d'une grosseur extraordinaire. Sur le soir après le coucher du Soleil, comme elles sortent de la Mer pour faire leurs œufs sur le rivage, on en renverse sur le dos autant qu'on en veut prendre, car les bords de la Mer en sont couverts, & on les laisse ainsi jusqu'au lendemain qu'on vient pour les porter à bord dans des Chaloupes. Nous découvrîmes cette Isle, qui paroît de fort loin par une haute montagne, le dix-neufvième d'Avril sur les quatre heures du soir. Nous avions un bon vent, & il falloit perdre du tems pour aller à la rade, cela fit que Monsieur l'Ambassadeur ne voulut pas s'y arrêter.

On sort de  
la Baye du  
Cap.



On passe la  
Ligne au  
premier Mé-  
ridien.

On passa la Ligne au premier Méridien le vingt-septième d'Avril. Depuis ce tems-là nous eûmes de petits vents jusqu'au dernier jour de May, que nous fûmes accueillis d'un gros vent contraire. Le lendemain sur le soir nous fûmes bien étonnez de voir devant nous l'Isle de Corvo , la plus Septentrionale des Açores. Nos Pilotes croyoient avoir passé ces Isles & être au delà de près de cent lieuës. J'ay lû dans plusieurs Routiers , & j'ay appris de divers habiles Navigateurs, qu'on se trompe souvent dans cette route, & qu'on ne manque gueres de découvrir les Açores, quand on croit les avoir déjà passées. Cela fait voir qu'en ces endroits les courans portent vers l'Oüest avec beaucoup de rapidité. Ainsi il faut naviger avec beaucoup de précaution lorsqu'on revient de l'Afrique, afin de ne pas tomber dans une erreur si considérable, qui peut avoir des suites funestes.

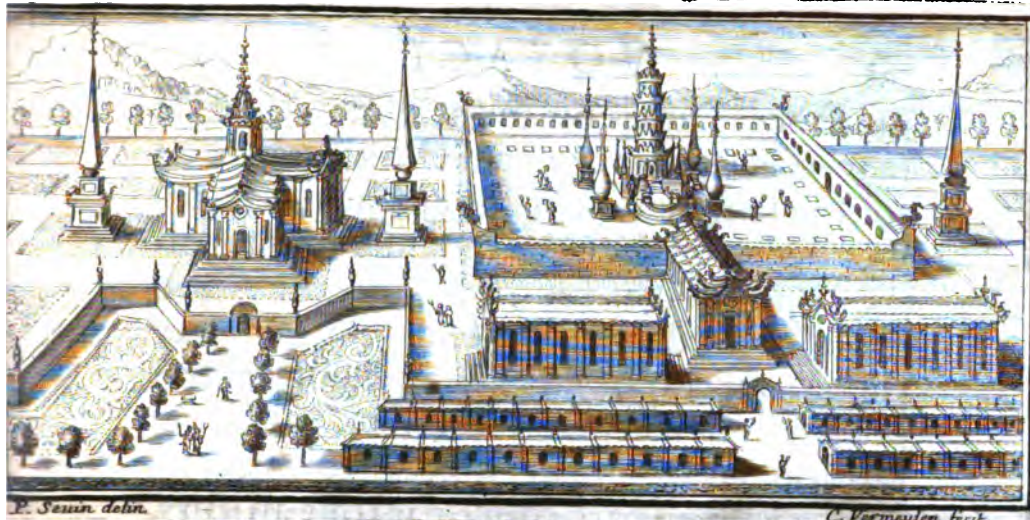
L'onzième de Juin un violent orage nous contraignit de ferrer nos voiles & de nous mettre à la cappe avec la seule voile d'Armon. Ce coup de vent ne dura pas longtemps, & nous fîmes route vers l'Est. Un jour que nôtre Navire voguoit à pleines

voiles , & que nous espérions bien-tôt découvrir la terre d'Oüessan , parce que nous avions trouvé la sonde , un Matelot de garde s'écria que nous allions donner sur un Rocher. Il étoit déjà tard , & l'obscurité de la nuit augmentoit la frayeur qu'un danger si présent nous avoit causée , mais elle fut dissipée un moment après , lors qu'au lieu de ce prétendu rocher nous trouvâmes une grosse Barque de Pescheurs qui étoit à l'ancre. Peu s'en fallut qu'on ne passât par dessus , sans une manœuvre qu'on fit à propos. Ces pauvres gens en furent si allarmez , qu'ils crioient encore de toute leur force , qu'on eut pitié d'eux , quoyque nous en fussions déjà assez éloignez.

Le seizième nous rencontrâmes une Barque , qui nous assûra que nous n'étions qu'à huit lieuës d'Oüessan. Cette nouvelle donna beaucoup de joye à tout l'Equipage , qui fut augmentée le lendemain par la vûe de cette Ile. Dès que nous l'eûmes découverte , nous forçâmes de voiles pour entrer dans l'Iroise , mais la Marée étant contraire & le vent nous ayant manqué , nous fûmes obligez de mouïller entre les pierres noires & la terre ferme à vingt-cinq brasses d'eau sur un fond de sable. Le jour sui-

vant dix-huitième de Juin nous vinsmes mouïller dans la rade de Brest. On chanta le *Te Deum* pour remercier Dieu d'un si heureux voyage , au bruit de toute l'Artillerie des deux Vaisseaux , après quoy on descendit à terre.





# VOYAGE

DE

# SIAM.

LIVRE SIXIÈME.

LES MOEURS ET LA  
*Réligion des Siamois.*



Je ne diray rien que je n'aye  
vû moy-même, ou que je  
n'aye appris du Seigneur Con-  
stance, & de quelque autre  
personne fort intelligente,  
pour ne point donner au Public des con-

Z z

noissances fausses ou incertaines. C'est le sage avis que me donna ce Ministre durant tout le tems que j'eus l'honneur d'être auprès de luy, me faisant entendre que certaines gens avoient fourni des Mémoires peufeurs de bien des choses. Ainsi je ne parleray pas de tout ce qui s'est passé au Tunquin & à la Cochinchine, parce que de trois personnes qui y ont vécu plusieurs années, & que je croirois chacun en particulier par tout ailleurs, à peine deux se sont accordez sur une infinité de points, dont on leur a demandé compte. Car pour ce qui est des Orientaux, tout le monde sçait qu'ils disent les choses, non pas comme elles sont en effet, mais comme ils soupçonnent qu'on souhaiteroit qu'elles fussent. C'est pourquoy ils se soucient peu de se contredire sur les faits qu'ils ont avancez, pourvû qu'ils s'accommodent aux inclinations de celuy qui les interroge; de sorte que si on les surprend dans quelque contradiction, ils ne s'embarassent pas qu'on la leur fasse remarquer, Ce qui vous plaisoit hier, disent-ils froidement, vous déplaît aujourd'huy, c'est ce qui nous fait parler aujourd'huy autrement que nous ne parlions hier. Je ne m'étendray pas tant sur ce qui regarde les coutumes & le gouvernement des Siamois, que

sur ce qui regarde leur Religion, dont j'ay pris grand soin de m'informer, & dont j'ay appris bien des particularitez, qui seront, comme je croy, fort au goût des curieux. Je les dois presque toutes à un Ecclésiastique Siamois qui est venu en France avec les Ambassadeurs du Roy de Siam.

Le Royaume de Siam s'étend depuis la pointe de Malaca jusqu'aux Royaumes de Pégu & de Laos, qui le bornent du côté du Septentrion. Il a la Mer des Indes à l'Occident, & celle de la Chine à l'Orient, en sorte qu'il semble ne faire qu'une grande Péninsule. Les Provinces avancées dans les terres vers le Nord sont assez inconnues, & nos Cartes Géographiques n'en marquent pas bien la situation & les limites. Nous avons déjà vu par deux observations d'Eclipse de Lune, que la Longitude est fort mal marquée. Le Roy de Siam a témoigné à nos Peres qu'il souhaitoit une Carte exacte de ses Etats, & des Royaumes d'alentour, nous ayant fait dire par le Seigneur Constance, qu'il nous donneroit des Lettres de recommandation pour les Princes ses voisins, afin que nous eussions la liberté de parcourir leurs terres, & que nous en fissions une exacte description. Je ne croy pas qu'après mon départ nos Peres ayent eu le temps d'exécu-

Situation  
du Royaume  
de Siam.

ter les ordres du Roy de Siam , parce qu'ils étoient pressés de partir pour la Chine, n'attendant que l'occasion de s'embarquer. Ce sera le premier ouvrage que nous entreprendrons, dès que nous saurons suffisamment la Langue.

Descrip-  
tion du  
Royaume  
de Siam.

Ce Royaume est entrecoupé de plusieurs rivières , & arrosé de pluies si fréquentes , que durant plus de six mois de l'année elles inondent tout le pais , qui est abondant en ris , en fruits , & en bestiaux. Les maisons sont communément de bois , & élevées sur des piliers à cause des inondations , sans avoir rien de la grandeur ny de la régularité qu'on voit dans celles d'Europe. Les Chinois & les Maures en ont fait bâtir à Siam plusieurs de pierre , qui sont assez belles. Les richesses du pais paroissent dans les Temples , par la quantité d'ouvrages d'or & de tres-belles dorures , qui en sont les ornemens , ces Pagodes étant d'ailleurs d'une structure particulière & en tres-grand nombre. J'ajoute icy la figure d'une Colonne qui est à l'entrée d'un des plus fameux Temple de la Ville Capitale ; c'est le plus beau morceau de l'Architecture des Siamois , au moins ils le regardent comme tel. Ils ne manquent point de bois , & on en trouve de tres-bons pour construire des Vaisseaux.

La Ville Capitale s'appelle Siam. C'est le nom que luy ont donné les Portugais. Les Siamois la nomment, *Crung si ngu tha ya*, & non pas *Juthia* ou *Ochia*. *Crung si* signifie Ville excellente. Leurs Histoires la nomment encore *Crung theppa ppra ma hà ná kón*. Cela veut dire Ville Angélique, admirable & extraordinaire; ils l'appellent Angélique, parce qu'ils la croient imprénable aux hommes. Comme toutes les Nations sont bien reçues à Siam, & qu'on y laisse vivre chacun dans le libre exercice de sa Religion, il n'y a presque pas une seule Nation qui ne s'y trouve. Les Chinois sont ceux qui y font le plus gros négoce; outre celui de la Chine, ils font encore celui du Japon. Le Roy de Siam envoie des Vaisseaux à Surate, à Bengale, à Moca, & en d'autres endroits pour le Commerce. Mais les Siamois n'étant pas plus habiles dans la Navigation que les autres peuples d'Orient, ce sont les Européens qui en ont la conduite. Il a aussi plusieurs Jonkos qui sont des bâtimens de la Chine, & ce sont les Chinois qui les montent. Mais quoy que cette Nation se vante d'avoir, depuis plus de deux mille ans, l'usage de la Boussole, il s'en faut bien que l'art de naviger y soit aussi parfait qu'en Europe. Ils n'ont point d'autres inf-



trumens pour la Navigation que le plomb ou la sonde. Ils font leur Estime comme nous, & courent tant de temps sur un tel air de vent. Les courans, les montagnes qu'ils découvrent dans les terres, la couleur du sable, sa finesse, son mélange, & les autres expériences sont les seules règles dont ils se servent.

Les habits  
des Siamois.

Les Siamois ne sont pas magnifiques dans leurs habits. Les hommes & les femmes du menu peuple sont presque habillez de la même manière. Ils ont un Longuis, qui est un morceau d'une étoffe fort simple, long d'environ deux aulnes & demie, & large de trois quarts d'aune. Ils se mettent ce Longuis autour du corps, en sorte qu'il fait comme une espèce de Jupon, qui leur prend depuis la ceinture jusqu'au dessous du genou, celui des femmes descend jusqu'à la cheville du pied. Les femmes ont outre cela un morceau de Bétille blanche, long de près de trois aulnes, qu'elles se mettent en manière d'écharpe pour se couvrir le reste du corps. Les hommes ont pour cela un autre Longuis, qu'ils ne prennent que lors qu'il fait froid, qu'il pleut, ou qu'il fait beaucoup de soleil. Les habits des Mandarins, lors qu'ils sont dans leur domestique, ne sont différents de ceux du peuple que par la fi-



P. 366.

367.



neffe de l'étoffe. Mais lors qu'ils sortent ils ont un longuis de soye ou de toile peinte de fix à sept aulnes , qu'ils sçavent si bien ajuster autour du corps , qu'il ne leur descend qu'au deffous du genoû. Les Mandarins considérables ont sous ce longuis un calçon étroit , dont les extrémitéz sont bordées d'or ou d'argent. Ils ont même des Vestes , dont le corps & les manches sont assez larges. Ils ont des souliers faits comme ceux des Indiens. Les jours de cérémonie qu'ils doivent paroître devant le Roy , ils ont un bonnet de Bétille empestée , qui s'élève en pointe comme le haut d'une Pyramide , & qu'ils attachent pardeffous le menton avec un cordon. Le Roy donne à quelques Mandarins selon leur qualité , des Couronnes d'or ou d'argent , faites à peu près comme celles de nos Ducs & de nos Marquis , pour mettre autour de leur bonnet , ce qui est une marque de grande distinction.

Les Siamois ont beaucoup de douceur & d'honnêteté , ils vivent en bonne intelligence les uns avec les autres , & ils ne manquent pas de complaisance pour les Etrangers. La bonne conduite des François , & sur tout la sagesse & les grands exemples de vertu de Monsieur le Chevalier de Chaumont , leur ont donné une si haute idée de la France ,

Caractère  
des Siamois  
& leurs  
mœurs.

que les Mandarins les plus qualifiez recherchoient avec empressement l'honneur d'y venir en qualité d'Ambassadeur du Roy leur Maître, ou à la suite de ceux qu'il envoyoit. À parler en général il y a une grande union dans les familles, & c'est par un principe de tendresse pour leurs parens, qu'ils nous accusent un peu de dureté, parce que nous quittons les nôtres pour aller vivre bien loin d'eux dans des terres éloignées, nous disant qu'ils pourroient avoir besoin de nous. La justice ne regne pas moins entre eux que l'amitié & la paix. Quand quelque Vaisseau fait naufrage sur leurs côtes, il y a une loy qui les oblige de rapporter à la Ville Capitale tout ce qu'on peut ramasser du débris, pour être ensuite remis entre les mains de ceux à qui ces effets appartiennent; ce qui s'observe aussi à l'égard des Etrangers.

La persuasion où ils sont qu'il est méfiant à un homme d'avoir les dents blanches comme les bêtes, leur fait prendre un grand soin de les noircir. Ils se servent pour cela d'un vernis fait exprès qu'ils renouvellent de tems en tems quand il commence à se passer. Pour donner le tems à la couleur de s'attacher ils ne mangent point pendant quelques jours, & ils se passent même de Bétel

Bétel & d'Arréque. Le Bétel dont nous avons souvent parlé est la feuille d'un arbre de même nom, & l'Arréque est un fruit à peu près de la grosseur & de la figure de nos glands. Ils coupent ce fruit en quatre parties, & l'ayant mêlé avec de la chaux de coquillage, ils l'enveloppent de la feuille de Bétel. Ce mélange leur paroît d'un si bon goût, soit à cause qu'ils y sont accoutumés ou à cause des grands effets qu'ils en ressentent, qu'on leur en voit tous mâcher, de quelque condition qu'ils soient & en quelque lieu qu'ils se trouvent. C'est, à ce qu'ils prétendent, un remède spécifique pour fortifier les gencives, pour aider à la digestion, & sur tout pour empêcher l'haleine de sentir mauvais.

Propriété  
du Bétel &  
de l'Arré-  
que.

Il est de l'honnêteté parmi eux de présenter le Bétel & le Thé à tous ceux qui leur rendent visite. Leur Pais leur fournit le Bétel & l'Arréque, mais ils font venir le Thé de la Chine & du Japon. Tous les Orientaux en font une estime particulière, à cause des grandes vertus qu'ils y trouvent. Leurs Médecins disent qu'il est souverain contre la pierre & contre les maux de tête, qu'il apaise les vapeurs; qu'il égaye l'esprit & qu'il fortifie l'estomach. Dans toutes sortes de fièvres ils le prennent plus fort qu'à

Propriété  
du Thé.

Aaa

Manière de  
préparer le  
Thé.

l'ordinaire quand ils commencent à sentir la chaleur de l'accez, & le malade ensuite se fait couvrir pour suer, & on a tres-souvent éprouvé que cette sueur dissipe entièrement la fièvre. On prépare le Thé dans l'Orient encette maniere. Quand on a fait bien bouillir l'eau, on la verse sur le Thé qu'on a mis dans un pot de terre, à proportion de ce qu'on en veut prendre ( l'ordinaire est une bonne pincée sur une chopine d'eau ) on couvre ensuite le pot jusqu'à ce que les feuilles soient précipitées au fonds du vase, alors on le distribue dans des tasses de porcelaine, & on le boit le plus chaud que l'on peut sans sucre, ou bien avec un peu de sucre candy dans la bouche, & sur ce Thé on peut verser de l'eau bouillante pour le faire servir deux fois. Ces Peuples en boivent plusieurs fois le jour, mais ils croient qu'il n'est pas sain de le prendre à jeun.

Ce que c'est  
que le Ginseng, &  
quelles sont  
ses vertus.

Parmi toutes les plantes de l'Orient, le Ginseng est celle dont on fait le plus de cas. Il y en a de plusieurs espèces, mais la meilleure est celle qui croist à la Chine dans la Province de Laotung. Sa couleur est jaune, sa chair ou sa poulpe est lisse, ayant des filets semblables à des cheveux. Il se rencontre quelquefois de ces racines qui ont la figure

d'un homme, & c'est de là qu'elles tirent leur nom. Car *Gin* en Chinois veut dire un homme, & *Seng* signifie tantôt tuer & tantôt guérir, selon qu'on le prononce différemment; parce que cette racine prise bien ou mal à propos, cause des effets tout à fait contraires. Le Ginseng se trouve encore dans le Royaume de Corée, & même à Siam, comme le disent quelques-uns; mais il ne vaut pas celui qu'on cueille à Laotung. L'herbier Chinois dit que cette racine croît à l'ombre dans de profondes vallées, & il ajoute qu'il faut la cueillir à la fin de l'Automne, parce que celle qu'on cueille au Printemps a dix fois moins de vertu.

Les Médecins Chinois qui s'en servent le plus, assurent que c'est un remède souverain pour purifier le sang & réparer les forces affoiblies par de longues maladies; que celui qui tient dans sa bouche de cette racine, résiste une fois plus au travail qu'un autre qui n'en a point; que les personnes replettes & qui ont le teint blanc en peuvent prendre davantage que les personnes sèches qui ont le teint brun, & dont la physionomie marque de la chaleur; qu'il n'en faut jamais prendre dans les maladies causées par une chaleur interne, ny quand on a la toux ou que l'on crache du sang. Pour le préparer on met de l'eau dans

A a a ij



Manière  
de préparer  
le Ginseng.

une tasse, & l'ayant bien fait bouillir on jette dedans du Ginseng coupé par petits morceaux, on couvre bien la tasse, afin de faire infuser le Ginseng, & quand l'eau est devenue tiède on la boit seule dès le matin à jeun. On garde ce Ginseng, & le soir on le prépare de la même manière que le matin, excepté qu'on y met la moitié moins d'eau, & qu'on la boit lors qu'elle est déjà un peu froide. On fait ensuite sécher au Soleil le Ginseng qui a déjà servi, & si l'on veut, on peut encore le faire infuser dans du vin & en user. On mesure la quantité du Ginseng à l'âge de la personne qui s'en doit servir. Depuis dix ans jusqu'à vingt on en prend un peu plus de la moitié du poids d'une pièce de trois sols & demi; depuis vingt jusqu'à trente, un peu plus que le poids d'une pièce de cinq sols; depuis trente jusqu'à soixante & dix & au delà, on en prend environ le poids de deux pièces de cinq sols, & jamais davantage. On peut voir dans la grande Carte du voyage les figures de toutes ces plantes.

Particulièrement de certains nids d'oiseaux.

Nous avons vû à Siam certains nids d'oiseaux que ces peuples trouvent admirables pour les ragoufts, & excellents pour la santé, quand on y mêle du Ginseng. On ne trouve de ces nids qu'à la Cochinchine





sur de grands rochers escarpez. Voicy comme on s'en sert. On prend une poule. (celles qui ont la chair & les os noirs sont les meilleures.) On la vuide bien, & prenant en suite les nids d'oyseaux qu'on a laissé amolir dans de l'eau, on les déchire par petits filets, & les ayant mélez dans du Ginseng coupé par morceaux, on met le tout dans le corps de la poule qu'on fait bouillir dans un pot bien fermé, jusqu'à ce qu'elle soit cuite. On laisse ce pot sur la braize toute la nuit, & le matin on mange la poule, les nids d'oyseaux & le Ginseng sans autre assaisonnement. Après avoir pris ce remede on suë quelquefois, & si on peut on s'endort là-dessus.

La noblesse parmy les Siamois n'est point héréditaire. Les Charges, dont le Prince dispose, sont les nobles, & la distinction qui se trouve parmy ces peuples. Quoyque leur Religion leur permette la polygamie, on en voit peu, qui ayent plus d'une ou de deux femmes. A l'égard des Dames, ils ne croient pas qu'on puisse leur témoigner plus de respect qu'en leur tournant le dos quand elles passent, pour ne point jeter la vûe sur elles.

La multitude & la magnificence des Pagodes, les largesses qu'ils font aux Tala-

Différen-  
tes coutu-  
mes des Sia-  
mois.

poins, sont des preuves de leur piété. On dit qu'il y a dans le Royaume plus de quatorze mille Pagodes & cinquante mille Talapoins. Tout ce qui est dans ces Temples est regardé comme une chose sacrée, & ceux qui y volent sont punis du dernier supplice. Il y a quelques années qu'on surprit cinq voleurs dans une Pagode, qui furent rôtis tout vifs & à petit feu. On les attachait chacun à une grosse perche, ensuite ayant allumé du feu tout au tour, on les fit tourner jusqu'à ce qu'ils expirèrent. Dans les Prières qu'ils font tous les matins, ils se souviennent de trois choses, de Dieu & de la Loy qu'il leur a laissée pour l'observer, de leurs parens & des bien-faits qu'ils en ont reçus, de leurs Prêtres & du respect qu'ils leur doivent. Quand un Missionnaire veut leur parler de nôtre Religion, un présent luy donne libre accès chez eux, & les dispose à écouter.

Curiosité  
des Siamois  
pour sçavoir  
l'avenir.

Comme ils vivent de peu, & que leur País leur fournit tout ce qui est nécessaire à la vie sans beaucoup de culture, ils passent leurs tems dans l'oisiveté. Ils ne cultivent leur esprit par aucune science, & ne sont curieux que de l'avenir. Pour le connoître, non seulement ils consultent les Astrologues, mais ils se servent encore de plusieurs autres moyens



pleins de superstitions. Le Seigneur Constance m'a dit qu'il y avoit un Antre où les Siamois vont faire des Sacrifices au génie qui y préside, quand ils ont envie de sçavoir quelque chose dont ils sont en peine. Après y avoir fait leurs prières, ils en sortent & prennent la première parole qu'ils entendent pour la réponse de l'oracle qu'ils ont consulté. Il est arrivé quelquefois que Dieu voulant punir leur curiosité criminelle, ait permis que l'événement confirmât ce qu'ils avoient appris par cette voye. Ainsi quelques femmes des premiers Ambassadeurs qu'on avoit envoyez en France sur le Soleil d'Orient, étant inquiètes du sort de leurs maris, qu'elles craignoient de ne revoir jamais, firent leurs sacrifices dans la Caverne dont nous avons parlé, puis s'en étant retournées à la Ville, sur le soir elles entendirent une femme qui disoit à son esclave : Ferme la porte, ils ne reviendront plus. Elles prirent ces paroles comme un présage du malheur qui arriva dans la suite, & elles pleurèrent dès lors la perte de leurs maris.

Le respect qu'ils ont pour le Roy va jusqu'à l'adoration. La posture où il faut être en sa présence en est une marque. Dans le Conseil même, qui dure quelquefois plus de quatre

Le respect  
des Siamois  
pour leur  
Roy.

heures , les Ministres se tiennent toujours prosternez devant le Roy ; & s'il arrive que quelqu'un d'eux tombe en foiblesse , il n'ose se lever sur les genoux ny s'asseoir à terre , quoyque ce Prince l'ordonne , qu'on n'ait tiré un Rideau devant son Trône. Quand le Roy sort, tout le monde doit se retirer , & personne n'ose se trouver dans son chemin que ceux qui en ont un ordre exprès , à moins qu'il ne veuille se faire voir à son peuple dans de certains jours de cérémonie. On ne manquoit pas même d'avertir les François de se tenir dans leurs quartiers lorsque le Roy devoit sortir. On ne permet à personne d'approcher du Palais lorsqu'il y est. Un jour que je revenois d'une Pagode avec un Mandarin qui m'y avoit mené dans un Balon , nos rameurs se laissant aller au courant de la rivière , s'approchèrent un peu trop des murailles du Palais. Mais ils prirent bien-tôt le large , sentant une grêle de pois , que les soldats de la garde leur lançoient avec des farbacanes , pour les faire retirer.

On tient  
Conseil  
chez le Roy  
plusieurs  
le jour.

Le Roy tient tous les jours divers Conseils , & c'est sa plus grande occupation. Nul des Conseillers n'ose y manquer , & s'il survenoit à quelqu'un d'eux une affaire ou une maladie considérable , il doit avant  
l'heure

l'heure du Conseil demander au Roy permission de s'en absenter. Sans cette permission, quelque embarras & quelque maladie qu'il ait, il est obligé sous de grièves peines de s'y trouver, s'il peut marcher; car le Roy ne manque jamais d'envoyer sçavoir les raisons de son absence, & l'Officier que le Roy envoie a ordre de parler à la personne même.

La Princeesse, Fille unique du Roy, a pareillement sa Cour & son Conseil composez des femmes des principaux Mandarins. Elle a de l'esprit & de la vivacité, & elle fait paroître dans le gouvernement des Provinces, que le Roy luy a données, beaucoup de sagesse & de modération; elle n'est servie que par des femmes, & nul homme ne l'a jamais vüe ny en public ny en particulier. Quand elle sort sur un Eléphant elle est enfermée dans une espeece de Chaize qui l'empêche d'être vüe comme vous le pouvez voir dans cette Figure.

La Princeesse Reine  
a sa Cour &  
son Conseil.

Dans le Royaume de Siam les Freres du Roy succèdent à la Couronne préférablement à ses enfans, mais elle revient à ceux cy après la mort de leurs oncles. Le Roy qui regne à présent a deux Freres qui vivent avec luy dans le Palais, il a aussi, selon la coutume des Orientaux, un Fils adoptif qui

Le Royaume de Siam  
ne passe point du  
Pere au Fils.

Bbb



l'accompagne par tout , & auquel il fait rendre des honneurs particuliers.

La Religion des Siamois est fort bizarre, on ne la peut parfaitement connoître que par les Livres écrits en langue *Balie*, qui est la langue sçavante, & que presque personne n'entend, hors quelques-uns de leurs Docteurs. Encore ces Livres ne s'accordent-ils pas toujours entre eux. Voicy ce qu'on en a pû démêler avec toute l'exactitude possible.

Ce que  
les Siamois  
croient de  
leur Dieu.

Les Siamois croient un Dieu, mais ils n'en ont pas la même idée que nous. Par ce mot ils entendent un Estre parfait à leur maniere, composé d'Esprit & de Corps, dont le propre est de secourir les hommes. Ce secours consiste à leur donner une Loy, à leur prescrire les moyens de bien vivre, à leur enseigner la véritable Religion, & les sciences qui leur sont nécessaires. Les perfections qu'ils luy attribuent sont l'assemblage de toutes les vertus morales, possédées dans un degré éminent, acquises par plusieurs actes & confirmées par un exercice continuel dans tous les corps, par où il a passé.

Il est exempt de passions, & il ne ressent aucun mouvement qui puisse altérer sa tranquillité; mais ils assurent qu'avant que d'ar-

river à cet état , il s'est fait par l'extrême application à vaincre ses passions , un changement si prodigieux dans son Corps que son Sang en est devenu blanc. Il a le pouvoir de paroître quand il veut & de se rendre invisible aux yeux des hommes ; & il a une agilité si surprenante , qu'en un moment il peut se trouver en quelque lieu du monde qu'il luy plaira.

Il sçait tout sans avoir jamais rien appris des hommes , dont il est luy même le Docteur & le Maître , & cette connoissance si universelle est attachée à son Etat , il la possède depuis l'instant qu'il est né Dieu , elle ne consiste pas comme les nôtres dans une suite de raisonnemens , mais dans une vûe claire , simple & intuitive , qui luy représente tout d'un coup les préceptes de la Loy , les vices , les vertus & les secrets les plus cachez de la Nature , les choses passées , présentes & à venir , le Ciel , la Terre , le Paradis , l'Enfer , cet Univers que nous voyons & ce qui se passe même dans les autres mondes que nous ne connoissons pas. Il se souvient distinctement de ce qui luy est jamais arrivé depuis la premiere transmigration de son ame jusqu'à la dernière.

Son Corps est infiniment plus brillant que le Soleil , il éclaire ce qu'il y a de plus

Bbb ij

La science  
du Dieu des  
Siamois.

caché, & à la faveur de la lumière qu'il répand, un homme icy bas sur la terre pourroit, pour me servir de leur expression, voir un grain de senevé qu'on auroit placé au plus haut des Cieux.

En quoy  
consiste son  
bonheur.

Le bonheur de ce Dieu n'est accompli que lorsqu'il meurt pour ne plus renaître: car alors il ne paroît plus sur la terre, & ainsi il n'est plus sujet à aucune misère. Ils comparent cette mort à un flambeau éteint ou au sommeil qui nous rend insensibles aux maux de la vie, avec cette différence, que Dieu en mourant en est exempt pour toujours, au lieu qu'un homme endormy n'en est exempt que pour un tems.

Ce regne de chaque divinité ne dure pas éternellement, il est fixé à un certain nombre d'années, c'est-à-dire, jusqu'à ce que le nombre des Elûs qui doivent se sanctifier par ses mérites soit rempli; après quoy il ne paroît plus au monde & tombe dans un repos éternel qu'on avoit crû un véritable aneantissement faute de les bien entendre. Alors un autre Dieu luy succède & gouverne l'Univers en sa place, ce qui n'est autre chose que d'apprendre aux hommes la vraie Religion.

Les hommes  
peuvent de-  
venir Dieux.

Les hommes peuvent devenir Dieux, mais ce n'est qu'après un tems fort considé-

nable ; car il faut qu'ils ayent acquis une vertu consommée. Ce n'est pas même assez d'avoir fait beaucoup de bonnes œuvres dans les corps où leurs ames se sont trouvées, il faut encore qu'à chaque bonne action ils ayent eu en vue de mériter la divinité, qu'ils ayent marqué cette intention, en invoquant & prenant à témoin au commencement de leurs bonnes œuvres, les Anges qui président aux quatre parties du monde, qu'ils ayent versé de l'eau, en implorant le secours de l'Ange Gardienne de la terre, appelée *Naang pprathorani*. Car ils croient, comme nous l'expliquerons dans la suite, qu'il y a différence de sexe parmy les Anges aussi bien que parmy les hommes. Ceux qui souhaitent devenir Dieux observent soigneusement cette pratique.

Outre cet état de Divinité auquel les plus parfaits aspirent, il y en a encore un moins élevé qu'ils appellent l'état de sainteté. Il suffit pour être Saint, qu'après avoir passé dans plusieurs corps, on ait acquis beaucoup de vertus, & que dans les actes qu'on en a pratiqués on se soit proposé d'acquérir la sainteté. Les propriétés de la sainteté sont les mêmes que celles de la divinité. Les Saints les possèdent aussi bien que Dieu, mais dans un degré bien moins parfait ; outre que Dieu les

Les Siamois reconnoissent un état permanent de sainteté.

a par luy-même, sans les recevoir de personne, au lieu que les Saints les tiennent de luy par les instructions qu'il leur donne. C'est luy qui leur apprend tous ces secrets, dont il a une connoissance parfaite. C'est pour cela que s'ils ne renaissent pendant qu'il est dans le monde, comme ils ne peuvent recevoir ses enseignemens, ils ne sont point sanctifiez. Aussi ont-ils coutume dans leurs bonnes œuvres de demander la grace de renaître en même temps que leur Dieu. Ce que nous avons dit de la Divinité, qu'elle n'est consommée que lors que Dieu mourant sur la terre monte au Ciel pour ne plus paroître icy-bas, se doit pareillement entendre de la sainteté. Car elle n'est parfaite que lors que les Saints meurent pour ne plus renaître, & que leurs ames sont portées dans le Paradis, pour y jouir d'une éternelle félicité.

Les Siamois  
croient un  
Paradis &  
un Enfer.

Voilà quels sont à peu près les sentimens de ces Peuples touchant la Divinité. Et comme ils sont assez éclairés pour reconnaître que le vice doit être puni & la vertu récompensée, ils croient un Paradis où les Justes goûtent le plaisir que leurs bonnes œuvres ont méritées, & un enfer où les méchans reçoivent le châtiment dû à leurs crimes. Ils placent le Paradis dans le plus haut

Ciel , & l'Enfer dans le centre de la Terre. Les plaisirs du Paradis & les supplices de l'Enfer ne sont point éternels , on ne demeure dans l'un & dans l'autre qu'un certain temps , qui est plus long ou plus court , selon qu'on a fait plus de bonnes œuvres , ou qu'on a commis plus de pechez.

Ils disent qu'il y a dans l'Enfer des Anges administrateurs de la Justice , qui ont soin de marquer exactement toutes les mauvaises actions des hommes , qui les examinent après leur mort , & les en punissent avec une extrême sévérité. Ils ont au sujet du Jugement qui se fait , alors une imagination ridicule , ils se persuadent que le premier de ces Juges , qu'ils appellent *Prayomppaban* , a un Livre , où la vie de chaque homme en particulier est écrite , qu'il le relit continuellement , & que lors qu'il est arrivé à la page qui contient l'histoire de cette Personne , elle ne manque jamais d'éternüer. C'est pour cela , disent-ils , que nous éternüons sur la terre , & de là est venue la coutume qu'ils ont de souhaiter une heureuse & longue vie à tous ceux qui éternüent.

L'Enfer est divisé en huit demeures , qui sont comme huit degrez de peine , ils croient même , qu'il y a un feu qui brûle les damnés.

Ce que les  
Siamois  
croient de  
l'Enfer,

Ce qu'ils  
croient du  
Paradis.

Ils se figurent aussi dans le Ciel huit différens degrez de beatitude. Ils y mettent les mêmes choses que sur la terre : ils assurent qu'ils y a des Rois, des Princes, des Peuples, qu'on y fait la guerre, qu'on y donne des batailles, qu'on y remporte des victoires, que le mariage même n'en est pas banny, que dans la première, la seconde, & la troisième demeure, les Saints peuvent avoir des enfans; que dans la quatrième enfin, il n'y a plus ny concupiscence ny mariage; & c'est ainsi que la pureté augmente toujours jusqu'au dernier Ciel, qui est proprement le Paradis, appelé en leur Langue *Niruppan*, où les ames des Saints & des Dieux vivent dans une pureté parfaite & une souveraine félicité.

Ils soutiennent, que tout ce, qui arrive de bien ou de mal aux hommes, est l'effet de leurs bonnes ou de leurs mauvaises actions, & qu'on n'est jamais malheureux & innocent tout ensemble. Ainsi les richesses, les honneurs, la sainteté & la divinité sont la recompense d'une vie vertueuse, & au contraire, l'infamie, la pauvreté, les maladies, la mort, l'enfer, sont la punition des pechez que l'on a commis. Et soit qu'on renaisse sous la figure humaine, ou sous la figure de quelque animal, ils attribuent

buent les avantages avec lesquels on vient au monde, comme sont la bonté, la bonne grace, l'esprit, la noblesse, au mérite des bonnes œuvres, & les défauts naturels, comme la laideur, la mutilation des membres, au dérèglement de cette vie ou des autres qui l'ont précédée. Toutes ces choses, disent-ils, sont autant de marques certaines qui nous font connoître quelle vie les hommes ont menée, avant que de naître en cet état, & voila la source de cette prodigieuse diversité qui paroît dans leurs conditions, dans leur vies, & dans leur mort. Prévenus de ces erreurs, ils méprisent ce qu'on leur dit du peché originel & de ses effets, & ils traitent de visions la desobéissance & la punition de nôtre premier Pere.

Les ames des hommes qui renaissent dans le monde sortent de trois endroits différens, du Ciel, de l'enfer ou du corps des animaux. Ceux dont les ames viennent du Ciel, ont quelques marques avantageuses qui les distinguent, ils ont en partage la vertu, la beauté, la santé, les richesses, & ils naissent Grands, Princes, bien-faits. Voila le principe du respect que ces peuples ont pour les personnes élevées en dignité ou d'une naissance illustre, parce qu'ils les regardent comme devant bien-tôt être divinisez ou sanctifiez,

Ccc

Les Siamois respectent par un motif de Religion les personnes distinguées par leur qualité, leur fortune ou par leurs avantages de corps ou d'esprit.



puis qu'ils ont fait assez de bonnes œuvres pour mériter ce haut rang de gloire où ils les voyent. Ceux dont les âmes sortent des corps des animaux sont moins parfaits que les premiers, mais beaucoup plus cependant que ceux qui viennent de l'enfer. Ils considèrent ces derniers comme des scélérats que leurs crimes rendent dignes de toutes sortes de malheurs. De là vient aussi l'horreur que les Siamois ont pour la Croix de Jésus-Christ. Car enfin, répondent-ils, quand on leur en parle, s'il eût été juste, la justice & ses bonnes œuvres l'eussent garanti du supplice horrible qu'il a souffert, & défendu de la fureur de ses ennemis.

ils recon-  
noissent la  
Peine & la  
Coulpe du  
péché.

Il est évident  
que la peine  
est réservée  
à celui qui  
pèche. La  
peine peut  
être remise  
ou diminuée  
en cette vie  
par les bonnes  
œuvres & par  
la bonne volon-  
té, mais la  
coulpe n'est  
jamais effacée  
qu'on n'en  
ait été auparavant  
purgé par la  
mort ou par  
les autres misères.  
Dans la punition  
que l'on tire des  
péchés, la Loi  
du Talion est  
exactement  
observée. Car  
si vous avez  
tué un homme,  
vous mourrez  
vous-même de  
mort violente  
dans cette vie  
ou dans une autre.

Ils distinguent deux choses dans le péché, la Coulpe & la Peine réservée dans l'Enfer à celui qui pèche. La peine peut bien être remise ou diminuée en cette vie par les bonnes œuvres & par la bonne volonté, mais la coulpe n'est jamais effacée qu'on n'en ait été auparavant purgé par la mort ou par les autres misères. Dans la punition que l'on tire des péchés, la Loi du Talion est exactement observée. Car si vous avez tué un homme, vous mourrez vous-même de mort violente dans cette vie ou dans une autre. Si vous avez tué un Serpent, un Serpent vous fera mourir par la morsure. Si vous

avez enlevé de leur nid les petits de quelque oiseau, vous ferez un jour, après une ou plusieurs transigrations, arraché d'entre les bras de vos parens dans votre plus tendre jeunesse, & abandonné de ceux qui pouvoient vous donner quelque secours. Leur Dieu même n'a pu s'exempter de cette dure Loy. Car il fut mis à mort âgé de quatre-vingt-deux ans par un monstre appelé *Man*, qu'il avoit autrefois tué à pareil âge sous la figure d'un cochon.

Si la faute que l'on a commise pendant la vie est légère, on peut mériter que la peine, qu'on devoit souffrir dans l'Enfer, soit remise, ou entièrement, ou du moins en partie, par le bien qu'on fait, & même par la volonté de bien faire. Mais si le péché est grand, il n'est point de bonnes œuvres qui puissent l'effacer, il faut l'expié dans l'Enfer & y souffrir tout le châtiment qu'il merite. C'est ce qui a donné lieu à cette tradition reçue parmy eux, que Dieu n'a pu & ne peut encore délivrer son frère des peines de l'Enfer, auxquelles il a été condamné.

Ainsi il n'y a aucune bonne action qui ne soit récompensée dans le Ciel, & il n'y a aucun crime qui ne soit puni dans l'Enfer. De là ils concluent que lors qu'un homme

meurt sur la terre, il acquiert une nouvelle vie dans le Ciel, afin d'y jouir du bonheur qui est dû à ses bonnes œuvres ; & que le tems de sa récompense étant fini il meurt dans le Ciel, pour renaître dans l'Enfer, s'il est chargé de quelque peché considérable ; que s'il n'est coupable que d'une faute légère, il rentre dans le monde sous la figure de quelque animal, & ayant satisfait dans cet état à la Justice, il redevient homme comme auparavant. C'est ainsi qu'ils expliquent la Métémpsychose, qui est un des points fondamentaux de leur Religion : en sorte que la vie de l'homme se passe dans de continues transmigrations jusqu'à ce qu'il se soit sanctifié, ou qu'il ait mérité d'être Dieu. Ils admettent des esprits, mais ces esprits ne sont autre chose que des ames, qui informent toujours quelque corps jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à la sainteté ou à la divinité.

Ils croient  
que les An-  
ges sont cor-  
porels.

Les Anges sont corporels, & comme il y en a de différent sexe, ils peuvent avoir des fils & des filles. Jamais ces Anges ne sont sanctifiez ny divinisez, c'est à eux seulement de veiller éternellement à la conservation des hommes & au gouvernement de l'Univers. Ils les distribuent en sept Ordres ou Hierarchies, dont les unes sont plus par-

faites & plus nobles que les autres , & ils les placent en autant de Cieux différens. Chaque partie du monde a une de ces intelligences, qui préside à ce qui s'y fait. Ils en donnent aussi aux Astres , à la Terre , aux Villes , aux Montagnes , aux Forests , au Vent même & à la Pluie. Et parce qu'ils sont persuadés que ces Anges examinent avec une application continuelle la conduite des hommes , & qu'ils sont témoins de toutes leurs actions , pour récompenser celles qui sont louables , en vertu des mérites de leur Dieu ; c'est à ces intelligences & non pas à leur Dieu qu'ils ont coutume de s'adresser dans leurs nécessitez & dans leurs misères ; & ils les remercient des graces qu'ils croient en avoir reçues.

Ils ne reconnoissent point d'autres Démons que les ames des méchans , qui sortant de l'Enfer où elles étoient detenuës , errent pendant un certain tems dans le monde , & font aux hommes tout le mal qu'elles peuvent. Ils mettent encore au nombre de ces esprits malheureux les enfans mort-nez , les meres qui meurent en couche, ceux qui sont tuez en duel , ou qui sont coupables de quelques autres crimes de cette nature.

Ils racontent des choses merveilleuses de certains Anachorettes qu'ils appellent *Ppra Rasi*

Ils ne con-  
noissent  
point d'au-  
tres démons  
que les ames  
des damnez.

Ils racon-  
tent des  
choses mer-

veilleuses de  
certains A-  
nachorettes.

lesquels retirez dans d'affreuses solitudes, & dans d'épaisses forêts mènent une vie très-sainte & très-austère. Ces solitaires ont au rapport de leurs Livres, une parfaite connoissance des secrets les plus cachez de la nature. Ils savent faire l'or, l'argent, & les métaux les plus précieux. Il n'est point de miracle si étonnant qui soit au dessus de leurs forces. Ils prennent toutes les figures qu'ils veulent, ils s'élèvent en l'air, & se trouvent en un instant où il leur plaît. Mais quoy que ces hommes extraordinaires puissent se rendre immortels, parce qu'ils savent le moyen de se prolonger la vie, ils la sacrifient cependant à Dieu de mille ans en mille ans, en se consumant eux-mêmes sur un bûcher, à la réserve d'un seul qui reste pour résusciter les autres par la vertu de ses charmes. Il n'est pas moins dangereux que difficile de trouver ces Hermites miraculeux, on court risque de la vie quand on les rencontre. On apprend néanmoins dans les Livres des Talapoins de chemin qu'il faut tenir, & les moyens dont on doit se servir, pour parvenir aux lieux où ils sont.

monstrer  
mission  
-mille  
monstrer  
monstrer  
monstrer  
monstrer

Leur créan-  
ce sur l'éter-  
nité du mon-  
de.

Leur créan-  
ce sur l'éter-  
nité du mon-  
de.

Ils estiment que le Ciel & la terre sont incréés & éternels, & ne comprennent pas que le monde ait jamais commencé, ny qu'il puisse jamais finir. Ils veulent

CCC III

que chaque Étoile & chaque Planète soit la demeure d'une Intelligence particulière: Ils ne comptent que sept Planètes; & les noms qu'ils leur donnent servent aussi aux sept jours de la semaine, comme dans la langue Latine. Du reste les Astres ne sont attachez à aucun corps; ils sont suspendus en l'air; & ont leurs mouvemens particuliers.

La Terre n'est point ronde, selon eux; ce n'est qu'une superficie plane; ils la divisent en quatre parties carrées, lesquelles ils appellent *Thavip*. Les eaux, dont ces quatre parties sont séparées n'étant pas navigables à cause de leur extrême subtilité, empêchent le commerce qu'elle pourroient avoir entre elles. Toute la terre est environnée d'une muraille extrêmement forte & d'une hauteur prodigieuse. Sur ce mur sont gravez en gros caractères tous les secrets de la nature; & c'est là que ces Hermites merveilleux dont j'ay parlé, apprennent ce qu'ils sçavent de plus admirable. Car ils s'y transportent aisément avec cette agilité surprenante dont ils sont douez. Pour les hommes des trois autres parties du monde; ils ont le visage bien différent du nostre; car les habitans de la première ont le visage carré, ceux de la

La Terre est plate & carrée, selon le sentiment des Siamois.

seconde l'ont rond , & ceux de la troisième triangulaire.

Quelque différence qu'il y ait pour le visage entre les habitans de ces trois parties de la terre , on se ressemble cependant si fort dans chacune en particulier , qu'on ne pourroit s'y reconnoître , si l'on n'avoit d'ailleurs un moyen pour distinguer ceux avec qui on vit. La différence des inclinations que l'on a pour les différentes personnes est la règle de ce discernement ; ainsi un pere distingue son fils d'avec sa femme & son amy , parce qu'il sent pour son fils un amour tout autre que celui qu'il sent pour sa femme ou pour son amy. Il y a encore cette différence entre ces trois parties du monde & la nôtre , que tous les biens abondent dans celle-là sans nul mélange de maux ; & que les choses que l'on y mange , prennent le goût que l'on veut par la vertu d'un certain Arbre , qu'on invoque lorsqu'on est en quelque besoin. De là vient qu'on ne peut y exercer ny la charité ny aucune autre vertu : & parce qu'il n'y a aucune occasion de mériter , les hommes ne peuvent y acquérir la sainteté ny y recevoir aucun châtiment ; ce qui leur fait désirer ardemment de renaître dans la partie que nous habitons , où l'on trouve plusieurs occasions de

de bien faire. Ils obtiennent cette grace, quand ils la demandent par les mérites du Dieu, qui a parcouru ces lieux, quoy qu'ils nous soient inaccessibles.

Il y a au milieu des quatre parties du monde une tres-haute Montagne, appelée en Siamois *Ppukhau Pprasamen*. Elle est appuyée sur trois Pierres précieuses fort petites à la vérité, mais cependant assez fortes & assez solides pour la soutenir. C'est autour de cette Montagne que le Soleil & la Lune tournent continuellement, & c'est par la révolution journaliere de ces deux Astres que se fait le jour & la nuit. Cette grande Montagne est environnée de trois rangs de montagnes moins élevées, l'une desquelles est toute d'or. La grande Montagne est inaccessible, à cause que l'eau qui l'entoure n'est pas navigable. Pour la Montagne d'or, un gouffre affreux en rend l'approche tres-difficile. Il est vray qu'un homme riche y arriva autrefois, mais ce fut avec un extrême danger de perdre la vie dans cet abîme, où toutes les eaux se rendent, & d'où elles sortent ensuite pour former la mer & les fleuves.

Système  
des Siamois

Toute la masse de la terre a au dessous d'elle une étendue immense d'eaux, qui la soutiennent, comme la mer soutient un Na-

D d d



vire : ces eaux inférieures ont communication avec celles qui coulent sur la terre , par ce gouffre dont on vient de parler. Un vent impétueux tient les eaux de dessous la terre suspendues , & ce vent , qui est par luy-même , & qui n'a aucune cause , soufflant de toute éternité avec une éfroyable violence , les repousse continuellement & les empêche de tomber. Quand le temps sera venu auquel le Dieu des Siamois a prédit qu'il cesseroit de regner , alors le feu du Ciel tombant sur la terre , réduira en cendre tout ce qu'il y trouvera , & la terre ainsi purifiée sera rétablie en son premier état. Mais voicy ce qui doit précéder ce renouvellement universel.

Ils disent que les hommes autrefois , lors que Dieu vivoit encore sur la terre , avoient une taille de Géant , jouissoient d'une santé parfaite durant plusieurs siècles , n'ignoroient rien , & sur tout instruits des obligations de la Loy , ménoient une vie pure & innocente , & étoient Religieux observateurs de leurs promesses. Dans la suite ils ont perdu insensiblement tous ces avantages ; & ils deviendront à la fin si foibles & si petits qu'à peine auront-ils la hauteur d'un pied. Leur vie sera tres-courte en cet état , & cependant on les verra croître en malice , jusqu'à ce qu'enfin

dans les derniers temps ils s'abandonneront aux crimes les plus honteux. Alors ils n'auront plus ny Loy, ny Ecritures, & ensevelis dans l'ignorance la plus profonde, ils oublieront jusqu'au nom de la vertu. C'est ce qui leur fait dire que la fin du monde approche, parce qu'ils n'y trouvent plus que corruption, & qu'il y a si peu de sincérité & de fidélité parmy les hommes, qui semblent être arrivez au comble de la malice. Au reste ces grands changemens se remarqueront dans les animaux aussi bien que dans les hommes, qui dégèneront peu à peu. Ils ont même déjà perdu l'usage de la parole, laquelle, pendant que Dieu vivoit encore sur la terre, leur avoit été accordée en vertu de ses mérites. Ils donnent de la liberté aux bêtes, les croyant capables de bien & de mal, & dignes de punition & de récompense. Dans les trois derniers siècles six nouveaux Soleils paroîtront consécutivement, & chacun d'eux éclairera le monde l'espace de 50. ans. Ces six nouveaux Astres dévoreront la Mer peu à peu, feront mourir les arbres & les animaux, & consumeront les hommes même. Après tous ces prodiges, un feu, qu'ils nomment Phaï Balatran, descendu du Ciel, brûlera la terre; les hauteurs en seront applanies, & il n'y aura plus d'inégalité.

D d d ij

Prodiges  
que les Sia-  
mois atten-  
dent avant  
la naissance  
d'un nou-  
veau Dieu.

Alors la terre, couverte de cendre & de poussière sera purifiée par le souffle d'un vent impétueux, qui enlèvera ces restes de l'embrasement du monde : après quoy elle exhalera une odeur si douce qu'elle attirera du Ciel une Ange femelle qui mangera de cette terre purifiée. Ce plaisir luy coûtera cher, car pour l'expier elle sera obligée de demeurer icy bas sans pouvoir jamais remonter au Ciel. Cette intelligence concevra du morceau qu'elle aura mangé douze fils & douze filles, qui repeupleront le monde. Les hommes qui en naîtront seront ignorans, grossiers, ne se connoîtront pas d'abord eux-mêmes, & après s'être connus, ils ignoreront encore la Loy, & ils n'en auront la connoissance qu'après un long espace de tems, qu'ils appellent *Cap*. Pour faire entendre la durée de ce tems, ils supposent un puits profond & quarré, dont chaque côté a vingt brasses. Si tous les ans on jette dans ce puits un grain de senevé, le tems qu'il faudra, pour le remplir, est ce qui s'appelle *Cap*.

Cet espace de tems étant écoulé, il renaîtra un Dieu, qui dissipera les ténèbres de l'ignorance où ils étoient, en leur enseignant la véritable Religion, en leur faisant connoître les vertus qu'il faut pratiquer & les

vices qu'il faut fuir, & en leur apprenant toutes les autres sciencés. Il leur donnera des écritures, où ces choses seront expliquées; & la Loy sainte effacée depuis long-tems de l'esprit des hommes, y sera de nouveau gravée par les soins & les mérites de cette Divinité. Voilà l'unique emploi qu'ils jugent digne de Dieu, pendant qu'il est sur la terre. Car ils estiment qu'il est au dessous de luy, de vacquer au gouvernement du monde, de prendre soin des hommes & des animaux, & de produire tout ce qui se voit dans l'univers. Et c'est ainsi que le monde sera renouvelé de tems en tems durant toute l'éternité.

J'ay crû devoir expliquer toutes ces choses avant que de parler de *Sommonokhodom* (c'est ainsi que les Siamois appellent le Dieu qu'ils adorent à présent) parce qu'elles sont nécessaires pour l'intelligence de son histoire. Cette histoire au reste est un mélange monstrueux de Christianisme & des plus ridicules rêveries. On y suppose d'abord que *Sommonokhodom* naquit Dieu par sa vertu propre; & qu'incontinent après sa naissance sans aucun Maître qui l'instruisist, il acquit par une simple vûe de son esprit, une connoissance parfaite de tout ce qui regarde le Ciel, la Terre, le Paradis, l'Enfer & des secrets les plus im-

*Sommonokhodom* est le dernier Dieu des Siamois.

D d d iij

pénétrables de la Nature ; qu'il se souvint au même tems de tout ce qu'il avoit jamais fait dans les différentes vies qu'il avoit menées ; & qu'après avoir enseigné aux peuples ces grandes choses , il les laissa écrites dans des Livres , afin que la Postérité en profitât.

Fables que  
les Tala-  
pins racon-  
tent de leur  
Dieu.

C'est dans ces Livres qu'il raconte de luy-même , qu'étant devenu Dieu , il souhaita un jour de manifester aux hommes sa Divinité par quelque prodige extraordinaire. Il étoit alors assis sous un arbre appelé *Tom ppà* , que les Siamois pour cette raison respectent comme quelque chose de sacré , & qu'ils regardent comme un présage heureux pour les endroits où il croist , persuadez que ce seroit faire un grand peché que de causer à cet arbre le moindre dommage. Il ajoute qu'aussi-tôt il se sentit porté en l'air dans un trône tout éclatant d'or & de pierres , qui sortit de terre au lieu même où il étoit , & que les Anges étant à l'instant descendus du Ciel , luy rendirent les honneurs , & les adorations qui luy étoient deües. Son frere *Thevathat* & ses Sectateurs ne purent voir sans une extrême jalousie la gloire & la majesté qui l'environnoient. Ils conjurerent sa perte , & ayant soulevé contre luy les animaux , ils commencerent

Thevathat ,  
cadet de  
Sommono-  
khodom luy  
fait la guerre

à luy faire la guerre. Quoy qu'il fut seul, cette multitude d'ennemis ne l'étonna point, il résista sans s'ébranler à tous leurs efforts : & par la vertu de ses bonnes œuvres qui le défendoient, les traits qu'on lançoit contre luy se changerent en autant de fleurs, qui bien loin de luy nuire, ne servirent qu'à l'honorer. Il avoué cependant que dans le plus fort du combat, lors qu'il étoit le plus en danger, ce fut inutilement qu'il eût recours aux bonnes œuvres qu'il avoit pratiquées en gardant les neuf premiers commandemens de la Loy, qu'il connut n'être pas suffisans pour le défendre dans cette pressante nécessité. Mais s'étant armé du dixième précepte, qu'il avoit inviolablement observé, & qui ordonne d'exercer la charité à l'égard des hommes & des animaux, il triompha sans peine de ses ennemis : & voicy comment il remporta la victoire. L'Ange Gardienne de la Terre, ( car nous avons déjà distingué deux sexes parmy les Anges ) s'étant renduë auprès de luy, l'adora d'abord, puis se tournant vers *Thevasat* & ses adhérens, elle leur signifia que *Sommonokhodom* étoit véritablement devenu Dieu. Elle leur dit qu'elle avoit été témoin de ses bonnes œuvres, & pour les en convaincre elle leur montra sa propre chevelure, encore

Sommonokhodom secouru par l'Ange Gardienne de la terre, & triomphe de ses ennemis.

toute mouillée des eaux, qu'il verçoit au commencement de ses bonnes actions. De là est venue la coutume superstitieuse des Siamois de verser de l'eau au commencement de leurs bonnes œuvres, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, & que les Siamois observent religieusement depuis ce temps-là. Enfin elle les exhorta à luy rendre les adorations qu'il méritoit ; mais les trouvant endurcis & obstinez à ne point écouter ces remontrances, elle pressa ses cheveux mouillez & en fit sortir une Mer immense, où ils furent tous submergez.

Réveries  
que les Ta-  
lapoins dé-  
bitent de  
Sommono-  
xhom.

On trouve encore écrit dans les Livres de *Sommonôkhodom* que depuis le temps qu'il aspira à devenir Dieu, il étoit revenu au monde cinq cens cinquante fois sous différentes figures ; que dans chaque renaissance, il avoit toujours esté le premier, & comme le Prince de ceux d'entre les animaux sous la figure desquels il naissoit ; que souvent il avoit donné sa vie pour ses sujets, & qu'étant Singe, il avoit délivré une Ville d'un monstre horrible qui la désoloit ; qu'il avoit été un tres-puissant Roy, & que sept jours avant que d'obtenir le souverain Domaine de l'Univers, il s'étoit retiré à l'imitation d'un certain Anachorete avec sa femme & ses deux enfans dans des solitudes écartées ;

écartées ; que là il étoit mort au monde & à ses passions jusqu'à souffrir sans émotion qu'un Bramine qui vouloit éprouver sa constance, luy enlevât son fils & sa fille, & les tourmentât devant luy. Son détachement alla bien plus loin ; car il donna même sa femme à un pauvre qui luy demandoit l'aumône, & après s'être crevé les yeux il se sacrifia luy-même en distribuant sa chair aux animaux, pour soulager la faim qui les pressoit. Delà ils prennent encore occasion de trouver à redire à la Religion Chrétienne, qui ne prescrit point de soulager les bêtes dans leurs besoins. Voilà les belles actions dont les Talapoins proposent l'imitation aux peuples dans leurs Sermons, & les exemples dont ils se servent pour les porter à la vertu.

Ce qui se lit de *Thévathat* dans les mêmes Livres, n'est ny moins extraordinaire, ny moins fabuleux. On y apprend qu'il renaîsoit toujours avec son frere *Sommonokhadom*, dans la même espèce que luy : mais toujours inférieur en dignité, parce que *Sommonokhadom* étoit le Prince des animaux, dont il prenoit la figure. Mais *Thévathat* aspirant aussi à la Divinité, & ne pouvant rien souffrir au dessus de luy, ne voulut jamais se soumettre à son frere. Il

Thévathat  
tua Sommo-  
nokhadom,  
lorsqu'ils é-  
toient Sin-  
ges.

E c c



tâcha au contraire par de continuelles révoltes de troubler son regne & n'oublia rien pour le dépouïller de l'Empire, il vint enfin en quelque maniere à bout de ce qu'il souhaitoit ; car il le tua lorsqu'ils étoient tous deux Singes. Ce que nous avons vu pendant nôtre séjour à Siam, ne nous a que trop fait connoître combien on y est infatué de ces sortes de fables. Un jeune Ecclésiastique soutenant une These de Theologie en présence de Monsieur l'Ambassadeur, quelques Talapoins y vinrent par curiosité, & entre autres le Supérieur d'un de leurs plus célèbres Monasteres. Celuy-cy demanda surquoy l'on disputoit avec tant de chaleur, on luy répondit qu'on parloit de Dieu & des matieres qui regardent ce premier Estre. Apparemment, reprit alors le Talapoin, la dispute roule sur les grands travaux & sur la mort que luy ont fait souffrir ses ennemis, pendant qu'il étoit Singe. Revenons à l'histoire fabuleuse de *Thévarhat*.

Thévarhat  
fait un Schisme, & se  
déclare contre son frere.

Comme il avoit beaucoup d'esprit & d'adresse, il trouva moyen de faire une Secte nouvelle, dans laquelle il engagea plusieurs Rois & plusieurs peuples à sa doctrine & qui le suivirent pour être ses imitateurs. Ce fut-là l'origine d'un Schisme qui divisa le monde en deux parties, & donna commen-

cement à deux Religions , au lieu qu'auparavant tous les hommes n'en avoient qu'une. Les uns , au nombre desquels ils nous mettent pour les raisons que nous allons dire , se firent disciples de *Thévathat* , & les autres de *Sommonokhodom*. *Thévathat* , quoy qu'il ne fut que le cadet , se voyant soutenu par tant de Princes , qui avoient embrassé sa défense , employa la force ouverte & la trahison pour perdre son frere. Il mit en usage les plus atroces calomnies , pour noircir sa reputation ; mais ces desseins ne réussirent pas. Il fut même vaincu plus d'une fois , lorsque pour confirmer ses sectateurs dans la foy qu'il leur enseignoit , il osa disputer avec son frere , à qui feroit de plus grands miracles.

L'ambition luy fit souhaiter d'être Dieu , mais ne l'étant pas véritablement , il ignora beaucoup de choses dont son frere avoit une parfaite connoissance , & parce que sa fierté ne luy permettoit pas d'écouter *Sommonokhodom* , il n'apprit point de luy ce qui se passoit dans l'Enfer & dans le Paradis , ny la doctrine de la Métempsychose , ny les changemens qui s'étoient faits & qui se devoient faire dans tous les siècles. D'où ils concluent , qu'il ne faut pas s'étonner si nous autres qui sommes ses disciples , ne trouvons rien de toutes ces choses dans les Li-

*Thévathat* pour avoir voulu être Dieu , est privé de plusieurs connoissances avec tous ses sectateurs.

E e e ij

yres qu'il nous a laissez; si nos Ecritures sont pleines d'obscuritez & de doutes; & si étant entièrement ignorans sur la Divinité nous avons tant d'envie d'en raisonner avec eux. Car puisque *Thévathat* nôtre Maître ne sçavoit rien de cela, il ne pouvoit pas nous l'enseigner.

De-là vient aussi que nous ignorons le secret de guérir les hommes, de les préserver de toutes sortes de maux, de faire de l'or & de l'argent & de découvrir ces métaux précieux dans les endroits où ils sont cachez. Car ils croient qu'il y a des richesses immenses dans de certains lieux inconnus, mais que je ne sçay quelle vertu surnaturelle nous empêche de les y apercevoir; où si nous les voyons, elle nous les fait paroître sous une figure qui trompe nos yeux. Ils nous objectent encore que nous ne pouvons opérer plusieurs prodiges qu'ils prétendent sçavoir faire, & qui sont autant d'effets de magie, parce que *Thévathat* étant là-dessus aussi peu instruit que sur le reste, n'a pû nous en rien apprendre.

Mais quoy que *Thévathat* ne fût point Dieu, & qu'il n'eût par conséquent ny l'agilité, ny la subtilité du corps, ny les autres perfectiones de la divinité, il ne laissa pas d'exceller dans plusieurs sciences, sur tout

dans les Méchaniques & dans la Géométrie. Comme c'est de luy, si nous les en croyons, que nous avons receu ces connoissances, il n'est pas surprenant que nous soyons bons Géomètres, & que nous ayons une parfaite connoissance des autres Arts.

Dans la nouvelle doctrine qu'il publia, il méla beaucoup de choses qu'il avoit tirées de la Religion de son frere. C'est ce qui a rendu l'une & l'autre Loy si semblable en plusieurs points. Elles diffèrent cependant en ce que la Loy de *Thévathat* est beaucoup moins sévère que celle de *Sommonokhodom*, car elle laisse aux hommes une grande liberté de tuer & de manger des animaux, quoy que l'usage de ces choses soit illicite & criminel. Ils croyent que de la doctrine de *Thévathat* sont sorties comme d'une source de schisme & de division sept autres sectes qui ont beaucoup de rapport entre elles, & ils appliquent cette tradition aux hérésies des Hollandois, des Anglois & des autres peuples séparés de l'Eglise Romaine; car ils les regardent comme autant de rejetons que nôtre Religion a produits, & c'est ce qui les confirme encore dans leurs opinions.

Après tous les outrages que *Thévathat* avoit fait à son frere, sans respecter ni les droits de la nature ny la Divinité même, il

Les Talapins persuadent aux Siamois que la Religion Chrétienne est tirée de la Loy que leur a enseigné Sommonokhodom.

*Thévathat* est puni dans l'Enfer pour avoir persé-

euté son frere.  
 155.

étoit juste qu'il en fût puny. Aussi les Ecritures des Siamois font-elles mention de son supplice, & *Sommonokhodom* même y rapporte, qu'étant devenu Dieu, il vit ce frere impie dans le plus profond des Enfers. Je l'y reconnus, dit-il, accablé de maux & gémissant sous le poids de sa misere. Il étoit dans la huitième demeure, c'est-à-dire, dans le lieu où les plus grands criminels sont tourmentez, & là il expioit par un horrible supplice, tous les péchez qu'il avoit commis, & sur tout les injures qu'il m'avoit faites. Ensuite expliquant la peine qu'on faisoit souffrir à *Thévathat*, il dit qu'il étoit attaché à une Croix avec de gros cloux, qui luy perçant les pieds & les mains, luy caufoient d'extrêmes douleurs, qu'il avoit en tête une Couronne d'Epines, que son Corps étoit tout couvert de playes, & que pour comble de misere le feu infernal le brûloit sans le consumer. Un spectacle si pitoyable le toucha de compassion, il oublia toutes les injures, qu'il avoit reçues de son frere, & il ne pût le voir en cet état sans prendre la resolution de le secourir. Il luy proposa donc ces trois mots à adorer *Pputhang*, *Thamang*, *Sangkhang*. Mots sacrez & mystérieux pour lesquels les Siamois ont une vénération profonde & dont le premier signifie Dieu, le

second Parole ou Verbe de Dieu, le troisième Imitateur de Dieu ; luy promettant au reste, s'il acceptoit une condition si raisonnable & si facile, de le délivrer de toutes les peines, auxquelles il étoit condamné. *Thévathat* consentit à adorer les deux premiers mots, mais jamais il ne voulut adorer le troisième, parce qu'il signifioit Prêtre ou Imitateur de Dieu, protestant que les Prêtres étoient des hommes pécheurs, qui ne meritoient aucun respect. C'est en punition de cet orgueil qu'il souffre encore aujourd'huy, & qu'il souffrira dans l'Enfer durant un grand nombre d'années.

Quoyque plusieurs choses éloignent les Siamois de la Loy Chrétienne, on peut dire néanmoins que rien ne leur en donne tant d'aversion que cette pensée. La ressemblance qui se trouve en quelques points entre leur Religion & la nôtre, leur faisant croire que J E S U S-CHRIST ne diffère point de ce *Thévathat*, dont il est parlé dans leurs Ecritures, ils se persuadent que puisque nous sommes les disciples de l'un, nous sommes aussi les sectateurs de l'autre, & la crainte qu'ils ont de tomber dans l'Enfer avec *Thévathat*, s'ils suivent sa doctrine, ne leur permet pas d'écouter les propositions qu'on leur fait d'embrasser le Christianisme. Ce

Les Talapins détournent les Siamois de se faire Chrétiens, en leur persuadant, que Jesus-Christ est *Thévathat* frere de leur Dieu.

qui les confirme le plus dans leur préjugé, est que nous adorons l'image du Sauveur crucifié, qui représente parfaitement le châtiment de *I'hévathat*. Ainsi lorsque nous voulons leur expliquer les articles de nôtre Foy; ils nous préviennent toujours, nous disant qu'ils n'ont pas besoin de nos instructions & qu'ils sçavent déjà mieux que nous ce que nous avons envie de leur apprendre.

Mais il est tems de revenir à *Sommonorhodom*, dont nous avons interrompu l'histoire, il avoit parcouru le monde, faisant connoître aux hommes le bien & le mal, & leur enseignant la vraie Religion, qu'il écrivit luy-même pour la laisser à la Postérité. Il s'étoit même attiré plusieurs disciples, qui dans la condition de Prêtres devoient faire une profession particulière de l'imiter, en portant un habit semblable au sien, & en gardant les règles qu'il leur donnoit, lors qu'enfin il arriva à la quatre-vingt-deuxième année de son âge, qui étoit aussi l'âge de ce monstre, auquel nous avons dit qu'il avoit autrefois donné la mort. Un jour qu'il instruisoit ses disciples, étant assis au milieu d'eux, il vit ce même monstre sous la figure d'un Cochon, qui couroit avec une incroyable fureur, & il ne douta pas qu'il n'eût dessein de se vanger. Connoissant  
alors

alors que son départ du monde approchoit il le prédit à ses disciples, & peu de tems après ayant mangé un morceau de ce Cochon qu'il avoit vû, il fut attaqué d'une violente colique dont il mourut.

Son ame monta au huitième Ciel; c'est proprement le Paradis appelé *Nyruppaam*, elle n'est plus sujette aux miseres ny à la douleur, & elle jouit d'une beatitude parfaite. C'est pour cela qu'elle ne renaîtra jamais, & voilà ce qu'ils appellent être aneanty. Car par ce terme ils n'entendent pas la destruction totale d'une chose qui la reduise au néant, mais ils veulent seulement dire qu'on ne paroît plus sur la terre, quoyque l'on vive dans le Ciel. Pour son corps il fut brûlé; & ses os, à ce qu'ils rapportent, ont été conservez jusqu'à présent. Il y en a une partie dans le Royaume de Pégu, l'autre dans celui de Siam. Ils attribuent à ces os une merveilleuse vertu, & ils assurent qu'ils brillent d'une splendeur toute divine. Avant que de mourir, il ordonna qu'on fît son portrait après sa mort, de peur que les hommes ne perdissent peu à peu le souvenir de sa personne, & ne l'oubliaient enfin tout-à-fait. Il voulut qu'on luy rendît dans cette image les honneurs qui étoient dûs à sa divi-

En quoy  
consiste l'an-  
néantisse-  
ment du  
Dieu des  
Siamois.



nité. Il laissa aussi gravées les marques d'un de ses pieds en trois lieux différens, dans le Royaume de Siam, dans celui de Pégu & dans l'Isle de Ceïlam. Les peuples y viennent en Pelerinage de tous côtez, & ils honorent ces vestiges tous les ans avec une dévotion singulière.

Les Siamois  
conservent  
avec grand  
respect les  
cheveux &  
le portrait  
de leur Dieu.

Les Siamois prétendent encore avoir une partie des cheveux de *Semmonakhodom*, qu'il se fit couper après être devenu Dieu : l'autre partie a été portée dans le Ciel par le ministère des Anges. Ils ont coutume de nous reprocher que nous n'avons pas assez de respect pour les Images sacrées, pour les saints Livres & pour les Prêtres. Il est vray qu'on ne peut avoir pour ces choses plus de vénération qu'ils en ont. C'est un précepte de leur Loy qui leur commande de les honorer : mais ils ne se contentent pas de respecter les Prêtres & les Divines Ecritures ; les vêtemens des premiers & les caractères qui servent à écrire leur Loy, sont encore pour eux des objets de culte. Ils croient même que l'action la plus louable & la plus excellente vertu est de faire du bien aux Talapains, & que leurs Habits & les Chapelets qu'ils en reçoivent ont le pouvoir de guérir les maladies. Ils s'imaginent encore qu'il y a dans leurs Livres une

vertu toute divine, & que si une personne en avoit l'intelligence & sçavoit en employer les paroles, elle pourroit opérer de grandes merveilles. C'est pour cela qu'entre les trois moyens de faire des miracles; le Premier est de sçavoir bien se servir de la parole de Dieu; le second est d'être instruit de la doctrine des Anachoretés; le troisième enfin est le secours des Démon. Ils condamnent néanmoins cette dernière manière, mais ils approuvent extrêmement les deux premières, se vantant d'être les seuls, à qui ces admirables secrets soient connus.

Pour prouver leur Religion ils content plusieurs fables, qui passent chez eux pour autant de miracles avérez : en voicy quelques uns des principaux.

Faux miracles dont les Siamois autorisent leur Religion.

1. Dans le Royaume de Pégou, où sont gardées les Reliques de *Sommenokhodom*, les os partie changez en divers métaux, partie dans leur état naturel, répandent un éclat extraordinaire.

2. Dans le même Royaume il y a une petite Isle au milieu d'un fleuve, dans laquelle se voit un Temple de leur Dieu. Cette petite Isle, quelque hautes que soient les eaux, lors même que les lieux les plus élevez sont inondés, demeure toujours à sec. Ils ajoûtent,

E f f i j

que les présens que l'on offre à Dieu en les jettant dans le fleuve, selon la coutume de ces pays-là, suivent le courant de l'eau, jusqu'à ce qu'étant arrivez à l'Isle, ils s'y arrestent sans aller plus loin.

3. Dans les tempestes & les dangers de faire naufrage, les Matelots jettent un anneau dans la mer avec intention de l'offrir au Temple de l'Isle, & tout d'un coup la mer devient calme & le Vaisseau est hors de péril.

4. Sur les confins du Royaume de Pegu, il y a une petite Coline, où ils tiennent par tradition que leur Dieu se retiroit souvent. Il y va tous les ans une grande multitude de peuple en Pelerinage, & quoy que le haut en soit fort étroit, il suffit cependant pour contenir tout le monde qui s'y rend, & il n'en est jamais remply.

5. Ils disent encore qu'au sommet de cette Colline il y a un amas d'or, d'argent, & d'autres choses précieuses, que les Pelerins offrent à leur Dieu, lors qu'ils arrivent en cet endroit. Ils racontent qu'une armée de Chinois ayant un jour enlevé ces richesses, elle perit toute entiere la nuit suivante, & ce trésor fut rapporté par les Anges, au lieu où il étoit auparavant.

6. Quoy que le haut de la Colline soit en-

tièrement exposé aux injures de l'air & aux ardeurs du Soleil, on y trouve néanmoins toujours une ombre agréable, qui garantit, même en plein midy, des excessives chaleurs, qu'on y souffriroit sans cela.

7. Il y a dans la Ville de Sokhotai une Idole toute d'or : ils prétendent que cette statue est miraculeuse, & que si dans le besoin de pluie, on la porte à la campagne, comme on a coutume de le faire, l'eau tombe incontinent en grande abondance.

8. Dans une autre Ville qui s'appelle Campeng, il y a, à ce qu'ils rapportent, un Lac, dans lequel on voit encore aujourd'hui un Poisson vivant, qui n'a que la moitié de son corps, & la maniere, dont s'est fait ce prodige est remarquable. Un saint homme vivoit autrefois dans cette Ville ; comme on luy eut offert un poisson rôty, il n'en mangea que la moitié, & jeta l'autre dans le lac, desirant qu'elle vécût. Ce qu'il souhaittoit, luy fut accordé, en considération de ses grands mérites, car on voit encore à présent ce demy-poisson vivant dans le même Lac.

Il seroit trop long de rapporter icy toutes leurs autres réveries ; il suffit de dire que se prévalant d'une infinité de faux prodiges de cette nature, ils nous demandent en dispu-

Fff iij

tant contre nous, à voir quelques miracles en confirmation de la Doctrine que nous leur prêchons. Ils nous vantent de certaines statues d'airain & de pierre qu'ils croient avoir été autrefois des hommes, qu'une vertu divine a rendus inanimes. Ils ont encore, à ce qu'ils disent, plusieurs ouvrages antiques, travaillez de la main des Anges. Enfin tous les effets que nous attribuons à la magie, ils les regardent comme autant de prodiges étonnans, & ils se glorifient d'être les seuls qui sçachent l'art de les faire.

Il y a parmi eux de certains Talapoins qui ont embrassé un état de vie appelé *Vipassana*. On ne peut rien voir de plus austere, ils gardent un perpétuel silence, toujours appliquez à la contemplation des choses divines, & ils ont la réputation d'être de grands Saints. Les Siamois croient qu'ils s'entretiennent continuellement avec les Anges, qu'ils ont toujours présent à l'esprit, ce qu'il y a de plus admirable & de plus rare dans la nature, & que leurs yeux pénétrant jusques dans les mines les plus cachées, ils y voyent clairement l'or, l'argent, tous les métaux & toutes sortes de pierres précieuses.

Pour ce qui regarde les mœurs & la conduite de la vie, un Chrétien ne peut rien enseigner de plus parfait que ce que leur Re-

## DE SIAM. LIVRE VI. 415

Religion prescrit là-dessus. Elle leur ordonne de faire le bien & ne leur défend pas seulement les actions mauvaises, mais encore tout desir, toute pensée, & toute intention criminelle. C'est ce qui leur fait dire que leur Loy est impossible dans la pratique, ou du moins qu'il est très-difficile de la garder comme il faut, aussi croient-ils qu'ils iront tous en enfer.

Toute leur Loy est comprise en dix Commandemens comme la nôtre; mais elle est beaucoup plus sévère. Car outre que chez eux ny la nécessité ny aucune autre circonstance n'excuse l'homme qui peche, plusieurs choses, qui parmy les Chrétiens ne sont que de perfection & de conseil, passent parmy eux pour des préceptes indispensables.

La Loy des Siamois contient dix préceptes fort sévères.

L'usage de toute liqueur capable d'enivrer leur est interdit. Il ne leur est pas même permis de boire du vin, quelque besoin qu'ils en ayent, & en quelque occasion qu'ils se rencontrent, & ils sont extrêmement scandalisez lors qu'ils en voyent boire à des Prêtres Chrétiens. Ils ne peuvent tuer sans péché aucun animal, c'est même un crime d'aller à la chasse, de frapper une beste & de luy faire mal en quelque maniere que ce puisse être. La raison qu'ils en apportent, est que les

animaux vivant auffi bien que nous, font comme nous sensibles à la douleur, & que puis que nous ne voulons pas qu'on nous fasse aucun mal, il n'est pas raisonnable de leur en faire. Ils nous accusent même d'ingratitude, parce que nous donnons la mort à des créatures innocentes qui nous ont rendu tant de services. Pour cette raison ils sont obligez d'exercer la charité, non seulement à l'égard des hommes, mais encore à l'égard des animaux, & de les assister dans leurs nécessitez. Le respect, qu'ils ont pour leurs Ecritures, fait qu'ils n'osent nous les confier, ny même nous expliquer leur Loy, de crainte que l'exposant à nôtre raillerie, nous ne commettions quelque irrévérence, & que le peché ne leur en soit imputé. Ils nous reprochent souvent que la maniere dont nous portons les Images des Saints, & dont nous lisons les Livres sacrez, n'est pas assez respectueuse. Au reste les Talapoins qui sont leurs Prêtres, leurs Religieux & leurs Docteurs sont regardez comme les vrais imitateurs de Dieu. Ils ont peu de commerce avec le monde, ils ne saluent jamais aucun Laïque, pas même le Roy. Et c'est pour cela que les Siamois sont mal edifiez de voir les Prestres Européens familiariser avec les personnes séculières.

Les



P. 416.

417.





Les Talapoins vont tous les matins à la quête, & l'opinion qu'on a de leur vertu, fait que tout le monde leur donne. Aussi le point le plus essentiel de la morale qu'ils prêchent, est que pour se sauver, il faut ériger ou réparer les Pagodes, & sur tout assister les Talapoins.

Les Laïques ont huit commandemens principaux, qui consistent, 1. à adorer Dieu, sa Parole, & ceux qui imitent ses vertus, 2. à ne point voler, 3. à ne point boire de vin ny aucune liqueur qui enivre, 4. à ne point mentir & à ne tromper personne. 5. à ne point tuer ny hommes ny animaux, 6. à ne point commettre d'adultère, 7. à jeûner les jours de Feste, 8. à ne point travailler ces jours-là. Ce sont ces devoirs que les Prêtres expliquent au peuple, & dont ils l'instruisent dans leurs Sermons.

Les Monastères des Talapoins sont autant de Séminaires où la jeunesse est élevée. On y met tous les enfans de qualité dès qu'ils sont capables d'instruction, & tandis qu'ils y demeurent on les fait vivre fort sévèrement. On les appelle *Nén*; ils ont leurs préceptes & leurs réglemens particuliers, qui consistent à porter un habit jaune, à se razer la teste & les sourcils deux

Ggg

fois tous les mois, le quatorzième & le vingt-neuvième de la Lune, à jeûner ces deux jours-là, & encore quatre autres Fêtes, qui arrivent le quinze, le vingt-trois & le dernier jour de la Lune, à manger seulement deux fois le jour, le matin & à midy, sans qu'il leur soit permis de prendre aucune nourriture jusqu'au lendemain, à n'avoir commerce avec aucune femme, à ne jamais chanter de chansons, & à ne point écouter ceux qui en chantent, à ne jouer d'aucuns instruments, à fuir les spectacles & les réjouissances publiques, à ne point user de parfums, à ne point aimer l'argent, qu'ils ne doivent pas même toucher, bien loin de pouvoir en amasser, à ne pas prendre plaisir à goûter ce qu'ils mangent, & à en détourner leur pensée, c'est pour cela que plusieurs d'entre eux mêlent tout ce qu'on leur donne pour le rendre moins agreable, enfin à honorer les Prêtres, à leur céder le pas & à s'asseoir toujours au dessous d'eux.

Les Talapoins mènent une vie plus austère ; car outre qu'ils ont toutes les obligations des Laïques & des jeunes gens qu'ils élèvent, ils ont encore plus de six-vingts Régles propres de leur état, dont voicy les principales. De se rendre tous les jours deux

fois au Temple, le matin & le soir pour y faire leurs Prières, d'être entièrement couverts, de ne toucher jamais de femmes, de ne leur point parler seul à seul, & même de ne les pas regarder quand on les rencontre dans les rues, de marcher avec une grande modestie les yeux baissés, & sans tourner la tête, de porter toujours un évangile & de s'en couvrir le visage, pour empêcher l'égarement de la vue, de ne consentir jamais à aucune mauvaise pensée, de ne point préparer eux-mêmes leur manger, mais de le prendre tel qu'on le leur donne, de vivre des aumônes qu'ils vont demander par la Ville, mais de ne point entrer dans les maisons, & de n'attendre même aux portes qu'autant de tems qu'un beuf en met à boire, d'enseigner la Loy à leurs disciples & au peuple, de se mortifier & de faire pénitence une année entière, dont une partie consiste à demeurer exposés durant quinze nuits du mois de Février à la rosée du Ciel au milieu des champs, de confesser leurs pechez les uns aux autres, de jeûner trois mois de l'année, Juillet, Aoust, & Septembre, de ne manger qu'une fois le jour pendant tout ce tems là, qu'ils appellent leur grand jeûne, & de prêcher pourtant

Ggg ij

tous les jours , de réciter une espèce de chapellet composé de cent quatre vingt grains , & divisé par dixaines , de ne saluer aucun Laïque , d'être doux & misericordieux à l'égard de tout le monde , de ne se mettre point en colere & de ne frapper personne , de n'avoir jamais la tête couverte , particulièrement dans les Temples , de ne s'asseoir que sur un certain siège de cuir qu'ils portent avec eux , sur tout dans les lieux où il y a des femmes assises , de ne coucher jamais hors du Monastère , & de n'en point sortir seuls : de n'avoir qu'un habit , de ne jouer à aucun jeu : de ne recevoir l'argent qu'on leur donne que par la main d'un Laïque qui leur sert comme de Procureur , & de l'employer en bonnes œuvres , comme à payer les dettes des pauvres , & à racheter les esclaves : de loger les pèlerins & de leur faire tout le bien qu'ils peuvent : d'être sincères & veritables , & lorsqu'il faut assurer ou nier une chose , dire seulement qu'elle est ou qu'elle n'est pas , enfin de ne souffrir jamais dans son esprit le moindre doute sur la Religion.

Les Talapoins font souvent des discours au peuple pour l'exhorter à la pratique des vertus & particulièrement de la charité en-

vers les hommes & les animaux. Celuy qui prêche, est assis à la manière du Pais sur un petit theatre couvert de tapis & fort élevé au dessus de l'auditoire. Après que le monde est assemblé, il commence par lire quelque Sentence de *Sommonokhodom* avec un air plein de modestie & de gravité, tenant toujours les yeux baissés, & ne faisant aucun geste; ensuite il développe les mysteres fabuleux de ce Livre, & il en tire quelque morale pour l'instruction de son auditoire, se servant de metaphores, de paraboles, & sur tout de comparaisons prises des choses naturelles, ainsi qu'ont accoutumé de faire les Orientaux. Le peuple assis sur ses talons écoute avec beaucoup de respect & d'attention, les hommes étant d'un côté & les femmes de l'autre. Les autres Talapoins sont à côté du Prédicateur, mais séparés du peuple; & assis sur une estrade. Tous les auditeurs ont les mains jointes, & dès que le Prédicateur a prononcé le Texte, ils s'écrient tous ensemble levant les mains au Ciel, & baissant la tête, *Parole de Dieu, Vérité toute pure.* Ils ont comme nous une espèce de Dimanche de sept en sept jours, qu'ils passent en jeunes & en prières, outre quelques autres Fêtes plus solen-

nelles, qui durent trois jours, & qu'on célèbre tantôt dans une Pagode, tantôt dans une autre, avec un concours extraordinaire. Les femmes sont les plus empressées à se rendre à ces assemblées de piété. Pendant ce tems-là on prêche depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir, de nouveaux Prédicateurs se succédant les uns aux autres, & chacun prêchant six heures. Ces longs discours ne fatiguent point l'auditeur qui se tient toujours dans le respect sans cracher & sans tourner la tête.

Voilà ce qu'on a pû apprendre de la Religion des Siamois, qui a été jusqu'à maintenant si inconnue en Europe. Mais pour peu qu'on examine ce que nous en avons dit, on y trouvera tant de choses semblables à la doctrine Chrétienne, qu'il sera aisé de juger que l'Evangile a été autrefois annoncé à cette nation, mais qu'il a été altéré & corrompu dans la suite des tems par l'ignorance & par les visions de leurs Prêtres.

Quant à l'état présent du Christianisme à Siam, je n'ay rien à en dire de particulier. Il est surprenant que l'Evangile fasse si peu de progrès parmy des peuples, qu'on cultive avec beaucoup de zèle & de soin,

qui voyent tous les jours la Majesté de nos cérémonies si propres à donner idée de nos mystères , qui n'ont d'ailleurs aucun vice capable de les dégoûter de nos Maximes , & qui estiment tant les Talapoins parce qu'ils font profession d'une vie austère. Cela pourroit faire croire qu'ils ont quelque chose de sauvage & de grossier , si les manières agréables & les belles réponses des Ambassadeurs qui sont en France , ne faisoient voir qu'ils ont de l'esprit & de la politesse. Mais il ne nous appartient pas de vouloir pénétrer les secrets jugemens de Dieu. Prions seulement avec ferveur ce Pere des Miséricordes , d'éclairer & de toucher un Prince déjà à demy Chrétien par les favorables dispositions de son esprit & de son cœur , sur tout depuis que nôtre grand Monarque vient de le rendre tout François. On voit assez les grandes suites d'une telle conquête , si l'on considère que le Roy de Siam n'a pas moins d'autorité sur les Princes ses voisins par l'admiration que leur donne sa sagesse , qu'il en a sur ses sujets. Nous avons tout lieu de bien espérer , & d'autant plus , que le Seigneur Constance son Ministre est également habile & pieux , ne manquant ny de



424 VOYAGE DE SIAM, &c.

bonnes intentions pour appuyer les desseins  
honorables à la Religion, ny de vûes & de  
crédit pour les faire réussir.

FIN.



# T A B L E

## DES MATIERES

### CONTENUES EN CE LIVRE

#### A

**A**BJURATION. Deux Calvinistes instruits par un des Peres font abjuration, *Page* 119

Academie. Les Jésuites qu'on envoie aux Indes sont reçus dans l'Académie des Sciences, 7

Agoum Sultan, Roy de Bantam, 144

Il assiége Sultan Agui dans sa Capitale, 146

Aigrettes Oyseaux, 201

Albucors Poissons qu'on trouve sous la Ligne, 42

An bassadeurs. Manière dont on reçoit à Siam les Ambassadeurs des Princes voisins & des Rois indépendans, 215. & *suiv.*

Anachorètes des Siamois, 389 & *suiv.*

Anges. Les Siamois croient les Anges corporels & de diffé-

rens sexes, 388. & *suiv.*

Anéantissement. En quoy consiste l'anéantissement du Dieu des Siamois, 409

Arbres extraordinaires du Japon, 164

Arêque. Ses qualitez, 369

Azébédo. Martyre du P. Azébédo & de ses trente-neuf Compagnons, 32

#### B

**B**Alons. Ils sont en grand nombre à Siam, 200

Description des Balons d'Etat, 222

Barca détroit difficile à passer, 182

Банкок. Gouverneur de Банкок Turc de nation, 187

Bantam. Sa situation, 135

On y envoie demander des rafraichissemens, 136

On en chasse les François & les Anglois, 149

Hhh

## Table des Matières

Le Roy de Bantam en la disposition des Hollandois ,	136	Son entrée dans la Salle d'Audience ,	223
Batavie. Arrivée à Batavie ,	149	Sa Harangue au Roy de Siam ,	234
Description de Batavie ,	167	Manière dont il présenta la Lettre du Roy ,	237
Baye. Baye du Cap , on court risque d'y échouer ,	62	Il est régélé dans le Palais du Roy de Siam ,	247
Bétel , ses propriétés ,	369	Il prend son Audience de congé ,	343
Bonite Poisson ,	42	Chinois. Leurs Sépulchres à Batavie ,	171
Manière de la pêcher ,	43	Leurs Temples ,	172
Brest. Départ de Brest ,	25	Leur manière de naviger ,	366
Arrivée à Brest ,	360	Monsieur l'Abbé de Choisy est nommé pour être Ambassadeur auprès du Roy de Siam jusqu'à son Baptême ,	23
<b>C</b>		Monsieur Constance , sa naissance ,	187
Cacatoïa , Ile de Cacatoïa , pourquoy on l'appelle ainsi ,	130	Sa conversion ,	193
Calmes fréquens sous la Zone ,	29	Il reçoit les Jésuites avec beaucoup de bonté ,	205
Monsieur Campiche Général de Batavie , son caractère ,	165	Courans d'eau , & ce qui les cause ,	130
Son respect pour le Roy ,	164	Crucifix envoyé par le Roy de Siam au R. P. de la Chaise ,	330
175. & <i>suiv.</i>			
Cap de Bonne Espérance , sa description ,	60	<b>D</b>	
Catéchisme. Un des Jésuites fait le Catéchisme à l'Equipe ,	29	Démon , les Siamois ne reconnoissent point d'autres Démon que les ames des damnez ,	389
Catholiques , ils sont les seuls qu'on ne souffre point à Batavie ,	166	Départ de la Ville de Siam ,	347
Monsieur le Chevalier de Chaumont nommé Ambassadeur à Siam ,	11	Départ de la Barre de Siam ,	351
L'Ancienneté de sa maison ,	23	Départ du Cap pour revenir à Brest ,	357
Sa piété ,	244	Détroit de la Sonde dangereux à passer ,	352
Sa libéralité ,	244		
Il est complimenté par toutes les nations d'Orient qui sont à Siam ,	222		
Son Entrée à Siam ,	224		

## Table des Matières.

Dévotion des Matelots .	30
Dieux des Siamois , & l'idée qu'ils en ont ,	378. & <i>suiv.</i>
Dragons d'eau ,	49
La manière dont ils se for- ment ,	50

### E

<b>E</b> clipse. Vision des Tala- pains sur l'éclipse de Lu- ne ,	335
Eléphant blanc ,	239
Eléphant Prince & Eléphant de Garde ,	295
Les Eléphants ont des ongles aux pieds ,	278
Manière de prendre & d'appri- voiser les Eléphants ,	298. & & 340. & <i>suiv.</i>
Enfer , ce que les Siamois croient de l'Enfer ,	383
Entre vûc de Monsieur l'Amba- assadeur , & de Monsieur le Commissaire Général de la Compagnie Hollandoise ,	79.
Erreur considérable des Cartes Géographiques & Hydro- graphiques ,	128
Etablissement des Hollandois au Cap ,	89
Eternité. Les Siamois croient le monde éternel ,	390. & <i>suiv.</i>
Evêque. Monsieur de Métel- opolis vient à bord saluer Monsieur l'Ambassadeur ,	196

### F

<b>F</b> aites des Cartes du Ciel dans la partie Méridio- nalle ,	33
P. Ferreira Jésuite , confondu mal à propos avec un Mini- stre de Batavie du même nom ,	346
Festes que font les Mores ,	296
Monsieur le Chevalier de Four- bin demandé par le Roy de Siam ,	323
Foux , oyseaux ,	226
Frégates , oyseaux ,	126
P. Fuciti Jésuite , prisonnier à Batavie , pour avoir assisté les Catholiques ,	152
Ses travaux dans la Cochin- chine & au Tounquin ,	154
Son Caractere ,	156
Funérailles de mer ,	145

### G

<b>G</b> énéralat est la première charge des Hollandois dans les Indes ,	178
Ginseng. Ce que c'est , & quel- les sont ses vertus ,	370
Manière de le préparer ,	372
Goémon herbe de mer ,	95

### H

<b>H</b> abitans du Cap. Leurs mœurs ,	95
Harangue de Monsieur Con- stance au Roy de Siam ,	32

H h h ij

## Table des Matières.

<p>Honnêteté des Hollandois du Cap, à l'égard des Jésuites, 69 &amp; suiv.</p> <p><i>Hortus Malabaricus</i> de Monsieur Van-Rhéden, 88</p> <p><i>Hortus Africanus</i> qu'il prépare, 88</p> <p>Hottentots peuples du Cap, 96</p> <p>Harangue de Monsieur de saint Romain au Roy de Portugal, 17</p>	<p>Leur Harangue présentée au Roy de Siam, 278</p> <p>Monsieur Constance songe à les établir à Siam, 279</p> <p>Illuminations au Palais du Roy de Siam, 294</p> <p>Illuminations pour la chasse des Eléphants, 322</p> <p>Monsieur de Ioyeux. Il est nommé Capitaine de la <i>Malligne</i>, 25</p> <p>Le Roy de Siam luy fait présent d'un Sabre avec une chaîne d'or. 290</p>
---	--

### I

<p><b>I</b> Ava. Arrivée à l'Isle de Java, 127</p> <p>Javans, leurs mœurs, &amp; leurs manières de naviger, 133</p> <p>Jardin de Messieurs de la Compagnie Hollandoise au Cap, 71</p> <p>Jardin du Général Spelman à Batavie, 13</p> <p>Idole d'or extraordinairement grande, 250</p> <p>Jésuites. Le Roy envoie des Parentes de Mathématiciens aux six Jésuites, 13</p> <p>Ils vont rendre visite au Gouverneur du Cap, 66</p> <p>Ils consolent les Catholiques qui y demeurent, 85</p> <p>On les y soupçonnent d'administrer les Sacremens, 86</p> <p>Bon accueil qu'ils reçurent à Batavie, 152</p> <p>Ils ont audience du Général 160</p> <p>Le Roy de Siam leur donne une audience particulière, 276</p>
---

### L

<p><b>L</b> Lettre du Roy de France, 240</p> <p>Respect qu'on luy rend, 237</p> <p>Lettre du Roy de Siam apportée à bord avec cérémonie, 348</p> <p>Lettre de Monsieur Constance au Pere de la Chaise, 336</p> <p>Lettre du Pere de la Chaise au Pere Verbiest, 18</p> <p>Ligne, grand nombre de poissons sous la ligne, 35</p> <p>Loix pour la succession du Royaume de Siam, 377</p> <p>Louvo, Description de Louvo, 275</p> <p>Voyage du Roy à Louvo, 265</p> <p>Lumière qui sort de la mer pendant la nuit, 52</p> <p>Monsieur l'Abbé de Lyonng vient voir Monsieur l'Ambassadeur, 196</p> <p>Il revient en France avec les Ambassadeurs du Roy de</p>
--

## Table des Matières.

Siam , 344  
Ce Prince luy donne un Cru-  
cifix d'or, 344

### M

**M**onsieur le Duc du Mai-  
ne fait présent aux Peres  
d'un instrument de Mathéma-  
tique, 10  
Maladie dans l'Equipage, 117  
Mandarins, on en envoie deux  
saluer M. l'Ambassadeur,  
397  
Marsoin poisson, il a le sang  
chaud, 37  
Monsieur de saint Martin,  
Major Général à Batavie,  
180  
Matelots de saint Malo, leur  
dévotion, 122  
Ménam, combat de rameurs  
sur le Ménam, 265  
Méridiens. Différence nou-  
velle des Méridiens du Cap  
& de Paris, 81  
Mines d'or au Cap de Bonne  
Espérance, 93  
Miracles. Faux miracles dont  
les Siamois autorisent leur  
Religion, 311 & *suiv.*  
Mony, Isle proche de Java, &  
sa situation, 124  
Motifs qui retiennent le Roy  
de Siam dans sa Religion,  
311  
Mouches luisantes, 200  
Mousquittes ou Maringouïns  
incommodes, 200  
Musique de certains peuples  
des environs du Cap, 106

### N

**N**ids d'oyseaux bons pour  
les ragours, 372  
Neufvaine. On en fait une à la  
sainte Vierge pour obtenir  
un bon vent, 112

### O

**O**bservations faites au Cap,  
75  
Observations pour les étoiles  
du Sud, 77  
Observation de l'Emerision du  
1. Satellite de Jupiter, 80  
Avantages qu'on peut retirer  
des Observations Astrono-  
miques, 70 & 82  
Observations de l'Eclipse de  
Lune faite à Louvo devant  
le Roy, 320, 327 & *suiv.*

### P

**P**Agodes. Présent du Roy  
de Siam aux Pagodes, 245  
Description de la plus célèbre  
Pagode de Siam, 251  
Paille-en queue d'oyseaux, 126  
Palais où logeoit Monsieur  
l'Ambassadeur à Siam, 206  
Description du Palais du Roy  
de Siam, 229  
Paradis. Ce que les Siamois  
croient du Paradis, 3  
Pêche du Marsoüin, 36  
Phénomènes. Divers Phéno-  
mènes qu'on voit sous la  
Ligne, 48 & *suiv.*

H h h iij

## Table des Matières.

Pinguins , oyseaux aquatiles ,	93	mitié du Roy de Siam pour le	
Poissons volans .	42	Roy de France ,	195
Poissons curieux du Japon ,	94	Caractère du Roy de Siam ,	314 & suiv.
Praux canots des Javans ,	133	Son habillement ,	233
Précaution avec laquelle il		manière dont on paroît de-	
faut naviger de l'Afrique en		vant luy dans les cérémonies ,	232
Europe ,	318	Ses sorties publiques ,	269
Préceptes de la Loy des Sia-			
mois ,	405	<b>S</b>	
Prépadem. On y reçoit Mon-		Saumattes ; vents qui souf-	
sieur l'Ambassadeur ,	213	flent de Sumatra ,	184
Princes. Trois sortes de Prin-		Siam. Situation & Descrip-	
ces à Siam ,	232	tion du Royaume de Siam ,	365
Protection particulière de Dieu		Différens noms de la Ville de	
sur le Voyage ,	123	Siam ,	
<b>R</b>		Siamois. Leurs habits ,	366
Reconnoissances des ap-		Leurs Coûtumes & leurs	
proches du Cap de Bonne		mœurs ,	367
Espérance ,	56	Leur curiosité pour sçavoir	
Rélation des environs du Cap ,		l'avenir ,	74
nouvellement découverts ,	94	Leur respect pour leur Roy ,	375
Rémarque nécessaire pour		Leur Religion ,	378
ceux qui vont du Cap aux		Sommonokhodom , Dieu des	
Indes ,	114	Siamois ,	397 & suiv.
Réponse de monsieur Constan-		Sa science , ses persecutions ,	
ce aux Objections du Roy		ses bonnes œuvres & ses	
de Siam sur le sujet de la		divers changemens ,	399
Religion ,	311	Sa mort ,	408
Requin ou Chien de mer ,		Sonquas , peuples des envi-	
poisson ,	39	rons du Cap ,	96
Rhinocéros ,	90	Spe&acles divers ,	218
Roy. Zèle du Roy pour l'ac-		monsieur Spelman , Général	
croissement de la Religion ,		des Hollandois envoyé du	
& pour la perfection des		secours au Sultan Aguy ,	144
Sciences , 3 & suiv.		Le Pere Suarez Jésuite Portu-	
Roy de Siam. L'estime & l'a-		guais. Son Caractère ,	207

## Table des Matières.

Sucets poissons, autrement appeliez Pilottes de Requin, 41  
 Sumatra lle. Sa Description, 133  
 Système du monde selon les Siamois. 393

### T

**T** Alapoins. Leur austerité, 416 & *suiv.*  
 Funeraïlles d'un grand Talapoin, 266 & *suiv.*  
 Tempête au trente-quatrième degré méridional. 116  
 Thé. Ses propriétés, 369  
 Manière de le préparer, 370  
 Thévatat, frere de Sommonokodom, 401  
 Sa malice & son schisme, 402  
 Son Suplice, 405 & *suiv.*  
 Tigre, & sa férocité, 92  
 Combat d'un Tigre & d'un Eléphant, 292  
 Torpille, & ses propriétés, 93  
 Tortuës. La manière de les prendre, 357  
 Tours de souplesse des Siamois, 358  
 Trial, ou trois Iles assez

basses, 128  
 Trône. Description du Roy de Siam,

### V

**V** Ache marine, 104  
 monsieur Vachet accompagne les Envoyez du du Barkalon en France, 4  
 Il accompagne aussi les Ambassadeurs du Roy de Siam, 344  
 Le Roy de Siam luy donne un Crucifix d'or, 344  
 monsieur Van-Rhédén, Envoyé Commissaire Général par la Compagnie Hollandoise. Son Caractère, 64  
 monsieur Vanderstellen Commandeur du Cap. Son caractère, 66  
 Il envoie reconnoître nos Vaisseaux, 66  
 Son Voyage dans les terres du Cap, 105  
 monsieur de Vaudricourt nommé Capitaine de l'Oiseau. Son habilleré, 23  
 Le Roy de Siam luy fait présent d'un Sabre, 290

*Fin de la Table des Matières.*



*Fautes à corriger.*

<i>Page,</i>	<i>Ligne,</i>	<i>Faute,</i>	<i>Correction.</i>
Page 12.	ligne 20.	nautes,	lis. navates.
P. 18.	ligne 24	de nos Peres de ses sujets,	lis. les sujets.
P. 20.	ligne 2.	tout deux,	lis. tous deux.
La même	ligne 24.	toute la nuit,	lis. la nuit.
P. 27.	ligne 16.	prinpalles,	lis. principales.
P. 34.	ligne 28.	dans dans le Ciel,	lis. dans le Ciel.
P. 38.	ligne 29.	de pêche,	lis. de la Pêche.
P. 39.	ligne 25.	aye,	lis. ait.
P. 63.	ligne 6.	étior,	lis. étoit.
P. 72.	ligne 5.	laillissante,	lis. jaillissante.
P. 80.	ligne 6.	à perdre,	lis. aperçu.
P. 93.	ligne 17.	Bingunn,	lis. Pinguin.
P. 107	ligne 1.	lesles,	lis. les.
P. 110.	ligne 5.	écaille,	lis. écaille.
P. 119.	ligne 4.	Pasque,	lis. Pentecoste.
P. 110.	ligne 7.	craignons,	lis. craignons.
La même	ligne 22.	Trias,	lis. Trial.
P. 124.	ligne 17.	Mé-édionale,	lis. Méridionale.
P. 144.	ligne 19.	des Hollandois,	lis. dans les Hollandois.
P. 148.	ligne 20.	& le mettre,	lis. & de le mettre.
P. 164.	ligne 12.	Comblées,	lis. comblés.
P. 171.	ligne 2.	s'imaginer,	lis. imaginer.
P. 177.	ligne 13.	Chinchin,	lis. Chinchou.
P. 188.	ligne 2.	dirans,	lis. douze ans.
P. 195.	ligne 23.	ceux devoient,	lis. ceux qui devoient.
P. 215.	ligne 18.	audience,	lis. audience.
P. 235	ligne 22.	après vous regné,	lis. après avoir regné.
P. 241.	ligne 3.	inclinations,	lis. intentions.
P. 266.	ligne 19.	autout,	lis. autour.
P. 272.	ligne 29.	allor,	lis. alors.
P. 327.	ligne 5.	longue lunette,	lis. bonne lunette.
P. 340.	ligne 10.	pour,	lis. par.
La même	ligne 22.	qu'on avoit préparé,	lis. préparer.
P. 410.	ligne 4.	Ceilam,	lis. Ceilan.











